



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

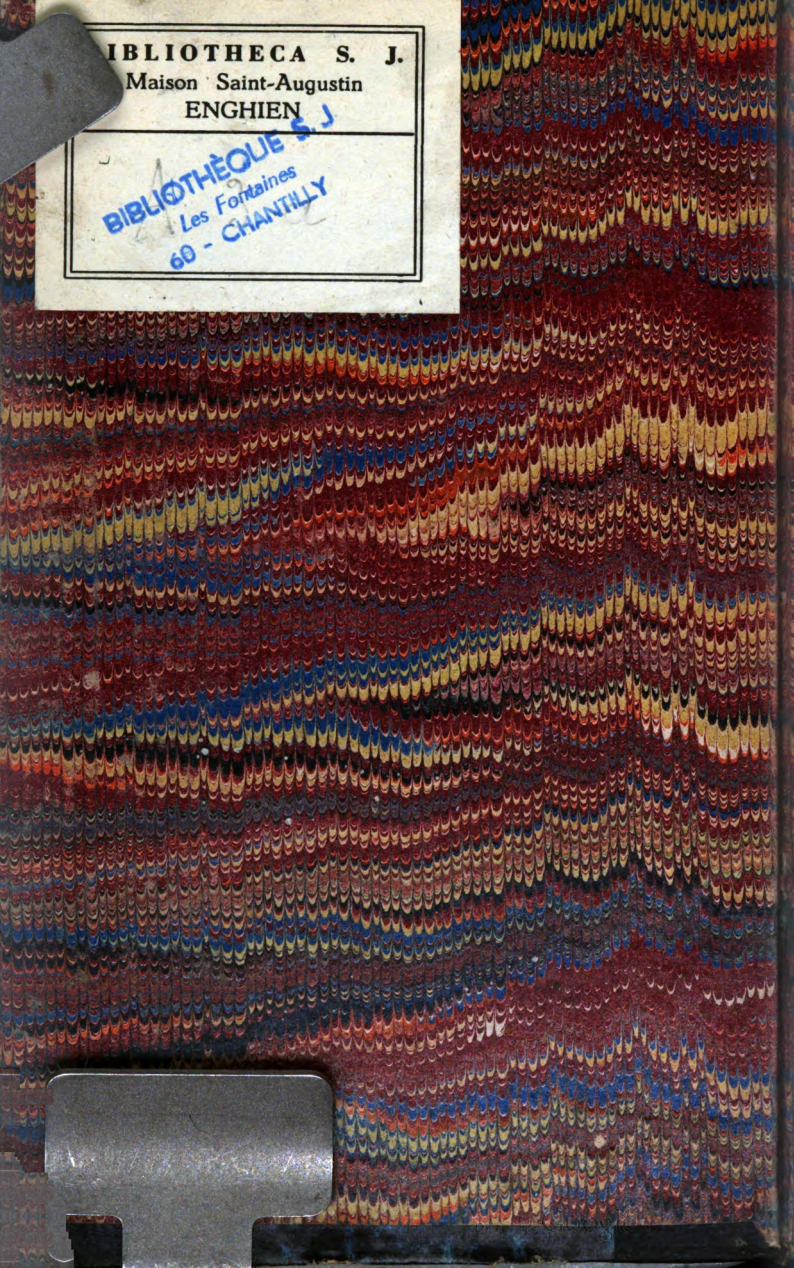


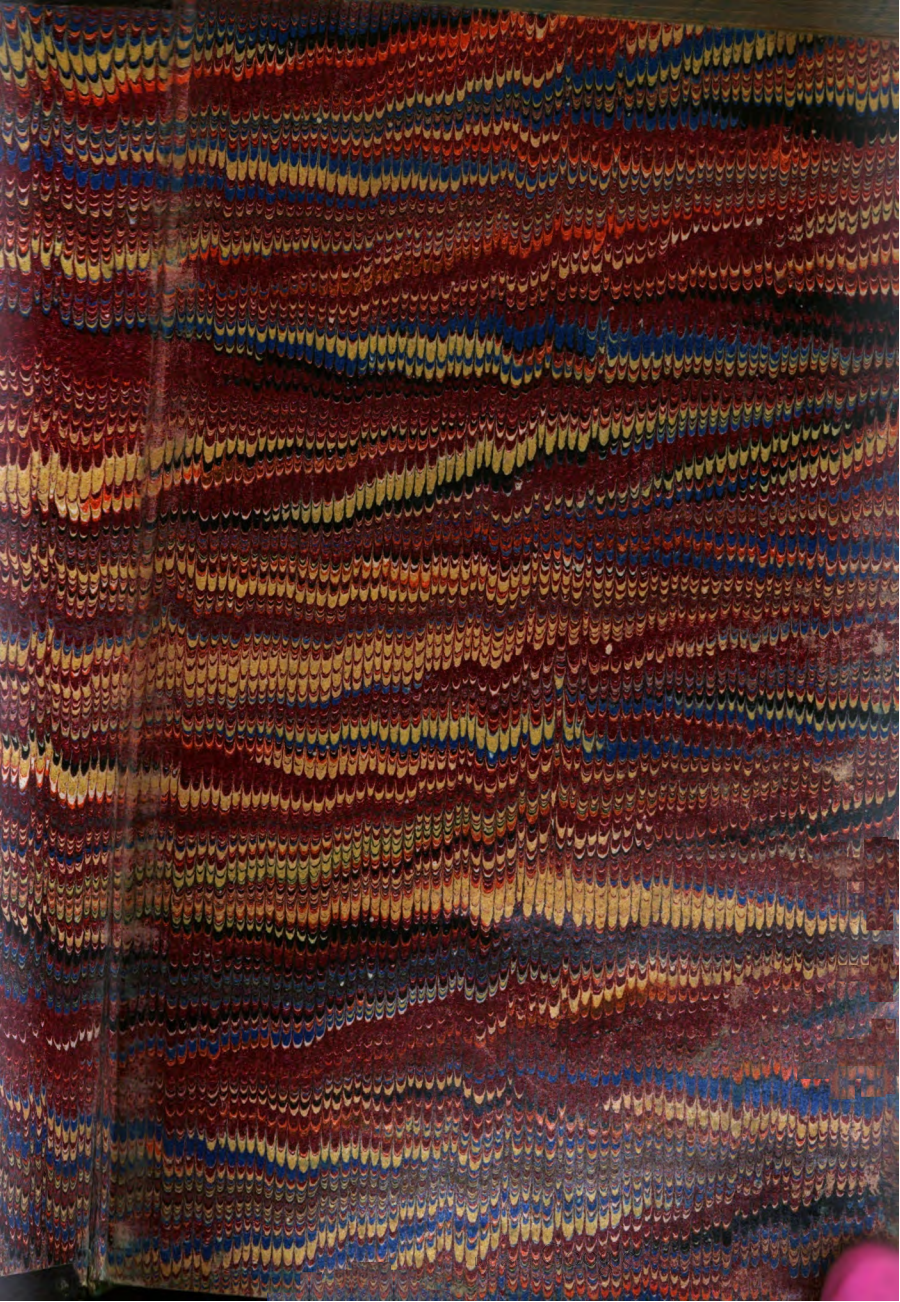
BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHEN

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY



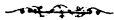


A. C.

A 150/14



PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR



LA LÉGENDE

DE

NOTRE-DAME

PAR M. DE LAUNAY



APPROBATION

Nous, JEAN-MARIE-MATHIAS DE BELAY, par la miséricorde de Dieu et l'autorité du Saint-Siège, évêque de Troyes.

Ayant fait examiner un livre intitulé : *Légende de Notre-Dame*, que se propose de publier la Société de Saint-Victor, sur le rapport favorable qui nous en a été fait, l'avons approuvé et approuvons par ces présentes. Les récits qu'il contient, entièrement puisés dans les monuments et les écrits du moyen-âge, ne peuvent qu'intéresser et édifier les serviteurs de la Reine du ciel, en leur faisant connaître les gracieuses traditions dont la foi naïve de nos aïeux a entouré son souvenir.

Troyes, le 11 mai 1847.

J.-M.-M., EVÊQUE DE TROYES

Par ordonnance de Monseigneur,

COFFINET,

Chanoine-Secrétaire.



EDOUARD & C.

LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME.

LA LÉGENDE

DE

NOTRE-DAME

HISTOIRE DE LA SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES MONUMENTS ET LES ÉCRITS DU MOYEN-AGE

PAR M. L'ABBÉ J.-E. DARRAS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE POUR LA CONSERVATION DES
MONUMENTS HISTORIQUES

TROISIÈME ÉDITION



SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS-LIVRES.

M. ANNER-ANDRÉ, MANDATAIRE GÉNÉRAL.

PARIS,

DÉPOT CENTRAL DE LA SOCIÉTÉ,
Rue Cassette, 20.

TROYES,

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ,
Place de l'Hôtel-de-Ville, 10.

PLANCY, ATELIERS DE LA SOCIÉTÉ.

PROPRIÉTÉ

PLANCY, TYPOGRAPHIE DE LA SOCIÉTÉ. — J. COLLIN, IMPRIMEUR.

A SON ÉMINENCE RÉVÉRENDISSIME

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE LA TOUR D'AUVERGNE

ÈVÈQUE D'ARRAS



MONSEIGNEUR,

En publiant la *Légende de Notre-Dame*, c'est pour nous une vive joie et un grand honneur de pouvoir l'offrir aux âmes pieuses, sous le patronage auguste du doyen et du modèle de l'épiscopat français.

Déjà protectrice de la Société de Saint-Victor, Votre Éminence veut bien appuyer de son suffrage ce remarquable livre. Nous croyons qu'il satisfera un désir exprimé par les enfants dévoués de Marie. Tous connaissent vaguement quelques-unes de ces belles légendes, conservées par les saints jusqu'au quinzième siècle, sur la Vierge immaculée, pendant son séjour ici-bas, et depuis : détails pieux et touchants qui s'adressent aux cœurs naïfs, et qui ne peuvent étonner que ceux en qui la foi s'est gla-

cée dans les doctrines des deux derniers siècles : nous voulons dire le jansénisme, qui s'efforçait de tout amoindrir, préparant ainsi les voies à sa fille, la dernière philosophie, qui voulait tout annuler. Mais les démolisseurs passent avec la trombe qui les a apportés ; et les pieuses légendes, qui du moins ont un sol où elles reposent, retrouvent tous les jours en plus grand nombre des amis tendres et des admirateurs.

Et comment des récits accueillis par saint Jérôme, saint Cyrille, saint Augustin, saint Jean Chrysostôme, saint Jean Damascène, saint Anselme, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, saint Dominique, et tant d'autres noms d'une autorité vénérable, auraient-ils pu être attaqués, si la critique, qui en ce point s'exerça toujours loin de Rome, n'eût pas été empreinte de malveillance ? On n'attaquait Marie dans ses privilèges que parce qu'elle est toujours la ruine de l'hérésie et de l'erreur.

Toutefois, Monseigneur, le diadème de la Reine des cieux n'en a pas été terni ; son sceptre nous protège toujours ; et, si des cœurs gâtés ont voulu se retirer d'elle, sa bonté infatigable n'a pas cessé de veiller sur la famille chrétienne. Aussi, son culte n'a souffert de quelques âmes froides qu'une in-

gratitude passagère. Les autels qui s'élèvent partout sous son heureuse invocation brillent comme aux meilleurs temps, et de gracieuses chapelles viennent de jour en jour réparer les dévastations d'une époque de démence.

Mais dans notre belle France, personne, jusqu'ici, Monseigneur, n'aura dédié à Marie, dans le style majestueux de l'école romaine, un plus noble sanctuaire que la splendide rotonde où la Vierge sainte va bénir votre grande cité. Arras devra ce monument à Votre Éminence. Celle qui est notre refuge et notre force a vu, Monseigneur, vos travaux assidus et vos sacrifices incessants dans une si digne entreprise. Elle vous accordera de longs jours pour l'honorer longtemps encore, sous la glorieuse coupole que votre persévérance termine en ce moment.

Plus heureux que les rois de ce monde, qui s'en vont si vite, Monseigneur, Votre Éminence célébrera glorieusement le jubilé de son règne paternel, et Marie comblera d'abondantes années celui qu'elle aime.

Qu'elle bénisse aussi, tout indigne qu'il est de ses grâces, celui qui, frêle instrument dévoué à sa gloire, vous adresse ces mots, Monseigneur, au

nom du pieux et savant auteur de ce livre, et au nom de la Société de Saint-Victor.

Il est à jamais très humblement,

Monseigneur,

De Votre Eminence,

Le plus respectueux et reconnaissant serviteur
et fils en Notre-Seigneur,

J. COLLIN DE PLANCY,

Secrétaire général de la Société de Saint-Victor.

Plancy, fête de la Nativité de la Sainte Vierge 1848.

A M. L'ABBÉ DARRAS

Arras, 13 janvier 1850.

Monsieur,

Votre Légende de Notre-Dame est un ouvrage de tous les temps. Elle satisfait la curiosité de l'homme instruit et nourrit la piété de l'âme fidèle et dévote. Je vous remercie de m'avoir mis à même de vous en témoigner ma gratitude. M. Collin de Plancy me l'avait fait remettre. En apprenant qu'il venait directement de vous, je me suis empressé de vous en offrir mes actions de grâces.

Recevez, avec les excuses de mon retard, l'assurance de mes sentiments très distingués, et veuillez me croire, Monsieur,

Votre très humble serviteur,

† CH., card. DE LA TOUR D'AUVERGNE,
Évêque d'Arras.

AVANT-PROPOS

Après une première excursion, ces feuilles reviennent à leur auteur comme pour lui rappeler des souvenirs de jeunesse, de fraîcheur et de grâce. La critique a été douce pour elles ; elles étaient si peu présomptueuses ! Les défauts qu'on aurait pu y révéler avec aigreur, étaient d'avance avoués.

Aujourd'hui quelques-unes, plus nouvelles, se joignent à leurs aînées. Les unes et les autres ne pourront jamais, quelle que soit la bienveillance du lecteur, lui rien faire goûter du charme qu'on avait à les écrire.

Et maintenant adieu ! fleurs de sainte poésie, doux pèlerinage à travers des plaines embaumées ; adieu ! je vais à des soins plus graves, à des pensées plus sérieuses.

Dextram scriptoris benedicat Mater honoris.

Paris. Fête de la Visitation de Notre-Dame 1852.

PROTESTATION DE L'AUTEUR

En exécution des décrets du pape Urbain VIII, je déclare que, dans la narration des faits merveilleux, des révélations, et des légendes, de tout genre, rapportés dans cet ouvrage, ainsi que dans les titres de *Saint* ou de *Bienheureux* donnés à certains personnages dont j'ai cité les actions, je ne prétends en rien prévenir le jugement de l'Église Romaine, à laquelle je sou mets sans réserve mes sentiments, mes écrits et ma personne, m'appuyant sur l'autorité de Benoît XIV, qui s'exprime ainsi : « L'approbation des révélations de ce genre n'emporte autre » chose, sinon qu'après un mûr examen il est permis de les » publier pour l'utilité des fidèles ; quoiqu'elles ne méritent pas » la même croyance que les vérités de la religion, on peut » cependant les croire d'une foi humaine, conformément aux » règles de la prudence, selon lesquelles elles sont probables. » et appuyées sur des motifs suffisants, pour que la piété les » admette. »

J.-E. DARRAS.

Paris. Fête de saint Pierre et saint Paul 1852.

INTRODUCTION



Valeur historique des légendes. — Leur origine. — Légendes de la Vierge. — Pierre Comestor. — Vincent de Beauvais. — Jacques de Voragine.

Avez-vous quelquefois ouvert un des vieux manuscrits dépositaires de la pensée de nos aïeux, témoins fidèles de leurs innocentes affections ou de leurs naïves croyances ? Sous la poussière du temps qui recouvre l'antique parchemin, quelle végétation jeune et brillante ! Riches broderies d'or et de cinabre, fraîches enluminures, gracieux paysages, fleurs et fruits, enroulements de feuillages, tapis de verdure : c'est un monde que ce livre. Le ciel et la terre, l'art et la foi s'y donnent la main. Toute la vie du moyen-âge est semée dans ces pages, dont une lettre renferme des trésors de patience, encadrée dans les guirlandes fleuries, agenouillée au pied de l'image des saints, écoutant de pieuses légendes, en extase devant la Vierge et son doux Fils. Avant d'être déposé sur le prie-Dieu des nobles châtelaines ou enchaîné sur le pupitre de quelque riche collégiale ¹, ce légendaire illustré, cette bible

¹ Au moyen-âge savoir lire était un privilège réservé aux clercs et aux loisirs des châteaux. Cela s'explique facilement par la rareté des manuscrits. Les livres étaient une chose sacrée ; en faveur de quelques pèlerins on enchaînait sur des pupitres, dans les églises, des recueils de l'Écriture sainte et des Pères, appelés admirablement la *Bible des Pauvres* : *Biblia Pauperum*. Les vrais livres du moyen-âge ce sont les fresques et les vitraux, dans les églises, dans les cloîtres, sur les murs des cimetières, et les façades historiées des maisons : prédications perpétuelles et touchantes, écho permanent de la parole du prêtre. Aussi

des pauvres aurait eu à nous citer bien des noms d'artistes, bien des souvenirs de pieux moines, bien des œuvres inconnues de dévoûment et de charité. Dès générations de religieux se sont relevées pour parfaire cet ouvrage : vous n'apercevez pas de jointures ; tout semble d'un seul jet, et les calligraphes n'ont signé nulle part. Cependant, à ce point peut-être, à cette lettre commencée, la mort a pris dans ses bras le modeste copiste pour l'emporter au ciel. Peut-être, à moitié de cette majuscule azurée, quittant l'*écritoire*¹ et le repos de l'abbaye, le moine est-il parti racheter des chaînes du Sarasin quelque chevalier captif. Un autre frère, reprenant sa plume encore humide, a continué son travail².

De temps en temps, des artistes voyageurs venaient

le peuple des âges de foi était plus instruit de la Religion que le peuple de nos écoles. Il est plus facile de regarder et de contempler une vivante image que de lire des lettres mortes, qui sont, hélas ! trop souvent pour l'esprit un instrument de mort. (*Histoire de sainte Catherine de Sienna*, par M. Chavin de Malan.)

¹ *Scriptorium*. C'était le lieu où les moines composaient ou mettaient au net les manuscrits.

Il y avait une bénédiction spéciale du *scriptorium* dans les rituels des monastères : *Benedicere digneris, Domine, hoc scriptorium famulorum tuorum, ut quidquid scriptum fuerit sensu capiant, opere perficiant*. (Dom Luc d'Achery, notes de l'édition de Guibert de Nogent.)

² Les livres alors étaient choses si rares, que les hauts et puissants seigneurs en faisaient dons, dans les circonstances solennelles, aux monastères avec les mêmes précautions et garanties dont s'entourent aujourd'hui les legs ou présents considérables. C'est ainsi qu'un pieux et modeste chroniqueur nous apprend qu'en l'an 1153, « le sérénissime prince Henry, comte de Champagne, palatin, donna au monastère de Saint-Loup de Troyes le livre des textes évangéliques, avec défense de le vendre ou engager pour occasion quelconque, dans lequel livre est dépeint son jeune fils Henry, offrant ce livre à saint Loup, afin qu'on se ressouvienne que le jour de la fête de saint Loup le jeune comte naquit au monde. Ce livre pour ce dessein fut fait et donné à Saint-Loup en actions de grâces. » (*Sainteté Chrétienne*, de Desguerrois.)

décorer le manuscrit de charmantes miniatures. Il y avait en Europe d'aimables pèlerins qui portaient à chaque ville, à chaque palais, à chaque monastère, le tribut de leurs pinceaux et de leurs talents. Accueillis avec une égale joie, par le seigneur dans son manoir, l'évêque dans sa cathédrale, ou le prieur dans son couvent, ils payaient leur hospitalité par des chefs-d'œuvre. Les religieux étaient leurs frères : ordinairement ils avaient été élevés dans l'enceinte des cloîtres ; aussi, plus tard, reconnaissants envers leurs premiers maîtres, ils revenaient étaler à leurs yeux les trésors d'inspiration recueillis dans leurs lointains voyages, sous le ciel de l'Italie, au milieu de la chevaleresque Espagne, ou même, à la suite des croisés, jusqu'au tombeau du Sauveur. Que de traditions touchantes, de saintes histoires, de récits merveilleux, n'avaient pas appris ces gais messagers du savoir, en cheminant, le bâton à la main, par tous les sentiers du monde catholique ! Au retour, ils peignaient ce qu'ils avaient entendu et vu. Pour toute signature ils mettaient quelquefois ces mots au bas d'une page de Marie : « Mère de Dieu, *souvenez-vous de moi.* » Voilà tout ce qui parlait d'eux dans leur ouvrage ; l'immortalité de l'âme était consacrée par l'immortalité de la prière ; la couronne de la terre se perdait dans la couronne du ciel.

¹ Il paraît, dit M. le chevalier Artaud de Montor (*Considérations sur l'état de la peinture en Italie avant Raphaël*, page 5), que les *miniaturistes* se trouvaient en grand nombre à Paris ; c'est un auteur italien qui nous apprend cette particularité. — Dante rencontre Oderigi da Gubbio dans le purgatoire, et lui dit :

. Non se'tu, Oderigi,
L'onor d'Agobbio, e l'onor di quel'arte
Ch'altuminare e chiamata in Parisi?

(Chant XI, v. 79 et suiv.)

C'est au milieu de telles œuvres et de tels hommes que la science moderne est venue planter sa tente. Elle, la fille de la philosophie, façonnée à l'ironique dédain du dernier siècle, elle se prend à interroger toutes les croyances vieilles, tous les récits de moines, toutes les légendes populaires. Nous avons des érudits, des littérateurs, des artistes, cantonnés sur tous les points de notre histoire, occupés à déterrer les antiques inscriptions, à déchiffrer l'onciale des tombes et des manuscrits, à ramasser avec amour chaque débris des statues, des vitraux, des bas-reliefs ou des chapiteaux historiés ; à débarrasser les fresques gothiques du tombeau de plâtre sous lequel la truëlle de la renaissance pensait les avoir à jamais ensevelies. Chaque jour quelque coin encore obscur du tableau s'illumine : des noms longtemps flétris ou calomniés reparaissent sur le nouveau théâtre élevé à leur gloire ¹. Des hommes éminents consacrent à réhabiliter les traditions du moyen-âge la triple autorité du talent, de la noblesse et de la foi. Ils n'apportent point à cette étude la curiosité vague et stérile de l'antiquaire, mais la pieuse tendresse du chrétien qui explore les archives de sa croyance. La science encourage leurs efforts, le peuple les écoute avec ravissement, l'Eglise les bénit, et dans ce concert d'éloges il semble entendre la génération nouvelle applaudir à la foi de ses aïeux.

« C'est avec un mélange de respect et d'amour, dit M. le comte de Montalembert, que nous avons longtemps étudié ces traditions innombrables des générations fidèles, où la foi et la poésie chrétienne, où les plus hautes leçons de la Religion et les plus délicieuses créations de

¹ Introduction à l'*Histoire de sainte Elisabeth*.

l'imagination se confondent dans une union si intime, qu'on ne saurait comment les décomposer. Quand même nous n'aurions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des millions de nos frères pendant tant de siècles. »

Les légendes en effet sont partout, au moyen-âge, au fond de toutes les chroniques, de toutes les épopées, de tous les romans de chevalerie, au frontispice de tous les monuments ¹.

A elles le jour et le soleil aux portails des cathédrales ou dans les verrières enluminées ; — à elles les longues galeries des cloîtres, qui rétentissaient à leurs récits ; — à elles les fresques *hautes en couleurs et tout enfigurées de saints* ; — à elles les merveilleuses créations de l'imagerie sacrée. Elles ont une place dans toutes les œuvres du génie et de la foi ; elles se tiennent sous les dais sculptés des niches gothiques, en statues de pierre, de bois ou de marbre ; elles descendent avec les rayons de lumière sur les dalles colorées, pour se mêler à la prière des fidèles ; elles apparaissent comme une puissance, régnant sur les imaginations, pendant que la théologie dominait les intelligences et les cœurs. Tous les auteurs

¹ Il est inutile de faire observer qu'il ne s'agit point ici d'examiner l'exactitude, la vérité intrinsèque des légendes, mais seulement de constater qu'elles tiennent à l'histoire comme caractérisant l'esprit d'une époque. « La foi en certaines traditions adoptées sans examen dans les époques primitives, et plus tard révoquées en doute par la critique, est souvent, dans les temps modernes, confirmée par l'histoire, de sorte que ce qui, dans la tradition, est faux quant au fond, se trouve vérifié quant à la forme, et réciproquement. » (De Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, liv. I, édition de Parent-Desbarres.)

du temps les rapportent ; ils ne les ont point créées, ils les rencontraient à chaque pas sur leur route ; ils ne les discutent point, ils les citent. La pensée ne leur serait jamais venue de demander à cette royauté admise sans conteste : D'où viens-tu, et quels sont tes titres ? Ils la reconnaissent comme un fait qui se voit, se palpe, et ne se raisonne pas.

Il ne faut donc pas considérer les légendes comme des fictions plus ou moins ingénieuses, comme la mythologie du Christianisme, suivant l'idée trop légèrement acceptée de quelques écrivains ¹, mais comme l'expression intime des sentiments, des affections et des croyances. Elles étaient gravées dans le cœur des multitudes avant d'être entaillées sur les murs des temples, de se traduire en symboles vivants sous le ciseau des sculpteurs. Nul ne songe d'ailleurs à contester sérieusement la légitimité de l'intérêt qui s'attache à une littérature dont les premières productions charmèrent le berceau des nations modernes. Qui voudrait calomnier des traditions qui ont revêtu nos cathédrales de leur plus gracieuse parure, semé sur

¹ Voyez *Leçons sur la civilisation en Europe*, leçon 17^e, par M. Guizot. La légende, dit M. Ozanam, est une narration qui fait intervenir dans les choses humaines une puissance surnaturelle. Pour nous qui présumons assez de la bonté de Dieu et de la dignité de l'homme pour ne point croire impossibles des communications fréquentes entre le monde invisible et le monde visible ; pour nous qui avons confiance dans le droit sens du peuple chrétien, et qui portons respect à ses convictions, la légende n'est point une vaine fable. Nous savons que l'Église n'exige point notre assentiment à des récits miraculeux qui ne sont pas consignés dans les Écritures divines, et dont plusieurs peut-être ne soutiendraient pas l'épreuve d'une rigoureuse critique. Mais s'ils ne subjuguent pas notre esprit, ils le charment et le captivent. Nous les admettons comme vrais jusqu'à preuve du contraire ; et, si leur vérité historique et positive vient à s'évanouir, nous y trouvons toujours quelque vérité morale qui donne une valeur réelle au symbole dont elle s'était revêtue. (*Deux Chanceliers d'Angleterre*, p. 233, note IV.)

leur passage toutes les merveilles de l'art chrétien ? Leur souvenir est encore plein d'attraits ; leur poésie nous est chère comme les chants de notre enfance.

On s'est alarmé, cependant, de ce retour à une ère de ténèbres et d'exaltation. « Quelle est donc cette erreur étrange ? demande l'un des adversaires les plus érudits du mouvement religieux de la science. Par quel vandalisme d'une nouvelle espèce, au nom de l'art et de la poésie, des hommes rétrogrades tentent-ils de renverser les magnifiques monuments de la science et de la raison, pour y substituer les gothiques ruines de superstitions oubliées, d'opinions impossibles ? Sommes-nous donc à un nouvel âge d'Adrien, où toutes les superstitions se réveillèrent et vinrent détruire l'œuvre de la philosophie et de la sagesse ¹ ? »

Parmi les catholiques eux-mêmes, on a craint de soulever le voile du temps, d'exposer aux railleries ou aux attaques sceptiques les simples croyances du passé. Il semblait que, pour entourer d'une vénération plus imposante la révélation évangélique, il importait de l'isoler du commentaire naïf, du cortège légendaire dont les âges anciens l'avaient entourée ; qu'il fallait se retrancher dans la défense des grands faits, abandonnant ces charmants récits que la piété avait semés sur la route des siècles. Il ne fut plus guère permis de parler ouvertement des miracles de la vie contemplative, des luttes de l'esprit de lumières contre l'ange de l'enfer ; on s'excusait presque d'avoir à rappeler des faits merveilleux, des visions célestes, qu'on attribuait à la crédulité des biogra-

¹ Alfred Maury, *Essai sur les Légendes pieuses du moyen-âge*. 1 vol. in-8°, Paris. — Ladrangé, 1848.

phes ou à un mysticisme exalté. Les détails sur les personnages des temps apostoliques se réduisent aux seuls passages du Nouveau-Testament qui parlent d'eux ; on n'admit plus les traditions antiques dans leur histoire. et, sous prétexte qu'il s'en trouvait de fausses, on prit le parti de les rejeter toutes. Dans cette stérilité systématique, la vie des saints ne fut plus qu'une espèce de panégyrique uniforme de toutes les vertus, encadré entre deux dates de naissance et de mort.

Et pourtant, l'origine de ces traditions, le droit de cité qu'elles avaient obtenu dans l'Eglise, auraient dû les mettre à l'abri de l'injurieuse légèreté avec laquelle on les a traitées. Dès le berceau même du Christianisme, à côté des quatre évangiles, d'autres monuments qui complétaient leur récit s'étaient multipliés entre les mains des fidèles. Tels sont le Protévangile de saint Jacques-le-Majeur, l'Evangile de l'enfance du Sauveur, l'Evangile de saint Joseph, attribué à saint Thomas ¹. Parmi eux il en est que l'Eglise d'Orient a conservés dans sa liturgie ². Quelle que soit leur authenticité, leur antiquité du moins n'est pas contestable ; que les hérétiques y aient interpolé certains passages favorables à leurs erreurs, ces altérations partielles, faciles à reconnaître, prouvent en faveur du fond. En ne les inscrivant point au nombre des livres

¹ *Collect. apocryph.* Ed. Fabricius. — *Apocrypha Novi Testamenti Monumenta.* Thilo. Leipsick, 1832. — Non-seulement les écrits des Apôtres, mais encore ceux qu'on fabriquait sous leur nom, se répandaient par toute la terre. (Dom Cellier, *Hist. des Auteurs sacrés*, tome I, p. 475 et suiv.)

² Une partie du Protévangile de saint Jacques fut adoptée par l'église grecque et lue publiquement certains jours de l'année. Voir les ménologes grecs dans les détails sur la naissance du Sauveur, le martyre des Innocents, etc.

canoniques, l'Eglise leur a refusé l'inspiration divine, mais ne s'est point prononcée sur leur valeur historique, ce qui est une question toute différente. On pourrait même dire qu'arrivant ainsi à travers les siècles, appuyés seulement sur une tradition spontanée et libre, ils portent avec eux un gage plus assuré de la confiante sympathie des peuples.

Les artistes qui cherchent à s'inspirer du génie catholique ont bien compris quelles richesses renfermaient ces monuments trop dédaignés. Voici comme s'exprime à ce sujet l'un des hommes les plus compétents : « L'Evangile, dit M. Rio, était encore matière de poésie par ses réticences. Comme il n'entre point dans les détails de la vie du Sauveur, depuis son enfance jusqu'à sa prédication parmi les Juifs, les chrétiens, emportés par leur enthousiasme, remplirent ces lacunes de légendes, où souvent la profondeur du sens contraste avec la naïveté de la forme. Ces précieux monuments de notre poésie primitive nous ont été transmis sous le titre d'évangiles apocryphes, et les précautions prises pour nous empêcher de les regarder comme des livres canoniques nous ont presque fait oublier que nous possédons ce trésor de littérature chrétienne.

« Pour ne citer qu'un exemple, les plaintes que sainte Anne adresse au Seigneur quand, assise sous le laurier de son jardin, elle se met à pleurer à la vue d'un nid de passereau, ont toute l'éloquence et toute la simplicité qu'offrent les passages analogues dans l'Ancien-Testament. Les épisodes merveilleux insérés dans le cours de la narration ont exercé un tel empire sur les imaginations des chrétiens jusque bien avant dans le moyen-âge.

que, non contents de les reproduire sous plusieurs formes de poésie et d'y puiser des inspirations comme à une source pure et légitime, ils donnaient toute la latitude possible à la tolérance dont l'Eglise usait à l'égard de ces recueils, et se regardaient comme frustrés d'une de leurs plus douces jouissances quand l'évêque ne lisait pas publiquement l'évangile de saint Jacques ou celui de la Nativité de Marie, au moins une fois l'année ¹. »

Ces légendes, renfermées d'abord dans les catacombes, parcoururent successivement le monde. Constantinople écoutait la bouche d'or de son grand évêque les citant dans ses homélies ². Saint Jean Damascène les consacrait de l'autorité de son talent et de sa vertu ³, Méliton de Sardes les développait aux peuples avides de sa parole ⁴. Le pape Innocent I^{er} ne faisait pas difficulté de les employer dans ses discours. Cependant les premiers historiens ecclésiastiques les fondaient dans leur récit avec les faits les plus avérés. Eutrope, Suidas, Eusèbe, Nicéphore, Orose, Sozomène, les racontent avec la simplicité de leur croyance. Grégoire de Tours ⁵ leur prêtait le charme de sa plume intéressante et naïve.

¹ M. Rio, *Poésie chrétienne, Forme de l'art*, préface.

² *Joannis Chrysostomi Homilia in Epiphania*, etc., pass.

³ Saint Jean Damascène est le Père qui a le plus employé la tradition dans ses homélies sur la Sainte Vierge. On lisait dans toutes les églises de l'Orient, le jour de l'Assomption, un de ses discours qui racontait les détails de la mort de Marie tels que la légende nous les a conservés.

⁴ *De transitu B. M. Virg.* Ce traité générique, regardé comme apocryphe par quelques critiques, passait au moyen-âge pour l'œuvre du saint évêque Méliton, évêque de Sardes, vivant au deuxième siècle; il adressa une apologie à l'empereur Marc-Aurèle.

⁵ Gregor. Turon, *De Gloria Sanctorum*. Ce livre, un des plus populaires du moyen-âge, est un recueil de légendes pieuses sur la Sainte Vierge et les saints les plus célèbres.

La Grèce, l'Italie, les Gaules, les forêts de la Germanie entendirent tour à tour l'écho de leur voix. A mesure que les peuples du Nord, essaims détachés des ruches de la Providence, venaient s'asseoir sur le sol de la vieille Europe, ils se faisaient des cycles légendaires l'Évangile d'une seconde Majesté. Les institutions et les mœurs s'appuyaient sur leurs récits. L'antique chevalerie de Charlemagne remontait jusqu'à Joseph d'Arimathie et au Saint-Graal ¹. La langue liturgique, si populaire en ces temps de foi, était elle-même comme un texte dont les plus intéressantes légendes faisaient le commentaire. Qu'il nous soit permis d'en citer un exemple :

Au temps de Charlemagne, un jeune seigneur hongrois était épris pour la Mère de Dieu d'un ardent amour. Il récitait tous les jours les *Heures de la Vierge* avec une dévotion angélique. Souvent il avait senti dans son cœur le désir de consacrer sa vie au service de sa divine Reine, dans quelqu'un des ordres religieux institué plus spécialement en son honneur. Mais, héritier de riches domaines, sa famille parvint à le faire consentir à une noble alliance.

Quelques jours avant son mariage, étant entré dans une église, il lit retirer les écuyers de sa suite, et commença à réciter sa prière accoutumée. Quand il fut arrivé à l'antienne de None : *Pulchra es et decora, filia Jerusalem* : Fille de Jérusalem, vous êtes rayonnante de beauté et de grâce : la Vierge Marie lui apparut accompagnée de deux anges qui se tenaient à ses côtés. — Si je suis belle, pour-

¹ Un ordre de chevaliers avait été institué par Joseph d'Arimathie pour garder le Saint-Graal, ou la coupe qui servit à la Cène de Notre-Seigneur. Les douze pairs de Charlemagne continuaient de veiller à la conservation de ce précieux dépôt.

quoi veux-tu m'abandonner pour une autre épouse ? lui dit-elle ; n'ai-je pas assez d'attraits à tes yeux ?

Le jeune seigneur, étonné, lui répondit :

— O très douce Dame, l'éclat de votre gloire surpasse toute la beauté du monde, car vous êtes élevée au-dessus de tous les chœurs des anges¹. Que voulez-vous que je fasse ?

— Si tu quittes pour mon amour ta fiancée de la terre, je serai moi-même ton épouse dans les cieux.

Le jeune châtelain mit au doigt d'une statue de Marie l'anneau qu'il destinait à sa jeune épouse. Il ne voulut pas retourner à son manoir ; il courut se jeter aux pieds d'un ermite, qui l'introduisit dans une solitude bénie, où il goûta, le reste de ses jours, les consolations de l'amour céleste.

On conçoit quelles grâces et quels charmes ajoutaient à la langue liturgique ces légendes racontées dans les châteaux et les cloîtres, reproduites pour le peuple dans les vitraux et les fresques. Il ne serait pas difficile de montrer combien elle a perdu pour nous de sa richesse et de son influence sur les multitudes, par les transformations qui ont brisé la chaîne de son passé et de ses traditions merveilleuses ; et ce ne serait point une objection sérieuse que celle qui consisterait à reprocher ce qu'il y avait de naïf, de puéril, si l'on veut, dans un tel commentaire, puisque c'est par ce côté même qu'il était plus accessible à toutes les intelligences².

¹ Exaltata es, sancta Dei Genitrix, super choros angelorum, ad caelestia regna. (Verset de l'Assomption, *liturgie romaine*.)

² Cette simplicité de croyance et de style dont on fait maintenant un reproche aux écrivains du moyen-âge était un calcul de leur part. Grégoire

De toutes parts, au milieu des villes populeuses, au sommet des monts solitaires, dans le sein des paisibles vallées, sur le bord des fontaines, dans les profondeurs des bois, quelque gracieuse légende faisait éclore d'élégantes chapelles ou de gigantesques cathédrales. Le sentiment religieux appelait à leur construction des peuples d'ouvriers qui élevaient ces basiliques imposantes. Les générations suivantes, étonnées de tant de majesté, croyaient que des êtres surhumains étaient venus pour les dresser vers les cieux ¹.

Et qu'on ne dise point que nous parlons ici de gothiques superstitions, d'enthousiasme barbare. Sublime barbarie qui sculptait le portail de Reims et inspirait le Dante ² ! Bienheureuse superstition qui écrivait son symbole sur les voussures de Notre-Dame de Paris, et ciselait le délicieux bijou de l'Épine ³ ! Il nous semble qu'on peut, au de Tours, dans sa préface, fait cet aveu : *Plerumque miratus sum quia philosophantem rhetorem intelligunt pauci, loquentem rusticum multi.* — (Cf. *Eléments de Paléographie*, par Natalis de Wailly. Paris, Imprimerie Royale, 1838.)

¹ Cum imperatrix fortunata semper, Hiltigardis dicta, Campidone vixit et machinam incipit, ibidem cernobin ipsius prima die foundationis gigantes sic duos habuit in nomine dictos Sanctimont et Celebrant, ut poeta nobis scribunt ; qui stricte laborarunt et lapides ibi portarunt : unus tantum in die perficiens et solum complens quanto alias vix octo viri potuerint niti. (*Extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.*)

² Dans son savant travail sur les Origines de la divine comédie, M. Ozanam prouve avec son érudition ordinaire l'influence que les traditions légendaires exercèrent sur le génie du Dante et sur la composition de son poème. (*Dante et la Philosophie catholique au XIII^e siècle*. Voyez aussi *Cours de littérature au moyen-âge*, par M. Villemain, 10^e leçon.)

³ A quelque distance de Châlons-sur-Marne, des pâtres découvrirent, vers la fin du douzième siècle, une statue miraculeuse de Notre-Dame dans un buisson d'aubépine en fleurs. C'est à cette légende que le village de l'Épine doit sa magnifique église du treizième siècle, son existence et son nom.

nom de l'art et de la poésie, rappeler de telles œuvres; et qu'après tout la société qui s'arrachait les écrits de Jacques de Voragine, et dont Vincent de Beauvais était l'encyclopédiste, valait bien la société de la philosophie et de la raison.

Filles du temps et de la foi, les légendes descendirent le fleuve des siècles, exaltées par les uns, oubliées ou flétries par les autres, mais survivant à tous. Leur source, enveloppée de nuages, se cachait au pied du Calvaire; chaque génération leur apportait en passant le tribut de ses pieuses croyances; l'Église leur prêtait l'ombre de ses arceaux et de ses voûtes; peuples, princes et rois les saluaient avec amour.

Au milieu de cette effervescence de poétiques récits, nous nous sommes arrêté avec délices à ceux qui regardent la Mère de Dieu, comme au printemps l'œil aime à se reposer sur la branche fleurie qui domine les verts bosquets. Le culte de la Vierge est l'âme du monde au moyen-âge : elle avait ses chevaliers, ses servants d'armes, ses troubadours. La poésie de cette époque est pleine de son nom; sa légende était entaillée aux portails des cathédrales, son image était placée à l'entrée des temples comme la porte du ciel; on payait avec des trésors une relique du *Saint Lait* ou des cheveux de la Vierge. Son portrait peint par saint Luc devenait le palladium de l'empire, le rempart de Byzance; il faisait plus tard l'orgueil de Venise, l'épouse des mers.

Les hauts barons, les puissants princes tenaient à honneur de s'appeler les *serfs de Notre-Dame*. Les rois de France l'invoquaient comme la souveraine de leurs pensées; maintes fois dans les forêts, pendant que la troupe

des chasseurs courait le cerf, aux cris de la meute ardente, le pieux monarque, descendant de son palefroi, s'agenouillait devant une statue de la Vierge au pied d'un chêne miraculeux.

Avant de déposer dans la tombe l'épée qui avait soumis l'Occident et la couronne impériale ressuscitée pour son front, Charlemagne avait mis sa gloire et son salut sous la protection de Notre-Dame. Il voulut être enseveli avec une image de Marie qu'il portait toujours à son cou¹. Les idées de notre siècle se sont tellement éloignées des pratiques de toute religion, qu'il se pourrait trouver beaucoup de lecteurs prêts à sourire à ce trait de piété d'un grand homme. On s'est fait une histoire de convention, de laquelle on a banni toute vie religieuse, pour y substituer un mouvement politique sans vertu ni foi. Pour nous, ce colosse du moyen-âge, cette figure gigantesque de Charlemagne, si souvent représentée étendant un bras sur l'Espagne pour y refouler l'invasion des Sarasins, l'autre sur la Germanie pour y étouffer dans le cœur des Saxons les derniers vestiges des mœurs barbares; ce héros, sans modèle et sans successeur, ne perd rien à nos yeux de ses proportions surhumaines en inclinant sa majesté devant l'image d'une humble Vierge Mère de Dieu.

Mais c'était surtout dans les entrailles du peuple que le culte de la Vierge avait poussé de profondes racines: c'était dans le cœur du peuple que Marie s'était choisi un trône de gloire. Elle était l'échelle qui conduit au royaume des cieux. Elle était la terreur des puissances de l'enfer, et défendait au jugement de son fils l'âme pécheresse. *L'homme par devant Jésus, le diable demandeur, la*

¹ Paul de Barry, *Philologie*, p. 485.

Vierge défenderesse, tel était le titre d'un drame de Bartole dont le spectacle charma l'imagination de nos aïeux.

On savait mille traits de la protection de Marie contre les attaques de Satan. Les générations en conservaient la mémoire; et le récit merveilleux, passant de la bouche des mères au cœur des petits enfants, se colorait de l'attrait du passé, du souvenir maternel et d'une première émotion. C'est ainsi qu'en Flandre se racontait la miraculeuse histoire d'un imagier dévot à Notre-Dame¹. Son pinceau était consacré à reproduire les traits de sa patronne; et la Reine des anges n'eût pas dédaigné les ciels d'or et d'azur, peuplés de patriarches et de saints, illuminés d'astres étincelants, au milieu desquels le peintre se plaisait à la faire asseoir. Un jour, l'artiste fut chargé de décorer de fresques la voûte d'une église de Notre-Dame. Le champ était vaste. Tout ce que l'imagination avait jamais rêvé de plus brillant à la gloire de la maîtresse de ses pensées allait ici trouver une place. Quelle joie de faire rayonner cette image tant aimée au-dessus des colonnettes élancées, des verrières resplendissantes, de cette forêt de piliers, de ce monde de sculptures! Comme il allait faire flotter le manteau virginal de Marie sur les ogives aux contours inégaux, dont les ondulations imiteraient les caprices du zéphir se jouant dans les plis d'azur et d'or! En s'agenouillant sur les dalles de la grande nef, les pieux fidèles croiront voir la divine Marie dans une apparition céleste écarter les nuages, et descendre au milieu des flots de lumière pour écouter leurs vœux. Les pieuses espérances du peintre de la Vierge étaient déjà converties en réalité.

¹ Vincent de Beauvais, *Speculum Historiale*. Voir le P. de Barry, *Paradis ouvert à Philagie*, 15^e édition, 1660, page 174.

Il avait achevé l'image de Notre-Dame tenant son fils dans ses bras, et le présentant à la terre comme le gage du salut et du bonheur. Jamais figure n'avait respiré sous son pin-céau avec autant de charmes, de grâces et de majesté. C'était bien la mère la plus tendre, la miséricordieuse consolatrice de toutes les misères, mais c'était en même temps la fière dominatrice des puissances infernales. Pour compléter cette dernière idée et la rendre presque parlante, il représentait à ses pieds la hideuse image de Satan, dont elle écrasait la tête. Mais le diable, mécontent de ce rôle, méditait sa vengeance. Pendant que l'artiste s'abandonnait aux inspirations de son génie, répandant la vie et la couleur sur ce monde qu'il créait à son gré, l'antique ennemi des hommes ébraula l'échafaud sur lequel il était monté. Soudain l'énorme charpente croule avec fracas, les madriers tombant de la hauteur des voûtes sur le pavé de la nef font retentir tous les échos de la cathédrale. On accourt à ce bruit. O prodige ! à travers le nuage de poussière qui s'élève au-dessus des débris, on aperçoit le peintre de Marie suspendu au haut de la voûte, retenu par le bras puissant de l'image de Notre-Dame, qui s'était avancé pour lui prêter secours, au moment où il allait faire cette épouvantable chute. La Vierge fidèle n'abandonna son protégé que quand on eut organisé un moyen de sauvetage pour arriver jusqu'à lui. Alors le bras merveilleux reprit son immobilité, et l'image de Marie continua à sourire sous les traits que lui avait prêtés l'artiste.

C'était par de semblables récits qu'en dehors des enseignements de l'Église et de la foi se popularisait le culte de Marie. Tous les grands hommes de ces temps nous apparaissent comme les fidèles servants de cette Reine

d'amour. François d'Assise la prend pour la charte de ses indulgences. Dominique d'Espagne lui tresse une couronne de roses à laquelle toutes les mains ajoutent une fleur. Thomas d'Aquin lui doit la pureté, sœur du génie. Bonaventure la chante comme l'enfant sa mère, comme l'exilé son pays. Alexandre de Halès ¹ répudie pour elle la gloire d'un nom fameux, les applaudissements de l'école, et les joies de la science. Albert-le-Grand lui demande le secret des merveilles de la nature. Bernard enfin, le maître des rois, le conseiller des papes, le tuteur des empires, fait régner la Vierge sur le monde, en la faisant reine de son cœur.

La pensée de Notre-Dame avait tellement dominé le moyen-âge, que la génération suivante, sur le point de s'engager pour longtemps dans les sentiers mythologiques de l'Olympe païen, voulut en quelque sorte le consacrer d'avance en y plaçant l'image de Marie. Épris d'amour pour la littérature grecque et latine, qui renaiss-

¹ Alexandre de Halès devait à la Sainte Vierge toute sa science. Il lui arriva le même accident qu'à Rupert.

Rupert, qui a combattu à outrance toutes les hérésies de son temps, et qui, au rapport de Trithème, devint un des plus mystérieux interprètes de la Bible ; celui que l'esprit divin agitait intérieurement avec tant de violence, que sa langue et ses lèvres en frémissaient dans le sommeil, avait eu dans sa jeunesse la tête si dure, qu'il ne pouvait rien apprendre. Il résolut d'aller chaque jour s'agenouiller devant une statue en marbre blanc de la Sainte Vierge qu'on voit encore dans l'église de Saint-Laurent de Liège, et là de supplier avec larmes la mère de la science incréée d'illuminer son intelligence. Marie lui apparut toute rayonnante, et il entendit ces paroles : « *Tes prières sont exaucées.* Voilà que tous les secrets des Écritures te seront révélés comme ils ne l'ont été à personne dans ce temps. Sois fort et prêt au combat ; que tes labeurs soient utiles à tes frères ¹. » Dès ce jour il n'eut plus aucun repos ; il se fatigua sans cesse au service de l'Église.

¹ Colvenarius, *Kalendarium SS. Virginis Mariæ, die quarto martii*, page 190. t. I. Douai, 1638, in-8°. Livre très curieux.

sait des débris de l'empire ruiné de Constantinople, le quinzième siècle était alors prosterné devant Homère et Virgile. Il voulut donner à la Mère de Dieu la gloire d'être chantée par eux, comme s'il eût regretté que l'histoire évangélique n'eût pas été écrite dans leur divin langage. On commença donc à composer en grec ou en latin l'histoire de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, avec des vers d'Homère ou de Virgile, pris çà et là dans leurs ouvrages, placés à côté les uns des autres, et racontant ainsi, à deux mille ans de distance, l'accomplissement des prophéties d'Israël, les merveilles d'une Vierge-Mère et d'un Dieu-Enfant. Nous reproduisons à la fin de ce volume ¹ un centon composé avec des vers de l'Iliade et de l'Odysée, sur l'Annonciation de Notre-Dame. Il n'est pas sans intérêt de considérer avec quel travail le compilateur s'est essayé à faire plier le voluptueux idiome de la molle Ionie à la chaste retenue de la fille de Sion, à la virginal candeur du lis des célestes vallées. De telles compositions, si elles n'ont aucun mérite littéraire, ont du moins une signification esthétique profonde. Il semble, en les lisant, entendre la société chrétienne, endormie jusque-là dans les bras de la divine Vierge, adresser dans la langue d'Homère un filial adieu à la protectrice de sa jeunesse.

Aux yeux des écrivains du moyen-âge, Marie était comme un miroir divin dans lequel toutes les idées théologiques ou spéculatives, tous les faits de l'histoire, de la religion et de la nature, venaient se refléter ². Tous les ouvrages consacrés à sa gloire présentent un caractère d'universalité et de grandeur dont nous ne nous formons

¹ Voir la note A, à l'appendice.

² *Speculum divinum est beata Virgo in quo omnia debent speculari.*

pas facilement une idée, avec la stérilité des livres que notre siècle a produits sur ce sujet. Là, son image apparaît comme au portail des cathédrales, environnée de tous les chœurs des anges, de tous les rois d'Israël, de tous les patriarches de l'ancienne loi, de tous les saints de la nouvelle; c'est pour elle que s'épanouissent les fleurs de la terre, roses empourprées, lis de virginité, vigne féconde, grappes colorées : la création tout entière, l'histoire de la terre et du ciel, sont à ses pieds. Les *Sommes* qui renfermaient l'histoire de la Mère de Dieu portaient les noms de *Miroir de la Vierge* ¹, ou de *Rosier de Notre-Dame*, de *Couronne d'étoiles*, de *Flore* ou de *Verger de Marie*. L'habitude d'écrire ses louanges avait fait trouver une désignation spéciale : on les appelait simplement *Mariales* ². Ils se divisaient ordinairement en douze livres, pour rappeler les douze étoiles qui forment le diadème de la Reine du ciel. La première page s'ouvrait par la paraphrase des paroles des Proverbes que la liturgie romaine applique à la Sainte Vierge ³. C'est la conception de Marie occupant de toute éternité la pensée du Tout-Puissant; c'est son histoire dans les profondeurs des cieux. Avec la naissance des temps commencent les figures, les symboles, les allégories, qui font des quarante premiers siècles comme une immense avenue aboutissant à la Vierge-Mère. Et ce n'était pas seulement dans la Bible que la préoccupation

¹ *Speculum B. V.* (saint Bonaventure.) *Rosarium*. — *Pomarium sermonum* de B. Very. — *Stellarum corona B. V.* — *Florida Mariana*.

² *Anonymi Mariales, seu De Virtutibus ac Laudibus B. Virginis Deiparæ libri duodecim*. — *Mariale eximii viri Bernardini de Busto*, etc.

³ *Proverb.*, cap. VIII, vers. 22. « Ab Æterno ordinata sum et ex antiquis, antequam terra fieret, etc. »

du moyen-âge allait chercher les emblèmes de sa souveraine, toutes les filles d'Ève, à quelque nation, à quelques contrées qu'elles appartenissent, étaient solidaires de cette sœur bénie, qui devait effacer la malédiction du premier jour. Aussi le courage, les grâces et les vertus des héroïnes de l'antiquité n'étaient à ses yeux que les traces égarées, que les parfums des vertus de Marie, qu'une ombre qu'elle devait remplacer par la plénitude de la réalité.

Plus tard, quand les cieux laissaient échapper de leurs trésors cette âme, perle immaculée, la nature terrestre venait offrir toutes ses richesses pour lui fournir un vêtement digne d'elle, pour former le corps virginal en qui la création devait être réhabilitée. Fleurs et fruits, saisons brumeuses ou embaumées, modestes plantes, arbres majestueux, richesses cachées dans les entrailles de la terre, astres étincelants, voulaient tous lui prêter quelque chose de leur éclat, de leurs couleurs, de leur magnificence et de leurs parfums. Après ce salut de l'univers, cet *ave* du vieux monde qui s'incline devant sa jeune et gracieuse reine, le salut des célestes hiérarchies, des esprits glorieux qui entourent la majesté de Dieu, les acclamations des justes, des patriarches, des prophètes, enfin, au-dessus de tous les trônes, de toutes les dominations, de toutes les gloires, l'*ave* mystérieux de la radieuse Trinité, la condescendance infinie du Père qui partage avec cette modeste fille d'une race déchue son incommunicable paternité, l'abaissement ineffable du Fils qui l'appelle sa mère, les chastes embrassements de l'Esprit qui la choisit pour épouse !

Quels détails auraient pu être indifférents dans une telle naissance, dans une telle vie, dans une telle histoire ?

Les écrivains du moyen-âge avaient cru que le silence de l'Évangile ne devait servir qu'à encourager les investigations pieusement indiscretes des serviteurs de Marie ¹. Aussi, quelle érudition, quels patients labeurs, quelle prédilection ingénieuse ne mirent-ils pas à s'acquitter d'une tâche que les auteurs sacrés avaient laissée à leur amour !

Il faut bien le dire, Marie elle-même prenait plaisir à accroître cette ardeur par les révélations dont elle favorisait ses enfants. On savait bien, par exemple, que sa conversation avait été avec le ciel : mais comment pénétrer dans le secret de ces communications mystérieuses qui n'avaient laissé d'autres traces que le parfum d'une vie angélique ? Et cependant c'était la préoccupation de tous ses pieux serviteurs. Alors elle leur venait miraculeusement en aide : elle prenait du haut du ciel le chemin de quelque modeste cellule, et dans les douces splendeurs d'une visite ineffable elle racontait aux Élisabeth de Hongrie, aux Brigitte, aux Catherine de Sienne, les détails ignorés de son histoire.

D'ailleurs, et c'est une remarque que nous avons déjà eu l'occasion de faire, les premiers siècles du Christianisme n'étaient point pour le moyen-âge une région aussi déserte, aussi silencieuse que pour nous. De nos jours, il a fallu les persévérantes recherches de la jeune génération des Bénédictins de Solesmes ², pour nous faire soupçonner

¹ Quæritur quare in sacra Scriptura canonica æque nusquam aliquid scribitur de sanctitate et gestis Mariæ, nec ab evangelistis textitur quidquid de ejus vita historiæ. — Ratio est excitandæ devotionis; quia p r hoc fidelium doctorum devotio excitatur ad inquirendum, juxta illud Ecclesiastici xxiv : « Qui elucidant me vitam æternam habebunt » (*Stellarum corona B. M. Virg.* Haguenau, 1809, in-folio.)

² *Origines de l'Eglise romaine*, par les Bénédictins de Solesmes.

l'abondance des monuments que cette époque primitive offre à la science. Mais aux siècles dont nous parlons, les traditions sacerdotales étaient conservées dans toute leur intégrité. Elles se pressaient en foule sous la plume des historiens de Marie, elles fournissaient de charmants tableaux à l'imagination des miniaturistes, et, passant de ce demi-jour à la lumière des fresques et des vitraux, dans les grandes basiliques, elles s'imprimaient comme d'elles-mêmes au fond des souvenirs chrétiens ¹.

Dans un autre ordre d'idées, la théologie et la philosophie venaient s'emparer de ce sujet encyclopédique où sont déjà rassemblées tant de richesses. Avec ses procédés syllogistiques si fort en usage, la scolastique, arguant par objections et solutions, par questions et réponses, appliquait successivement à la Vierge divine l'ensemble des idées réunies alors sur l'âme, ses facultés, ses relations avec les autres esprits, ses moyens de régénération, ses vertus. De telles recherches ne méritent assurément pas le reproche de ridicule ni de puérité. En effet, quelles proportions surhumaines n'avait point dû prendre une âme préservée de la dégradation originelle, comblée de toutes les faveurs célestes et devenue le sanctuaire de Dieu? N'était-ce point là le véritable secret des grandeurs de cette fille du Roi dont la gloire est tout intérieure? Ne pouvait-on pas dire que Marie, parcourant simple vierge les montagnes de la Judée, visitant plus tard les côtes de la belle mer Icarienne, et revenant s'endormir en vue du jardin des Olives et de la montagne du Golgotha, avait fait descendre le ciel sur la terre avant d'y monter elle-même?

¹ Voyez la note C. à l'appendice, à la fin du volume.

Voilà ce que demandaient les pieux moines qui écrivaient de pareils ouvrages. — Ils répondaient à chacune de ces questions avec une érudition qui étonne la pensée. — Tous les Pères, les docteurs, les historiens, apportent une autorité à leurs décisions ; et, quand ils ont achevé cette œuvre filiale de tendresse et de science, ils se consolent de n'avoir pas tout dit, par l'idée que *nulle charte* ne suffirait à contenir, nulle langue à énumérer, nul esprit à concevoir toutes les magnificences de Marie. Il nous semble qu'il y avait quelque mérite à conduire à bonne fin de semblables travaux, et que la douce Vierge devait accueillir le vœu modeste de l'écrivain, quand il traçait au bas de son manuscrit ces dernières paroles, qui ressentent quelque avant-goût du ciel :

Dextram scriptoris benedicat Mater amoris ¹.

Marie encourageait par des miracles le zèle de ses admirateurs. Un soir, le docteur Marianus, un des dévots panégyristes de la divine Vierge, dont il avait pris le nom, comme les triomphateurs romains prenaient celui des provinces qu'ils avaient conquises, des grandes victoires qu'ils avaient remportées, écrivait un pieux traité à la louange de la Reine du ciel. L'ardeur qu'il apportait à son travail ne lui permettait pas de songer à la longueur de sa veille : la première partie de la nuit était écoulée, et l'huile vint à manquer dans la lampe du solitaire. Mais celle qui brille comme un astre lumineux dans les tempêtes, *celle qui a le soleil pour manteau et la lune sous les pieds* ² vint en aide à son serviteur. Il put continuer d'é-

¹ Que la Mère d'amour bénisse la droite de l'écrivain.

² *Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus.* — (Respice *Stellam*, saint Bernard.)

erire ; les ténèbres se dissipèrent autour de lui, car les doigts de sa main, que le travail de la plume ne tenait pas occupés, se mirent aussitôt à resplendir comme des flambeaux, et toute la cellule en fut éclairée ¹.

Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, fut salué par un concile comme une bouche d'or de la doctrine et l'ancre de la foi. Ce chevalier intrépide de la virginité de Marie mérita d'être armé par la Reine du ciel. Un jour de fête, marchant à l'autel accompagné d'une foule nombreuse, il aperçut la Vierge Marie assise dans sa chaire épiscopale et lui offrant un manteau d'honneur ; il le prit avec reconnaissance. Notre Bénédictin avait tant chanté les louanges de la Mère du bel amour, qu'il mérita d'entendre encore ce témoignage d'une bouche sainte : « Par vous, Ildefonse, la Mère de Dieu règne et vit en Espagne ². »

L'histoire de Marie était si populaire, qu'on la trouve entièrement reproduite dans les encyclopédies que la science synthétique de cette époque nous a laissées. Dans l'impossibilité où nous sommes de faire connaître en détail chacun des écrivains de ce genre que nous avons consultés, nous nous bornerons à trois qui, par leur gloire, l'im-

¹ Doctor Marianus, né en Ecosse en 1022 ; à dater de 1051, moine allemand. Il écrivit une chronique du monde depuis la création jusqu'en l'an 1083, en trois livres, et passa sa vie au fond d'une cellule isolée, absorbé par l'étude et les exercices de piété. (Voyez le *Faust* de Goethe, 2^e partie, traduction de M. Henry Blaze.)

² On plaça cette inscription en langue castillane sur la pierre où la Sainte Vierge avait posé les pieds :

Quando la Reina del cielo
Puso los pies en el sculo,
En esta piedra los puso ;
De besa ella tened uso,
Para mas vuestro consullo.

portance et la célébrité de leurs ouvrages, paraissent devoir fixer davantage notre attention.

C'était d'abord l'auteur de l'*Histoire scolastique*, réunissant toutes les traditions de l'Ancien et du Nouveau-Testament dans un livre qui fut pendant trois siècles le catéchisme historial des universités de France, d'Allemagne et d'Italie¹. Pierre *Comestor*, ou, dans le latin plus énergique encore de ses contemporains, Pierre *Manducator* (le Mangeur de livres), avait d'abord professé la scolastique avec distinction dans l'église de Troyes, dont il devint doyen en 1147. Dix-sept ans plus tard (1164) il fut nommé chancelier de l'église de Paris ; il reçut avec ce titre l'obligation de surveiller les écoles du royaume. Dans le désir d'augmenter les moyens d'instruction, il entreprit sur la Bible un grand ouvrage qui pût résumer toutes les recherches, tous les travaux dispersés dans les divers manuscrits des maîtres anciens. En ce temps les œuvres étaient prodigieuses, et les titres modestes : ce livre fut simplement nommé *Histoire scolastique*, parce qu'il était composé à l'usage des écoliers. Dans la dédicace, adressée à Guillaume de Champagne, archevêque de Sens (1169-1176), l'humble chancelier de l'université de France ne prend que la dénomination de prêtre de Troyes, *presbyter trecentis*. La plus grande vogue accueillit cet ouvrage : c'était le temps des résumés, des encyclopédies, des *sommes*, comme on les appelait alors. Gratien, dans sa compilation des Décrétales, Pierre Lombard dans son livre des Sentences, venaient de faire pour le droit et la théologie

¹ La vogue de cet ouvrage paraît avoir continué même après l'invention de l'imprimerie. Fabricius en compte jusqu'à neuf éditions, la première à Reutlingen, in-folio, 1473; la dernière à Venise, à l'époque du concile de Trente. (Cf. *Histoire littéraire de France*.)

ce que Pierre Comestor entreprenait à son tour sur la Bible.

L'opinion ne tarda pas à les considérer comme trois frères ¹, que la Providence avait unis par les liens d'une naissance commune et d'une même éducation, jusqu'à l'époque où, leur vocation diverse se révélant soudain à leur génie, ils avaient mis une même idée et un talent égal au service de trois branches importantes des connaissances humaines, la théologie, le droit et l'histoire. Il n'en fallait pas tant pour porter la réputation de Pierre *Comestor* par toute l'Europe savante; aussi lorsque Alexandre III demandait à connaître les personnes de mérite qu'il pouvait élever aux grandes dignités de l'Église Romaine, le cardinal de Saint-Chrysogone, son légat en France, lui désignait le chancelier comme une renommée depuis longtemps établie : — *Litteraturam et honestatem magistri Petri Manducatoris, decani trecensis, vos non credimus ignorare.* — En effet le Pape avait déjà eu l'occasion d'exercer en sa faveur les prérogatives du Saint-Siège. Il avait été statué, par une décrétale confirmée en 1173 au concile de Latran, que les diplômes et les licences pour le droit d'enseignement devaient être conférés gratuitement. Alexandre III fit une exception à l'égard de Pierre Comestor, qu'il autorisa à prélever un droit modique sur les collations qui lui appartenaient.

Le chancelier ne conserva pas longtemps une position si brillante : il la quitta pour se retirer dans l'abbaye de Saint-Victor, où il attendit en paix la récompense de sa vie laborieuse et de ses modestes vertus.

¹ Ce préjugé populaire s'accrédita promptement : on attribuait aux liens d'une fraternité réelle une analogie que la direction générale des esprits, à cette époque, peut aisément expliquer.

Pendant que cette gloire des écoles de France s'éteignait dans la solitude, un enfant, qui venait de naître ¹, était destiné à recueillir l'héritage scientifique du moine de Saint-Victor. Cet autre dévoreur de livres, *librorum helluo*, comme l'appellent plusieurs de ses biographies, se mit dès sa jeunesse à rechercher, apprendre par cœur et analyser tous les ouvrages anciens et modernes dont il pouvait comprendre le texte ou se procurer des versions. Entré de bonne heure dans l'ordre de Saint-Dominique, il ne tarda pas à se faire connaître sous le nom de frère Vincent de Beauvais. En 1228, nous le trouvons à l'abbaye de Royaumont, secrétaire et ami de saint Louis, chargé du soin de sa bibliothèque ², écrivant un traité d'éducation pour les princes ses fils, rédigeant des extraits historiques à l'usage des seigneurs de la cour, répondant aux exigences de la reine Marguerite et de Thibaut roi de Navarre, qui lui demandaient des ouvrages; adressant plus tard une lettre de consolation au saint roi quand il eut perdu son fils aîné ³, mais toujours et avant tout altéré de science, mettant à contribution la libéralité de saint Louis pour l'achat des manuscrits innombrables dont il faisait des extraits, occupant lui seul plusieurs moines payés par le roi pour transcrire les articles que le savant avait hâti-

¹ La date de la naissance de Vincent de Beauvais n'est pas connue plus exactement que le nom de sa patrie. On s'accorde assez généralement à le faire naître entre 1184 et 1194.

² *Essai historique sur la bibliothèque du Roi*, pages 3-5.

³ Cy commence l'épître consolatoire faite parfaite par Fr. Vincent de Beauvais, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, et envoyée à très glorieux saint monseigneur saint Louis, jadis roi de France, à lui envoyée par ledit frère Vincent, principalement pour le consoler de la tristesse qu'il avait pour la mort de son aîné fils, qui avait trépassé en sa jeunesse.

vement rédigés. Quand l'immensité de ses recherches ne serait point attestée par tous ses contemporains, elle serait immédiatement prouvée par sa volumineuse compilation, qu'il réduisit cependant d'un tiers d'après le conseil de ses amis.

Que lui demanderez-vous en effet, à cet encyclopédiste universel qui a lu, appris, commenté tous les trésors de l'antiquité grecque et latine ? Poètes, grammairiens, orateurs, historiens de Rome et d'Athènes sont debout dans son livre, leurs chefs-d'œuvre à la main. C'est le résumé le plus complet des connaissances littéraires d'une époque¹. Mais est-ce tout ? En dehors de tous les livres, au-dessus d'eux, n'avez-vous pas le grand livre de l'univers marqué à chaque page du doigt de Dieu ? Promenez vos regards dans les fraîches vallées, sous les berceaux des vertes forêts, sur la ligne des fleuves sinueuse et ombragée, de la cime des monts couronnés de neige et de lumière, des cieux étoilés, aux entrailles de la terre : quelle immensité ! Eh bien ! ce spectacle si majestueux et si divers, le voilà dans le livre du docteur du treizième siècle, avec toute sa richesse, sa variété, sa grandeur, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope de nos bruyères. Et, cette fois, est-ce tout ? Mais les merveilles de la nature, ses lois, ses harmonies, qu'est-ce en comparaison de la cité des esprits, du monde des intelligences ? Parcourez ce nouvel univers qui s'ouvre sous vos pas, depuis les hauteurs mystérieuses où la Trinité de Dieu règne dans la gloire, jusqu'au dernier échelon des êtres intelli-

¹ *Speculum Historiale, Naturale, Morale*. La quatrième partie, qui eût été appelée *Speculum Doctrinale*, ne put être terminée par Vincent de Beauvais.

gents, ces deux termes extrêmes rapprochés par la religion tout entière ; ou plutôt lisez ce livre, véritable miroir du monde ; interrogez cette ombre illustre qui vient reprendre sa place au premier rang de la science.

La mort alla plus vite que Vincent de Beauvais ; tant de travaux occupèrent toutes ses journées, toutes ses veilles. Il n'eut pas le temps de compléter son œuvre gigantesque par une quatrième partie, dans laquelle il eût fait entrer d'immenses matériaux qu'il avait rassemblés sur les sciences : il s'endormit en paix l'an 1264, laissant au monde le souvenir d'une science presque sans égale, et de vertus qui lui firent donner le titre de bienheureux par quelques-uns de ses contemporains.

Vers le même temps, sur la côte de Ligurie, entre Gênes et Savone, dans la petite ville de Voraggio, s'élevait une nouvelle gloire de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Avec une science moins universelle, avec un genre d'érudition plus facile, Jacques de Voragine¹ obtint un succès d'enthousiasme que, malgré les réclamations du protestantisme, il faut bien attribuer à quelque mérite réel. Il ne se proposa d'abord d'autre but que d'offrir aux lectures quotidiennes des cloîtres une vie des saints aussi édifiante que sa piété pourrait la rendre, aussi complète que les ressources littéraires de son époque pourraient la lui fournir. Mais son livre dépassa ses espérances : il fut accepté avec une telle faveur, que la voix du peuple le nomma bientôt *Légende d'Or*. Il s'en fit des copies innombrables en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre. Ce recueil fit oublier tous ceux qui avaient été jusque-là composés

¹ Jacques de Voragine naquit en 1230 et entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1244.

daus le même genre. On ne le trouve cité par les divers écrivains que sous la désignation familière de *Légende Commune*, *In Legenda Comuni*. De la salle des lectures du couvent il passa bientôt dans la riche bibliothèque des châtelaines ¹, d'où il ne tarda pas à descendre dans toutes les classes du peuple. En vain Bernard Guidonis essaya d'opposer à la réputation de ce livre un autre recueil composé avec une sévérité systématique; en vain plus tard Jacques Lecope d'Audenarde publia contre la Légende d'Or un libelle emporté qu'il intitula : *Deflorationes Legendæ Aureæ*, la popularité de Jacques de Voragine se maintint pendant quatre siècles. L'invention de l'imprimerie (1437) ne fit que lui donner un nouvel élan, jusqu'à ce que la froide critique née du protestantisme vint arrêter ce mouvement unanime. Il se fit une conspiration générale contre tous les monuments des âges de foi. La France et l'Angleterre suivirent l'Allemagne dans cette voie de réforme qui, sous prétexte de restituer à la piété son véritable caractère, la dépouillait des traditions du passé. L'Italie elle-même, la noble et douce Italie, où tout chrétien aime à aller effeuiller le plus frais rameau de ses jours; cette nation qui, suivant l'expression grave et forte de Machiavel, paraît née pour ressusciter les choses mortes, a oublié tant d'admirables souvenirs qui peuplaient son sol fécond. Alors on osa écrire que la Légende d'Or n'avait pu être composée que par un homme qui avait une

¹ Un manuscrit de la bibliothèque de Troyes nous donne les lectures de Marguerite de Flandre, née en 1350, épouse de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, morte en 1405. Dans l'extrait de *l'inventaire et autres biens meubles de feu madame la duchesse*, à côté de *l'Histoire du Saint-Gréal*, du *Livre du reclus de Morléens*, on trouve la *Légende d'Or* de *Jacobus à Voragine*.

bouche de fer et un cœur de plomb. Qu'auraient dit les contemporains de Jacques de Voragine s'ils avaient pu prévoir de tels outrages ? Lui que Nicolas IV avait voulu sacrer de sa propre main archevêque de Gênes ¹, que sa science avait fait élever aux premières dignités de son ordre ², que les Génois avaient révééré comme un bienheureux, qu'ils voyaient abandonner des travaux littéraires auxquels il devait une renommée européenne pour apaiser les querelles et les factions qui désolaient leur ville ³. Lorsqu'il descendit au tombeau (1298), environné de l'amour et des regrets de son peuple, quelle voix se serait élevée pour appeler ce cœur d'archevêque un cœur de plomb, et cette bouche éloquente une bouche de fer ? La critique ne se déshonore-t-elle pas elle-même quand, au nom de la science, elle tient un pareil langage ?

Tels sont les écrivains dans l'intimité desquels nous avons vécu depuis quelques années. Ils ont tous un caractère commun, un fond d'idées qui appartient plutôt à leur

¹ En 1292, Nicolas IV nomma Jacques de Voragine, archevêque de Gênes, et, par une marque d'estime particulière, il voulut le consacrer de ses propres mains. La mort de ce pape, arrivée la même année, priva Jacques de cet honneur. Il fut consacré pendant la vacance du Saint-Siège par le cardinal évêque d'Ostie, le sacré collège n'ayant pas voulu laisser sans pasteur une ville aussi agitée que Gênes.

² Jacques de Voragine fut nommé provincial de Lombardie en 1267, et définiteur général de sa province aux chapitres généraux du Lucques (1288) et de Ferrare (1290).

³ Les Guelfes et les Gibelins, sous les noms de *Rampins* et de *Muscavats*, se disputaient le pouvoir à Gênes. Jacques de Voragine, étranger à tous les partis, ne travaillait que pour la paix, qu'il parvint à rétablir. L'anecdote supposée de Boniface VIII, dont on s'appuyait pour attaquer le pieux archevêque, s'adresse à son successeur Porchetto Spinola, auquel, le premier jour de Carême de l'an 1299, le Pape, en lui mettant des cendres au front, aurait dit : « Souviens-toi que tu es Gibelin, et qu'avec les Gibelins tu retourneras à rien. »

époque qu'à leur génie particulier. On sent dans leur poitrine s'agiter tous les mouvements, toutes les préoccupations de leur siècle. Ils s'interrompent parfois au milieu de leurs récits pour enregistrer quelque grande nouvelle qui intéressait la chrétienté tout entière. Ils ne sont pas si exclusivement hommes d'étude et de science, qu'il ne reste un côté de leur intelligence et de leur cœur ouvert aux grands événements du monde qui, par leur tournure religieuse, rentraient naturellement dans le domaine du cloître.

Au milieu de ces richesses qui tombaient en des mains novices, on conçoit facilement qu'il nous a fallu faire un choix. Négligeant tout le côté allégorique, tous les arguments de la théologie et de la scolastique, nous nous sommes attaché spécialement à la partie biographique. Il eût été facile d'embellir un thème si abondant et si varié, par la mise en scène des personnages, le dramatique du récit. L'intérêt y eût gagné peut-être; mais, voulant faire passer sous les yeux les traditions d'un autre âge, il fallait les exposer dans leur réelle et sévère simplicité. On nous pardonnera donc de n'avoir rassemblé qu'une mosaïque de légendes dans le cadre de la vie de la Vierge. Nous ne faisons pas le tableau, nous avons essayé de le copier.

Recueillir les croyances des siècles de foi, en offrant au littérateur les riants tableaux de notre antique poésie, à l'archéologue, au peintre-verrier, le programme d'une histoire de la Vierge telle que l'ont si souvent reproduite les artistes du moyen-âge, à l'imagerie religieuse, étrangère encore au vrai style chrétien, des sujets qu'elle a trop négligés, populariser l'amour et l'intelligence de nos vieux monuments, tel est le but de cet ouvrage.

Nous avons admis religieusement toutes les traditions principales qu'il nous a été possible de puiser aux différentes sources; cependant nous avons rejeté quelques légendes accessoires, nous souvenant qu'il y a bien des fleurs qui trompent en étalant les couleurs de la rose et qui n'ont pas sa douce odeur¹. S'il se rencontrait des détails que leur nouveauté pour ce siècle inviterait à mépriser, nous prions les critiques de ne pas les attribuer à la témérité, mais plutôt à la simplicité de notre croyance².

Combien de fois le parfum des pieux souvenirs du passé ne s'est-il pas échappé des antiques parchemins, des monuments, des histoires, que nous avons interrogés! Combien de fois, ressuscitant par la pensée la société endormie dans le silence des siècles, ne nous sommes-nous pas mêlé aux vieux moines devisant de la Vierge et des saints, à la famille du manoir écoutant au flambeau de la veillée les récits d'un pèlerin! Nous avons cherché à traduire dans notre langage l'idiome jeune et virginal de nos aïeux. Sur le point de jeter aux vents les pauvres pages qui nous ont entretenu si longtemps de leurs affections et de leurs espérances, nous sentons le regret qu'on éprouve en se séparant d'un ami. Nous avons besoin de les recommander à Celle qui accueille avec la même indulgence l'offrande de la pauvre bergère et les riches présents des rois.

MATER DEI, MEMENTO MEI.

19 mars 1847. Fête de saint Joseph.

¹ Non quilibet flos pari rosæ fragrat odore, etiamsi non dispari fallat rubore. (S. Anselmi, *epist.* I., 16.)

² Obsecro eos qui præsens opusculum forsan dignabuntur aspicere ut si quid in illo offendit, ex sui forsitan ut contingit novitate, non facile adscribant temeritati, sed parcant potius simplici devotioni. (Albert. Magn., In præfat. *De Laud. B. M. V.*)

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000



Intérieur de Marie.

LA LÉGENDE

DE

NOTRE-DAME

CHAPITRE PREMIER

*Naissance de sainte Anne. — Son mariage avec saint Joachim.
— La fête des Encénies. — Le nid de passereau. — La porte
Dorée. — Immaculée Conception de Notre-Dame.*

Anna, pia mater, avo ;

Annæ nomen est suave.

Anna sonat gratiam.

Salut, Anne, pieuse mère ;

Votre nom est un parfum.

Anne veut dire grâce.

(Prose de sainte Anne dans les anciens brév. français.)

L'an 55 avant Jésus-Christ, sous la domination impie des Romains¹, dit Vincent de Beauvais, deux époux vivaient selon le cœur de Dieu dans la petite ville de Bethléem, au doux pays de Judée. Ils se nommaient Stolan et Emérentiane². L'innocence de leur vie rappelait les temps heureux des patriarches, dont ils étaient les enfants : ils attendaient, avec les Hébreux fidèles, l'accomplissement des prophéties qui annonçaient un Sauveur. Le Ciel bénit leur union, et leur donna une fille qu'ils nommèrent Anne³.

¹ Sub impia Romanorum dominatione. (Vinc. Belv. *Spec. Hist.*)

² Baronius les appelle ainsi, d'après plusieurs documents anciens. Cependant le Protévangile donne au père de sainte Anne le nom d'Achar. (Cf. *Collect. Apocryph.* Fabricius.)

³ Un des disciples de saint Irénée, saint Hippolyte, qui reçut en 250 la couronne du martyre, nous trace en ces termes la généalogie de Notre-

On aime à voir, dans les verrières du quinzième et du seizième siècle, l'histoire imagée de la naissance de cette enfant bénie ¹. La mère, étendue sur un lit à riches tentures, repose doucement. Près d'elle Stolan, appuyé sur une console, contemple avec bonheur sa jeune épouse, qui vient au péril de sa vie de lui donner le nom de père. Cependant les filles juives attachées au service de la pieuse famille apportent à Emérentiane des mets divers. Sur un autre plan, une femme âgée, qui a reçu dans ses bras la tendre enfant, lui prodigue les premiers soins que réclament à leur entrée en ce monde tous les enfants d'Ève.

La jeunesse de sainte Anne fut pieuse comme sa vie entière. Attachée à ses parents, elle reçut d'eux les leçons et les exemples de la vertu. Les mères en Israël la montraient à leurs filles en leur souhaitant de lui ressembler. La beauté de son âme se reflétait sur son visage noble et pur ². Elle avait grandi dans la paix d'un cœur innocent. Les jeunes hommes de sa tribu se disputèrent l'honneur de mériter une telle épouse. Sa modestie toucha le cœur de Joachim. Il habitait Nazareth, et descendait

Dame : « Avant l'avènement d'Hérode au trône de Judée, sous le règne de Cléopâtre en Egypte et de Caroparis en Perse, vivait à Bethléem un prêtre nommé Matham, de la race de David par Salomon. De son épouse, appelée Marie, il avait eu trois filles. L'aînée, nommée Marie, comme sa mère, mariée à Bethléem, avait eu pour fille Salomé. La seconde, nommée Sabée, mariée aussi à Bethléem, avait eu pour fille Elisabeth, mère de Jean-Baptiste. La troisième, Anne, mère de Marie, dont nous est né Jésus, s'était établie à Nazareth en Galilée, avec un Israélite nommé Joachim. » — Le nom de Joachim, dit saint Epiphane, signifie : *Préparation du Seigneur*.

¹ Ce sujet a été traité par le célèbre Linard-Gonthier dans une verrière qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Ce maître fameux forma dans la Champagne une école de peinture sur verre, qui multiplia les productions de l'art dans les églises de cette province. (Cf. M. Valet de Viriville, *Archives de l'Aube*.)

² Anna fut moult belle et de grant renommée
Onques tant douce dame devant li ne fut née.

(Herman, trouvère du XIII^e siècle. — Poème intit. *Genesis*.)

de l'antique famille de David ¹. Le Ciel exauça ses vœux ; la main de la pieuse Anne lui fut promise.

Quelques mois après, dans le temple de Jérusalem, près de l'autel des holocaustes, le grand-prêtre Issachar ² bénit cette alliance fortunée. La fille de Stolan, rayonnante de joie et de pudeur, s'avance vers le pontife. Son costume, dans les verrières du moyen-âge, est d'une splendeur royale. Son front pur, ses yeux modestes, la ravissante expression de ses traits, semblent réaliser l'idéal de la beauté. Le groupe brillant de ses compagnes fait ressortir davantage les grâces de l'heureuse fiancée. En face, Joachim est entouré des jeunes gens de sa tribu ; il reçoit la main de son épouse. La figure du saint vieillard qui préside cette cérémonie ressemble à celle des patriarches de l'ancienne loi : tel devait être Abraham unissant Isaac à la douce Rébecca, ou Raguel accordant sa fille au jeune Tobie ³.

La vie des deux époux fut simple, pleine de justice et de piété.

Ils partagèrent leurs biens en trois portions : l'une était destinée au Temple et aux ministres qui y servaient ; ils répandaient la seconde dans le sein des pauvres ; la dernière était réservée pour les besoins de la famille ⁴. Ils avaient promis de consacrer leurs fils au Seigneur ; mais la bénédiction et l'honneur de la fécondité furent refusés à la pieuse Anne, et dès

¹ Del gentil roy David, de son père Jessé
Et del roy Salomon, qui tant est renommé,
Fu li lignage extrait dont Joachim est né.

•
• Quand Joachim la vit moult l'a bel demandée.

² Vincent Belvac., *Specul. Historial.*

³ Linard-Gonthier, verrière déjà citée.

⁴ *Protevang. Jac.* — *Specul. Historial.* — *Fleurs des Saints.*

lors ils adoptèrent tous les malheureux pour leurs enfants. Ils vécutent ainsi vingt années, servant Dieu et secourant le prochain. Cependant ils venaient à toutes les solennités à Jérusalem supplier le Seigneur de les délivrer de leur opprobre. Leurs vœux montaient vers son trône avec ceux de l'affligé, dont ils essuyaient les larmes.

Une année, la fête des Encénies ¹ était proche, ils se rendirent suivant leur coutume à la ville sainte. Les enfants d'Israël y venaient offrir des sacrifices au Dieu de leurs pères, et le grand-prêtre Ruben immolait leurs victimes ². Joachim se présenta à son tour. Il portait un agneau, symbole de douceur et d'innocence, figure de l'Agneau qui devait expier les péchés de la terre ; Anne le suivait, la tête voilée, le cœur plein de soupirs et de larmes.

Le grand-prêtre, en les apercevant monter les degrés du Temple, n'eut pour eux que des paroles de mépris et de reproches. « Vous est-il permis, leur dit-il, de présenter votre offrande au Seigneur, vous qu'il n'a pas jugés dignes d'avoir une postérité ? Ne savez-vous pas qu'en Israël l'époux qui n'a pas la gloire d'être père est maudit de Dieu ? » Et en présence du peuple il repoussa leur offrande ³.

¹ La même que la fête des Tabernacles.

² Offerebant filii Israel sua munera, et stetit contra ipsum Ruben, etc. (*Prot. Jac.*)

³ Une tapisserie du xvi^e siècle, donnée à Reims par le grand cardinal de Lorraine, représente ce trait légendaire. La figure des deux époux n'est plus fraîche et brillante comme au tableau du mariage. Anne surtout a vieilli ; les rides ont coupé son front si pur de fiancée ; mais elle a conservé le reflet de la beauté intérieure de l'âme, qui survit à la jeunesse et que donne à la femme l'habitude de la douceur, de la vertu. Au bas de cette scène se trouve la légende suivante :

Adam et Ève hors paradis terrestre
Sont en malheurs et misères jetés ;
De Joachim refusa le grand-prestre
L'oblation pour la stérilité.

Joachim ne voulut point revenir à Nazareth avec les témoins de son opprobre. Leur présence eût augmenté sa douleur. Anne retourna seule dans sa demeure, offrant à Dieu le sacrifice d'une âme humiliée et d'un esprit brisé par la souffrance. Pour lui, il se rendit dans une campagne voisine de Jérusalem, où des bergers gardaient ses troupeaux. Le calme silencieux de la vie pastorale, le spectacle touchant de la nature, apportèrent quelque soulagement à la blessure de son cœur. Qui n'a jamais senti que la solitude rapproche de Dieu ?

Un jour qu'il se trouvait seul dans les champs, à l'heure où les agneaux, fatigués, cherchent les frais ombrages, une lumière plus éblouissante que le soleil frappa ses regards. L'ange Gabriel se tint debout devant lui. Joachim se prosterna, car cette vision l'avait frappé de terreur.

— « Ne crains point, dit le messager céleste, je suis l'ange du Seigneur. C'est Dieu même qui m'envoie. Il a prêté l'oreille à ta prière, et tes aumônes sont montées en sa présence. Voici ce que dit le Seigneur : Anne, ton épouse, mettra au monde une fille, à laquelle vous donnerez le nom de Marie. Elle sera consacrée à Dieu dans le Temple ; le Saint-Esprit habitera en elle dès le sein de sa mère, et il opérera en elle de grandes choses ¹. » Après ces mots l'ange disparut.

Or le matin de ce jour, qui était consacré au Seigneur, Anne, à la voix de ses femmes ², quittant ses vêtements de deuil, prit des ornements de fête, et descendit, vers la neuvième heure, dans les jardins qui entouraient la demeure de Joachim. Plongée

¹ Vincent Bely., *Specul. Histor.* — *Evangel. Infant. Salv. Fabric.* — *Protevangeliium S. Jac.* (Ibid.)

² Venit autem dies Domini magna, et dixit Judith ancilla ejus : « Quousque affliges animam tuam ? Non licet tibi lugere, quia dies Domini magna est. Cape itaque hunc peplum et orna caput tuum. » (*Protev., cap. 2.*)

dans la tristesse, elle vint s'asseoir à l'ombre d'un laurier en fleurs ; et, levant les yeux vers le ciel, elle aperçut un nid de passereau caché dans le feuillage. A cette vue, poussant un profond soupir :

« Hélas ! s'écria-t-elle, à qui pourrais-je me comparer dans ma douleur ? quelle mère m'a donné le jour pour être un sujet de malédiction en présence des fils d'Israël ? Ils ont insulté ma misère ; ils m'ont repoussée du temple du Seigneur ! Hélas ! à qui pourrais-je être comparée ? Les oiseaux du ciel sont féconds devant vous, ô mon Dieu ! Les animaux sauvages qui peuplent les solitudes ont reçu de votre main la fécondité. A qui ressemblé-je donc ? L'onde elle-même est fertile : les flots des mers, orageux ou paisibles, l'armée des poissons qui vivent dans leur sein, chantent votre gloire. La terre produit en son temps des fleurs et des fruits et vous bénit, ô Seigneur ¹. »

Alors un ange descendit près de l'affligée : « Anne, lui dit-il, Dieu a exaucé vos soupirs. Vous concevrez dans votre sein, et vous connaîtrez les douleurs de l'enfantement. »

— « Vive le Seigneur mon Dieu ! reprit Anne. S'il me donne un enfant, je le consacrerai dans son temple pour l'y servir tous les jours de sa vie. »

Deux autres envoyés célestes, apparaissant alors, dirent à Anne : « Voici venir Joachim, votre époux, avec de nombreux troupeaux. Vous le rencontrerez à la porte Dorée ², et tel sera le signe de la vérité de notre promesse. »

¹ Et intuens in cœlum vidit nidum passeris in lauro, et ejulavit in se ipsa et ait : « Hei mihi ! cui possum assimilari ?... Non possum cœli avibus comparari... cum animantibus terræ non possum... Non possum cum aquis componi... Etenim ipsæ, tam serenæ quam fluctuabundæ, cum maris piscibus te laudant, » etc. (*Protev., cap. 3.* Ed. Thilo. Leipsick, 1832.)

² La porte Dorée était située à l'orient de Jérusalem. La rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à cette porte est représentée dans toutes les verrières et toutes les miniatures du moyen-âge qui ont traité ce sujet.

Joachim avait en effet quitté sa maison des champs pour venir retrouver sa fidèle compagne. Il amenait dix agneaux purs et sans tache, douze jeunes taureaux, avec cent chevreaux vigoureux¹, pour offrir un sacrifice au Seigneur.

Anne se mit en marche pour aller à sa rencontre. Comme elle approchait de la porte Dorée, elle vit de loin son époux qui chassait devant lui ses troupeaux. Les deux saints vieillards s'embrassèrent, mêlant leur commune joie dans un chaste baiser. « C'est maintenant, s'écria l'heureuse Anne, que Dieu m'a comblée de ses bénédictions. Il fait cesser ma viduité et m'accorde le bonheur d'être mère² ! » Ils se racontèrent ensuite leurs visions merveilleuses, et, dans l'admiration que leur causaient ces manifestations célestes, ils rendirent grâce à Dieu.

Anne conçut donc Marie, la sérénissime Reine des anges, le 8 décembre, auquel jour l'Église célèbre la fête de son immaculée conception³.

¹ Et descendit Joachim et vocavit pastores suos, dicens : « Afferte mihi huc decem agnas puras immaculatas... et duodecim vitulos mundos, et centum hircos. » (*Protevangel.*, loc. cit.)

² Et ait Anna : « Nunc cognosco quod Dominus Deus benedixit mihi vehementer. Ecce enim quæ vidua eram amplius vidua non sum, et quæ eram sterilis in utero habebō. » (*Protevangel.*, loc. cit.)

³ *Fleurs des Saints*, Ribadeneira, *Conception de Marie*.



CHAPITRE II

Légende du 8 septembre. — Le chant des anges. — Nativité de Notre-Dame. — Cantique de sainte Anne. — La leçon de lecture.

*Purpurea ut viola,
Rosada ut rosa,
Candens ut lilia,
Oritur Maria.*

Empourprée comme la violette,
Fraîche comme la rose,
Brillante comme le lis,
Marie apparaît à la terre.

(Missel français du moyen-âge.)

L'Église de la terre ignore longtemps le jour de la naissance glorieuse de la bien-aimée Vierge. Un pieux solitaire dont la vie, inconnue aux hommes, s'exhalait sous l'œil de Dieu comme le parfum des fleurs au désert, entendait chaque année, dans la nuit du 8 septembre, d'angéliques harmonies qui descendaient des cieux. Surpris de cette merveille, il pria le Seigneur de lui révéler ce que signifiaient ces concerts. Alors un ange lui apparut et lui dit : « La vierge immaculée qui fut mère de Dieu est née cette nuit même ; les hommes l'ignorent, mais les anges chantent sa nativité dans les cieux ¹. »

Longtemps, en souvenir de cette *vigile* miraculeuse, les popu-

¹ Sancta Dei Genitricis Mariæ nativitas olim ignorabatur... Solitarius quidam fuit qui singulis annis harmoniam in cælo nocte nativitatis ejus audivit. Qui cum miraretur... angelus Domini apparens talia retulit : « Virgo perpetua, quæ Deum genuit, hac nocte nata fuit ; quod, licet ab hominibus ignoretur, ab angelis in cælo celebre habetur. » (*Duodecim Mariæales.* — Vincent de Beauv... *De Nativit. Mar.*, *Specul. Historial.* — *Legend. Aurea*, c. 126.)

lations de la France méridionale, si dévouées au culte de Marie, conservèrent la coutume de passer en prières dans les églises la nuit de la Nativité ¹. La voix des anges se mêlait aux concerts de la foule pieuse, répétant les saints cantiques dans le silence de la nuit, sous les voûtes illuminées par mille flambeaux comme les dômes du ciel.

Depuis que leur secret fut ainsi communiqué au monde, l'Église célèbre, au 8 septembre, le jour de bénédiction où naquit la très sacrée Vierge. Ce n'est pas sans un profond mystère, dit un chroniqueur, que cette naissance fut placée à l'époque de l'année où les arbres courbent vers la terre leurs rameaux chargés de fruits, où les grappes commencent à rougir aux ceps de la vigne, où le laboureur joyeux voit enfin couronner ses espérances. La vigne, dont l'automne recueille les doux présents, n'est-ce point le peuple d'Israël, qui jouit du Sauveur attendu par les prophètes et les patriarches ? ou plutôt n'est-ce point Marie elle-même, cette vigne céleste produisant le vin qui fait germer les vierges ?

Anne et Joachim, de retour à Nazareth, attendaient dans l'allégresse l'accomplissement de la parole de Gabriel. Enfin, vers le commencement du mois de Tisri, septième mois de l'année sacrée des Hébreux, le premier de leur année civile, et, selon

¹ Ce fait nous est attesté par un document fort précieux. C'est une transaction du 16 septembre 1468 passée entre l'illustrissime Goffredi, prêtre cardinal de l'Église romaine, seigneur temporel d'Alby, et messire Pierre Descure, baron et seigneur de l'Escure. Cette pièce se trouvait autrefois dans les archives de l'évêché d'Alby. Le latin en est curieux. Voici le passage qui a trait à la coutume dont nous parlons : *Cum esset ut diu fuit mota lis, questio, et debatum, insuper circa ecclesiam Beatæ Mariæ de Dextera* (Notre-Dame de la Drèche), *et hoc, occasione vigiliæ sive veillolæ quæ communiter singulis annis in vespertis Nativitatis beatæ Mariæ Virginis, mensis septembris, accidit, ubi copiosa populi multitudo congregatur in honorem festi beatæ Mariæ Virginis, etc.* (*Histoire de Notre-Dame de la Drèche* (à cinq kilomètres d'Alby), p. 47.)

notre manière de compter, le 8 septembre de l'année 737 de la fondation de Rome, la vingt-sixième du triumvirat d'Auguste, la troisième de la cent quatre-vingt-dixième olympiade, sous le consulat de Furius Népos et de Julius Silanus, un samedi, à l'aube du jour, lorsque toute la Judée affluait à Jérusalem pour y célébrer la fête des Tabernacles, le Temple, les portiques de la cité sainte, et les jardins qui l'entouraient, étant tout émaillés de nombreuses tentes de feuillages où s'abritait le peuple de l'antique alliance ; prêtres, lévites, sacrificateurs, vierges et musiciens, étant occupés à relever l'éclat et la pompe des cérémonies, l'heureuse épouse de Joachim enfantait à Nazareth, sans douleur et sans honte, celle qui devait être le temple véritable où résiderait le Dieu d'Israël ¹. Ce fut ainsi que la Mère de Dieu reçut le jour, « en une maison qu'avaient les parents de sainte Anne, parmi les brebis bêlantes et les chansons des pasteurs, comme l'affirme saint Jean Damascène ². »

L'heureuse Anne, devenue mère, s'écria : « Mon âme surabonde de joie à la vue de ces merveilles ³. » Et elle accueillit par un doux baiser la Vierge venant en ce monde. Elle continua ensuite l'hymne de son allégresse et son chant d'actions de grâces en ces termes :

« Félicitez l'heureuse mère qui a vu cesser sa stérilité, qui a produit le fruit des promesses, dont la vieillesse possède enfin la joie qu'elle avait tant désirée, et allaite une enfant de bénédiction.

» J'ai dépouillé la tristesse de la stérilité pour les joies de la maternité.

¹ *Vie de la Vierge*, d'après la tradition, par M. l'abbé Bégel, tom. I, p. 82.

² *Fleurs des Saints*, — *Vie de la Vierge*...

³ *Magnificata est anima mea in hora ista. (Protev.)*

» Que cette Anne des anciens jours, l'heureuse rivale de Phénenna, prenne part à mon triomphe. La même merveille s'est renouvelée en moi.

» Que l'antique Sara préside à nos fêtes ; elle a figuré mon enfantement merveilleux, après tant d'années de stérilité.

» Que toutes les femmes qui n'ont point connu le bonheur d'être mères célèbrent la céleste faveur de ma fécondité.

» Béni soit le Dieu qui a exaucé nos prières et mes vœux, qui m'accorde les délices de la maternité, qui donne à la tige stérile une fleur de grâce et de fécondité¹. »

Cependant Joachim, absorbé par les sentiments de la reconnaissance et de la joie, remercia le Seigneur d'avoir effacé son opprobre, et glorifié son nom parmi les enfants d'Israël.

Alors une voix se fit entendre du haut du ciel : « Bénie sois-tu en ce monde, ô ma bien-aimée² ! disait-elle. Une compagnie céleste assiste à ta naissance ; jamais tant de joie n'avait paru chez les anges. Que le Saint-Esprit se repose en toi. Le ciel et la terre seront soumis à ta puissance ; les anges te serviront comme leur meilleure amie ; à toi sera le monde, l'humanité que tu as guérie. »

Ainsi fleurissait la tige desséchée de David, au milieu de ces campagnes, que la bénédiction du Sauveur venait encore visiter.

¹ Saint Jean Damascène, cité par Surius. — Fête de sainte Anne.

² Herman nous fournit ces détails dans sa *Genesis*. Voici les vers de ce troubadour de Marie :

Quand est née la dame en cette mortelle vie,
De dessus la maison une voix fut ouïe :
Benie sois-tu en ce monde, bele amie,
A ton naître en a celestiel compagnie,
Onques ne fut tel joie, com de toi est ouïe.
L'Esprit est à toi, s'en sois remplie.
Tu oras ciel-et terre trestoute en ta baillie.
Toi serviront li angles o tes millers amie.
Tout li mond sera tiens, la gent par toi guarie, etc.

La scène de la Nativité commence la série des tableaux que le verrier, l'entailleur d'images, consacraient à la gloire de la Mère de Dieu ; on la trouve fréquemment ¹ accompagnée de l'histoire figurative de l'étoile de Balaam. Le fils de Béor, à la vue des tabernacles d'Israël, est inspiré par l'Esprit saint. Une étoile radieuse s'élève devant lui : c'est l'astre de Jacob qui vient éclairer le monde. Ainsi Marie, l'aurore du Soleil de justice, l'étoile de la mer, brille enfin sur la terre des patriarches et des prophètes.

Quelque temps après cette bienheureuse naissance, saint Joachim et sainte Anne réunirent dans leur maison de Nazareth, pour un grand festin, les prêtres, les principaux du sénat et du peuple, et tous les membres de leur famille. La Vierge fut présentée aux prêtres, qui appelèrent sur son berceau les bénédictions du Ciel.

« Dieu de nos pères, dirent-ils, bénissez cette enfant ; donnez-lui un nom qui soit célébré d'âge en âge ; » et tous les assistants répondirent : « Qu'il soit fait ainsi ! qu'il soit fait ainsi ² ! »

Anne, prenant alors sa fille dans ses bras, éleva la voix et dit :

« Je chanterai un cantique de louange au Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée pour me venger du reproche de mes ennemis.

» Le Seigneur Dieu m'a donné un fruit précieux de justice et de miséricorde : qui dira aux fils de Ruben que la vieille Anne est devenue mère ? Tribus d'Israël. écoutez, entendez une merveille : Anne allaite une enfant. »

¹ Tapisseries de la cathédrale de Reims.

² *Fecit magnum convivium Joachim... et benedixerunt illi... Deus patrum nostrorum, benedic huic puellæ, et da illi nomen celebratum æternum in omnibus generationibus ; et dixit populus : Amea, fiat !*



La leçon de lecture.

Tous les convives prirent part à son allégresse. Ils imposèrent à la fille de Joachim le nom de Marie, qui lui avait été donné par l'ange au jour de la promesse ¹. Anne voulut donc allaiter elle-même le fruit de sa vieillesse. Lorsque Marie fut arrivée à l'âge de six mois, elle la déposa à terre pour éprouver sa force naissante, et essayer si elle saurait déjà se soutenir sans l'aide de son bras. L'enfant bien-aimée fit seule sept petits pas, et revint se jeter dans le sein de sa mère ².

A mesure qu'elle croissait, ses vieux parents suivaient avec orgueil les progrès qu'elle faisait dans la vie. Il faut sans doute rapporter à cette époque une douce légende que les peintres et les sculpteurs ont prise pour type commun dans les tableaux de sainte Anne. C'est la leçon de lecture, légende aimée de l'enfance et des pieuses mères. L'épouse de Joachim, assise dans une de ces chaires que le moyen-âge réservait au patriarche de la famille comme le trône de la paternité, tient ouvert sur ses genoux le livre des saintes Ecritures. La Vierge, debout près d'elle, suit des yeux le doigt maternel qui lui indique les lettres du livre divin et déjà l'initie à ses mystères. Combien de fois, enfants portés sur les bras de nos mères, n'avons-nous pas considéré ce pieux sujet de la lecture de la Vierge ! La figure calme de sainte Anne, les traits naïfs de la gracieuse Marie, cette scène, aussi simple qu'attachante, allait réveiller dans notre âme le germe des premiers sentiments. Quel n'est donc pas le

¹ Le nom de Marie a fait éclore une moisson de gracieuses légendes. Nous transcrivons au hasard la suivante :

Saint Joscio, le dévot à Marie par excellence, récitait chaque jour cinq psaumes commençant par une des lettres de ce doux nom ; aussi à sa mort on vit sortir de ses yeux, de ses oreilles et de sa bouche, cinq rosiers de pourpre, qui portaient en or ces initiales bénies.

² *Cum vero facta est sex mensium, deposuit eam humi ut experiretur... Septem gressus fecit ambulando, et venit in sinum matris suæ.*

prix de ces croyances, qui ne présentent au souvenir que des images de candeur et de paix ! Sainte religion de l'enfance, le cœur qui vous outrage est un cœur bien coupable, le cœur qui vous méprise est un cœur bien malheureux !

Ainsi s'écoulèrent les trois premières années de cette vie merveilleuse, dont les anges écrivaient l'histoire dans les cieux, pendant que le monde écoutait avec effroi le bruit des victoires de Rome, et le dernier cri des nations près de tomber sous son joug dominateur.

CHAPITRE III

Présentation de la sainte Vierge au Temple. — Division de ses journées. — Intérieur de sa cellule. — Le repas des anges. — Amour de Marie pour les fleurs. — Quelles furent ses prières dans le Temple.

*Tu rosa, tu liliam,
Cujus Dei Filium
Carnis ad connubium
Traxit odor.*

(Hymn miss.)

Vous êtes la rose, vous êtes le lis, dont la douce odeur attira le Fils de Dieu à son alliance merveilleuse avec la chair.

Marie n'avait encore qu'une année : Joachim dit à sa fidèle compagne : « Conduisons-la dans le Temple, pour accomplir le vœu que nous avons fait au Seigneur. Peut-être que la justice de Dieu nous punirait, si nous tardions plus longtemps ¹. »

¹ *Introducamus eam in templo Dei, ut reddamus votum nostrum quod promisimus, ne forsitan a nobis auferat Deus, succenseatque in nos; et dixit Anna : « Expectemus tertium annum, ne forsitan requirat puella patrem et matrem. »*

La pieuse Anne lui répondit : « Attendons plutôt qu'elle ait atteint sa troisième année, pour qu'elle ne redemande pas son père ni les caresses de sa mère. »

Quand donc la Vierge eut cessé de recevoir les soins plus délicats que réclame la première enfance, Anne et Joachim se souvinrent de leur promesse. Ils réunirent toutes les jeunes filles de leur tribu¹. Le gracieux cortège, ayant pris des lampes allumées, se dirigea vers le temple du Seigneur. Ils ne portaient point d'agneau ni de colombe, dit un chroniqueur²; mais ils allaient offrir celle qui devait enfanter l'Agneau de Dieu pour la rédemption du monde, la mystique colombe des jardins du ciel. Or le Temple, élevé sur la montagne de Sion, avait quinze marches, selon le nombre des quinze psaumes des degrés³. Quand les voyageurs furent arrivés au bas du portique, la Vierge monta seule, d'un pas ferme et assuré, les quinze marches, sans se retourner pour chercher l'appui de sa mère. Anne et Joachim la considéraient s'avancer ainsi vers les tabernacles du Seigneur. Leurs yeux se mouillèrent de larmes en songeant à la solitude de leur maison de Nazareth, que n'animerait plus la présence d'un enfant si aimable et si cher.

Ruben, le prêtre qui avait, trois ans auparavant, reproché aux deux époux leur stérilité, se tenait debout à l'entrée du Temple. Il reçut de leurs mains le fruit précieux de leur tardive fécondité, et Marie fut conduite au milieu des jeunes vierges de

¹ *Vocate puellas Hebræorum immaculatas, et accipiant singillatim lampades; sint accensæ... Et fecerunt sic donec ingressæ sunt Templum. (Protev. Jac. Min.)*

² *Fleurs des Saints. — Présentation de la Vierge.*

³ *Erant autem circa Templum quindecim gradus, juxta quindecim graduum psalmos; namque in monte situm erat Templum. Virgo cunctos singillatim gradus, sine ducentis aut levantis manu, ita ascendit, ut perfectæ ætati in hac causa nihil deesse putares... (Vinc. de Beauv., loc. cit.)*

son âge ¹ élevées à l'ombre du sanctuaire, sous les ailes des chérubins qui protégeaient l'arche du Seigneur.

Les deux vieillards offrirent un sacrifice ² au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, sur l'autel des holocaustes ; puis, se séparant de leur fille bien-aimée, ils revinrent à Nazareth, emportant sa pensée dans leurs cœurs.

A cet âge, dit Vincent de Beauvais ³, la Vierge Marie parlait déjà avec la gravité d'une femme de trente ans. Continuellement appliquée à la méditation des choses du ciel, elle ne voulait point en être distraite. Elle avait pris pour habitude de ne répondre aux salutations qui lui étaient adressées que par ces paroles : Gloire à Dieu ⁴ ! Ses actions étaient réglées ⁵ suivant un ordre immuable. Depuis le matin jusqu'à l'heure de tierce ⁶, elle s'appliquait à la prière ; depuis l'heure de tierce jusqu'à celle de none ⁷, elle s'occupait à filer le lin ou le chanvre, à ourdir la trame de fins tissus. Son habileté pour les travaux était telle, qu'elle l'emportait sur les plus adroites ouvrières. A l'heure de none, elle se remettait en prière jusqu'à ce que l'ange du Seigneur vint lui apporter le repas du soir. Tous les jours, en effet,

¹ *Virginem intra septa Templi cum aliis virginibus ibidem educandis dimiserunt. (Ibid.)*

² *Igitur, sacrificio celebrato, secundum morem legis, domum reversi sunt. (Vinc. de Beauv., loc. cit.)*

³ *Cum autem esset Virgo Maria trium annorum, perfectissime loquebatur, quasi jam esset triginta annorum. (Vinc. de Beauv., l. VIII, 66.)*

⁴ *Ne forte in sua salutatione a laudibus Domini tolleretur, si quis eam salutabat, ipsa, pro resalutatione, Deo gratias respondebat. (Ibid.)*

⁵ *Hanc autem regulam ipsa sibi statuerat ut a mane usque ad tertiam orationi insisteret ; a tertia usque ad nonam in textrino opere se occuparet ; a nona iterum non recedebat ab oratione usque dum angelus Domini ei appareret de cujus manu escam acciperet. (Ibid.)*

⁶ Environ neuf heures du matin.

⁷ Environ trois heures du soir.

les cieux envoyaient à leur Reine sur la terre ce tribut de leur respectueux hommage. Les aliments que le grand-prêtre faisait distribuer aux jeunes vierges ¹, Marie les donnait aux pauvres, parce que son époux céleste prenait soin de la nourrir.

Saint Épiphané nous apprend que Notre-Dame excellait dans la broderie et dans l'art de travailler en laine, en bysse et en or ; son adresse sans égale à filer le lin de Péluse est encore traditionnelle dans l'Orient ; et les chrétiens occidentaux, pour en perpétuer la mémoire, ont donné le nom de *fil de la Vierge* à ces réseaux éclatants de blancheur et d'une contexture presque vaporeuse qui planent sur le creux des vallons pendant les humides matinées d'automne. Ce fut par le même motif que les sérieuses et pures fiancées des premiers fidèles, au moment de subir le joug de l'hymen, vinrent longtemps déposer sur l'autel de la Reine des anges une quenouille entourée de bandelettes de pourpre et chargée d'une laine sans tache. L'église de Jérusalem avait consacré de bonne heure ce souvenir, en mettant au nombre de ses trésors les fuseaux légers de Marie ².

Ces traditions diverses ont produit plusieurs tableaux, dont les plus remarquables par leur suite et par leur exécution sont ceux que les artistes d'Amiens, au quinzième siècle, ont gravés sur les stalles de leur cathédrale. Dans une de leurs sculptures la Vierge est assise sur un pliant devant un métier à tisser. La diligente ouvrière, jeune, modeste et belle, fait habilement jouer d'une main sa légère navette à travers la toile, tandis que de l'autre elle en serre les fils. Une corbeille remplie de fuseaux est à ses pieds. Cette pieuse légende avait au moyen-âge réuni la confrérie des tisserands sous la bannière de l'Annonciation,

¹ Accipiebat escam de manu angeli. (*Protev. Jac. Min.*) — Eam vero quæ a pontificibus tribuebatur, pauperibus dividebat.

² *La Vierge Mère de Dieu*, par M. l'abbé Orsini.

en mémoire des ouvrages de lin auxquels la Vierge aimait à s'appliquer¹. Un autre de ces tableaux représente la jeune Vierge à genoux et en prière ; un ange lui apporte son repas quotidien. Dans cette scène vraiment céleste, l'ange paraît un serviteur auquel Marie est accoutumée. A peine la Vierge interrompt-elle sa prière, pendant que le divin messager va déposer la nourriture à ses pieds ; on reconnaît déjà en elle la maîtresse des anges, l'épouse et la mère du grand Roi : les séraphins descendent dans sa modeste cellule comme dans le palais de leur souveraine.

Rien n'avait paru indigne de l'attention des légendaires dans les moindres détails qui touchent à la vie intérieure et cachée de la Mère de Dieu. Une miniature que nous avons sous les yeux nous présente l'ameublement complet de l'oratoire béni qui vit s'écouler ses premières années² : un prie-Dieu sur lequel est ouvert le livre sacré des Écritures ; dans le fond, sous des courtines à franges d'or, un lit dont la tenue simple et sévère indique à la fois la diligente activité et la modeste réserve de la Vierge ; sur quelques rayons appuyés à la muraille les livres des prophètes ou des autres écrivains sacrés, dans lesquels la fille de David pouvait lire l'histoire de sa royale famille ; au-dessus un sablier qui mesure les heures d'une vie si réglée et si laborieuse : telles sont les richesses terrestres de la Reine des cieux.

Au milieu de la modeste cellule est une table à double fond,

¹ Voir le gracieux travail de MM. Jourdain et Duval, chanoines d'Amiens, sur les stalles de la cathédrale. Nous leur avons emprunté la description de ces deux sculptures.

² La miniature dont nous parlons, et toutes celles du même genre, ne sont que des tableaux d'imagination, dont l'exécution varie suivant le génie capricieux du peintre. Mais leur connaissance est loin d'être indifférente à l'histoire de l'art au moyen-âge.



E. BOCCQUET & C.

Le repas des Anges.

sur laquelle se trouve placé un vase de fleurs fraîchement écloses. Car le moyen-âge avait fait de Marie comme la reine des fleurs, dont le paganisme avait profané les parfums en les vouant aux plaisirs. Une ravissante tradition orientale raconte cette gracieuse légende : Un jour la divine Vierge posa sa main sur la tige d'une fleur que les Arabes appellent Arthénita, et le contact de la main virginale communiqua aussitôt à la plante un doux parfum qu'elle a gardé depuis ¹.

Presque toutes les fleurs étaient consacrées à Marie. Dans les prairies émaillées à l'ombre des forêts, la pieuse bergère, en les rencontrant sous ses pas, retrouvait avec elles le souvenir de sa gracieuse patronne et l'emblème de ses vertus. La guirlande qu'elle allait offrir à l'un de ses sanctuaires était composée de fleurs auxquelles on prêtait son nom ou qui rappelaient quelque détail des vêtements qu'elle avait portés ici-bas ². On savait l'histoire d'une gentille pastourelle qui prenait plaisir à déposer tous les jours sur la statue de Marie, dans une antique chapelle, une couronne de fleurs simple et modeste comme sa vie. Elle n'avait pas oublié une seule fois sa naïve offrande. Quand elle fut au lit de la mort, on vit paraître la Vierge avec une couronne de roses blanches qu'elle voulut placer elle-même sur le front de sa douce servante ; alors, prenant son âme candide et pure, elle l'emporta dans son vol vers les cieux. A Paris, au portail de la Sainte-Chapelle, délicieux monument de la piété de saint Louis, un jeune enfant voulait mettre une couronne de fleurs sur la statue de Marie. La tête de pierre s'inclina sous ses petites mains

¹ C'est la plante que nous appelons le cyclamen odoriférant (voir d'Herbelot, Bib. orientale, tome II). — *Vie de la Sainte Vierge*, d'après la tradition, par M. l'abbé Bégel, tome II, p. 322.

² L'une s'appelait les yeux de la Vierge (le myosotis) ; l'autre ses souliers, sa ceinture, son voile, etc.

pour recevoir le gracieux présent, et dès lors elle resta penchée en témoignage de la satisfaction de la divine Vierge. Si quelque image miraculeuse de Marie frappait les regards des bergers, c'était sur des buissons d'aubépine fleurie, comme il arrivait près de Châlons en Champagne, où des pâtres élevèrent à leur Reine la magnifique église de l'Épine, fleur de pierre aussi délicate que celles qui entouraient sa statue. D'autres fois, ainsi qu'à Lucques en Italie, on trouvait, dans la saison des frimas, trois jeunes roses entre les bras de son image, en souvenir sans doute des roses de Saron, que la divine Vierge aimait à cultiver ¹. C'est ainsi que ces pieuses traditions mêlaient au nom de Marie le parfum des fleurs qui embaumaient la terre. — Elle avait vécu parmi les lis des vallées, « élevée comme une blanche colombe dans le temple du Seigneur ². » Son enfance avait retrouvé dans ce pieux asile une autre Anne, qui devint pour elle une seconde mère. C'était une sainte veuve qui consacrait le reste de ses jours au service de Dieu dans le Temple. Elle aimait à rassembler autour d'elle l'essaim des jeunes filles qui y vivaient. Chaque jour elle formait leurs cœurs, par ses leçons, sa douceur et son exemple, à l'amour de la vertu. Marie s'attacha particulièrement à elle. C'était un touchant spectacle que l'union de ces deux âmes, dont l'une se repliait sur son passé pour retrouver les inspirations et les souvenirs de la jeunesse, dont l'autre devan-

¹ Voir Paul de Barry, *Dévotion à la Vierge*, 13^e édition, 1660. — Le moyen-âge aimait à représenter Marie sous l'emblème d'une rose. Saint Bonaventure l'invoquait ainsi :

Rosa decens, rosa munda,
Rosa recens, sine spina,
Rosa florens et fecunda,
Rosa gratia divina.

(*Laus B. Mar. Virg.*, t. VI, in-fol., Moguntiae, 1609 p. 468).

² Erat autem Maria instar columbæ, educata in templo Domini. (*Pater. versus medium.*)

çait les années pour mettre ses affections et ses goûts en harmonie avec ceux d'une prudente et sage vieillesse. Marie se formait par les soins de la pieuse Anne aux travaux des Juives de son temps ; elles s'entretenaient ensemble de l'attente d'Israël et de l'avènement du Christ, dont elles devaient être témoins et instruments ¹.

Cependant la prière était la plus chère et la plus fréquente occupation de la Vierge. Dieu l'y favorisait de ses communications intimes. Son visage devenait alors si resplendissant de lumière, que nul ne pouvait en soutenir l'éclat ².

On trouve des sculptures et des tableaux qui la représentent devant l'arche, devant le Saint des saints, répandant ainsi son âme en présence du Seigneur. Malgré la défense de la loi ³, les pieux auteurs du moyen-âge aimaient à contempler dans le lieu le plus terrible du Temple ancien la plus douce figure du Testament nouveau : c'était en quelque sorte « la justice et la miséricorde qui se donnaient un mystérieux baiser. »

Les légendaires avaient voulu pénétrer jusque dans le secret le plus profond des prières de la Vierge. Marie avait daigné éclairer elle-même sur cet objet la simple curiosité de ses enfants.

Elle dit un jour à une de ses royales servantes : Je veux t'apprendre toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le Temple. Je demandais surtout à Dieu de l'aimer lui-même et

¹ Constat quod ipsa Dei Mater benedicta fuit sub cura sanctissimæ Annæ prophetissæ educata. (*Mariale eximii viri Bernardini de Busto*, fol. 273.)

² Ita orationibus insistebat et facies ejus splendebat, ut vix posset in ejus vultum quisque intendere. — Semper in oratione permanebat. — Divina visione fruebatur. (Vinc. de Beauv., *Spec. Hist.*, l. VII, c. 66.)

³ Il n'était permis qu'au grand-prêtre d'entrer une seule fois l'année dans cette partie du Temple. Mais quel prêtre, dit Jacques de Voragine, était plus digne que Marie d'approcher de la majesté du Seigneur ? (Cf. *Légende Dorée.*)

de haïr son ennemi. Il n'y a pas de vertu sans cet amour absolu de Dieu, par lequel la plénitude de la grâce descend dans l'âme. Mais, après y être descendue, elle n'y reste pas, et s'écoule comme de l'eau, à moins que l'âme ne haïsse ses ennemis, c'est-à-dire les péchés et les vices. Celui donc qui sait bien conserver cette grâce d'en haut doit savoir coordonner cet amour et cette haine dans son cœur. Je veux que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu de chaque nuit, et j'allais me prosterner devant l'autel, où je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir les temps où vivrait cette vierge très sainte qui devait enfanter son Fils, afin que je pusse consacrer tout mon être à la servir et à la vénérer. » Élisabeth l'interrompit pour lui dire : « Très douce Dame, n'étiez-vous donc pas déjà pleine de grâce et de vertus ? » Mais la Sainte Vierge lui répondit : Sois sûre que je me croyais aussi misérable et aussi coupable que tu te crois toi-même ; c'est pourquoi je demandais à Dieu de m'accorder sa grâce. »

« Le Seigneur, ajouta la très Sainte Vierge, faisait de moi ce que fait de sa harpe le musicien, qui en ordonne et en dispose toutes les cordes pour qu'elles rendent un son agréable et harmonieux, et qui ensuite en joue pendant qu'il chante. C'est ainsi que Dieu avait mis d'accord avec son bon plaisir mon âme, mon cœur, mon esprit et tous mes sens. Ainsi réglée par sa sagesse, j'étais souvent emportée jusque dans le sein de Dieu par les anges, et là je goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que je ne me ressouvenais plus d'avoir jamais vu le jour dans ce monde. J'étais en outre si familière avec Dieu et les anges, qu'il me semblait avoir toujours vécu dans cette cour glorieuse. Puis, quand il plaisait à Dieu le Père, les anges me

reportaient au lieu où je m'étais mise en prière. Lorsque je me retrouvais sur la terre et que je me rappelais où j'avais été, ce souvenir m'enflammait d'un tel amour de Dieu, que j'embrassais la terre, les pierres, les arbres et toutes les choses créées, par affection pour leur créateur. Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui habitaient le Temple ; je souhaitais d'être soumise à toutes les créatures, par amour pour le Père suprême ; et ceci m'arrivait sans cesse. »

Élisabeth fit alors à la divine Vierge cette question : « Dites-moi donc, Madame, pourquoi vous aviez un si violent désir de voir la vierge qui devait enfanter le Fils de Dieu ¹ ? » Alors Marie lui raconta comment elle avait été conduite par la lecture des prophètes à cette idée ; comment elle avait résolu de consacrer à Dieu sa virginité, afin d'être plus digne de servir cette vierge prédestinée.

Un jour qu'Élisabeth pensait à toutes ces prières que la Sainte Vierge lui disait avoir faites dans le Temple, et qu'elle se demandait pourquoi cette âme immaculée avait sollicité des grâces qui ne lui manquaient pas, Marie vint elle-même lui répondre, avec une infinie douceur et une extrême familiarité : « J'ai fait, dit-elle, comme l'homme qui veut faire une belle fontaine. Il va au pied d'une montagne, et il examine soigneusement d'où s'élancent les sources d'eau ; il creuse jusqu'à ce qu'il les ait trouvées, et puis il les dirige vers le lieu où il veut élever sa fontaine. Il orne et purifie ce lieu pour que l'eau y reste pure et claire ; il entoure sa fontaine d'un mur, il y construit une colonne, et tout autour des canaux par où l'onde puisse s'échapper à larges flots pour la consolation de tous.

¹ Ces détails sont tirés de la collection des Bollandistes pour leur grande *Vie des Saints*. M. de Montalembert les a le premier mis au jour dans *l'Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie* ; nous empruntons la traduction de ce morceau précieux au noble écrivain. (Cf. saint Bonaventura, *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, c. 3).

» J'en ai agi de même : j'ai été à la montagne, quand je me suis mise à étudier la loi. J'ai trouvé la source, quand la lecture et la prière m'ont révélé que la source de tout bien est d'aimer Dieu du fond du cœur. J'ai préparé l'emplacement, quand j'ai conçu le désir d'aimer tout ce qu'il aimait. J'ai voulu que l'eau fût claire et pure, quand j'ai résolu de fuir et de haïr le péché. Je l'ai entourée de murs, lorsque j'ai inséparablement uni l'humilité, la patience et la mansuétude, par le feu de la charité, et que je les ai conservées ainsi unies jusqu'à ma mort. J'ai élevé la colonne et construit les canaux, quand je me suis posée comme le refuge universel ; car je suis toujours prête à verser les consolations et les grâces d'en haut à grands flots sur tous ceux qui m'invoquent ¹. »

CHAPITRE IV

Marie avec ses compagnes. — Mort de saint Joachim et de sainte Anne. — Mariage de la Sainte Vierge avec saint Joseph. — La verge fleurie. — L'anneau nuptial de Marie à Pérouse. — Légende de la pourpre. — Portrait de saint Joseph par la Sainte Vierge. — L'atelier de saint Joseph.

*Tu finis miseriam ;
Tu ver es lætitiæ,
Pacis et concordie
Condimentum.*

Vous êtes la fin de la misère ; vous apportez la joie , la concorde et la paix.

(Anciens Missels français).

Marie était devenue comme le centre de la douce famille des jeunes vierges qui vivaient avec elle dans la maison du Sei-

¹ Sic ego faciebam. Tunc ego ivi ad montem, quando studui discere legem. Tunc venam inveni, quando, etc... Tunc muros erexi undique,

gneur. Parfois elle les rassemblait dans les galeries du Temple pour leur expliquer les Écritures. C'est ainsi qu'on la voit, dans certains tableaux, assise au milieu de ses compagnes, leur lisant les prophéties. Peut-être les entretient-elle de la Vierge bénie qui doit rendre à la maison de David la gloire et la splendeur des jours anciens. Toutes leurs figures, jeunes et fraîches, se penchent pour recueillir les paroles de grâce et de charité qui coulent de ses lèvres ¹.

Elle se mêlait aussi à leurs jeux. La joie, compagne de l'innocence, animait ces réunions fortunées ; mais elle y portait une sorte de gravité modeste qui tempérerait admirablement sa gaité. Elle savait rendre utiles des exercices en apparence indifférents. Son soin était extrême, dit Vincent de Beauvais, pour prévenir dans ces jeunes filles les mouvements de vanité ou d'emportement qui pouvaient troubler la paix de leur sainte demeure.

Cependant les fraîches années qui venaient couronner la Vierge des premières fleurs de l'enfance multipliaient pour ses parents les infirmités de la vieillesse. Joachim avait quatre-vingt-deux ans ². Sa longue carrière, remplie d'actions saintes et de pieux souvenirs, avait presque égalé celles de ses pères ; il devait mourir, comme le législateur hébreu, à quelques pas de la terre promise, à quelque distance de l'accomplissement des prophéties, qu'il ne lui fut pas donné de voir. Avant de s'endormir dans l'espérance d'un Sauveur, il fit venir près de son lit de mort sa fille chérie. Marie venait d'atteindre sa onzième année ³. Pour

quando virtutes humilitatis, patientiæ, benignitatis et mansuetudinis, calore charitatis ignitas et conjunctas, usque ad vitæ exitum inseparabiliter conservavi... Parata sum omnibus subsidium et solatium impertiri...

¹ *Stalles d'Amiens* (ouvrage déjà cité).

² Joachim quidem anno vitæ octogesimo secundo, Anna vero uno minus. (Cedrenus)

³ Virgini undecenni mortuos esse parentes (id).

la première fois depuis son entrée au Temple, elle revoyait la demeure paternelle. Joachim, élevant ses mains défaillantes, les étendit sur la tête de la Vierge et la bénit. A cet instant solennel, l'âme du saint patriarche eut une vision céleste ¹ : il aperçut les anges qui veillaient autour de la jeune enfant, lui faisant comme une garde d'honneur. Dans le transport de sa reconnaissance, l'heureux vieillard commença un cantique d'actions de grâces, que la mort arrêta sur ses lèvres; or ce fut le quinzième jour des calendes d'octobre qu'il rendit à Dieu sa sainte âme ².

Sa pieuse épouse le fit ensevelir dans la vallée de Josaphat, non loin du jardin de Gethsémani ³.

La mort même ne put la séparer du fidèle compagnon de sa vie. Elle voulut reposer près de lui, dans le même sépulcre, faisant ainsi survivre son amour à la mort même par ce témoignage de tendresse ⁴. Une année après, elle vint l'y rejoindre. Marie vint pleurer de nouveau sur la tombe qui renfermait tout ce qu'elle avait aimé sur la terre; désormais orpheline en ce monde, elle n'eut que Dieu pour père, pour consolateur et pour mère.

Rentrée dans l'intérieur du Temple, elle y retrouva ses jeunes compagnes, ses prières ferventes, les anges qui la visitaient, le charme, le silence de sa cellule. La solitude est sœur hospitalière de la douleur; elle est voisine du ciel. La fille de Joachim et d'Anne dut éprouver les douceurs intimes que la retraite

¹ Voyez l'ouvrage de la B. Marie d'Agréda.

² Bonis refertus operibus, terrenum linquens corpusculum, xv cal. octobris sanctam Deo dedit animam. (*Vet. Brev. Rom.*)

³ Adrichomius, cité par les Bollandistes (20 mars).

⁴ Cum quo in peculiaris amoris indicium Anna pie condiri delegit. (*Brev. jam citatum.*)

offre au cœur des affligés ; s'il lui fallait connaître les tristesses, les amertumes et les peines de la vie, pour apprendre à les consoler, il était nécessaire qu'elle nous instruisît par son exemple à chercher un remède à nos maux, loin des bruits du monde, dans le calme et la paix.

Mais le temps de ces joies tranquilles était près d'expirer. Les jeunes filles des Hébreux qu'on élevait dans la maison du Seigneur ne devaient y rester que jusqu'à l'âge de quatorze ans ; à cette époque, sorties de l'enfance, elles étaient rendues aux soins de leurs mères, à la douce surveillance du toit paternel. Le grand-prêtre, suivant l'usage, annonça publiquement que les jeunes filles qui avaient atteint l'âge fixé par la loi étaient rendues à la liberté, qu'ainsi elles devaient retourner dans la maison de leurs parents pour devenir de chastes épouses et d'heureuses mères, après avoir été des filles pieuses et soumises². Toutes les compagnes de Marie se rendirent aux désirs du grand-prêtre. Elle seule répondit qu'elle ne pouvait obéir. La promesse d'Anne et de Joachim, qui l'avaient consacrée au Seigneur, le vœu de virginité qu'elle avait fait elle-même, étaient pour son cœur des liens sacrés et inviolables. Cependant il était inoui qu'en Israël une vierge eût fait un pareil sacrifice. Le grand-prêtre, placé entre deux partis également embarrassants², d'un côté n'osait annuler un vœu solennel, de l'autre ne voulait pas autoriser un usage contraire aux mœurs des Hébreux.

¹ Virgo ad xiv pervenit annum ; tunc pontifex publice denunciavit ut virgines quæ, in Templo constitutæ, hanc ætatem impleverint, domum revertentur ac nuptiis operam darent. (Vinc. de Beauv.)

² Pontifex igitur, in angustia positus, cum neque contra Scripturam votum confringendum putaret, nec morem genti insuetum introducere auderet, consilium cum primoribus iniit, et omnibus placuit Dominum esse consulendum. (id.)

On était à la veille d'une grande solennité, pour laquelle les Juifs avaient coutume de se réunir à Jérusalem ¹. Le grand-prêtre convoqua les principaux du peuple, les vieillards et les docteurs de la loi, pour délibérer avec eux sur ce sujet. Tous convinrent que, dans une question si difficile, on devait consulter le Seigneur. Ils se mirent donc en prières. Le grand-prêtre s'approcha de l'autel ² pour y être éclairé par la gloire du Très-Haut. Tout à coup on entendit sortir du propitiatoire ³ une voix qui disait : « Il faut que l'oracle d'Isaïe s'accomplisse. Il sortira une tige de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette tige. Que tous les membres de la famille de David déposent leurs verges dans le Temple ; celui dont la baguette se trouvera fleurie, et sur laquelle l'Esprit de Dieu viendra se reposer, doit être l'époux de la Vierge. »

L'ordre du Seigneur fut publié au son de la trompette sacrée ; des hérauts parcoururent la ville, et la renommée en porta la nouvelle jusqu'aux confins de la Judée ⁴. Tous les jeunes hommes de la famille de David vinrent déposer leurs baguettes près de l'autel du propitiatoire. On offrit des sacrifices au Dieu qui fit autrefois fleurir la verge d'Aaron, et qui voulait renouveler les prodiges des anciens jours. Mais le lendemain, quand le grand-prêtre vint au Temple, aucune des baguettes n'avait poussé de fleurs ⁵. Il consulta de nouveau le Seigneur. Il lui fut

¹ *Evangel. Infant.* Collect. Patr. Hambourg, 1703.

² *Cæteri quidem orationi incubuerunt; pontifex vero ex more ad consulendum Dominum ad altare accessit.* (Vinc. de Beauv., *Spec. Hist.*, lib. vii, cap. 72.)

³ *L'Evang. de l'Enfance* dit qu'un ange apparut au grand-prêtre. Nous avons suivi la version attribuée à saint Jérôme et rapportée par Vincent de Beauvais.

⁴ *Exiverunt præcones, sonuit tuba Domini per universam regionem Judææ, et occurrerunt universi, etc.* (*Protev. Jac.*)

⁵ *Unde, cum nihil voci divinæ consonum apparisset, pontifex iterate Deum consulendum putavit, etc.* (*Evang. de Nativ. Mar.*)

répondu, comme au père du jeune David par le prophète Samuel : « Ce ne sont pas là tous vos fils. » Le pontife comprit que tous les fils de David ne s'étaient pas présentés au Temple. Il se trouvait en effet, parmi les membres de la royale famille, un homme craignant Dieu, nommé Joseph. Comme il était avancé en âge ¹, il n'était pas venu avec les jeunes hommes de sa tribu offrir sa baguette au prêtre. Mais, apprenant que le Ciel lui-même avait trahi le secret de sa vieillesse, il déposa la hache qu'il tenait à la main ² (car l'héritier des princes de Juda était charpentier), et vint à son tour déposer près de l'autel la verge du sort. Le lendemain elle était couverte de fleurs, et l'on vit une blanche colombe descendant du ciel venir s'y reposer ³. Il fut donc manifeste que Joseph était l'époux réservé par le Seigneur à Marie : il voulait ainsi lui rendre dans un vieillard la tendresse de Joachim et ses soins paternels.

Plusieurs auteurs rapportent que, parmi les jeunes enfants de Juda qui aspiraient à la main de Marie, il se trouvait un jeune homme de haute naissance, allié aux plus puissantes familles de la Judée, et possesseur d'une fortune considérable : à la vue du prodige qui assurait à un autre l'honneur d'être l'époux de Marie et renversait ses propres espérances, il brisa son rameau avec tous les signes du désespoir, et courut s'enfermer dans une des grottes du Carmel, avec les disciples d'Elie. Ce jeune homme,

¹ Grandævum fuisse Josephum cum Maria ipsi desponsaretur, incerta quanquam vetus traditio est, quam secutus Epiphanius, hæres. 51, 10. vocat eum presbyterum octoginta plus minusve annos natum. (*Fabric. in notis.*)

² Abjecta securi, (*Protev. Jac. a Fabric., ed.*)

³ C'est de là que vient la coutume de peindre saint Joseph une branche fleurie à la main. *Inde mos pictorum Josephum cum ramusculo vivente pingentium. Neque audiendus Joannes Molanus, qui illud aliorum trahit.* Vid. *Steph. Lemovici notus ad varia sacra*, p. 590. (*Fabricius, in notis Ev. de N. M.*)

qui se nommait, dit-on, Agab, devint célèbre dans la suite par sa sainteté et se fit chrétien ¹.

La jeune Vierge, donnant la main à l'humble Joseph, se présenta devant les prêtres ; on inscrivit sur les tables annuaires leurs deux noms à jamais révévés ; le fils de David mit au doigt de sa fiancée un anneau formé d'une pierre d'améthyste, symbole de virginale fidélité ².

Ce gage précieux de la plus fortunée des alliances fut apporté, au onzième siècle, en Italie, par un Juif de Jérusalem, qui le vendit avec d'autres bijoux à la comtesse Judith, épouse d'un noble et puissant seigneur nommé Hugues. Le Juif livra l'anneau de Marie avec les autres joyaux à Rainier de Clusium, intendant de la comtesse. Mais celui-ci ne remit point cette relique à Judith ; il la garda comme un objet précieux, sans lui rendre d'honneurs. Dix années après, son fils unique lui fut enlevé par une maladie soudaine. Au moment où on allait le descendre au tombeau, se réveillant comme d'un profond assoupissement au milieu de la foule étonnée, il se leva, raconta la faute de son père, et révéla l'existence du trésor qu'il recérait. Quand il eut achevé cette accusation terrible, il s'enveloppa de son linceul, se recoucha dans sa bière, et s'endormit du sommeil des morts ³. Le malheureux Rainier, hors de lui-même, anéanti, avoua son crime ; il remit le dépôt sacré, qui devint dès lors la richesse de Clusium, et l'objet de la vénération des fidèles. Quelques années après ⁴, on dit qu'une princesse du sang royal

¹ *Vie de la Sainte Vierge*, d'après la tradition, par M. l'abbé Bégel, t. I, p. 187.

² *Annulum ex amethysto tornatum* (Boll., *de Sancto Josepho*, 19 mars).

³ Bollandistes, *Acta Sanct.*, tome III, p. 16, édité à Anvers en 1668. *De sancto Josepho*. — Voyez tout ce qui a rapport à l'anneau nuptial de Marie, conservé à Pérouse.

⁴ Voir les Bollandistes (*ibid.*). Nous n'avons fait, dans tout ce récit, que les traduire.

nommée Valdrade eut la témérité d'essayer l'anneau béni de la Vierge. En retirant son doigt, il se trouva desséché, et nul remède ne put jamais lui en rendre l'usage.

Plus tard, l'anneau nuptial de saint Joseph passa en la possession des habitants de Pérouse, auxquels, après de longs et sanglants débats ¹, il fut enfin solennellement octroyé par le pape Innocent VIII, en l'an 1486 ².

¹ Clusini ad arma prosilierunt, scissaque est in partes vicina Umbris Etruscisque Italia, donec ab Innocentio VIII Perusinis annulus adjudicatus fuit, anno 1486, tanta populi gratulatione, ut vix explicari possit (Boll. *ibid.*).

Dans la chapelle de la basilique Saint-Laurent, où il fut déposé, on lisait ce distique :

Hac sacer intactæ Matris jacet annulus œde.
Qui dedit, est custos muneris ille sui.

² Voici ce que dit à ce sujet Fleury dans son *Histoire Ecclésiastique* :
« Le pape Boniface IX tâcha d'apaiser, vers la fin du mois de décembre, la dispute qui s'était élevée entre les habitants de la ville de Pérouse et ceux de Clusium, assistés des Siennois, leurs alliés, au sujet de l'anneau que saint Joseph avait donné à la Sainte Vierge en l'épousant. Ceux de Pérouse, qui, à ce qu'ils prétendaient, l'avaient eu d'une manière miraculeuse, étaient si prévenus en faveur de cette relique, qu'ils étaient prêts à exposer et leurs biens et leurs vies pour l'ôter aux habitants de Clusium, qui la leur avaient dérobée. Le Pape aurait fort souhaité terminer ce différend à l'avantage de quelque église de Rome; mais n'ayant pas voulu hasarder son autorité en cette occasion, de crainte de trouver des rebelles, l'affaire demeura indécise jusqu'au pape Innocent VIII, son successeur, qui la termina en confirmant aux Pérusiens la possession de cet anneau, dont Jean-Baptiste Laure, natif de Pérouse, a fait fort au long l'histoire, imprimée à Rome en 1622. » (Fleury, *Hist. Ecclés.* Liv. cxv, ch. 52.)

Dans cet âge de foi, où l'homme voyait partout la main de Dieu, les reliques, qui étaient le moyen le plus habituel de communiquer avec le monde supérieur, avaient acquis aux yeux des peuples un prix inestimable. Les villes se les disputaient par la guerre, elles étaient acquises et cédées par des traités solennels. Lorsqu'au début du règne de Louis IX, le trésor de Saint-Denis eut perdu l'un des clous qui avaient servi au crucifiement du Sauveur, il y eut dans tout le royaume une agitation qui faillit compromettre la paix publique.

« Le saint Roy dit qu'il auroit aimé mieux que la meilleure cité de son royaume fût fondue en terre et périë. L'angoisse et la tristesse furent

Après la cérémonie des fiançailles, Joseph revint dans sa modeste demeure ; pour Marie, elle retourna dans la maison qu'avaient habitée ses parents à Nazareth. Le grand-prêtre lui donna, pour l'accompagner, sept jeunes vierges qui avaient vécu avec elle dans le Temple. Il leur fit remettre une certaine quantité de lin, de soie, d'hyacinthe, de bysse et de pourpre, qu'elles devaient filer pour le service des prêtres. Réunies à Nazareth, les jeunes filles convinrent de tirer au sort, entre ces travaux différents, celui dont chacune aurait à prendre la tâche. La pourpre échut à Marie. A cette époque la pourpre était la couleur impériale, et l'univers tremblait devant celle des maîtres de Rome. Les jeunes filles s'écrièrent en riant que la pourpre tombait aux souveraines, et elles se mirent à appeler Marie la Reine des vierges.

A ces mots, dit Vincent de Bauvais, l'ange du Seigneur descendit au milieu d'elles. « La parole que vous avez prononcée en riant, dit-il, ne sera point une vaine parole ; elle sera l'accomplissement de toutes les prophéties. » — A l'aspect de l'envoyé céleste, rendu visible à leurs yeux, les vierges furent frappées

si grandes par tous lieux, qu'à peine seroient racontées. Hommes et femmes, enfants et clercs et écoliers commencèrent à gémir et à crier, et chacun pleuroit ainsi cette perte, comme si ce fût leur propre chose. Paris ne pleuroit pas tant seulement, mais toutes gens pleuraient parmi le pays de France ; et des sages hommes étoient en doutance que, pour ce que cette cruelle perte étoit advenue au chef du règne, n'advint aucun grief, méchef, ou pestilence, à tout le corps deu royaume. »

Annales du règne de saint Louis. Edit. royale de 1764, p. 470.

Que l'on mette, en regard de ce tableau de deuil tracé par un écrivain du XIII^e siècle, celui de l'immense allégresse avec laquelle un peuple à genoux reçut la couronne d'épines, achetée plus tard par le même prince à l'Empereur de Constantinople ; qu'on s'associe aux émotions de tout un grand royaume, qui passait ainsi et pour de telles causes du désespoir à l'enthousiasme, et l'on aura une idée plus vraie du génie de cette époque, qu'en se livrant à une minutieuse analyse des monuments qu'elle nous a laissés.

M. de Carné. Saint Louis. (Correspondant, tom. XII, p. 44.)

de crainte ; elles demeurèrent quelque temps prosternées, le visage contre terre ; mais en se relevant elles ne virent plus que la douce et modeste figure de Marie, qui priaît avec ferveur ¹.

Quelque temps après, Joseph vint se réunir à sa divine épouse. Le Saint-Esprit lui avait appris qu'elle avait voué sa virginité au Seigneur. « Il me sert donc, » dit Marie elle-même à sa pieuse servante sainte Brigitte ², « avec une bonté de père, un respect virginal, une douceur inaltérable, car sa patience s'était affermie dans la pauvreté : l'habitude du travail le lui rendait facile et léger. C'est ainsi qu'il fut le gardien de ma pureté, le fidèle témoin des merveilles du Seigneur. Insensible aux espérances ou aux joies du monde, il n'avait de désirs que ceux du ciel.

« *Puissè-je, s'écriait-il souvent, puissè-je vivre assez pour voir les desseins de Dieu accomplis sur le monde !* Il se trouvait rarement aux assemblées des hommes, parce que toute sa sollicitude était pour les intérêts de Dieu. C'est pour cela que sa gloire est grande en ce moment dans les cieux ³. »

O chaste époux de la plus pure des vierges ! que ces louanges prononcées par la Mère de Dieu soient votre gloire et votre couronne !

Selon un auteur très versé dans les antiquités orientales, l'atelier de saint Joseph était, comme tous les ateliers du Levant, séparé de l'habitation où vivait Marie : il en était éloigné d'envi-

¹ Vincent de Beauvais, *De Conjugio B. Mariæ Virg.* (Spec. hist. l. VII, c. 72.)

² Joseph vero sic servivit mihi, quod nunquam audiebatur in ore ejus verbum... murmurosum, iracundum... Nam patientissimus erat in paupertate... promptissimus defensor contra derogantes virginati meæ, fidelissimus testis mirabilium Dei, etc., etc. (*Revelat. beat. Brig.*)

³ Utinam vivam et videam adimpletam voluntatem Dei !... Rarissime venit ad congregationes hominum... Ideo nunc gloria sua magna est.

ron cent trente ou cent quarante pas ¹. Cette pièce était une salle basse de dix ou douze pieds de large sur autant de long : un banc de pierre s'offrait en dehors pour reposer le passant ou le voyageur, qu'une natte de palmier garantissait des rayons brûlants du soleil. C'était là le chétif abri que Joseph devait offrir plus tard au Fils de Dieu, qui voulut se laisser appeler par les Juifs aveugles *filii fabri*, fils de l'artisan. Là le laborieux Joseph, suivant le témoignage de saint Justin, martyr, confectionnait des jougs et des charrues. Il s'occupait à abattre ou à tailler des arbres, et à construire des maisons. Là Jésus devait plus tard l'aider, dans ses rudes travaux, à scier le bois, manier avec lui la hache et le rabot, recueillir les éclats du bois, et vaquer à tous les détails intérieurs d'une vie d'atelier. Ensemble ils fabriquaient des arches, des tables ou des barques ; et les auteurs des premiers siècles disent qu'on montrait encore de leur temps des jougs que le Sauveur avait faits lui-même. Au temps de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, en 337, on voyait une sorte de gouttière qu'on disait l'œuvre de ses divines mains.

Ainsi ces travaux manuels, qui paraissent grossiers aux yeux de la vanité frivole, Jésus, le grand, l'éternel ouvrier du monde, devait les consacrer à jamais, et les sanctifier en les partageant dans l'atelier de son père adoptif ².

¹ Le père de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*. — On en désigne encore la place sous le nom de *Boutique de Joseph*. Cet atelier avait été transformé en une église assez vaste. Les Turcs en ont détruit une partie ; il en reste une chapelle, où l'on célèbre tous les jours le saint sacrifice de la messe.

² *Vie de la Sainte Vierge*, d'après la tradition, par M. l'abbé Bégel, tome I, p. 199 ; tom II, p. 130.

CHAPITRE V

L'Annonciation. — Heure à laquelle eut lieu ce mystère. — Mission de Gabriel. — L'Annonciation de Fra Bartoloméo. — L'Ave Maria du chevalier. — L'Ave Maria de saint Thomas d'Aquin.

*Goude, Virgo, Mater Christi,
Quæ per aurem concepisti,
Gabriele nuntio.
Exi, qui mitteris,
Hæc dona dissere,
Revela veteris
Velamen litteræ,
Virtute nuntii.*

Réjouissez-vous, Vierge, Mère du Christ, vous qui l'avez conçu dans votre virginale intégrité.

Partez, envoyé de l'Éternel, racontez ces merveilles, découvrez le voile de l'antique loi, en vertu de votre céleste message.

(*Ex Missali Romano et Parisiensi veteri, De Ballingham.*)

Nazareth en langue hébraïque veut dire fleur; ce qui inspira à saint Bernard cette gracieuse parole : « La fleur de Jessé a voulu naître d'une fleur, dans une fleur, dans la saison des fleurs ¹. »

Deux mois après que Marie eut été fiancée à saint Joseph dans le Temple de Jérusalem, la Vierge, renfermée dans un appartement de sa maison de Nazareth, lisait les passages des prophètes relatifs à l'avènement du Christ... Plongée dans une

¹ Nazareth interpretatur flos; unde dicit Bernardus quod flos nasci voluit de flore, in flore, et floris tempore.

méditation profonde, elle songeait à la Vierge dont parle Isaïe qui devait enfanter l'Emmanuel ¹.

Or c'était sous les consuls Corn. Lentulus et Valerius Messalina, l'an d'Auguste 41 à partir de son consulat, le 25 mars.

Le moment solennel où le plus grand des mystères allait s'accomplir n'est pas indiqué d'une manière uniforme par les diverses légendes. Albert-le-Grand ² dit que ce fut à l'aube du jour que le Soleil éternel vint se lever à l'orient. Cette heure matinale, pleine de silence, de fraîcheur et de paix, était l'heure aimée de Marie. Quand la nature s'éveille riante et parfumée, que l'herbe des campagnes a bu la rosée des nuits, que dans les bois l'oiseau secoue ses ailes humides et chante au Dieu de la création ses premiers concerts, l'âme de l'homme s'élève plus facilement vers le Père commun qui veille du haut des cieux sur tout ce qui respire, et dont le cœur se penche pour recueillir la prière de ses enfants. A l'appui de cette opinion venaient les pieuses coutumes de quelques Eglises. En Flandre la messe de l'Expectation, qui s'appelle la Messe d'Or, se dit avant le jour. Pareillement, en quelques lieux, la messe de l'Annonciation se dit à la lueur des flambeaux allumés, afin que le Fils de Dieu descende sur l'autel à la même heure où il est venu se reposer dans le sein de sa mère.

D'autres auteurs ³ pensent qu'il était le temps des vêpres, c'est-à-dire à peu près trois heures du soir. C'est l'instant où le Fils de Marie voulut rendre à Dieu, son Père, l'âme qu'il avait prise pour nous : heure grande et mystérieuse qui aurait vu descendre le Fils du Très-Haut des splendeurs éternelles, et quel-

¹ *Legebat Scripturas de Christo et ejus adventu, et præcipue revolvebat et conferebat in corde suo illud Esaiæ : « Ecce Virgo concipiet et pariet filium. » (Stellarum Corona B. V., fol. 35.)*

² *Liber de Laudibus B. Mariæ Virginis, Alberti Magni.*

³ *Mer des Ystoires (goth.)*

ques années plus tard mourir sur une croix. Cette seconde opinion était consacrée par un antique usage qui se perpétuait en quelques lieux, d'appeler l'office de vêpres le chant de l'*Ave, Maria*.

Quoi qu'il en soit, pendant sa prière, Marie sentit son âme inondée par une douceur céleste et une abondance de grâces extraordinaire. Dans le transport de son amour elle s'écriait :

« Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, rendez-moi digne de voir au moins un jour la vierge qui doit concevoir votre Christ dans son sein. Qu'il me soit permis de me consacrer à la servir. Oh ! si je pouvais presser dans mes bras, couvrir de baisers ce petit enfant qui doit naître ¹ ! »

En ce moment l'ardeur de ses désirs se manifesta par une grande abondance de larmes. La sainte flamme qui dévorait son cœur sembla se raviver ; les yeux et les mains élevés vers le ciel, elle ajouta :

« Dieu de clémence, qui nous avez créés, ayez pitié des hommes. Ouvrez les cieus et descendez. Venez, Seigneur, ne tardez pas davantage. Souvenez-vous des promesses que vous avez faites à nos pères ². »

A cette prière brûlante se joignaient les vœux et les soupirs des justes et des patriarches, retenus dans les limbes.

« Seigneur, disaient-ils, souvenez-vous de notre misère dans votre miséricorde. Visitez-nous dans vos pensées de salut ³. »

¹ O Deus patrum nostrorum, Abraham, Isaac et Jacob, utinam saltem semel videre mererer ipsam virginem quæ conceptura est tuum Christum !... O ! si semel admitterer ut ejus parvulum filium nasciturum osculari et dulci amplexu fovere quirem ! (*Stellar. Corona B. M. V.* fol. xxxv. Haguenaui, 1509).

² O clementissime Deus, qui nos creasti, miserere homini perditio, aperi cœlos et descende. Veni, Domine, et noli tardare, sicut promisisti patribus nostris. (*Ibid.*)

³ Sancti quoque patres non cessabant de limbo clamare et orare ac

Ces voix montaient ensemble vers le trône du Tout-Puissant. L'heure était venue où elles allaient être exaucées.

Dieu dit à l'archange Gabriel : « C'est vous que j'ai choisi pour ministre d'une solennelle ambassade. Descendez vers la Vierge Marie, et dites-lui qu'elle va devenir la Mère de mon Fils. »

L'ange répondit : « Seigneur, comment annoncerai-je à Marie que votre Verbe habitera en elle, Lui dont les cieux et la terre ne peuvent contenir la grandeur ? Comment pourra-t-elle supporter la gloire de votre majesté ¹ ? »

Mais le Seigneur dit : « Le feu a-t-il consumé le buisson du désert ? allez et exécutez cet ordre. Descendez des demeures éternelles, et dites à Marie que je lui donne mon propre Fils pour qu'elle en soit véritablement la mère. Qu'elle ne doute point de l'accomplissement de cette parole : Mon Esprit la couvrira de son ombre, et désormais le monde l'appellera sa Reine, la Mère du Fils de Dieu. »

L'archange s'inclina en tremblant devant la Majesté terrible. S'élançant d'un vol rapide, il traversa les plaines étoilées et la région des nuages. Enfin il descendit vers la petite ville de Nazareth, et, se dirigeant vers la demeure de la Vierge, il ouvrit la porte de l'oratoire béni. Ses traits, rayonnants de gloire, étaient ceux d'un jeune adolescent ; ses vêtements étaient blancs comme la neige ; il tenait à la main, suivant les traditions légendaires, un lis fleuri. A la vue de Marie, il fléchit le genou et lui dit :

« Je vous salue, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » A ces paroles Marie

dicere : « Memento nostri, Domine, in beneplacito tuo ; visita nos in salutari tuo. » (*Ibid.*)

¹ O Gabriel, minister efficitio terribilis sacramenti. Ad Virginem Mariam perge et denuncia ei meæ præsentia imbrem. — Domine omnipotens, quomodo tuam annuntiabo præsentiam puellæ ? Te enim cœli et terræ non capiunt fines, etc.



L'annonciation.

fut troublée. Non point, dit Jacques de Voragine, que l'apparition de l'ange la surprit : car, au témoignage même de saint Ambroise, elle voyait fréquemment les anges ¹ ; mais elle ne les avait pas encore entendus tenir un pareil langage. Le messager du ciel, dit Pierre de Ravenne, avait un aspect plein de douceur et de modestie, mais ses paroles offraient un sens plein de terreur ².

La Vierge cherchait donc « quelle pouvait être une telle salutation ; » et l'ange, continuant, lui dit :

« Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce près de Dieu.

» Voici que vous concevrez dans votre sein, et enfanterez un fils ; et vous l'appellerez de son nom : JÉSUS.

» Il sera grand ; on le nommera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera à jamais dans la maison de Jacob.

» Il n'y aura point de fin pour son règne.

» Marie répondit à l'ange : Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme.

» L'ange reprit : Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu.

» Et voici qu'Élisabeth votre parente a conçu elle-même un

¹ Gabriel eam ubi revisere solebat invenit (S. Ambros. *lib. De Virgini.*, II). — Genu flexo, salutavit. (*Rosar. S. Virg.*)

² Vultu blandus, sed sermone terribilis. (Petr. Raven.) — Nous avons emprunté à l'évangéliste saint Luc les paroles mêmes du dialogue qui s'établit entre la Vierge et l'ange. Le Protévangile les reproduit presque exactement. Si nous avons osé mêler à des récits apocryphes quelques pages du texte inspiré, c'était pour nous conformer à l'esprit du moyen-âge, qui n'acceptait les légendes que comme développement des récits bibliques.

fil dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième de la grossesse de celle qu'on nommait stérile.

• Car aucune parole n'est impossible à Dieu.

» Alors Marie, » — étendant les bras et levant les yeux au ciel, suivant le récit du légendaire ¹, — répondit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.

» Et l'ange se retira ². »

Alors le Verbe éternel, le Fils de Dieu, tout-puissant, infini, éternel, vint prendre dans le sein de l'humble fille de Joachim et d'Anne le corps qu'il a livré pour nous.

Le récit évangélique de l'Annonciation a inspiré les artistes chrétiens de tous les âges. Quel sujet plus gracieux et plus pur convenait mieux aux méditations du génie et de la foi ? Une jeune vierge en prière dans une cellule close et retirée ; l'ange qui descend du ciel, député de Dieu lui-même, une tige de lis à la main ; le calme de cette heure mystérieuse qui doit changer les destinées du monde, la virgine réserve de Marie, le respect de l'ange devant sa souveraine : tout dans cette scène commande l'admiration.

Un jour le peuple de Florence se portait en foule vers une église dédiée à la Vierge, pour y contempler un chef-d'œuvre de Fra-Bartholoméo. La ville entière, avide de toutes les productions de son artiste favori, se pressait aux portes de la basilique, remplissait le chœur de l'immense édifice, et refluit dans les nefs latérales. C'était une Annonciation que le peintre florentin livrait ainsi à la pieuse curiosité de ses concitoyens. Une espèce de transport religieux s'était emparé de toute la multitude, à l'aspect de la Vierge si suave, si modeste et si belle. Jamais un mortel n'aurait pu rêver cette tête ravissante ; nul

¹ *Légentle-Dorée*, Annonciat.

² S. Luc, 1, 28-39.

pinceau humain n'aurait pu lui prêter la transparence de son angélique lumière et son divin sourire. Le lendemain on disait partout à Florence qu'après un long travail l'artiste avait enfin achevé tout son tableau à l'exception de la tête de la madone. Avant d'y mettre la dernière main, il avait recueilli toutes ses forces et réveillé tous les élans de sa piété, afin de terminer dignement la partie la plus importante de sa tâche. Ce fut en vain. Fatigué de ses inutiles efforts, il s'endormit d'un profond sommeil devant son œuvre ébauchée. A son réveil, il s'aperçut que la main d'un ange y avait ajouté une tête de vierge d'une beauté merveilleuse, et il tomba aussitôt à genoux devant elle ¹. Tel était l'élan de ces âges heureux vers la divine Marie, que tout ce qui touchait à son honneur prenait aux yeux du peuple un caractère surnaturel et prodigieux. Le ciel était trop intéressé à la gloire de sa souveraine pour ne point partager avec la terre le soin de la soutenir et de la propager.

On ne saurait redire tout ce que le pieux mystère de l'Annonciation avait d'attachant pour ces siècles de foi, de poésie et d'enthousiasme. L'*Ave Maria*, auquel le concile d'Ephèse avait ajouté la prière qui le termine ², était l'objet de la vénération populaire. Nous trouvons dans les chroniqueurs cette gracieuse légende ³ :

Un vaillant et noble chevalier, après avoir combattu pour Dieu et Notre-Dame dans les guerres saintes d'outre-mer, était re-

¹ Rio, *Poésie chrétienne*, forme de l'art.

² Voir Baronius, etc.

³ *Legend. Aurea*, Annonc. — Voyez aussi l'*Histoire de Notre-Dame de Folgoat*. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 39. C'est pour un fait analogue qu'on voit saint Guillaume de Montpellier représenté avec un lis d'or sortant de son sein et sur lequel était écrit AVE, MARIA. Cf. *Christlich, Kunst-Symbolik und Ikonographie*, p. 28, 29. (Francfort, 1839, in-8°.)

venu déposer sa lourde armure à la porte d'un monastère de l'ordre de Cîteaux, et sollicitait l'honneur de combattre désormais dans les rangs de cette milice sacrée. Noblesse et science ne s'alliaient pas toujours, en ces temps où les fils des héros signaient, sans lire, avec le pommeau de leur épée. Les moines voulurent donc instruire le nouveau religieux dans les saintes lettres. Un docte et bon vieillard lui fut donné pour maître, et remplit avec zèle ce pieux devoir. Mais le disciple, après les plus constants efforts, ne put retenir de ses leçons que les deux mots latins : *Ave, Maria*. Dans son ignorance naïve, il leur trouvait un charme indicible et des sens merveilleux. Il s'accoutuma à les redire avec un plaisir toujours nouveau, de sorte que le reste de sa vie se passa à méditer ces douces paroles. Quelques années après, il s'endormit en paix dans le Seigneur, et fut enterré dans le cimetière du couvent. Le lendemain, on vit que de son tombeau s'était élevé un lis d'une éclatante blancheur. Sur chacune de ses fleurs étaient écrits en lettres d'or ces deux mots : **AVE, MARIA**. Tous les religieux accoururent pour contempler cette merveille ; on ouvrit le tombeau, et l'on vit que le lis avait sa racine dans la bouche même du bon chevalier qui avait prononcé tant de fois ces paroles de bénédiction. C'est ainsi que Marie se plaisait à récompenser par de douces faveurs la piété de ses enfants.

« Il arriva, dit un chroniqueur, qu'un jour se rendant au bain, la comtesse Théodora, mère de saint Thomas d'Aquin, fit porter l'enfant avec elle par la nourrice. Celle-ci, l'ayant assis à la place accoutumée pour attendre l'heure du bain, s'aperçut bientôt après qu'il tenait serrée dans sa main une toute petite feuille de papier, sans qu'elle pût comprendre comment il l'avait trouvée en cet endroit. Elle essaya d'abord d'ouvrir la main de l'enfant ; mais celui-ci se défendit avec ses larmes. Il fallut le

laisser en possession de ce singulier trésor et le rapporter à sa demeure, sans qu'il ouvrit un seul instant la main. Cette résistance inaccoutumée ayant cependant piqué la curiosité de la comtesse, elle desserre la main de son enfant, malgré ses cris et ses pleurs. Le papier ne contenait autre chose que ces paroles : *Ave, Maria*, la salutation de la glorieuse Vierge ¹. »

CHAPITRE VI

La visite au grand-prêtre. — Visitation de Notre-Dame. — Voyage avec saint Joseph. — Entrevue de Marie et d'Elisabeth. — Cantique de Marie. — Naissance de saint Jean-Baptiste. — Institution de la fête et de l'ordre de la Visitation.

*In rosa latet liliū,
Et in antiqua flosculus;
Sed majestatis solium
Sentit et clamat parvulus.*

Le lis des cieux s'est reposé dans la rose; une jeune fleur naît d'une vieille tige; l'enfant tressaille devant le trône de la majesté.

(*Bréviaire de l'Église de Burgos. De Balinghem, Flos hymn.*)

*De sacro tabernaculo
Virtutum flos egreditur.
In montis diverticulo
Odor Mariæ spargitur.*

La fleur des vertus sort de son saint tabernacle. Le parfum des pas de Marie embaume les montagnes.

(*Vieux Bréviaires d'Hildesheim, de Tournay, de Paris.*)

Marie, renfermant dans son cœur le secret des merveilles que le Tout-Puissant venait d'opérer en elle, reprit le cours de ses modestes occupations. La pourpre royale, que le sort lui avait destinée ², devait servir pour le voile du Temple, qui séparait le Saint des saints du reste de l'édifice sacré. Quand cet ouvrage

¹ Guill. de Tocco, p. 459, n° 4. Nous empruntons la traduction de cette gracieuse légende à l'*Histoire de saint Thomas d'Aquin*, publiée par le savant et pieux abbé Barcille. (2^e édit. in-12, p. 7.)

² Voir chap. iv.

fut terminé, la divine Vierge le porta au grand-prêtre¹, qui en admira la belle exécution. Charmé de la délicatesse du travail, de l'élégance des broderies, et de la finesse du tissu, « Votre nom deviendra célèbre, dit-il à l'habile ouvrière, et votre réputation s'étendra au loin². »

Marie ne répondit rien à ces louanges : l'Esprit saint, dont elle était l'épouse, avait sans doute placé ces paroles prophétiques sur les lèvres du saint prêtre.

Plus tard, à cette habileté d'ouvrière, qui ne lui attirait encore que des éloges, Marie devait demander le soutien de sagesse et de celle du Fils de Dieu. Tertullien nous dit en effet qu'elle *gagnait sa vie* en travaillant, et Celse reprochait avec mépris aux fidèles de son temps que celle qu'ils honoraient comme la Mère de Dieu était une femme qui n'avait pour vivre que le travail de ses mains, *Questuariæ filius*. C'était la vérité ; mais, suivant la remarque d'un immortal prélat, « il est doux de se représenter l'auguste Reine du ciel faisant elle-même les habits de sa famille, suivant la coutume des femmes juives, et, de ses mains habituées jadis à travailler les belles soieries et les riches tapis du Temple, cousant maintenant les vêtements grossiers de Joseph, ou tissant pour son Fils cette robe sans couture que plus tard les soldats joueront aux dés ; tantôt allant puiser de l'eau pour les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches ; tantôt apprêtant le doux repas que devaient faire avec elle son époux et son Fils bien-aimé. Combien cet exemple doit ennoblir aux yeux des femmes chrétiennes les modestes travaux qui leur sont confiés³ ! »

¹ Confecta purpura, attulit ad summum sacerdotem. (*Protev.*, Fabric. ed.)

² Maria, magnificatum est nomen tuum. (*Ibid.*)

³ Fénelon.

De retour à Nazareth, elle résolut d'aller féliciter Élisabeth, sa parente, de la grâce qui venait de lui être faite.

Pour bien comprendre le degré de parenté qui unissait la Mère de Dieu à celle du Précurseur, il faut savoir que, d'après Nicéphore ¹, Barpanthes, père de Joachim, eut encore d'autres enfants. Sainte Elisabeth était fille de l'un d'eux, de sorte qu'elle se trouvait ainsi cousine-germaine de Marie. Elle était unie à Zacharie, de la race sacerdotale d'Abia, un des vingt-quatre prêtres institués par David pour servir, chacun à son tour, dans le Temple du Seigneur ². Les deux époux étaient avancés en âge et n'avaient point d'enfants. Lorsque l'apparition de Gabriel à Zacharie vint mettre fin à la stérilité d'Élisabeth et combler son cœur d'allégresse, elle ignorait le secret merveilleux de sa fécondité, parce que Zacharie, devenu muet depuis la vision de Gabriel, n'avait pu le lui apprendre ³.

¹ *Hist. Eccles.*

² Suidas, les *Fleurs des Saints*. — Nicéphore. — *Paralip.* xxiv, 45. — David avait partagé les prêtres en vingt-quatre ordres, dont seize descendaient d'Eléazar, troisième fils, et huit d'Ithamar, quatrième fils d'Aaron ; car les deux fils aînés, Nadab et Abiu, n'avaient point eu d'enfants. Après la captivité de Babylone, quatre ordres de prêtres seulement, parmi lesquels celui d'Abia ne se trouvait point, retournèrent dans leurs foyers.

Ces quatre ordres furent de nouveau partagés, suivant le Talmud, en vingt-quatre nouveaux, dont vingt furent nommés d'après ceux qui n'étaient point rentrés dans leur pays, quoiqu'ils descendissent d'autres chefs de tribus.

Chaque ordre devait exercer pendant une semaine, et à tour de rôle, les fonctions du sacerdoce, et était subdivisé en sept ordres, dont chacun avait son jour de service.

Les différentes occupations étaient chaque fois départies aux prêtres par la voie du sort. Le jour de la vision miraculeuse, Zacharie avait été désigné pour brûler les parfums sur l'autel.

(*Histoire de Jésus-Christ et de son siècle*, par le comte de Stolberg. Traduction de M. l'abbé Jager, p. 7.)

³ *Légende-Dorée*, Visitat. de Notre-Dame.

La divine Marie se mit en marche à travers les montagnes de la Judée pour se rendre à la petite ville d'Aïn¹, séjour de Zacharie, et distante de Nazareth d'environ vingt-sept lieues. « Elle se hâtait, dit l'écrivain sacré, prenant comme la charité les ailes de la colombe, et, comme la modestie, fuyant les regards des hommes. »

Les chroniqueurs ne s'accordent point à dire si Joseph accompagna sa jeune fiancée dans ce voyage pénible². Saint Ambroise, avec d'autres auteurs, croit qu'il en fut empêché par ses travaux. D'ailleurs le motif pour lequel il était entrepris lui était inconnu, et la Vierge prudente ne voulait point encore le lui révéler.

Ces considérations ne pouvaient arrêter la pieuse imagination des sculpteurs et des peintres qui entaillaient sur le portail des cathédrales ou enluminaient dans de charmantes miniatures la vie de la Vierge. Dans un manuscrit que nous avons sous les yeux, saint Joseph, le bâton du voyage à la main, est aux côtés de Marie. Sa figure patriarcale est calme et imposante; une longue barbe blanche, divisée par le milieu, descend sur sa poitrine. La divine voyageuse est drapée avec une modestie angélique dans un long manteau d'azur; son visage respire la candeur; sa taille, élancée, a la grâce du palmier qui fleurit dans le désert: telle devait être à seize ans³ la Vierge qui portait dans ses chastes entrailles le salut d'Israël⁴.

¹ Sainte Hélène, qui avait recueilli toutes les traditions chrétiennes de la Judée, fit bâtir dans cette ville une église sur le lieu qu'avait occupé la maison de Zacharie; on y montrait même l'endroit où était né saint Jean-Baptiste. (*Voyages de Jésus-Christ*, in-8°, 1831, p. 3.)

² On croit que, comme la fête de Pâque était proche, saint Joseph accompagna la Vierge jusqu'à Jérusalem seulement. (*Voyages de Jésus-Christ*, c. 1.)

³ Erat autem sedecim annorum quando hæc fiebant. (*Protev.*)

⁴ Le fond de ce tableau, qui représente l'instant même où la Vierge



La Visitation.

Étant donc arrivée au seuil de la demeure de Zacharie, Marie frappa à la porte ¹. Élisabeth accourut lui ouvrir, et la Vierge « la salua ². »

« Et il arriva qu'en entendant la voix de Marie, Élisabeth sentit tressaillir l'enfant qu'elle portait dans son sein. — Tout à coup, inspirée par l'Esprit de Dieu,

» Elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.

» D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ?

» Voici qu'à votre voix l'enfant que je porte dans mon sein a tressailli d'allégresse.

» Et vous êtes bienheureuse, vous qui avez cru, parce que les merveilles qui vous ont été annoncées de la part du Seigneur seront accomplies. »

— Mais la très sacrée Vierge, dit le pieux auteur des *Fleurs des Saints*, ayant ouï ces louanges et qu'on la nommait bénioite et bienheureuse, recueillie en soi et engloutie dans l'abîme de son néant, ravie en Dieu, et reconnaissant les grands biens de sa main libérale, commença avec une singulière allégresse de son cœur, suivie des douces larmes de ses yeux, à entonner ce divin cantique :

« Mon âme glorifie le Seigneur,

» Et mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon sauveur ;

encontre l'épouse de Zacharie au seuil de sa demeure, est un paysage montagnoux éclairé par les rayons du soleil. Des fleurs entr'ouvrent leurs corolles aux pieds des deux visiteuses. Des arbres au riant feuillage balancent sur leurs têtes leurs bouquets de verdure : tout dans cette scène parle d'allégresse et de joie.

¹ Et pulsavit ad portam ejus. Et, audiens, Elisabeth accurrit ad portam et aperuit illi. (*Protev. Jac.*)

² S. Luc, 1, 40-56.

» Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante : voici que toutes les générations me proclameront bienheureuse ;

» Parce que Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses ; et son nom est saint.

» Sa miséricorde repose sur les pères et sur les fils qui le craignent.

» Il a fait éclater la puissance de son bras ; il a chassé les superbes du souvenir de son cœur.

» Il a déposé les grands du trône, et il a fait monter les humbles. Il a rempli de biens ceux qui avaient faim ; il a renvoyé les riches dans l'indigence.

» Il a pris dans ses bras Israël, son enfant, s'étant rappelé sa miséricorde :

» Ainsi qu'il disait à nos pères, à Abraham et à ses fils, dans la suite des siècles.

» Or Marie demeura trois mois avec sa cousine Élisabeth, et elle revint ensuite dans sa maison. »

Ces dernières paroles de saint Luc peuvent laisser à entendre que la Vierge n'assista pas à la naissance de saint Jean. *Point n'étoit la coutume, dit la Mer des Histoires, que les vierges d'Israël assistassent à l'accouchement des femmes.* Cependant quelques auteurs du moyen-âge adoptèrent avec empressement l'opinion contraire. La *Légende d'Or* cite les termes mêmes de l'*Histoire Scholastique* ¹, ainsi conçus : « Marie demeura donc avec Élisabeth jusqu'à ce que l'époque fût venue où celle-ci mit au monde saint Jean ; et la divine Vierge le reçut la première dans ses bras. » Parmi les privilèges magnifiques qui réalisaient pour le Précurseur l'éloge qu'en fit son divin maître ², on comp-

¹ Jac. de Vor., *fête de S. Jean-Baptiste*. Natumque puerum suis sanctis manibus de terra levavit, ut habetur in *Historia Scholastica*.

² Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.

tait soigneusement celui d'avoir eu pour premier berceau le sein de la Mère de Dieu ¹. D'ailleurs la Vierge, qui portait dans ses entrailles le Verbe de vie, devait aller rendre à Zacharie la parole que son incrédulité lui avait fait perdre. Les pieux écrivains de ces temps pensaient que le père de saint Jean n'avait dû qu'à la présence de Jésus-Christ, caché dans le sein de Marie, cette faveur miraculeuse ².

Pendant son séjour chez sa cousine Élisabeth, la charité de Marie ne demeura pas oisive. On montre encore près du village de Saint-Jean-Baptiste, élevé sur les ruines d'Aïn, à une distance de trois ou quatre cents pas de l'ancienne maison de Zacharie, au milieu d'une vallée charmante plantée d'oliviers, la fontaine où la Mère de Dieu venait puiser l'eau nécessaire à la famille de ses hôtes. On lui a donné le nom de Fontaine de la Vierge, et les Arabes ont conservé le souvenir des traditions qui s'y rattachent ³.

Avant de quitter la maison de Zacharie, Marie implora sa bénédiction. Le prêtre du Seigneur voulait recevoir la sienne. Mais l'humble Vierge l'emporta, et Zacharie, éclairé de la lumière d'en haut, la bénit en se servant des paroles de l'Écriture : « Que la droite du Tout-Puissant vous assiste toujours.

¹ *Præcursor novem privilegiis claruit... Mater Domini ipsum a terra levat... (Legend. Aur., loc. jam cit.)*

² Sur l'emplacement de l'antique demeure de Zacharie et d'Élisabeth, en souvenir de la Visitation, on avait bâti une église et un couvent, dont il ne reste que des ruines. Parmi ces ruines, une chapelle rustique subsiste au lieu même de la rencontre des deux saintes cousines, nommé spécialement le lieu de la Visitation. A l'endroit où était la maison de Zacharie et où est né saint Jean-Baptiste, on voit encore une belle église, due à la piété de Louis XIV. Au milieu du sanctuaire et dans le pavé est incrusté un marbre rond, sur lequel on lit cette inscription : *Hic præcursor Domini natus est.* (Le père de Géramb. *Pèlerinage à Jérusalem.*)

Voyages de Jésus-Christ, c. 1.

Que les peuples vous servent et que les tribus vous adorent, parce que vous êtes le tabernacle de Dieu. Celui qui vous exaltera et vous bénira sera exalté et comblé de bénédictions, et celui qui ne vous bénira et ne vous louera pas sera maudit. Que toutes les nations connaissent en vous le Très-Haut, et que le nom du grand Dieu de Jacob soit glorifié par vous. »

Telle est l'histoire de la visitation de Notre-Dame. La légende y a peu ajouté au récit évangélique, assez étendu par lui-même ; mais la vénération de l'Église pour ce mystère s'est révélée par deux institutions qui témoignent de sa sollicitude à recueillir, comme des fleurs précieuses, les divers événements de la vie de la Vierge, pour en composer la couronne parfumée de ses fêtes, et compléter le nombre mystique de ses ordres religieux.

L'an 1378, le vaisseau de Pierre, si souvent battu par les orages, vit encore surgir de nouvelles tempêtes. Les souverains-pontifes, attirés vers le charmant pays de France, autant par leur amour pour le royaume très chrétien que par la difficulté des temps, avaient délaissé la ville éternelle, alors en proie aux factions et aux troubles ; ils s'étaient fixés à Avignon. Aux plaintes de Pétrarque, qui leur reprochait de négliger l'Italie, ses pompes et ses puissants souvenirs, de mépriser son ciel toujours pur, ses délicieuses et riches campagnes, les papes français n'étaient-ils pas en droit, opposant le poète à lui-même, de répondre par ces vers charmants du chantre de Vaucluse :

Non e questo 'l mio nido
Ove nudrito fui dolcemente,
Non e questa la patria ¹ !

Toutefois Grégoire IX se rendit aux vœux des Romains : il

¹ « Ce n'est point le nid où fut doucement nourrie mon enfance, là n'est point ma patrie. » (Petrarca, *Canzon.*)

s'arracha tout en pleurs à cette tant douce patrie, et vint mourir près du tombeau de saint Pierre. A peine ses restes avaient-ils été réunis à ceux de ses prédécesseurs, que le peuple, pressé de voir élire un pape enfant de l'Italie, se rassembla tumultueusement autour du conclave, en criant aux cardinaux qu'il fallait un souverain-pontife italien. Ce fut au milieu de cette rumeur qu'après une courte délibération l'un des cardinaux vint proclamer devant la foule rassemblée le nom de Barthélemy de Prignano, napolitain, élu pape sous le nom d'Urbain VI. Rome entière répéta ce nom avec enthousiasme ; la ville fut illuminée ; des réjouissances, passagères comme toutes les fêtes, accueillirent l'aurore d'un pontificat qui inaugurerait le schisme d'Occident. Quelques mois plus tard, les chants de joie étaient changés en bruits de révolte. Urbain VI, abandonné du Sacré-Collège, demeuré seul avec le cardinal de Saint-Pierre, vénérable vieillard, le dernier des cardinaux restés fidèles à sa cause, était en proie à la plus vive agitation. Robert de Genève venait d'être élu par la faction des cardinaux réunis à Fondi, et prenait le titre de souverain-pontife avec le nom de Clément VII. Le monde chrétien, dans l'étonnement et la stupeur, attendait le résultat de ces luttes inouïes ; l'Église, désolée, pleurait à la fois sur l'Orient, depuis longtemps rebelle, et sur l'Occident, maintenant divisé.

En présence de si tristes événements, Urbain leva les yeux vers l'Étoile de la mer, qui brille toujours dans les orages. En quel temps avait-il plus besoin d'être *visité* par Marie, l'espérance des cœurs délaissés ? Il promit donc à la Reine des vierges d'établir en son honneur la fête de la Visitation. Dieu le confirma dans sa résolution par des révélations et des miracles ; en sorte que Boniface IX, son successeur, publia une bulle par laquelle il fixait au 2 juillet la célébration de cette fête. Depuis

lors, appuyée sur la protection de Marie, l'Église traversa heureusement cette époque désastreuse ; les divers royaumes de la chrétienté, malgré les malheurs des temps, conservèrent pour le Saint-Siège le respect et la soumission ; et sans doute la divine Marie obtint de son Fils qu'il abrégeât les jours d'affliction et de larmes.

Trois siècles plus tard, dans la cathédrale de Dijon, antique et noble cité, une foule immense, pressée autour de la chaire où avait prêché saint Bernard, écoutait la parole d'un évêque qui faisait revivre la douce éloquence et l'entraînante sainteté de l'Abeille de Clairvaux ¹. Parmi cet auditoire, qui se suspendait aux lèvres de l'homme de Dieu, on aurait pu remarquer une femme jeune encore, d'un rang distingué dans le monde, qui paraissait saisie d'un enthousiasme extraordinaire. Au sentiment de joie qui se peignait sur son visage se mêlait une expression d'étrange surprise. Le saint prélat qu'elle avait sous les yeux, dont elle entendait la voix, dont elle recueillait les enseignements, lui avait été montré dans une révélation particulière. C'étaient bien les traits de sa physionomie, la suavité qui respirait dans la figure de l'évêque le plus gentilhomme de son temps, comme il a été écrit de lui. La voix d'en haut avait dit à cette femme que tel était le père qui lui avait été destiné. Depuis ce temps, rompant avec tous les liens qui la retenaient captive, elle s'attacha à lui comme la vigne s'attache au chêne qui soutient et protège ses flexibles rameaux.

Quelques années après, saint François de Sales fondait une pieuse communauté, dont sainte Jeanne de Chantal devenait la première abbesse.

Car c'étaient ces deux âmes que Dieu avait ainsi réunies dans son amour.

¹ Mellifici doctoris.

Le nouvel ordre était établi sous l'invocation touchante de la Visitation de Notre-Dame.

La pensée intime du saint évêque de Genève avait été de considérer toutes les vierges qui y devaient vivre comme autant de nouvelles Elisabeth, parentes aussi de la divine Marie, puisqu'elles étaient les épouses de son Fils, et que la Reine des anges se plairait encore à visiter ¹. La pieuse idée fut féconde ; l'univers chrétien l'approuva : elle a survécu aux fureurs des temps et aux passions des hommes ; elle a eu de nos jours ² la gloire d'attirer sur elle des outrages qu'on n'épargne pas plus à la vertu qu'au génie.

C'est ainsi que se perpétue dans l'Église, par un fait incessant, sur tous les points du globe, le mystère de grâce et d'amour de la Visitation de Notre-Dame.

CHAPITRE VII

Retour à Nazareth. — Troubles intérieurs de la divine Vierge. — L'ange de l'Annonciation. — Soupçons et larmes de saint Joseph. — La vision nocturne. — Légende des trois lis.

*Neque sidus radio,
Neque Mater Filio
Fit corrupta.*

L'astre envoie son rayon à la terre sans perdre son intégrité ; Marie nous donne un fils sans perdre sa virginité.

(*Prose de Noël des brev. mozar.*)

Après que le Seigneur eut fait éclater sa puissance dans la maison d'Élisabeth, Marie, quittant la ville d'Aïn, revint à Na-

¹ *Lettres de saint François de Sales, passim.*

² Voir, si on l'ose, les *Chap.* de saint François de Sales, Bossuet et Fénelon, dans un des récents ouvrages de M. Michelet intitulé : *Le Prêtre*, etc.

zareth. Cependant sa grossesse virginale était déjà avancée. Depuis la visite de Gabriel, la plus chère de ses occupations était de songer avec quelle ferveur elle devait accueillir l'hôte divin qui s'était choisi dans son sein un mystérieux sanctuaire ¹. Néanmoins la crainte d'alarmer par de cruels soupçons le cœur de Joseph troublait la joie de sa prière, et agitait étrangement son âme. Un jour que, retirée avec Dieu dans le silence de sa cellule, elle s'abandonnait à la tristesse de ces réflexions, l'ange de l'Annonciation se présenta devant elle, et lui dit : « Notre Dieu, l'Éternel, est avec vous et en vous. Ne craignez point ; il mettra sa parole sur vos lèvres, il achèvera l'œuvre qu'il a commencée en vous, avec sagesse et puissance ². »

Or elle était arrivée au sixième mois ; et Joseph, revenant de ses travaux, entra dans la demeure de la Vierge ³. Quels ne furent pas l'étonnement, la douleur, les cruelles angoisses de cet homme juste et craignant Dieu ! Il se jeta la face contre terre, et, l'arrosant de ses larmes : « Oserai-je, s'écria-t-il, oserai-je encore lever les yeux en présence du Seigneur ? Que dirai-je de cette jeune fille que j'avais reçue vierge de son temple ? Qui a commis ce crime affreux ? Hélas ! hélas ! le malheur d'Adam s'est renouvelé pour moi. Un serpent est venu, il a trouvé Ève seule et l'a trompée ⁴. »

¹ *Cœpit cogitatio quædam pulsare animum : Quam devote haberem me post tantam gratiam mihi factam!* (*Revelat., sanctæ Brigittæ*, l. VII. c. 25.)

² *Ecce sic mihi cogitanti angelus non dissimilis ab eo quem prius videram astitit, dicens : Deus noster, qui æternus est, ipse tecum et in te est. Ne timeas, ergo, quia ipse dabit tibi loqui; ipse perficiet opus suum tecum potenter et sapienter.* (*Ibid.*)

³ *Facto autem sexto mense, Joseph venit a suis oicodomiis, et intrans domum, etc.,* (*Evang. Jac.*)

⁴ *Projecit seipsum in terram et planxit vehementer, dicens : Quanam facie intuebor Dominum Deum? quid orabo pro hac puella quam accepi*

Se levant ensuite, il dit à Marie : « Pourquoi avez-vous perdu votre âme ? Pourquoi avez-vous ainsi outragé votre Dieu ? Est-ce là cette jeune vierge dont l'enfance s'est écoulée à l'ombre des ailes du Seigneur ? Est-ce là celle que les anges nourrissent dans sa retraite ? Hélas ! le Ciel ne vous avait-il remise à ma garde que pour faire éclater votre opprobre ¹ ? »

La Vierge pleurait amèrement ². « Je suis innocente, dit-elle, et je n'ai pas commis de crime. » Et Joseph la pressant encore, elle répondait toujours : « Je suis innocente ; que le Dieu qui le sait soit mon témoin et mon défenseur. »

Le saint patriarche se retira en proie à l'agitation la plus terrible. Fallait-il perdre une jeune vierge qu'il avait chérie comme sa fille ? Devait-il l'exposer à la rigueur de la loi ? Ne pouvant se résoudre à un parti que repoussait sa tendresse, il forma le dessein de la quitter en secret, et fit en pleurant les apprêts du départ. L'aurore du lendemain devait éclairer cette triste séparation.

Mais cette même nuit, pendant son sommeil, un ange lui apparut, et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre Marie pour épouse, car ce qui est né en elle a été formé du Saint-Esprit ; elle enfantera un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus. Car c'est lui qui délivrera le peuple de ses péchés ³. »

virginem in Templo... et non custodivi ? Quis mihi imposuit... et vitia vit virginem ?... In me est consummata historia Adami... serpens intravit, invenit Evam solam et decepti cam. (*Ibid.*)

¹ Cur hoc fecisti... et oblita es Dei tui ? Tu quæ es educata in sancto sanctorum... quæ cibum de manu angelorum capiebas... cur hoc fecisti ? (*Ibid.*)

² Ipsa autem flebat amarissime, dicens : « Munda sum et virum non cognovi... » etc.

³ Saint Luc, reproduit par le *Protév. de S. Jav.*

Se levant donc, Joseph rendit gloire à Dieu ¹ ; et le lendemain, se prosternant devant l'auguste Vierge, il la pria de lui pardonner d'injustes et odieux soupçons. Marie le releva avec empressement ; et leurs cœurs, que le chagrin avait voilés de sombres nuages, se confondirent dans les transports d'une joie sans mélange.

Une sculpture des stalles d'Amiens reproduit ce trait légendaire de l'histoire de la Vierge. Saint Joseph, revenu de son doute, est à genoux aux pieds de Marie ; deux anges le présentent à leur Reine comme pour solliciter son pardon. Marie, avec un sourire d'ineffable bonté, lui tend la main. Le bâton de voyage, la besace et le sac ficelé, posés à terre, font encore ressouvenir du projet de fuite clandestine qu'avait formé le patriarche ².

Ainsi la virginité de Marie fut connue de son saint époux, et depuis ce jour¹ la servit comme une souveraine ³.

Le dogme de la virginité de Marie fut entouré par le moyen-âge des preuves que lui fournissaient ses poétiques légendes. Vers l'an 1210, à l'époque si féconde en pieuses pensées et en grandes choses, où l'amour de Marie était au fond de tous les cœurs et ses louanges sur toutes les lèvres, nous rencontrons cette simple histoire comme une humble fleur au milieu de prairies émaillées. Dans un monastère de l'ordre de saint François d'Assise vivait le bienheureux Égidius. Il était versé dans les lettres humaines ; mais la simplicité de sa foi, la ferveur de sa vie, et surtout sa tendre affection pour la divine Vierge, l'emportaient encore sur sa science. Or un moine de

¹ Surrexit itaque Joseph de somno et glorificavit Deum. (*Protev. Jac.*)

² *Stalles d'Amiens*, par MM. Jourdain et Duval.

³ Ab illa die Joseph servivit mihi quasi dominæ suæ. (*Revelationes sanctæ Brigittæ*, loc. jam cit.)

son couvent avait depuis longtemps des doutes sur la très pure virginité de Marie. Vainement il avait parcouru les écrits des Pères pour se confirmer dans la foi de l'Église ; l'esprit de ténèbres suggérait sans cesse à son imagination des difficultés nouvelles, des objections imprévues. Enfin, lassé de lutter sans succès, il se résolut à confier ses doutes au bienheureux Égidius. Il alla donc le trouver, et là, avant qu'il lui eût adressé une seule parole, le saint religieux, par une inspiration miraculeuse, s'écria : « Oui, mon frère, elle est vierge, vierge avant l'enfantement, vierge pendant l'enfantement, vierge après l'enfantement. » En disant ces mots il avait frappé trois fois la terre de son bâton ; et la terre, s'animant à sa voix, rendit aussitôt témoignage à la féconde virginité de Marie, car il en sortit trois lis, dont les tiges égales présentaient la même grandeur et exhalaient les mêmes parfums ¹.

¹ *Vie de saint François d'Assise*, par M. Chavin de Malan.



CHAPITRE VIII

Le Temple de la Paix. — Voyage à Bethléem. — Les deux Peuples. — La grotte. — Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair. — Adoration des bergers. — Les Arabes de Marie. — Légendes de Noël. — Auguste et la sibylle. — La fontaine d'huile. — Les trois soleils. — Le buisson d'aubépine. — La circoncision.

*Tu floris, roris,
Ovis et pastoris,
Virginum Regium,
Rosa sine spina,
Gentrix es facta.*

Reine des vierges, rose sans épine, vous êtes devenue la mère de la fleur de Jessé, de la rosée des cieux, de l'agneau et du pasteur.

(*Brev jam citat.*)

L'univers respirait en silence ; le tumulte des guerres, le fracas des armes s'éteignait dans l'Empire. Les Romains, qui jouissaient pour la première fois du repos, depuis six siècles, élevèrent un temple magnifique à la Paix, et y placèrent la statue de Romulus, fondateur de la ville éternelle. Ils consultèrent Apollon pour savoir combien de temps il devait subsister. L'oracle leur répondit qu'il durerait « jusqu'à ce qu'une vierge mit au monde un fils. » Comprenant donc que le temple serait éternel, ils écrivirent au front du majestueux édifice : **TEMPLE DE LA PAIX POUR L'ÉTERNITÉ**¹.

¹ Igitur Romani templum Pacis pulcherrimum construxerunt, et ibi statuam Romuli posuerunt. Consulentes autem Apollinem quantum duraret, acceperunt responsum : « quousque virgo pareret... » At impossi-

Cependant Auguste, le maître du monde, voulut savoir combien de têtes étaient courbées sous son joug, dans les cités, les bourgs et les campagnes. Il ordonna que de toutes parts chacun des habitants de la terre eût à se rendre au lieu d'où sa famille tirait son origine, pour y payer le tribut d'une pièce de monnaie marquée à l'effigie de César ¹, et pour se faire inscrire sur les registres publics en qualité de citoyen ou d'esclave de Rome.

Marie et Joseph, de la race royale de David, furent obligés de se rendre à Bethléem, ville de leurs pères, à laquelle les prophètes avaient promis des destinées glorieuses et un rang illustre parmi les grandes cités de Juda ².

Le temps approchait où les cieux allaient faire descendre leur rosée et la terre engendrer son Sauveur. Les illustres voyageurs hâtèrent leur marche. Les récits légendaires nous représentent la divine Vierge assise sur l'humble monture qui lui servira plus tard dans la fuite en Egypte, et qui doit faire partie de la pompe triomphale du nouveau roi de Sion ³.

Ils arrivèrent ainsi à Bethléem ; mais la foule était grande (dans la cité des rois,) il n'y eut point de place pour eux dans l'hôtellerie. Ils sortirent donc de la ville inhospitalière. Alors Marie dit à Joseph : « Je vois devant moi deux peuples, dont l'un est dans la joie et l'autre dans les larmes ⁴. » Le saint

bile credebant quod unquam pareret virgo. Unde in foribus templi hunc titulum scripserunt : **TEMPLUM PACIS ÆTERNUM.** (Innocent. Pap., *De Nat. Dom.*)

¹ Quilibet, denarium argenteum... tradens, se subditum romano imperio profitebatur. (*Legend. Aurea, De Nat. Dom.*)

² Bethleem Ephrata, nequaquam minima es ex principibus Juda.

³ Et stravit Joseph asinam, et fecit eam conscendere super asinam. (*Protev. Jac.*)

⁴ Dixit Maria ad Joseph : « Duos populos video ante me, unum fletum et alium gaudentem. » Quæ verba cum putaret Josephus superflua...

patriarche ne comprit point ces paroles. Peut-être les appliqua-t-il au contraste formé par l'aisance orgueilleuse des riches voyageurs, qui trouvaient sur leur passage les douceurs d'une somptueuse hospitalité, et l'indigence des obscurs étrangers, obligés comme lui d'aller chercher dans la campagne un modeste et pauvre asile. L'âme simple et résignée de Joseph repoussait jusqu'à l'ombre de la plainte, et il désapprouvait et blâmait le reproche de sa divine épouse. En ce moment il aperçut devant lui un jeune adolescent dont les vêtements étaient blancs comme la neige. Cet inconnu lui expliqua le sens mystérieux de la Vierge. « Le peuple qui est dans les larmes, dit-il, c'est le peuple juif, parce que la main du Seigneur va se retirer de lui; le peuple qui est dans la joie, c'est la multitude des nations que la lumière d'en haut vient visiter. »

Ils rencontrèrent alors une grotte qui servait d'asile aux animaux des campagnes après le labeur quotidien. Joseph fit arrêter l'ânesse. Marie, en étant descendue, entra dans la caverne, que les derniers rayons du jour déjà sur son déclin avaient laissée dans l'obscurité. A peine la Vierge y eut-elle mis le pied, que la grotte fut tout illuminée par sa présence, comme à l'heure où le soleil répand sur la nature ses feux étincelants. Ainsi s'accomplissait l'oracle d'Isaïe : « Le peuple qui était assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour eux ¹. »

apparens ei juvenis in veste splendida interpretatus est, dicens eam vidisse populum Judaëorum flentem et populum gentilem gaudentem. (Vinc. de Beauv., c. 87.)

¹ Et inveniens ibi speluncam, etc. ((*Protév. Juv.*) — Sed in ingressu Mariæ cepit tota splendescere quasi hora esset ibi diei sexta. Nec defecit illa lux die vel nocte. (Vinc. de Beauv.) — Populus qui sedebat in tenebris vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est eis. (Isaïe, ix, 2.)

L'intérieur de la caverne était déjà occupé par un bœuf, que des pères y avaient amené pour y passer la nuit ¹.

Ce fut en cette compagnie que la Vierge mit au monde, sans douleurs, son premier-né, le Fils de Dieu. Elle l'enveloppa de pauvres langes, l'étendit dans la crèche de l'étable, sur un peu de paille fraîche ² que les pasteurs y avaient déposée. Le bœuf et l'âne, s'approchant, le réchauffaient de leur haleine ³, et les anges formaient autour du Dieu enfant une invisible cour. Marie, ayant pris une pierre, la recouvrit de paille, et la déposa en forme d'oreiller sous la tête de son Fils. « La foi de nos pères, ajoute saint Bonaventure, nous a conservé ce monument de la pauvreté d'un Dieu ⁴.

Dans les campagnes voisines de l'étable, près de la tour d'Eder ⁵, où Jacob avait fait paître ses troupeaux, des bergers veillaient à la garde de leurs brebis. Vers le milieu de la nuit, l'ange du Seigneur leur apparut; ils furent environnés d'une grande lumière, et l'ange leur dit : « Voici que je vous annonce une grande joie : aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur. Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé

¹ Pierre Comestor dit que Joseph l'avait amené avec lui dans ce voyage. (Cf. Vincent. Belv., lib. VII, *Spec. Hist.*, c. 87.)

² Cette paille fut, dit-on, recueillie dans la suite par l'impératrice Hélène. (Voy. *Légende Dorée*, chap. *De la Nat. de N.-S.*)

³ *Fleurs des Saints*, Naiss. de N.-S. — Bos et asinus, flexis genibus, Deum adoraverunt. (*Leg. Aur.*)

In præsepi reclinatur,
Calor quoque membris datur
Bovis ministerio.

(*Ex Missali ambianensi. De Balinghem.*)

⁴ Saint Bonavent, *Medit. in vit. Christi*, c. 8.

⁵ *Ibid.*

de langes et couché dans une crèche. » Les bergers se dirent l'un à l'autre : « Allons à Bethléem, voyons la vérité de ces paroles. » Ils allèrent donc en hâte, et ils trouvèrent Marie avec Joseph, et l'enfant couché dans cette pauvre crèche, devenue, disent les *Fleurs des Saints*, la chaire de la philosophie céleste, d'où le Verbe par son silence enseignait le monde ¹.

Cette nouvelle se répandit bientôt parmi les bergers dans les champs. D'anciens noëls, monuments de simplicité et d'enthousiasme, nous représentent ces bandes de gais pèlerins courant à l'étable, et se demandant s'ils pourront encore voir ces merveilles :

Où est-il, le petit nouveau-né ?

Le verrons-nous encore ² ?

Qui n'a pas été bercé sur les genoux de sa mère par l'un de ces vieux airs si aimés des échos de nos cathédrales ? Qui ne retrouve dans ses souvenirs d'enfance les récits de la veillée de Noël autour de l'âtre où brûlait le tronc noueux d'un chêne ? En cette nuit, les églises étincellent de mille feux ; la lumière des lampes et des flambeaux déborde jusque sous le portique. La vue de cette clarté, qui rend plus vive encore la décoration de la maison de Dieu, rappelle le mot de Clovis entrant le même jour, à la même heure, dans la basilique de Reims, où il devait être régénéré ³ : « Mon père, s'écrie le Sicambre, ébloui et agité d'une émotion inconnue, est-ce là le royaume que vous m'avez promis ? »

¹ Luc, 11, 7-17. — *Fleurs des Saints*, loc. cit.

² Refrain d'un vieux noël. (*Collect. des Noëls franc.*, goth.)

³ Dom Guéranger, *Temps de Noël*.

Une bergère gentille, etc.



L'Adoration des Bergers.

» — Non, mon fils, répond saint Remi, ce n'est que l'entrée du chemin qui doit y conduire. »

Cette nuit de Noël, qui éclaira la naissance des Francs à la lumière de la foi, a toujours été aimée de la France comme une fête de famille. Noël était le cri de joie de nos pères : c'était aux cris de Noël qu'ils saluaient l'avènement des rois ; c'était aux cris de Noël qu'ils plantaient sur les tours ennemies la bannière des lis. Les ballades de Noël étaient populaires, on les chante encore dans nos hameaux.

L'une de ces fraîches compositions ¹ en l'honneur de l'Enfant-Dieu et de sa Mère nous représente une gentille pastourelle qui se rend, vigilante et matinale, à la garde de ses agneaux. L'ange lui révèle aussi la naissance du Roi des rois, et la convie à visiter la Vierge-Mère. D'autres légendes ², par une touchante image, nous montrent le Dieu de la nature recevant les présents de quelques pauvres bergers. Ils apportent à sa crèche les fruits de leurs champs, le lait et la toison de leurs brebis. Marie dut accueillir ces dons de l'indigence offerts au Roi des cieux et en conserver le souvenir dans son cœur. En cette même nuit, non loin de l'étable, les vignes d'Engaddi, qui produisent le baume, poussèrent leurs rejetons précieux, et les campagnes exhalèrent les plus suaves parfums ³. C'est ainsi que le berceau du Fils de Marie était couvert de fleurs, et que les parfums assyriens naissaient d'eux-mêmes sous ses pas ⁴.

¹ Recueil déjà cité.

² Ibid.

³ In hac nocte vineæ Engaddi, quæ proferunt balsamum, floruerunt, fructum protulerunt et liquorem dederunt. (*Legend. Aur.*, De Nat. Dom.) Cf. *Christlich Kunst-symbolik und Ikonographie*, p. 193.

⁴ Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.

..... Assyrium vulgo nascetur animum.

(Virgil. *Pollio*, v. 23, 26.)

Une vaillante tribu d'Arabes, avertis dans leurs montagnes, par les bergers, des merveilles de l'étable de Bethléem, vinrent eux-mêmes faire en quelque sorte hommage de fidélité à ce roi naissant. « En grande foi et simplicité, disent les chroniqueurs, ils reconnurent dans l'Enfant-Jésus le Dieu Sauveur attendu par les patriarches, et dont l'espérance s'était conservée au désert. » Ils reprirent le chemin des solitudes, emportant dans leurs cœurs le souvenir de Marie et du Dieu son Fils. Le soir, quand les caravanes faisaient halte au pied de quelque palmier solitaire, l'Arabe qui les guidait racontait cette miraculeuse histoire aux voyageurs d'Égypte, ou aux opulents marchands assyriens qui venaient échanger les riches étoffes de leur pays pour l'or et les parfums d'Arabie. Il se prosternait ensuite devant une image qui représentait l'Enfant-Jésus assis sur les genoux de l'Immaculée Vierge, demandant au Dieu qui tient en ses mains les tempêtes et qui range parmi ses armées les bataillons des astres, de lui rendre les étoiles et les vents favorables. Cette douce image de Jésus et de Marie fut sculptée contre une des colonnes de leur maison sacrée (*cuaba*), où on la voyait encore du temps de Mahomet, et Jésus fut mis solennellement au nombre des divinités que révéraient les trois Arabes.

Cependant, à Rome, le temple éternel de la Paix s'écroula sur ses jeunes fondements, pour annoncer à la capitale du monde que, dans une contrée inconnue de son vaste empire, une vierge venait de donner le jour à un faible enfant dont le royaume n'aurait point de fin ¹.

Jam mella de scopulis fluitant,
 Jam stillat illex arido
 Sudans amomum stipite,
 Jam sunt myricis balsama.

(Prudence, Hymn., VIII Cal. januar.)

¹ C'est sur l'emplacement du temple de la Paix que fut depuis élevée l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. (*Legend. Aur.*, De Nat.)

Le jour de la naissance du Sauveur, dit Jacques de Voragine ¹, fut annoncé à la terre par l'apparition des trois soleils à l'orient. Ces trois globes lumineux s'élevèrent ensemble pendant quelques heures sur l'horizon, jusqu'à ce que, venant à confondre leurs rayons et leur gloire, ils ne formèrent plus qu'un seul disque dont la splendeur illumina les airs. Les trois messes que l'Église a conservées pour le jour de Noël avaient pu accréditer cette tradition légendaire dans l'esprit des peuples; quoi qu'il en soit, le fait est rapporté par Eusèbe dans son *Histoire Ecclésiastique* ², et interprété diversement par les chroniqueurs, qui y voient figurée ou la Trinité, dont une des personnes se faisait homme sans altérer son indivisible unité, ou la réunion, dans le Fils de Marie, du corps, de l'âme et de la divinité.

~~Mais~~ c'était au milieu de Rome que l'avènement du Messie devait être surtout proclamé : Auguste était monté aussi haut qu'il est possible à l'homme ³. Le sénat, cette assemblée de rois, était devenu le premier de ses courtisans; pour attacher une nouvelle gloire à son manteau de pourpre, il avait voté au César auguste et immortel une statue dans les temples et l'encens réservé au culte des dieux. Le sage empereur, comprenant qu'il n'était qu'un homme, refusa des honneurs usurpés. Il fit appeler une de ces sibylles aux décisions desquelles les maîtres du monde soumettaient quelquefois les plus importantes affaires. Seul avec la Pythonisse dans un appartement reculé du

¹ In ipsa die tres soles in oriente apparuerunt, qui paulatim in unum corpus solare redacti sunt per quod signabatur... etc.

² In *Historia Scholastica* dicitur quod non in ipso die Nativitatis tres soles apparuerunt, sed ante per aliquod tempus : scilicet post mortem Julii Cæsaris; quod etiam Eusebius in *Chronica* asserit. (*Ley. Aur.*, *ibid.*)

³ Voyez la note E à l'appendice.

palais, il lui demanda s'il devait naître dans la suite des âges un homme plus grand que lui. Ce jour était précisément celui de la naissance du Seigneur. La sibylle, attentive, consultait d'antiques oracles pour satisfaire la curiosité impériale, lorsque, vers midi, le disque du soleil parut entouré d'un cercle d'or, au milieu duquel on distinguait une vierge éblouissante de gloire, assise sur un autel ; elle tenait un jeune enfant, qu'elle penchait avec amour sur son sein. La sibylle montra cette vision au César, étonné. Pendant qu'il la considérait attentivement, une voix inconnue ébranla les murs du palais, et on entendit ces paroles : « C'est ici l'autel du Roi des cieux ¹. » Alors les cheveux de la prêtresse se hérissèrent, l'inspiration gonfla sa poitrine ; se dressant en face de l'empereur avec une majesté surhumaine, elle lui dit : « Puissant César, cet enfant est plus grand que toi, c'est lui qu'il faut adorer. » Auguste tomba à genoux, plein d'une indicible terreur ; il offrit de l'encens à l'enfant céleste, et défendit qu'on lui donnât jamais à lui-même le nom de Dieu ².

La chambre secrète du palais des empereurs où se passait cette scène est devenue l'église d'*Ara Cœli* (autel du ciel) en l'honneur de la très pure Vierge. Deux des colonnes, faites avec les éperons des vaisseaux d'Antoine pris à Actium, supportent maintenant la voûte d'un édifice dédié à Marie ³. La fille de David a triomphé des fils des Césars.

¹ *Hæc ara est Dei cœli.* — Cette parole est d'autant plus remarquable, que l'église bâtie sur ce lieu s'appelle encore maintenant l'église d'*Ara-Cœli*. Vinc. Belv. — Jac. de Vorag.

² Les heures enluminées du moyen-âge avaient presque toujours ce sujet représenté parmi leurs miniatures. Les peintres verriers pourraient y trouver une belle page pour l'histoire de la Vierge.

³ Voyez M. Chavin de Malan, *Vie de S. François d'Assise*.

« Or, lorsque le Dieu et le temple, Jupiter et l'édifice capitolin eurent cessé d'être, quelques moines se mirent à l'œuvre; ils apportèrent du Quirinal des blocs de marbre du temple de Romulus, et en firent un escalier de cent vingt-quatre marches, qui montait jusqu'au faite du Capitole; puis au-dessus de ces majestueux gradins ils relevèrent les colonnes qu'ils avaient trouvées çà et là gisantes parmi les ruines; l'une d'elles avait soutenu la voûte de la chambre des empereurs, et assisté, muet témoin, aux orgies de Néron et de Tibère. Désormais elle ne devait plus entendre que de pieux cantiques, car tous ces glorieux vestiges des temples et des palais de l'antiquité devinrent l'ornement d'une église, que les moines placèrent sous l'invocation de la Vierge, et à laquelle ils donnèrent le nom d'Autel du Ciel, *Ara Cæli*.

• L'église d'*Ara Cæli* est une des vingt grandes abbayes de Rome; elle appartient aux Franciscains; on y conserve l'autel rustique, qui, suivant la tradition, fut consacré par saint Anacleto, et dont la petite coupole est soutenue par des colonnes d'albâtre oriental.

• Chaque année, à l'époque de Noël, on expose à l'*Ara Cæli* la statue de l'enfant Jésus (*il santissimo bambino*), vêtue de soie et de dentelles, suivant les habitudes d'ornementation qui sont dans les mœurs italiennes.

De pieux exercices accompagnent toujours cette gracieuse solennité, où le sermon est prononcé par un enfant; car c'est la fête des enfants. Il y a un charme infini dans la pureté de cette voix qui enseigne la vérité aux docteurs, comme l'Enfant-Jésus dans le temple, et dans l'incertitude même de ces inflexions où tout respire l'innocence et la candeur. Les rits italiens, disait Mabillon, ne répondent pas toujours à la gravité de la religion : *non satis fortasse ad gravitatem religionis compo-*

sitos ¹. Cette observation peut être juste pour cet emploi des décors et du luminaire, passé dans les mœurs italiennes, qui donne quelquefois à leurs églises l'aspect des théâtres ; mais il y a aussi des usages traditionnels qui vont bien à la sublimité de la religion, et celui des fêtes de Noël à l'*Ara Cœli* me semble de ce nombre ². »

Du cristal ou de l'or que notre cœur émane,
Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant ³.

La première des églises de Rome dédiées à la Vierge porte encore aujourd'hui le titre de Fontaine d'Huile ⁴, *Fons Olei*. Elle fut consacrée par saint Calixte, dès le III^e siècle, dans l'ancienne *Taberna meritoria*, lieu célèbre chez les auteurs païens eux-mêmes par le prodige que nous allons raconter.

Le livre d'Or, qui renfermait les destinées de Rome, contenait cette prédiction : « Quand l'huile jaillira de la fontaine, on verra paraître le Sauveur ⁵. » Le jour même où, dans la crèche de Bethléem, la Vierge Marie mit au monde son divin Fils, on vit à Rome une des fontaines qui arrosaient la ville ne porter au Tibre que des flots d'une huile pure et limpide. Durant vingt-quatre heures, la source miraculeuse coula en abondance, et ne tarit qu'avec la fin de cette journée de bénédiction. En mémoire

¹ Mabillon, *Musæum Italicum*. On sait la part qu'il faut faire des influences de climat, d'habitudes, d'éducation, dans un auteur, pour juger sainement de ces sortes d'appréciations. Que le génie méridional, aisé, vif et facile, ne s'accommode pas de la réserve compassée, froide et monotone, des peuples du Nord, il n'y a là qu'un fait d'esthétique facile à comprendre.

² *Rome Chrétienne*, par M. Eugène de la Gournerie, tom. I, page 270.

³ M. de Lamartine. *Harmonies*.

⁴ Dom Guéranger, *Temps de Noël*. Voy. aussi *Rome Chrétienne*, par M. Eugène de la Gournerie.

⁵ *Quando eruperit fons olei, nascetur Salvator.* (*Leg Aur.*, *ibid.*)

de cet événement, les chrétiens élevèrent l'église dont nous venons de parler, et qui porte le nom de Sainte-Marie du Tibre.

La nuit de Noël, qui vit éclore le rejeton divin de la tige de Jessé, a été célébrée dans les annales de tous les peuples chrétiens par les plus poétiques légendes. Dans les climats du nord de l'Europe on a fait épanouir des fleurs au milieu des frimas et des neiges pour réjouir la naissance de l'Enfant-Dieu. Ce n'est pas sans attendrissement que dans les chroniques d'Angleterre, l'île antique des saints, aujourd'hui dépouillée de sa couronne de naïves traditions et de gracieux souvenirs par un protestantisme glacé, nous lisons ce trait des âges de foi :

Au monastère de Glasgow, fondé en 727 par Inès, roi de Wessex, la nuit de Noël voyait chaque année se renouveler le même prodige. Il y avait dans le cimetière de l'abbaye un buisson d'aubépine, qui couvrait de ses rameaux la tombe des pieux moines dont l'âme était passée à une vie meilleure. Pendant toute la durée de l'hiver le buisson demeurait, comme les autres arbustes, dépouillé de feuilles et de fleurs, enseveli sous la neige et la glace, battu par les vents du nord et courbant ses branches arides au souffle des tempêtes. Mais dans la nuit de Noël il retrouvait sa vigueur et sa sève printanières, secouait son linceul de frimas, et se parait, comme au retour des zéphirs, de ses guirlandes de fleurs et de son agréable verdure. « Sans doute, continue le légendaire, comme ce lieu est le premier du royaume où la foi de Jésus-Christ a été plantée et arborée, notre Seigneur a voulu que la mémoire en fût conservée avec une démonstration toute particulière et miraculeuse, et que ce buisson fût mystérieux comme celui de Moïse ¹. »

« Or, au huitième jour, dit la *Mer des Histoires*, fut l'enfant

¹ *Chroniques générales de l'ordre de Saint-Benoît*, par Dom Martin, Rethelois. — Centurie 3^e, chapitre 1.

circocis selon la coutume de la loi, et appelé Jésus, lequel nom était prédit par l'ange, quand il annonça telle nouvelle. »

Alors, dit saint Bonaventure ¹, le sang du Rédempteur commença à couler avec ses larmes. Les pleurs de Marie se mêlèrent à ceux de ce divin Fils, « qui se tenait debout sur le giron d'icelle, mettait sa petite main à la bouche et au visage de sa mère, comme la priant par signe de ne pas pleurer ; car celle qu'il aimait si tendrement, il la voulait voir cesser de pleurer. Semblablement, de son côté, cette douce mère, de qui les entrailles étaient totalement émues par la douleur et les larmes de son enfant, le consolait par le geste et les paroles. Et de vrai, comme elle était moult prudente, elle entendait bien la volonté d'icelui, quoiqu'il ne parlât point encore. Et elle disait : Mon fils, si vous me voulez voir cesser de pleurer, cessez vous-même ; car je ne puis, vous pleurant, ne point pleurer aussi. Et alors, par compassion pour sa mère, le petit enfant désistait de sangloter. La Mère lui essuyait alors les yeux, et aussi les siens à elle, et puis elle appliquait son visage sur le visage de son fils, l'allaitait et le consolait de toutes les manières qu'elle pouvait. »

Telle fut la première immolation de l'Emmanuel. Il s'offre avec douceur à l'instrument cruel qui doit lui imprimer une marque de servitude. Marie voit avec désolation les détails de cette dure cérémonie ; elle ne peut ni fuir ni considérer son fils dans les angoisses de cette première douleur. Il faut qu'elle entende ses soupirs, ses cris plaintifs, qu'elle voie ses larmes couler en abondance, qu'elle s'associe enfin à chacune de ses souffrances, par le douloureux retentissement qu'elles avaient dans son cœur maternel ².

¹ *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur.*

² Dom Guéranger. *Le temps de Noël* (Année liturgique), p. 442.

Les mœurs septentrionales avaient fait éclore d'étranges légendes sur le temps de Noël. Le pouvoir de l'Enfant-Dieu, l'éclat de ce soleil levant à l'orient consolait les longues nuits du Nord, et en chassait les malignes influences. Le grand poète anglais Shakspeare s'est rendu l'interprète de ces naïves croyances¹ : « On prétend, écrit-il, que toujours quand vient cette saison où se célèbre la naissance du Sauveur, l'oiseau de l'aube chante aussi longtemps que la nuit dure, et alors, assure-t-on, aucun esprit n'ose errer dans l'air. Les nuits sont saines, les planètes n'ont point de mauvaises influences, aucune fée ne s'empare de l'homme, aucune sorcière n'a le pouvoir de charmer. Tant est béni et plein de grâces ce temps de l'année ! »

¹ *Hamlet*, acte 1, scène 1, — Shakspeare.

It faded on the crowing of the cock.
 Some say that ever'gainst that season comes
 Wherein our Saviour's birth is celebrated,
 This bird of dawning singeth all night long :
 And then, they say, no spirit dares stir abroad.
 The nights are wholesome ; then no planets strike,
 No fairy takes, nor witch hath power to charm :
 So hallow'd and so gracious is the time !



CHAPITRE IX

Origine des Mages. — La montagne de la Victoire. — L'étoile merveilleuse. — Arrivée des Mages à Jérusalem. — Leur entretien avec la Sainte Vierge, d'après saint Ephrem.

*Hymnis, laudum præconiis
Deum cole, Colonia,
Trium regum reliquiis
Ditata, Dei gratia.*

Fais entendre des chants d'allégresse, noble cité de Cologne, enrichie, par la grâce de Dieu, des reliques des trois rois de l'Orient.
(*The. Hymnolog.*, t. I, p. 278.)

Aux lieux mêmes où commence le jour, dans les régions voisines de l'Océan, disent les légendes ¹, vivait une race d'hommes descendue des patriarches. Ces lointains habitants de la terre avaient emporté dans leur exil un livre mystérieux dont l'origine remontait jusqu'à Seth, fils d'Adam. Il y était prédit qu'une étoile merveilleuse brillerait dans les cieux pour annoncer la naissance d'un Sauveur ; et qu'au berceau de ce Dieu les fils de l'Orient porteraient avec leurs hommages le tribut et les dons de leurs pays. Religieux observateurs des lois de ce code inspiré, les descendants de Seth avaient choisi parmi eux douze sages, qui devaient attendre l'apparition de l'astre promis et le signaler à la terre. Ils portaient le nom de *Mages*, qui signifiait dans leur langue, dépositaires de la science ². Héritaires dans une famille, leurs fonctions se perpétuèrent

¹ Vincent. Belvac., De cultu et religione Magorum, *Specul. Hist.*, I, VII, c. 92.

² Magus idem est quod sapiens. Nam magus hebraice scriba, grace propheta, latine sapiens dicitur. (*Leg. Aur.*, De Epiph.)

jusqu'aux temps marqués par les oracles. Etablis au pied d'un mont fameux qu'on avait appelé montagne de la Victoire, chaque année, après l'époque où les gerbes tombent sous la faucille des moissonneurs ¹, trois d'entre eux montaient jusqu'à la cime. Ils s'arrêtaient près d'une caverne pleine de mystères, entourée au dehors d'arbres séculaires, qui la protégeaient de leur ombre. Une fontaine sacrée, dont les eaux avaient des propriétés merveilleuses, l'arrosait à l'intérieur. Après y avoir fait diverses ablutions, les Mages adoraient en silence la majesté du Seigneur ², et continuaient à observer le cours des astres pour découvrir enfin l'étoile si longtemps attendue.

La nuit même de la naissance du Sauveur, dit saint Jean Chrysostome ³, ou, selon d'autres écrivains, deux années auparavant, trois Mages veillaient et priaient, suivant la coutume de leurs pères, sur le mont de la Victoire. Ils se nommaient Gaspar, Melchior et Balthazar ⁴, tous trois, jeunes encore, mais déjà vénérables par leur science profonde et leur expérience prématurée. Tout à coup ils aperçurent, descendant de la voûte du ciel, une étoile d'une grandeur extraordinaire, qui paraissait s'approcher d'eux. A mesure qu'elle avançait, ils distinguaient au milieu de ses rayons un enfant d'une ravissante beauté, qui portait sur sa tête, dans une auréole de lumière, la forme d'une croix ⁵. En même temps ils entendirent ces paroles :

¹ Post messem ascendebant in montem. (Vinc. Belv.)

² Orabant et laudabant in silentio Deum. (*Id.*, *ibid.*)

³ Cité par la *Légende Dorée*. (*De Nativ. Dom.*)

⁴ On trouve ces noms dans le bréviaire de Mersbourg. Pierre Comestor, dans son *Histoire Ecclésiastique*, les cite de même. Dans une peinture du XI^e siècle, citée par d'Agincourt, pl. 93, on lit le nom de chaque Mage écrit à côté de sa figure.

⁵ Super cujus capite crux splendebat. (*Leg. Aur.*)

« Allez au-pays de Juda ; là vous trouverez le Roi qui vous a été promis, et qui vient de naître. »

Descendant aussitôt de la montagne, ils se mirent en marche, » et l'étoile les précédait ¹. » Montés sur les dromadaires de Madian ou d'Épha ², ils apportaient au Dieu-Enfant les richesses de leur patrie. C'est ainsi qu'ils traversèrent les déserts et les vastes régions qui les séparaient de Jérusalem, le centre du monde, disent naïvement les chroniqueurs ³.

Le Seigneur, qui les conduisait, leur donnait des ailes ; sa providence attentive ne laissa jamais l'eau tarir dans les outres ni les provisions manquer dans leurs coffres ⁴. Après treize jours de marche, suivant ceux qui veulent que l'étoile leur soit apparue la nuit même de Noël, ou, selon d'autres chroniqueurs, après un voyage de deux ans, ils entrèrent enfin dans la capitale de la Judée.

Là, s'adressant aux enfants d'Israël :

« Où trouverons-nous, leur dirent-ils, le roi des Juifs qui vient de naître ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus avec des présents pour l'adorer.

» A cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé, et la ville de Jérusalem avec lui. Rassemblant donc les princes des prêtres et les scribes, il leur demandait où devait naître le Christ. Ceux-ci lui répondirent : Dans la ville de Bethléem ; car il a été écrit par le Prophète : Bethléem, terre de Juda, tu seras grande

¹ Et stella antecedebat eos. (Matth., II.)

² Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha. — Super dromedarios venerunt, dicit Hieronymus, quod sunt animalia velocissima, etc. (*Leg. Aur.*)

³ Quæ in melio mundi dicitur sita. (Id.)

⁴ Nec cibus nec potus defecit in per's eorum. (Vinc. Belv., loc. cit.)

parmi les cités de Juda, parce que de toi sortira le chef qui conduira Israël, mon peuple.

» Hérode, ayant alors appelé en secret les Mages, apprit d'eux le temps où l'étoile leur était apparue, et, les envoyant, il leur dit : Allez, informez-vous avec soin de cet enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites le moi savoir, pour que j'aie aussi moi-même l'adorer. Après cette réponse du roi, ils sortirent ; et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'elle se reposât sur l'étable où était l'Enfant. Ravis de joie, ils entrèrent dans la pauvre demeure, où ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Ouvrant ensuite leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe ¹. »

A la vue de cette magnificence, ajoute saint Éphrem, auquel nous empruntons l'entretien suivant ², Marie dit aux Mages :

— Puissants étrangers, à qui offrez-vous ces richesses ? Pourquoi êtes-vous entrés dans cette pauvre retraite ? Qui vous a fait quitter les pays de l'Aurore, pour venir déposer ces trésors aux pieds d'un enfant ?

LES MAGES. — Mais cet enfant, votre fils, est le Roi du monde, et tout obéit à son empire.

MARIE. — Eh ! quel roi eut jamais une crèche pour berceau, pour demeure une étable ? Où sont le diadème et le trône de ce petit enfant ? Que voyez-vous en lui qui annonce la royauté ?

LES MAGES. — Cet enfant, votre fils, ô Vierge, est l'Ancien des jours, le Monarque des siècles. Il s'est fait petit, parce qu'il

¹ Matth. cap. II.

² S. Ephrem Syri canticum 11, de Maria et Magis (*Collect. Patrum*). Ce morceau, que nous n'avons pu qu'abrégé, est plein d'une simplicité touchante unie à la grâce des expressions et des images.

aime les petits et les pauvres ; cependant les rois inclineront devant lui leur couronne et l'adoreront.

MARIE. — Comment ces mystères vous ont-ils été révélés aux extrémités du monde ? Qui vous a appelés du fond de l'Orient ?

LES MAGES. — Une étoile extraordinaire, plus grande que tous les autres astres, nous est apparue ; elle nous a annoncé que notre Roi venait de naître ; nous avons marché à sa lumière, c'est elle qui nous a conduits.

MARIE. — Nobles étrangers, ne parlez point en ce pays de royauté ni de grandeur. Jérusalem est changée en un fleuve de sang ; tous les grands périssent ; je crains qu'Hérode, entendant parler d'un roi qui vient de naître, ne tire son glaive, et ne coupe cette tendre fleur avant qu'elle ait porté son fruit de vie ¹.

LES MAGES. — Ne craignez point, ô Vierge, la fureur d'Hérode : votre fils est au-dessus des puissants et des forts ; il renversera son trône pour fonder lui-même un empire éternel.

MARIE. — Sages étrangers, Dieu vous a fait connaître les secrètes merveilles de sa bonté avant la naissance de ce fils ; l'ange du Seigneur m'a appris qui il est, et m'a dit que son règne n'aura point de fin.

LES MAGES. — Cet ange est sans doute le même qui a conduit près de nous l'étoile miraculeuse, et qui nous a fait entendre sa voix.

MARIE. — Allez donc, glorieux fils de l'Orient, annoncer à votre patrie la naissance du Fils de Dieu !

LES MAGES. — O Vierge, puissent la bénédiction et la paix

¹ Timeo ne gladium stringat, quo præcidat dulcem botrum adhuc immaturum.

de votre enfant divin nous accompagner dans notre retour vers les rivages de l'Aurore ! et, lorsque son empire sera manifesté au monde, puisse-t-il venir visiter notre pays !

Marie ajouta : « Que la Perse se réjouisse en apprenant ces merveilles ! que l'Assyrie tressaille d'allégresse à votre retour ! Quand le règne de mon fils s'étendra sur le monde, un de ses envoyés ira chez vous planter son étendard. »

Les Mages quittèrent alors l'enfant et sa mère. Ils saluèrent d'un dernier regard la pauvre étable où reposait le Roi des cieux, et reprirent par mer ¹ le chemin de leur pays, parce qu'un ange leur avait défendu d'aller retrouver Hérode à Jérusalem. Revenus à la montagne de la Victoire, ils racontèrent tout ce qu'ils avaient vu dans leur lointain pèlerinage, et s'appliquèrent avec un zèle plus grand encore à servir Dieu. Près de quarante années plus tard, saint Thomas, étant parvenu jusque dans leurs provinces, versa l'eau du baptême sur le front vieilli des trois Mages, qui l'aidèrent encore à instruire leurs frères dans la foi. Ainsi fut accomplie la promesse de Marie ². Après cet heureux événement, ils s'endormirent dans la paix du Christ.

Leurs précieuses reliques, recueillies d'abord par l'impératrice Hélène, furent transportées à Constantinople, d'où le saint évêque Eustorge les apporta à Milan. Mais l'empereur Henry d'Allemagne, s'étant emparé de cette ville, les envoya comme un riche présent à Cologne, sur le fleuve du Rhin, où la piété des fidèles les conserve encore avec la plus grande vénération ³.

¹ Voy. le chap. *Persécution d'Hérode*.

² *Leg. Aur.* (Epiphan.)

³ *Ibid.*

CHAPITRE X

Les tourterelles et les colombes. — Purification de la Vierge Marie au Temple. — Le saint vieillard Siméon. — Anne la prophétesse. — Légende du cierge de la châtelaine.

*O felix puerpera !
Nostra pians scelera,
Jure matris impera
Redemptori.*

« La femme qui aura mis au monde un fils, disait la loi de Moïse¹, demeurera quarante jours sans approcher du Temple.

» Et le temps de sa purification étant écoulé, elle offrira au Seigneur un jeune agneau en holocauste, avec deux tourterelles ou deux colombes. »

Les familles que la pauvreté avait visitées ne présentaient point d'agneau et ne faisaient que la dernière offrande. Ce fut celle de Marie.

Quelques petits oiseaux enlevés avant le temps à l'aile de leur mère allaient ainsi devenir la rançon du Fils de l'Éternel.

L'imagination pieuse du moyen-âge cherche, dans les habitudes et les mœurs de la colombe et de la tourterelle, la raison de cet insigne privilège. « La tourterelle, dit le légendaire², aime les cimes élevées, son chant est un gémissement ; elle annonce l'arrivée des beaux jours. Emblème d'une vie chaste, elle

¹ Levit., c. XII, 4, 6, 8.

² Alta petit turtur, cantando gemit, veniens ver
Nunciat, et caste vivit, solusque moratur.

Pullos nocte fovet, morticinumque fugit.

(*Leg. Aur., De Purificat. B. M. V.*) — (Ed. Claud., de *Rota. Lugd.*)

cherche la solitude ; dans la fraîcheur des nuits elle réchauffe doucement ses petits sous ses ailes.

« La colombe ¹ recueille la graine échappée au laboureur, elle vole toujours en troupe et fuit la corruption. Douce et sans fiel, elle s'attache à sa compagne, et ne perd qu'avec de tendres gémissements l'objet de son amour. »

Tels sont les paisibles otages que la fille de David vint offrir aux prêtres. « Elle entra donc dans le Temple ² avec saint Joseph, portant entre ses bras son doux Fils, ce trésor céleste, toute la richesse et le bonheur du monde. Se prosternant en la présence divine, elle éleva ses yeux et son cœur à Dieu, et lui dit avec une humilité touchante : « O Père éternel, créateur du monde, voici votre Fils unique et bien-aimé, que vous avez voulu rendre mon fils : je vous le présente maintenant pour accomplir votre volonté sainte. » Elle remit ensuite au prêtre les cinq sicles que la loi commandait, et racheta ainsi son précieux fils, notre Rédempteur, qui avec cinq plaies devait racheter tous les enfants d'Adam.

Marie offrit alors les deux tourterelles ou les deux petits de colombe, présent de la pauvreté. Cependant, demandent les chroniqueurs ³, la divine Vierge n'avait-elle pas reçu les trésors des Mages ? Ces rois de l'Orient n'avaient-ils pas déposé à ses pieds l'or de Saba, les parfums de l'Arabie ⁴ ? Sans doute, ré-

¹ Proprietates vero columbæ his versibus notantur :
 Grana legit, volitat sociata, cadavera vitat.
 Felle caret, plangit, sociumque per oscula tangit.
 Petra dat huic nidum, fugit hostem in flumine visum.
 Rostro non lædit geminos, pullos bene nutrit.

(*Ibid.*)

² *Fleurs des Saints.*

³ Albert-le-Grand, *De Laud. B. M. V. — Leg. Aur.*

⁴ Reges Arabum et Saba dona adducent.

pond l'archevêque de Gênes, de tels adorateurs ne pouvaient offrir de médiocres présents à un tel enfant ; mais de pieux auteurs ont écrit que Marie avait distribué aux pauvres, les meilleurs amis de son Fils, les trésors des illustres étrangers. Ainsi un Dieu enveloppé de langes, dans une étable abandonnée, aurait commencé à prêcher par son exemple le précepte de l'aumône aux riches et aux puissants du monde.

Il y avait à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Il était parvenu à une extrême vieillesse. La loi de Dieu faisait ses délices ; il la méditait sans cesse. Un jour, dit Nicéphore Calixte, en lisant Isaïe il tomba sur ce passage : « Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils ¹. » Dans son étonnement il effaça le nom de vierge, jusqu'à trois fois, de cette prophétie surprenante, et mit en son lieu celui de femme ; et toutes les trois fois, reprenant son livre, il trouva le nom de vierge si bien écrit, qu'il ne paraissait pas qu'il l'eût ôté de la place, excepté la troisième fois, qu'il le vit écrit en caractères d'or, ce qui lui fit demander à Dieu de connaître un mystère si inconcevable ².

Alors un ange lui apparut, et lui dit que le Seigneur lui ferait voir l'accomplissement de l'oracle ; que ses yeux ne se fermentaient point à la lumière avant d'avoir contemplé la Vierge-Mère et le salut du monde ³.

Plein d'espérance, il attendait, renfermé dans le Temple, le jour de la miséricorde de Dieu. Les femmes des Hébreux y venaient apporter les fruits de leur fécondité, le grand-prêtre les bénissait et recevait leur offrande. Tout à coup Siméon aperçoit,

¹ Ecce Virgo concipiet et pariet filium.

² Nicéphore Calixte. — S. Egésippe, cité par le P. Nau, *Voyage en Terre-Sainte*.

³ *Les Fleurs des Saints* racontent aussi le même fait.



Purification de la Sainte Vierge.

entourée d'une auréole lumineuse, une jeune fille d'Israël portant dans ses bras un tendre enfant. Les rayons éclatants qui s'échappent de ce centre glorieux ne sont visibles qu'à ses regards ; les autres assistants n'en paraissent point émus. Il ne peut se méprendre à ce prodige ; il reconnaît le désir de sa vieille, la lumière de ses yeux, le repos de son cœur ¹. S'approchant donc dans un transport d'amour et de joie, il se prosterna la face contre terre et adora le Dieu du Sinaï sous les traits d'un faible enfant ; puis, suppliant la Vierge de le lui laisser prendre entre ses bras, l'heureux vieillard souleva en tremblant son Sauveur. Alors s'échappa de son cœur ce cantique ², qu'un légendaire compare avec bonheur au chant d'un cygne divin.

« Maintenant, s'écria-t-il, maintenant, Seigneur, vous laisserez partir votre serviteur en paix. »

» Car mes yeux ont contemplé le Sauveur ; que vous avez préparé pour tous les peuples de la terre,

» Pour révéler la lumière de la vérité aux nations et faire éclater la gloire d'Israël, votre peuple. »

Marie et Joseph admiraient en silence ces merveilles. Siméon bénit et rendit l'Enfant-Dieu à sa mère ; puis, toujours inspiré par l'Esprit qui parlait en lui : « Cet enfant, votre joie, dit-il à Marie, a été choisi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël ; il sera un signe de contradiction ; et, un jour, un glaive de douleur transpercera votre âme. »

Cette parole, qui renfermait le calvaire et ses souffrances, commença le martyre de la divine Vierge.

La pieuse Anne, qui avait élevé la jeunesse de Marie dans le Temple, fut aussi conviée à ce merveilleux spectacle. Ses yeux se remplirent de larmes quand, après avoir reconnu la douce

¹ Timotheus, hierosolymitanus presbyt., in *Flor. Sanct.* citat.

² Luc., cap. II.

Vierge, elle vit la clarté miraculeuse qui environnait l'enfant divin dont elle était la mère. Elle adora son Sauveur, et elle parlait de sa gloire à tous les Hébreux qui venaient offrir des sacrifices au Seigneur dans son Temple.

Cependant Joseph et Marie, après avoir accompli toutes les cérémonies prescrites par la loi, revinrent dans la ville de Nazareth.

Après ce récit de la purification de Marie, qu'il nous soit permis d'emprunter à Jacques de Voragine la légende de ce jour.

Une noble dame ¹ avait une grande dévotion à la bienheureuse Vierge. Elle en avait fait la trésorière de ses richesses ; c'était en son nom qu'elle les versait dans le sein des malheureux. Elle redoublait ses aumônes à l'approche des fêtes de Marie. Les pauvres connaissaient le chemin de sa demeure, et son château était mieux gardé par leur amour que par ses hermes et ses ponts-levis. Une année, le matin de la Purification, la cour du manoir hospitalier était assiégée par une foule considérable. La charité est comme l'aimant, elle attire la misère. La noble dame parcourait elle-même les rangs pressés : un bienfait est doublé quand on le reçoit d'une main vénérée. Ce jour-là, la châtelaine, en rentrant dans son appartement, avait tout donné, jusqu'à ses vêtements, pour couvrir les membres nus et glacés de Jésus-Christ, de sorte qu'elle ne put sortir pour aller entendre la messe. Elle se renferma donc seule dans son oratoire, et, se prosternant devant une image de la Vierge, elle demeura quelque temps en prière. Etant tombée dans un ravissement merveilleux, il lui semblait être dans une magnifique église, où entrait une troupe nombreuse de vierges. A leur tête marchait une reine environnée de gloire et couronnée d'un dia-

¹ Voyez, à la fin du volume, note D.

dème étincelant. Elles vinrent toutes s'asseoir par ordre. Alors une troupe de jeunes hommes s'avança pour prendre les places qui leur étaient réservées ; l'un d'eux portait des cierges allumés qu'il distribua à ses compagnons et à chacune des vierges. S'approchant aussi de la dame, il lui en offrit un, qu'elle accepta avec empressement. Elle vit alors monter à l'autel un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, précédé de deux acolytes qui portaient leurs cierges allumés. Elle crût reconnaître que les deux acolytes étaient saint Vincent et saint Laurent, le diacre et le sous-diacre deux anges ¹, et le prêtre Jésus-Christ lui-même. Deux jeunes hommes s'avancant aussi au milieu du chœur commencèrent à chanter l'office de la messe ; et les assistants, mêlant leurs voix à celles des deux anges, formaient une harmonie céleste. Quand on fut arrivé à l'offertoire, la Reine des vierges vint déposer le cierge qu'elle portait à la main aux pieds du divin Pontife ; ses compagnes et les jeunes hommes la suivirent. Lorsque cette cérémonie fut achevée, le prêtre, sans retourner à l'autel, paraissait attendre que l'étrangère vint à son tour déposer le cierge qu'elle avait reçu. La Reine des vierges lui fit dire de ne point retarder plus longtemps le sacrifice. Mais la dame s'y refusa d'abord. Avertie une seconde fois, elle répondit que rien ne pourrait la détacher du cierge béni, qu'elle voulait le conserver toujours. Enfin une troisième fois, comme l'ange chargé du message voulait lui arracher le cierge des mains, il se rom-

¹ Au moyen-âge les anges étaient représentés avec des ornements d'église, des chapes et des dalmatiques, comme on le voit à la rose septentrionale de Saint-Ouen de Rouen, dans la plupart des heures et des missels du quinzième siècle. Dans un diptyque rapporté par Gori (*Thes. Vet. Dipt.*, t. III, p. 350), les chérubins sont vêtus en diaques avec l'étole sur l'épaule gauche. Ce diptyque est probablement antérieur au douzième siècle. (Cf. Alfred Maury, *Essai sur les Lég.*, pag. 85.)

pit, en sorte qu'une moitié resta au pouvoir de l'envoyé céleste. Après l'effort qu'elle venait de faire, la dame revint à elle; elle se retrouva agenouillée devant l'image de la Vierge, dans son oratoire; le cierge rompu était à ses pieds. Depuis elle le garda comme un trésor, et sans doute voulut que ce flambeau merveilleux éclairât sa couche funèbre pour en écarter les puissances infernales ¹.

CHAPITRE XI

Légendes de la première enfance. — L'ange et la rose. — La leçon de musique céleste. — L'enfant paralytique. — Le silence. — Légendes du saint lait. — Montrez-vous notre mère. — La Vierge et les croisés.

*Lacte fluunt ubera
Cum pudoris lilio :
Membra fovens tenera
Virgo lacte proprio.*

*Quondam flentis lacrymas
Sedarat uberibus,
Nunc iratum mitigas
Pro nostris excessibus.*

Regem angelorum Virgo lactabat ubere de cælo pleno.

*Lac stillant matris ubera,
Lac fondunt nati viscera.*
(*Séquence de la Nativ., par Pierre-le-Vénéral, abbé de Cluny.*)

Le lait de la fécondité distille du lis de la pudeur; le lait de la Vierge nourrit un Dieu enfant.

Autrefois le lait de Marie apaisait les pleurs de son Fils, maintenant ses prières arrêtent son courroux.
(*Ex Missali Noviomensi.*)

La Vierge nourrissait le Roi des anges d'un lait qui lui rappelait le ciel.
(*Resp. Rom. Mat. Circumcis.*)

Qu'ils durent être remplis d'une joie ineffable pour Marie les jours de la première enfance du Sauveur! Suivant d'antiques

¹ *Legend. Aur., De Purif. B. M. V.*

traditions , les anges descendirent du ciel pour servir leur jeune roi ; chaque jour ils venaient lui offrir de doux présents ; la cour céleste était comme renfermée dans l'oratoire de la maison de Nazareth. Des miniatures du moyen-âge nous représentent l'Enfant-Jésus assis sur les genoux de sa mère. Un ange lui présente une rose du rouge le plus éclatant. Le divin enfant l'effeuille avec un gracieux sourire ; la Vierge le contemple dans un sentiment mêlé de bonheur et d'amertume. Chaque feuille qui se détache de la fleur empourprée sous les petits doigts de Jésus rappelle à la pensée de sa mère le sang qui doit un jour couler à flots de ses mains déchirées.

Une autre fois, nous retrouvons Marie occupée à envelopper son Fils de pauvres langes. A genoux près d'elle, comme un serviteur, l'ange offre à la Vierge, avec une respectueuse attention, chacun de ces linges précieux.

Il s'échappait souvent de ces bandelettes sacrées une vertu qui opérerait des merveilles.

Une pauvre mère avait un enfant au berceau, dont les membres étaient paralysés par une maladie étrange et inconnue. Il arriva que Marie, portant son divin Fils dans ses bras, entra dans la demeure de cette femme affligée. Celle-ci lui montrait le malheureux enfant objet de tant de larmes. Par hasard, en recouvrant les membres du petit paralytique, un des vêtements du Fils de Marie vient à le toucher. A l'instant même la vie semble circuler avec un sang plus pur dans les veines du jeune enfant ; sa chair reprend la transparence et la fraîcheur de cet âge ; ses yeux, animés d'un éclat nouveau, sourient pour la première fois à l'heureuse mère ¹.

Ainsi le berceau du Sauveur était déjà glorieux. Mais ordi-

¹ Tiré de la grand : légende d'Ahasvérus ou Ashaverus, vi^e siècle. Cf. *Cycles légendaires*, par M. Douhaire. (*Universit. cathol.*)

nairement les prodiges de son enfance s'accomplissaient dans le secret de la famille, sans autres témoins que Joseph et Marie.

Souvent le soir, au milieu du silence de la nature, la Vierge charmait les songes du Dieu endormi, par les accents de sa voix fraîche et pure. Les astres radieux de l'Orient s'arrêtaient pour l'entendre, dit un poète anglais du quatorzième siècle.

« O ma lyre, sauras-tu les chants de la Reine des vierges, cette mélodie qui enchaîne les oreilles du cœur, ces accents qui endormaient la Divinité dans un corps mortel, qui lui faisaient oublier les misères et l'infirmité de l'enfance ?

» O mère de liesse, s'il venait à verser des pleurs, vous les apaisiez sur votre sein virginal : tantôt vous lui présentiez des fruits délicieux, tantôt vous offriez les fleurs de la terre à cette fleur parfumée des cieux.

» Cependant les séraphins s'étonnaient de vous voir nourrir de votre lait le Pain des anges, couvrir de pauvres langes la Lumière éternelle ¹. »

¹ Frère Jean Hudem, de l'ordre de Saint-François, florissait en Angleterre l'an 1350. Il a chanté la vie et la passion du Christ en vers plus doux que les chants du cygne, aussi suaves que le miel le plus pur, dit le P. de Balinghem. (*Flos Hymn. de SS. Virg. Douai, 1624, p. 421.*)

Cæli si et concensus ordinum,
 Modulante Regina virginum,
 Cujus casti oris vis carminum
 Somno mulcet melos interminum.
 Et interdum fletus (lætitiæ
 Mater) flectis mamma munditiæ
 Aut placentis pomi planitiæ,
 Seu dans flores flori fragrantia.
 Summus stupet seraph. (mirabile)

.....
 Cæli Panem dum lacte relicis

Nous devons aux savantes recherches de M. Coussemaker ¹ sur les monuments du moyen-âge la découverte d'un de ces tableaux d'intérieur dont les siècles de foi avaient parsemé les deux premières années de l'enfance de Jésus. Dans une charmante miniature du treizième siècle, Marie est représentée assise, tenant son fils sur ses genoux. Un groupe nombreux d'anges remplit l'oratoire. Chacun d'eux tient à la main un instrument de musique, dont il joue. Cependant un ange agenouillé près de l'Enfant-Dieu lui présente un psaltérion, sur lequel il promène légèrement ses doigts. Les musiciens célestes semblent accorder les sons de leurs instruments sur celui du divin chef d'orchestre. L'orgue, la flûte, la mandoline, et tous les instruments que la terre a empruntés aux concerts angéliques, vibrent à la fois. Cependant l'Enfant-Jésus tourne sur sa mère un regard plein d'une joie naïve, et cherche à lire une marque de contentement sur ses traits chéris ².

A cette époque de la vie de Notre-Seigneur se rapportent les délicieuses traditions de la sainte famille, que le sentiment chrétien a conservées jusqu'à nos jours. Une infinité de tableaux et de verrières représentent le Précurseur encore enfant jouant avec Jésus sous les yeux de leurs mères. Peut-être sainte Élisabeth serait-elle allée, dans les deux années qui précédèrent la fuite en Égypte ³, offrir à Marie le fils que la présence de Jésus avait sanctifié avant sa naissance. Parmi les compositions qu'inspira ce gracieux sujet au génie religieux des artistes, je n'en

Summum videns robur donabile,

Tegis Lumen interminabile.

(*Quomodo Maria suavi cantu puero Jesu summum conciliaret.*)

¹ Travail sur les instruments de musique au moyen-âge, *Annales archéologiques*.

² Description de M. Didron, n° déjà cité.

³ Nous suivons ici la chronologie légendaire.

décrirai qu'une seule, qui, pour ne pas appartenir à l'école purement chrétienne de Fra Angelico de Fiesole, n'en exprime pas moins une scène admirable. L'Enfant-Dieu est endormi dans les bras de la Vierge ; sa figure, douce et calme, rayonne de tout le bonheur d'un sommeil enfantin ; sa bouche, vermeille, s'entrouvre pour laisser échapper un sourire. Le jeune fils d'Élisabeth accourt bruyamment près du Dieu endormi ; il étend la main, il va réveiller Jésus. Marie, un doigt sur la bouche, fait signe à Jean de respecter le repos de son maître. La main du joyeux enfant s'arrête, et demeure suspendue par le geste de la Vierge attentive ¹. Voilà tout le sujet de ce drame ; mais, si les paroles manquent, l'admiration ne s'épuisera jamais devant l'œuvre du peintre immortel.

Telles sont les traditions de la première enfance que la piété de nos pères avait inspirées. Pendant ce temps de silence et d'humilité, Jésus recevait de la bienheureuse Vierge les soins touchants et doux de l'amour maternel. Le Dieu dont la main nourrit le passereau des campagnes et les petits du lion aux déserts, voulait se nourrir chaque jour d'un lait virginal. Cette dernière considération avait agi puissamment sur les idées religieuses du moyen-âge. « Dans l'esprit de ces siècles, où il y avait une si grande surabondance de foi, dit M. le comte de Montalembert, deux fleuves avaient inondé le monde. Il n'avait pas seulement été racheté par le sang de Jésus-Christ, il avait été purifié par le lait de Marie, par ce lait qui avait été la première nourriture de Dieu sur la terre et qui lui avait rappelé le ciel. Il avait sans cesse besoin de l'un et de l'autre, du sang adorable qui encourage les martyrs et du lait virginal qui adoucit nos amertumes en apaisant la colère de Dieu ². »

¹ *Le Silence*, par Annibal Carrache. (Musée du Louvre).

² *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*, introd., p. 142, éd. in-12.

Les vaillants croisés, qui allaient au-delà des mers à la conquête du tombeau de leur Dieu, voulurent visiter le rocher du désert où, pendant que Marie, lors de la fuite en Égypte, offrait le sein à son divin Fils, une goutte de son lait était tombée sur cette terre aride, qu'elle avait sanctifiée pour jamais ¹.

De nos jours encore les pieux voyageurs visitent, à une petite distance de Bethléem, une grotte appelée dans le pays la grotte du Saint-Lait. Les jeunes femmes de l'Orient y vont en pèlerinage. D'après une ancienne tradition, la Sainte Vierge, se rendant en Égypte et voyant son lait tarir, conçut de l'inquiétude pour son divin Fils et se réfugia dans cette caverne pour y prier, et le lait revint aussitôt ².

La source féconde de cet aliment céleste continuait à couler, dans les âges heureux d'une foi vive et tendre, pour le salut du monde. Dans une bonne et antique ville de Bourgogne nommée Châtillon, un jeune seigneur de la race des sires de Fontaine était prosterné dans la chapelle souterraine d'une église maintenant dédiée à saint Vorle. Il contemplait avec ferveur une image de la Vierge tenant dans ses bras son doux Fils, et lui disait dans le langage de l'Église :

« Salut, Étoile de la mer, Vierge toujours pure qui fûtes Mère de Dieu, Porte fortunée du ciel ³.

» Recevez ce salut de la bouche de l'ange, établissez nos cœurs dans la paix ; fille d'Ève, effacez la malédiction de votre mère.

» Brisez les chaînes du pauvre captif, rendez la lumière aux

¹ Voir l'*Histoire de la Vierge Mère de Dieu*, par M. Orsini.

² *Voyage en Orient*, par l'abbé L... 1843. Limoges, Barbou. (p. 197)

³ Le miracle de la lactation de saint Bernard a été rapporté par un grand nombre d'historiens, reproduit dans une infinité de tableaux et de verrières. La critique n'a pas encore prononcé sur son authenticité.

yeux éteints, dissipez les alarmes, demandez pour nous le bonheur ¹. »

L'hymne débordait ainsi en flots d'harmonie de ce cœur dont les battements devaient un jour soulever le monde. L'inspiration était peinte sur le visage de Bernard. Dans un élan d'amour il lève vers la douce image un regard suppliant, et, continuant sa prière :

« Montrez, lui dit-il, montrez que vous êtes notre mère. »

A cet instant la statue merveilleuse s'incline vers lui. Marie le présente à Jésus comme un jeune frère ; le saint est ravi dans un transport extatique, et la Vierge fait couler sur les lèvres de son fils adoptif un ruisseau de ce lait divin qui, suivant l'expression d'un saint religieux, a purifié le monde ². Le moyen-âge

¹ Ave, maris Stella,
Dei Mater alma,
Atque semper virgo,
Felix cœli Porta.

Sumens illud ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace,
Mutans Evæ nomen.

Solve vincla reis,
Profer lumen caecis,
Mala nostra pelle,
Bona cuncta posce.

Monstra te esse matrem, etc.

On a cru quelque temps que l'*Ave, maris Stella*, était une composition de saint Bernard. Des manuscrits antérieurs de plusieurs siècles à ce grand docteur, dans lesquels on trouve cette hymne, ont éclairci maintenant ce point d'histoire.

² Cette légende a été reproduite sur une verrière, dans un village de la Champagne nommé Laisnes-aux-Bois, où l'abbé de Clairvaux a dû passer. — Saint Bernard, revêtu des habits de son ordre, la crosse appuyée sur l'épaule, a les mains jointes et les genoux prosternés à terre, aux pieds de la Vierge, qui paraît assise sur un nuage, tenant de la main droite l'Enfant-Jésus, qui bénit saint Bernard, tandis que de la main gauche elle

trouvait sans doute dans cette légende le secret de l'éloquence persuasive et touchante qui s'échappait comme un fleuve de lait et de miel de la bouche du saint abbé de Clairvaux.

Un tableau appartenant à la cathédrale d'Arras nous révèle un fait plus extraordinaire encore. Saint Bernard est assis ; il écrit l'une de ces pages où se répand le parfum embaumé de sa parole, peut-être quelqu'une de ses admirables homélies en l'honneur de la Vierge connues sous le nom de *Super missus est*. Le grand docteur trempe sa plume dans une écritoire où la Vierge Marie fait tomber quelques gouttes d'un lait miraculeux¹.

L'imagination gracieuse des poètes chrétiens a semé de charnants récits les premières années de l'Enfant-Dieu. Voici une ravissante composition de Schreiberg, qui réunit à la fraîcheur du style la simplicité touchante du sujet, ces deux caractères de la ballade allemande.

« Dans son humble et pauvre chaumière, la Vierge était

presse son sein pour arroser de son lait virginal les lèvres du saint docteur. Sur une banderole qui se déploie dans le fond de la verrière on lit ces paroles en caractères gothiques : *Monstra te esse matrem*.

Le même sujet vient d'être découvert à N.-D. de Calais, dans des fresques récemment débarrassées du badigeon qui les murait.

¹ On lit dans *l'Histoire des Evêques du Mans* qu'un pèlerin qui voyageait au temps de Clovis II vint une fois se reposer au lieu où s'éleva depuis l'abbaye d'Evron. Accablé de fatigue, il s'endormit au pied d'un arbre, après avoir accroché à l'une de ses branches une petite fiole pleine du lait de la Sainte Vierge, qu'il avait enlevée d'une église. Mais, lorsqu'à son réveil il voulut la reprendre, l'arbre et le reliquaire avaient tellement grossi, que notre voyageur fut obligé d'aller chercher une hache pour abattre la branche. Quel n'est pas son étonnement de voir la hache, dont le tranchant s'é moussé sur la branche, grossir elle-même entre ses mains ! Il va alors trouver Hardouin, évêque du Mans, à qui il s'empresse de conter son aventure ; puis ils retournent ensemble sur le lieu du miracle, où le prélat célèbre une messe au pied de l'arbre, qui se courba aussitôt et déposa le reliquaire entre ses mains. (Le Corvoisier, page 228. — *Histoire de la peinture sur verre*, par F. de Lasteyrie, p. 52).

assise avec son enfant. Les vents soufflaient avec violence ; elle réchauffait l'enfant contre son sein.

» Deux jeunes messagers d'une beauté merveilleuse, au regard modeste, vinrent à entrer ; et, lorsqu'ils furent près de la Vierge, un cercle lumineux rayonna sur la tête de l'Enfant divin.

» Ils saluèrent la Vierge bénie qui avait enfanté le Sauveur promis et lui parlèrent de la sorte : « Aujourd'hui se termine la première année du Rédempteur.

» A ce jour, à ce moment auguste et solennel de minuit, nous annonçâmes la grande nouvelle et nous dîmes : Périssent le pouvoir de l'enfer !

» Le don pieux que nous offrons, votre fils l'accepte avec joie ; il doit accomplir une grande œuvre ; et rude pour lui sera le chemin de la vie. »

» Les anges s'inclinent et présentent une petite croix à l'enfant. La mère pâlit en la voyant, car elle comprend ce présage.

» L'enfant, néanmoins, étend sa petite main vers la croix, et soudain les murs de l'humble chaumière brillent comme le palais du ciel. »

Nous ne savons si ces légendes et un grand nombre d'autres du même genre peuvent expliquer l'existence des nombreuses reliques du *saint Lait*, que plusieurs églises de France se vantaient naguère encore de posséder. La cathédrale de Reims, le plus beau poème de pierre que le moyen-âge ait écrit à la gloire de la Mère de Dieu, avait une chapelle de ce nom, où l'on conservait une précieuse relique donnée en 1155 à Samson, archevêque de cette ville, par le pape Adrien IV¹.

¹ Voir le dessin de l'autel qui décorait cette chapelle, dans l'ouvrage de M. Louis Paris sur les tapisseries, toiles peintes, et autres antiquités de Reims.

En 1450, à l'abbaye de Sainte-Croix, dans la ville de Poitiers, la chévecière du couvent mentionne, parmi les objets précieux dont on lui confie la garde, un vase contenant du lait de la bienheureuse Vierge Marie ¹.

Sous le beau ciel de la Provence, non loin d'Aix, des pâtres découvrent au pied d'un genévrier miraculeux du lait et des cheveux de la Vierge. Une chapelle s'élève en cet endroit, et les pèlerins la visitent encore ².

Ces reliques vénérées étaient chères à l'affection des peuples ; elles devenaient la richesse et l'espoir des provinces, le rempart des plus puissantes cités. En l'an 1123, le nouveau royaume chrétien de Jérusalem, fondé par l'épée de Godefroid de Bouillon, était passé aux mains de Baudouin de Flandre. Le bonheur, compagnon infidèle, avait abandonné les drapeaux du nouveau roi. Dans une grande bataille contre les Sarasins, le prince avait été fait prisonnier. Les infidèles, victorieux, s'avancèrent jusque sous les murs de Jérusalem. La ville des chrétiens allait redevenir la proie de Mahomet. Tout ce qui restait d'hommes d'armes en état de chevaucher pour la cause de Dieu se réunit à la hâte : les cloches de la noble cité s'ébranlèrent au départ de ses derniers défenseurs. Les guerriers étaient précédés de Ponce, abbé de Cluny, qui portait devant eux la lance de laquelle on avait percé le flanc de Notre-Seigneur, et de l'évêque de Bethléem, qui tenait dans ses mains un vase miraculeux dans lequel on avait conservé le lait de la Vierge Marie. Protégés par ces deux auxiliaires puissants, les chevaliers chrétiens firent des prodiges de valeur. Le souvenir de la mort de leur Dieu, la pensée de sa divine Mère, les animaient au milieu des

¹ *Bulletin du comité historique pour la conservation des monuments.*

² *Idem.*

dangers. Le Sarasin, repoussé par leur valeur, sentit en cette journée comme une force invisible qui se déclarait pour les guerriers de Marie ¹.

Ainsi, dans les luttes héroïques où les preux venus de France, d'Allemagne ou d'Italie, mêlaient leur sang à la poussière qui avait bu le sang du Rédempteur, la douce Vierge veillait sur ses fidèles défenseurs. Ce n'était pas en vain que l'un d'entre eux ² lui adressait, un siècle plus tard, ce vers charmant qui peint à la fois les chagrins de l'absence et la dévotion du chevalier :

Quand dame perds, Dame me soit aidant !

Les rapports ineffables que la maternité divine de Marie établit entre elle et Jésus, son fils, ont été célébrés par les chastes inspirations des poètes chrétiens et les pieuses invocations des peuples du moyen-âge. Le morceau que nous traduisons ici est de ce genre.

« Vous êtes toute belle, ô Marie ! et aucune tache n'est en vous ; vous êtes toute belle et exempte de péché. O vierge très pure, soyez à jamais bénie !

» Bénie soit votre tête sacrée, remplie de la sagesse céleste !

» Bénis soient vos cheveux, symbole des très chastes pensées de votre esprit !

» Bénis soient vos yeux, pleins de douceur, qui les premiers ont mérité de voir le Fils de Dieu !

» Béni soit votre visage, que seul Jésus petit enfant a baisé avec tendresse !

» Bénie soit la bouche charmante qui a imprimé sur le Fils de Dieu des baisers très doux !

» Bénies soient vos oreilles, qui ont été dignes d'entendre,

¹ Michaud, *Histoire des Croisades*.

² Thibaut de Champagne à son départ pour la croisade.

de la bouche de l'ange, les premières harmonies du nom de Jésus !

» Bénie soit la langue qui a répété après l'ange ce nom divin !

» Béni soit votre cou, que Jésus embrassait si souvent de ses petits bras !

» Bénies soient vos mains, qui ont porté ce jeune roi de l'univers !

» Bénie soit votre poitrine, sur laquelle vous avez serré ce gracieux enfant !

» Béni soit le chaste sein qui l'a allaité !

» Bénies soient les entrailles qui ont porté pendant neuf mois le Fils éternel du Père !

» Bénis soient vos pieds, qui par amour pour Jésus ont fait tant de voyages pénibles et fatigants ¹. »

Si quelque incrédule essayait d'un méprisant sourire à la lecture de ces lignes, si pleines de tendresse filiale, d'admiration naïve, de respectueuse reconnaissance, nous le renverrions au cœur d'une mère : c'est le seul juge auquel nous voudrions en appeler de ses ironiques dédains.

¹ *Fasciculus Prec. cathol.* (Dittinghem. 1622).



CHAPITRE XII

Persécution d'Hérode. — Les saints Innocents. — Fuite d'Elisabeth et de saint Jean-Baptiste. — Zacharie est mis à mort entre le vestibule et l'autel. — Les Arabes de Marie. — Fuite de Joseph et de Marie en Egypte. — Légendes du chêne, — des serpents, — du palmier, — des Arabes, — des deux voleurs.

*Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit
Ceu turbo nascentes rosas.*

Salut, fleurs des martyrs, qu'au seuil même de la vie le persécuteur du Christ a moissonnées comme l'orage abat les jeunes roses naissantes.

(Hymne de l'Eglise pour la fête des Innocents).

La paix, descendue sur la terre avec le premier-né des cieux, n'habitait point la maison d'Hérode. Les fils de ce prince, élevés dans les arts et les lettres de Rome, lui disputaient l'autorité souveraine, et le vieux roi fut obligé, quelques jours après la visite des Mages, d'aller revendiquer auprès de César-Auguste une puissance que ne protégeait plus la majesté paternelle ¹.

A son retour, il apprit que les Mages avaient évité de revenir à Jérusalem, et que des vaisseaux de Tarse leur avaient fourni le passage. Saisi de fureur, il fit brûler tous les navires de Cilicie qui se trouvaient en ce moment dans les ports de la Pa-

¹ Ce voyage, rapporté par Joseph, fait disparaître la difficulté historique, relative à l'intervalle qui sépara le massacre des Innocents de l'adoration des Mages. (V. Maury, *Essai sur les Lég.*, p. 206.)

lestine. Ainsi, dit Pierre Comestor ¹, fut accomplie la parole prophétique de David : « Au souffle violent de ta colère, tu briseras les navires de Tarse : *In spiritu vehementi conteres naves Tarsis.* »

On avait parlé au tyran de l'étable de Bethléem, des anges qui étaient apparus aux bergers, d'un enfant couché dans une crèche. L'arrivée de puissants princes d'Orient venus pour saluer la naissance d'un nouveau roi avait retenti dans toute la ville de Jérusalem. Hérode craignit que quelque descendant de la race d'Aristobule ou d'Hircan ne menaçât son trône. Pour éteindre les derniers restes de cette famille royale, dont il avait usurpé les droits, et pour détruire à jamais les espérances séditionnelles des Israélites, qui attendaient encore un prince du sang de David, il conçut la plus horrible des proscriptions. Il donna l'ordre de faire mourir tous les enfants nés depuis deux ans à Bethléem et dans les campagnes voisines. « Alors on entendit à Rama les cris déchirants des mères. Rachel pleura ses fils, et ne voulut point être consolée, parce qu'ils n'étaient plus. » Saint Grégoire de Nysse et saint Augustin dépeignent la barbarie des soldats, les blessures cruelles des Innocents, les gémissements de leurs mères, et le sang de ces tendres agneaux qui ruisselait de toutes parts ². Suivant les traditions conservées par les

¹ Audiens Herodes per naves Tarsensium Magos transisse, in spiritu vehementi combussit naves Tarsis, secundum quod David prophetaverat. (Petras Comestor. *Hist. Scholast.* — V. Vinc. Belv., *Spec. Hist.*, c. 93, l. vii). — Cette légende explique le sujet inconnu jusqu'ici d'une sculpture située au-dessus de la porte de Dieu à la cathédrale d'Amiens. Dans un des bas-reliefs, dit Alf. Maury, *Essai sur les Lég.*, p. 207, on a représenté le voyage en bateau des Mages; dans un autre, Hérode ordonne de brûler les débris du bateau. Les faits étrangers au récit évangélique se rattachent très probablement à quelque légende apocryphe oubliée aujourd'hui. (Voyez Gilbert, *Description de la cathédrale d'Amiens*, page 31.)

² *Fleurs des Saints*, fête des SS. Innocents.

chrétiens d'Abyssinie, qui célèbrent au canon de la messe le triomphe de ces anges de la terre, leur nombre aurait été de quatorze mille ¹.

Le plus jeune des enfants d'Hérode, encore au berceau, avait été confié, non loin de Jérusalem, aux soins d'une nourrice mercenaire. Les émissaires du tyran le massacrèrent par méprise avec les fils obscurs des femmes de Juda. Auguste, en apprenant à Rome cette dernière circonstance, dit à ses courtisans : « Mieux vaut être le pourceau d'Hérode que son fils ². »

Cependant Élisabeth apprit qu'on cherchait son enfant. Glacée d'effroi, elle s'enfuit dans les campagnes pour y cacher le fruit de sa vieillesse dans quelque retraite obscure; mais elle n'en trouva point. Au pied d'une montagne escarpée, elle s'assit et pleura, car les forces l'avaient abandonnée. « Montagne de Dieu, s'écria-t-elle en sa douleur, reçois une mère et son enfant. » A ces mots, une caverne profonde s'ouvrit dans les flancs du rocher et se referma sur ses pas. La lumière ne continua pas moins à éclairer l'intérieur, car l'ange du Seigneur était avec eux, les gardant ³.

Les soldats d'Hérode cherchaient toujours le fils d'Élisabeth. Ils viennent trouver Zacharie, en lui disant : — Où avez-vous caché votre enfant ?

— Par le Dieu dont je suis le prêtre et que je sers dans son temple, reprit le vieillard, je ne sais pas où est mon fils.

¹ Salmeron, t. III, Homil. sup. Evang. Cf. Gènebrard.

² Cum Augustus audisset inter pueros quos in Syria Herodes rex intra bimatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait : « Melius est Herodis porcum esse quam filium. » (Macrobii *Saturnal.*; l. II, c. 4.)

³ Elisabeth autem, audiens... conscendit in montana, et circumspiciebat ubi se absconderet, et non erat locus... Et gemens voce magna dixit : « Mons Dei, recipe matrem cum filio; » nec enim poterat ascendere. Et repente divisus est mons, et illum recepit. Illuxit autem lux; angelus enim Domini erat cum eis, custodiens illos. Cf. Petr. Alexandrin., can. 13 de Pœnit. (*Protev. Jac.*, Fabric., 1703.)

Les envoyés retournèrent vers le prince, et l'avertirent de ce qui se passait.

— Est-ce donc que cet enfant doit régner en Israël ? s'écria le tyran, furieux ; Zacharie ne sait-il pas que tout son sang peut m'en répondre ? Et il renvoya de nouveau les sicaires lui porter ses menaces.

— Dieu m'en est témoin, répondit encore le courageux prêtre, je ne sais où est mon fils. Vous êtes les maîtres, prenez ma vie ; le Seigneur recevra mon âme, car vous versez le sang innocent.

Ils le massacrèrent donc entre le vestibule et l'autel. Le lendemain, les prêtres virent le sang figé sur le pavé du sanctuaire ; mais ils ne retrouvèrent plus son corps ¹.

Cedrenus ajoute que sainte Elisabeth, qui allaitait son enfant, succombant à la douleur et aux alarmes, mourut quarante jours après dans la caverne où elle l'avait caché. Le ciel députa un ange pour prendre soin du jeune précurseur de Jésus. Ainsi, la main qui veillait au désert sur Ismaël abandonné nourrissait l'enfant appelé à être la voix du désert, qui devait rendre droits les sentiers du Seigneur et flétrir les vices d'un tyran adultère ².

A la nouvelle du massacre des Innocents, une tribu d'Arabes se leva tout entière et poussa un long cri de vengeance. Sans s'effrayer du nombre, elle vint attaquer le roi des Juifs, ce vas-

¹ *Protev. Jac.*, loc. mox citato. — Vide quoque Matth. xxiii, 35. Quem locum de Zacharia, Joannis parente, multi veterum acceperunt, ut Origenes, Petrus Alexandrinus, Basilius Nyssenus, Theophylactus et alii. Ratio occisionis eadem adducitur ab Eustathio Antiocheno et a Petro Alexandrino., can. 13, *serm. de Pœnit.*, quod filium Joannem prodere noluit. Pariter in libro de *Vitis Prophetarum*, qui sancto Epiphania adscribitur, legas ab Herode occisum fuisse Zachariam. (Fabric., in notis *Protev.*)

² Baronius, in *Annal.*, — Cedrenus, in *Histor.* — Voyez la *Vie de la Sainte Vierge*, d'après la tradition, par M. l'abbé Bégel. (vol. II, p.42.)

sal protégé des Romains. C'était la tribu qui avait visité, à la suite des bergers, l'étable de la Nativité, *et qui adorait l'image de Jésus et de Marie, sa mère*, comme parlent les Toldos. Ces vengeurs de tant d'innocentes victimes, de tant de Rachel éplo-rées, essayèrent de faire des alliances avec plusieurs villes de la Palestine contre le tyran commun. Cette attaque ne fut pas seulement un élan passager ; la mort même d'Hérode, en enlevant aux Arabes l'objet personnel de leurs haines, ne put mettre fin à leur ressentiment. Ils continuèrent avec son fils la guerre qu'ils avaient engagée avec le bourreau des Innocents.

Or, avant tous ces événements, un ange était apparu à Joseph, et lui avait dit :

« Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte et demeurez en ce pays jusqu'à ce que je vienne de nouveau vous parler ; car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. »
(*Ev. sec. Matth., cap. II, v. 13.*)

Le saint patriarche se mit aussitôt en marche ; la divine Vierge reprit sa place sur la douce monture qui l'avait conduite à Bethléem ; elle portait dans ses bras le Roi du ciel, fuyant comme un proscrit les fureurs d'un prince de la terre ¹. La sainte famille se dirigea vers le désert qui sépare la Palestine de la terre d'Egypte. Il fallait que le Sinaï, tout fumant encore des foudres de l'Éternel, vît passer à ses pieds le Dieu du Calvaire entre les bras d'une jeune vierge, pleine de douceur et de grâce. Joseph, le bâton du voyageur à la main, emportait une légère provision de blé, qu'il devait broyer pour leur nourriture sur la route de l'exil. C'est ainsi que les patriarches des anciens jours traversaient les plaines de l'Idumée ; la pierre des solitudes leur servait à la fois de meule pour écraser le froment et d'oreiller pour reposer leur tête.

¹ D'après un ménologe grec de l'empereur Basile Porphyrogénète, de l'an 1000 environ, la fuite en Egypte commença le 26 septembre.

Ils n'avaient point encore franchi les montagnes qui les séparaient du désert ; tout à coup des gémissements répétés par les échos d'alentour arrivent à leurs oreilles. Ce sont les soldats d'Hérode. Quelques-uns d'entre eux sont sur les traces de la famille fugitive. Marie, la douce mère, pressa son tendre enfant contre son cœur, le seul abri qu'elle pût offrir au Roi des rois. En ce moment terrible, Joseph aperçut un grand chêne, dont le feuillage épais pouvait présenter un refuge. Ils allèrent promptement s'y cacher. Dès qu'ils furent à ses pieds, le chêne abaissa autour de sa racine ses rameaux, larges et ombreux. Sous ce berceau de verdure, les proscrits échappèrent aux soldats, qui passèrent sans les remarquer. Après que les meurtriers eurent disparu, les branches de l'arbre hospitalier se redressèrent comme auparavant, et la sainte famille poursuivit son voyage ¹.

Une autre fois, Joseph, dans une plaine nue, se voyant poursuivi par les émissaires d'Hérode, prit une poignée de blé, la sema ; et aussitôt le blé germa et grandit si vite, qu'en un instant il se trouva haut et mûr. Il y cacha Marie et l'enfant ; et, quand les gens d'armes arrivèrent, prenant Joseph pour un laboureur, ils lui demandèrent si une femme portant un enfant, et un homme avec elle n'avaient point passé par là? — Oui, dit-il, justement quand je semais ce blé. — Les gens d'armes, voyant le blé bon à cueillir, se trouvèrent fort déroutés par cette réponse et allèrent plus loin.

Dans d'autres récits qui ont guidé les imagiers et les peintres du moyen-âge, comme on peut le voir par un assez grand nombre de vieux vitraux et de miniatures anciennes, Joseph ne sème pas le blé, mais il a fait croître en un instant la semence que vient de jeter dans son champ un bon villageois. Cet autre personnage, émerveillé, prend sa faucille pour moissonner son

¹ Tiré de la grande légende d'Ahasvérus, compilation du sixième siècle.

champ, et c'est lui qui répond aux hommes d'armes que la femme et l'enfant passaient quand on semait le blé qu'il récolte ¹.

Arrivés aux limites de la Palestine, des dangers d'une autre sorte menaçaient les illustres exilés. Les fils d'Ismaël parcouraient le désert, toujours avides de pillage et de sang. Tantôt, réunis en troupes nombreuses, ils résistaient aux forces régulières d'Hérode et des gouverneurs de la Judée ; tantôt, obscurs assassins, ils attendaient seuls leur victime pour la dépouiller dans l'ombre. Afin d'échapper à ces périls, Joseph se joignit à une caravane qui partait pour les régions qu'arrose le Nil ². Parmi les pèlerins qui avaient ainsi mis en commun les fatigues et les chances du voyage, il se trouvait quelques familles qui emmenaient leurs enfants avec elles. Trois petits garçons et une gracieuse jeune fille s'étaient particulièrement attachés à l'En-

¹ Collin de Plancy, *Vie de la Sainte Vierge*. Cette légende, comme plusieurs autres, passa dans la vie de quelques saints populaires au moyen-âge. Voici ce qu'on lit dans D. Jean Filleau (chap. 8) et dans les œuvres du vénérable Hildebert (col. 908) : « La bienheureuse Radegonde, ayant quitté la cour de son époux, fut consacrée diaconesse par Médard, évêque de Noyon, et se réfugia à la villa de Suidas (Saïs), qu'elle avait reçue du roi et qui lui appartenait en propre. On vint lui annoncer que Clotaire s'était mis en route pour la chercher, la ramener au domaine royal, et la reprendre en qualité d'épouse. Alors elle s'enfuit. Dans sa course précipitée et près d'être prise par ceux qui la poursuivaient, elle rencontra un paysan occupé à semer de l'avoine. — Mon bon frère, lui dit-elle, lorsque quelqu'un vous interrogera et voudra savoir de vous si la reine a passé par ce chemin, vous répondrez, conformément à la vérité : *Personne n'a passé depuis que j'ai semé*. — Le paysan promit d'obéir aux ordres de l'étrangère, et aussitôt l'avoine se mit à croître à une telle hauteur, que la sainte put s'y dérober à tous les regards. Le roi arriva bientôt après, et ayant questionné le colon, il en reçut la réponse dictée par Radegonde. Clotaire, tournant alors ses regards vers le champ, vit le prodige, y reconnut la main de Dieu, et s'en retourna sur ses pas. » (*Histoire de sainte Radegonde*, par le vicomte M. Th. de Bussierre, page 6.)

² Tous les légendaires s'accordent sur ce point. Cf. Vinc. Belv., *Spec. Hist.* — *Protev.* — *Cours de M. Douhaire sur les apocryphes*.



Légende des Serpents.

fant-Dieu. Ils passaient la journée à ses côtés, sous les yeux de leurs mères. Quand ils se réunissaient ainsi près de lui, avec l'innocence et la simplicité de leur âge, Marie dut les prendre pour les anges de la terre qui venaient former la cour de leur jeune roi ¹.

Un soir, la caravane était arrivée au pied d'une montagne dont l'ombre entretenait quelque végétation au sein des solitudes. Une grotte naturelle, formée par l'enfoncement d'un rocher, invitait au repos par sa fraîcheur. Marie vint s'y asseoir. Elle tenait dans ses bras son doux Fils. Cependant ses compagnons étaient près de lui, lorsque deux serpents d'une grandeur extraordinaire s'élançant du fond de la caverne et dardent en sifflant leurs langues acérées. Les jeunes enfants poussent un cri d'effroi ; mais Jésus, quittant sa divine mère, s'avance à la rencontre des deux reptiles, et s'arrête debout devant eux. Les serpents, effrayés à son approche, s'enfuient sans avoir fait aucun mal. Ainsi, dans ces déserts, sans autres témoins qu'une vierge et quelques enfants, l'antique Serpent, l'éternel ennemi de la femme, voyait sa puissance écrasée par le rejeton d'une fille d'Ève ².

Un matin, les divins voyageurs avaient perdu les traces des caravanes au milieu de ces mers de sable. Tout à coup un lion du désert vint à traverser la solitude. A l'aspect de l'Enfant-Dieu, il s'approcha avec respect, et, après avoir caressé le Fils de Marie, il dirigea les pas égarés de Joseph, et ne s'éloigna qu'après lui avoir indiqué son chemin ³.

Vers le soir, quand les hôtes farouches de ces régions brûlantes se rendaient en troupes aux fontaines, s'ils venaient à rencontrer la sainte famille, ils s'en approchaient en témoignant

¹ Erantque cum eo tres pueri et una puella. (Vinc. de Beauv., loc. cit.)

² Vinc. de Beauv., *Spec. Hist.*, l. vii, c. 94.

³ Vinc. Belv., loc. cit.

leur joie, et la précédaient pour lui servir de guides jusqu'à ce qu'on fût arrivé au lieu de la halte pour la nuit¹. C'était l'accomplissement de la parole d'Isaïe : « Le lion s'assemblera avec le tigre et le léopard, et un petit enfant les conduira comme le berger fait de ses agneaux. »

Après avoir marché quelque temps, les voyageurs rencontrèrent une troupe de brigands qui vinrent fondre sur eux, s'emparèrent de tous les effets et de toutes les provisions, et se disposaient à emmener les captifs. Déjà ils étaient enchaînés et couchés à terre comme un vil butin ; mais, au moment où, rassemblant leurs captures, les hardis voleurs allaient les charger sur leurs rapides coursiers, on entendit au loin dans le désert un grand bruit semblable à celui d'une armée royale qui s'avancait avec des cymbales et des coursiers bondissants. Un nuage de poussière s'élève à l'horizon sous les pas des guerriers. Les Arabes, effrayés, croient que les soldats d'Hérode, depuis longtemps à leur poursuite, les ont enfin découverts ; ils s'enfuient à la hâte, laissant à terre les dépouilles dont ils venaient de s'emparer. Les captifs, ainsi délivrés, se lèvent pour saluer leurs libérateurs ; mais ils ne voient que l'Enfant-Dieu, avec Joseph et Marie, qui, s'approchant, brisaient leurs fers. Tout surpris, ils leur demandaient : « Où est donc le roi dont nous entendions l'approche, et dont l'arrivée nous a sauvés² ? »

Le lendemain, la caravane reprit sa route³. A l'heure où le

¹ Similiter et leones et pardi adorabant eum et comitabantur. Antecedebant quoque Mariam et Joseph, ostendentes viam in deserto, inclinantesque capita sua cum reverentia, obsequium caudis adulantibus exhibebant. (Vinc. Belv., loc. cit.)

² *Cours sur les apocryphes*, par M. Douhaire.

³ La légende que nous donnons ici avait charmé les fraîches imaginations des hagiographes du moyen-âge. Ils l'avaient reproduite et l'encadraient dans la vie de différents saints. C'est ainsi que nous la retrouvons dans la biographie de sainte Hélène, vierge, par Angermer, lecteur



E. BORQUET. sc.

Légende du Palmier.

soleil, descendant lentement à l'horizon, laissait tomber ses derniers rayons sur la solitude embrasée, les saints voyageurs étaient arrivés à l'ombre d'un palmier qui étendait dans les airs sa corbeille de verdure. La divine Vierge, fatiguée d'une course longue et pénible, accablée par la chaleur et la soif, s'assit au pied de l'arbre bienfaisant. Puis, montrant à Joseph les dattes fraîches cachées dans le feuillage du géant des déserts :

— Oh! si je pouvais, lui dit-elle, courber une de ces branches et en détacher les fruits!

— Et moi, reprit le patriarche, je songe aux fontaines du doux pays de Judée. Qui nous donnera des sources d'eau vive pour nous désaltérer?

Pendant ces plaintes touchantes, l'Enfant-Jésus reposait sur la poitrine haletante de sa mère. Se levant alors sur les genoux de la douce Vierge, il appuya ses petites mains sur le tronc de l'arbre vigoureux, et lui dit :

« Courbe ta tête, fier palmier, et présente à ma mère les fruits de tes rameaux. »

L'arbre gigantesque inclina sur-le-champ sa chevelure de

de l'église de Chalcedoine en 1209, et traduite par un chroniqueur à la fin du treizième siècle : « La veille de la Pentecôte, dit le pieux narrateur, la sainte fut menée droit à l'église pour y être baptisée. Le cortège s'étant arrêté, on la mit sous l'ombre d'un beau palmier chargé de fruits; auquel arbre, comme à la façon des petits enfants, elle éleva sa main et n'y pouvait atteindre. Incontinent, à la vue de tous les assistants, par une vertu divine, une petite branche s'abaissa pour lui donner de son fruit savoureux, duquel en ayant pris, la branche se remit en son premier état. »

Les types populaires se reproduisaient de la sorte dans les compositions du moyen-âge. C'était comme un trésor commun dans lequel chaque écrivain puisait à son gré pour l'édification du lecteur. Si la vérité historique y perdait, la poésie ne pouvait qu'y gagner. Ce n'est pas que nous prétendions désavouer à la légère l'authenticité de tous les récits hagiographiques; mais nous y reconnaissons certains caractères principaux, certains traits de famille qui décèlent une origine commune, qui avaient pu être vrais d'un saint en particulier, et dont on se plaisait parfois à embellir la vie des autres.

feuillage jusque sous les mains de Marie. Les fruits que le soleil d'Arabie avait fait mûrir furent cueillis pour la nourriture du Roi des rois. Après cette miraculeuse récolte, le palmier, comme un fidèle serviteur, demeurait penché, attendant l'ordre de son maître. Lui parlant une seconde fois, l'enfant dit :

« Relève maintenant ta tête, fils du désert, et fais jaillir à tes pieds les sources des eaux qui arrosent tes racines. »

Le palmier, docile, releva lentement ses branches dépouillées. Cependant une fontaine limpide s'ouvrit à ses pieds. Joseph y puisa abondamment l'eau dont il avait besoin. Comme pour remercier l'arbre hospitalier, Jésus lui adressa une dernière fois la parole :

« Parce que tu m'as offert tes fruits et versé l'eau de tes fontaines, je veux qu'une de tes branches soit plantée par les anges dans les jardins de mon Père. Désormais quiconque aura triomphé dans les combats de Dieu sera couronné de ton feuillage. »

En même temps on vit un ange détacher un vert rameau et l'emporter vers les cieux¹.

Un autre soir, la caravane avait fait halte près d'une fontaine qui coulait dans ces solitudes. Un bouquet de palmiers, rafraîchis par son onde, élevait ses rameaux au-dessus d'elle. On n'était plus qu'à une journée de marche de la terre d'Égypte, et

¹ Maria, fatigata de itinere, videns arborem palmæ, voluit in eam requiescere, et respiciens ad comam palmæ, quæ alta erat et pomis repleta, ait : « O ! si possem ex his palmæ fructibus percipere ! » Et dixit Joseph : « ... Ego cogito de aqua quæ jam defecit in utribus. » Tunc infans Jesus (nondum erat bimulus), sedens in sinu Virginis, exclamavit : « Flectere, arbor, et refice matrem meam de fructibus tuis. » Statimque ad vocem ejus inclinavit palma cacumen suum usque ad plantas Mariæ... Postquam vero sunt collecta omnia poma ejus, inclinata manebat... Tunc ait Jesus : « Erige te... Aperi autem de radicibus tuis fontes occultos... » Et sic factum est... Conversus autem ad palmam ait : « Hanc dignitatem confero tibi ut unus ex ramis tuis transferatur ab angelis in cælo, et sic factum est... (Vinc. Bely. *Spec. Hist.*, l. VII, c. 94).

les divins voyageurs allaient enfin trouver le repos dans l'exil. La nuit fut douce et calme. Le gazon, fleuri, offrait un tapis moelleux aux membres fatigués. Marie reposa son Fils sur cette couche de verdure, et l'Enfant-Jésus s'endormit au milieu des fleurs, qui semblaient former une couronne autour de sa tête. Le lendemain, les autres voyageurs se remirent en marche de grand matin ; ils touchaient au terme de leur pèlerinage. Les uns songeaient au sol de la patrie, qu'ils allaient revoir ; d'autres aux douceurs du foyer paternel, aux embrassements de leurs épouses ou de leurs mères. Mais qu'importe au proscrit le lieu de l'univers où il aille porter ses pas ? Au sein des villes peuplées, l'exilé ne rencontre que le désert ; parmi les bruits de la terre étrangère, tout est silence à son oreille, tout est amertume pour son cœur. Marie et Joseph laissèrent donc s'éloigner la caravane, et respectèrent le sommeil de Jésus. Assise près de lui, sa mère le contemplait avec un regard plein de douceur et de tristesse. Cependant Joseph faisait les préparatifs du départ, lorsque deux brigands qui avaient suivi les traces des voyageurs aperçurent la sainte famille. Ces hommes, jeunes encore, étaient chefs d'une des bandes armées qui faisaient la terreur de ces lieux. Leurs noms étaient Titus et Dumachus. La vue d'un enfant endormi, d'une femme jeune et craintive, d'un vieillard sans défense, fit éprouver à Titus un sentiment de pitié inconnu jusqu'alors à son cœur. Son compagnon tenait déjà le fer levé sur la tête de Jésus ; Titus arrête son bras et lui reproche sa barbarie. Dumachus, étonné d'un pareil langage, résiste à ses efforts. Pendant cette discussion, l'Enfant-Dieu s'était réveillé ; son premier regard tomba sur les brigands, dont l'un venait de se constituer son défenseur. Enfin Titus, pour fléchir son farouche collègue, lui propose de payer lui-même la rançon des voyageurs. Le prix en est fixé à trente drachmes. Le bon voleur, détachant sa ceinture, livre à Dumachus les pièces d'or qu'elle contenait.

« Le Seigneur récompensera votre dévouement, lui dit Marie, il vous protégera de sa droite. »

L'Enfant-Jésus le remercia d'un sourire, et bientôt, remontant sur leurs caavales légères, les deux voleurs quittèrent la sainte famille et cet enfant qu'ils ne pensaient plus revoir.

Plusieurs auteurs prétendent que Titus, au lieu de suivre son compagnon, offrit à la sainte famille l'hospitalité dans son repaire, bâti comme le nid de l'aigle, au sommet d'un rocher, et dont on montre encore aujourd'hui les ruines aux pèlerins de Palestine ¹. Et dès le matin, quand fut venu le moment de laisser partir ces hôtes divins, il fixa un dernier regard sur l'Enfant-Jésus ; puis, en forme d'adieux : « O aimable enfant, lui dit-il, si jamais l'occasion se présente d'être miséricordieux à votre tour et de reconnaître ce service de votre délivrance, puissiez-vous ne pas oublier celui qui vous le rend ². »

Le soir du même jour, les illustres exilés apercevaient les montagnes d'Égypte.

¹ *Vie de la très Sainte Vierge*, par M. l'abbé Bégel. Tom. II, p. 48.

² Depuis Lydda jusqu'à Jérusalem, il faut nécessairement marcher par des chemins très rudes, monter et descendre continuellement à travers de gros rochers. On nous fit remarquer en passant un village d'où, dit-on, le bon larron était natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui *Latroun*. On y voit le reste d'une église dédiée à ce saint pénitent, qui fut prédestiné sur la croix. Les chrétiens du pays prétendent qu'il s'appelait Dismas. Le cardinal Baronius lui donne le même nom (L. P. Nérret, *Lettres édifiantes*). Quant aux noms des deux larrons, les uns leur donnent ceux de Titus et Dumachus ; les autres, avec Bède, les appellent Matha et Joca, d'autres enfin Dismas et Gesmas.



CHAPITRE XIII

Le temple de Syène. — La famille hospitalière. — L'arbre d'Hermopolis. — La source miraculeuse. — Récit du seigneur d'Englure. — Séjour en Égypte. — La quenouille de Marie.

*Tanquam exules a patria sua remanent,
ad peregrinandum ibi per septem annos,
in sudore sui vultus victuri.*

Ils demeurent comme des proscrits sur la terre étrangère, pour y vivre sept années, à la sueur de leur front. (Saint Bonaventure, *Medit. vit. Christi*, c. 12.)

La première ville où entrèrent les illustres voyageurs se nommait Syène ¹. Ils ne connaissaient personne qui pût leur offrir un asile ; les hôtelleries d'Égypte, comme celles de Judée, étaient également fermées à leur pauvreté. Il y avait à Syène un temple bâti sur une éminence qui dominait la ville. Les descendants des Pharaons y avaient érigé des statues à tous les dieux, objets de leurs superstitieux hommages. Ce Panthéon de la vieille Égypte ne comptait pas moins de trois cent soixante-cinq idoles, auxquelles des prêtres nombreux rendaient les honneurs divins ². Aphrodisius présidait à leurs cérémonies. Marie et Joseph, étant entrés sous les galeries extérieures du portique, résolurent d'y passer la nuit. Étrange abaissement du Fils de Dieu, qui venait se reposer dans l'exil sous les colonnades des édifices consacrés au démon !

¹ In unam civitatem ex civitatibus nomine Syenem intraverunt. (Vinc. Belv., *Spec. Hist.*, l. vii, c. 94.)

² In quo CCCLXV idola erant posita, quibus singulis diebus honor deitatis a sacrilegis præbebatur. (Ibid.)

Pendant, à l'approche de l'enfant divin, on entendit un grand fracas dans l'intérieur du temple. Au même instant toutes les statues des faux dieux, arrachées à leur base, se renversèrent et demeurèrent étendues à terre. Le lendemain, le peuple, épouvanté, s'assembla en tumulte. On résolut d'apaiser par des sacrifices la colère du Ciel; le sang des victimes ruissela sous le couteau sacré. Aphrodisius fit relever les idoles avec de grandes solennités, et les replaça sur leurs piédestaux ébranlés. Mais la nuit suivante vit se renouveler le même prodige. Pierre Comestor ¹ ajoute que cette première manifestation de la puissance de l'Enfant-Dieu ne se borna pas à la seule ville de Syène. De même, dit cet écrivain, qu'à la sortie des fils d'Israël de la servitude, tous les premiers-nés de l'Égypte avaient été frappés de mort, de même, lors de l'arrivée du Roi du ciel, les statues de tous les faux dieux s'écroulèrent à la fois dans tous les temples. Ainsi s'accomplit la parole d'Isaïe : « Voici que le Seigneur montera sur une nuée légère; il entrera en Égypte; les idoles se renverseront devant lui, et l'Égypte se troublera dans son cœur ². »

Tel fut, d'après Baronius et les Pères, le fruit de la présence du Seigneur prédite par Isaïe. Porté sur les bras de Marie, Jésus, en traversant le désert de cette plage infidèle, y répandit alors des semences de bénédiction, y produisit le germe sacré de tant de saints anachorètes, qui devaient bientôt faire fleurir

¹ Tradunt quod, sicut in exitu Israel de Ægypto, non fuit domus Ægypti in qua, Deo procurante, non jaceret mortuus primogenitus; ita nec modo fuit templum in quo non corruisset idolum. (Petrus Comest., *Hist. Scholast.*) Cum ergo Ægyptum intraverunt, omnia idola ipsius provinciæ corruerunt, sicut per Isaïam fuit prophetatum. (*Medit. vit. Christ.*, S. Bonav., p. 345, ed. Mogunt, 1609.)

² Onus Ægypti. Ecce Dominus ascendet super nubem levem et ingreditur Ægyptum, et commovebuntur simulacra Ægypti a facie ejus, et cor Ægypti tabescet in medio ejus. (Isaïe, xix, 1.)

le désert comme un lis, le couvrir d'une ample moisson de grâces, y produire et y faire couler à longs flots le miel odorant et suave d'une sainteté toute céleste, d'une perfection toute angélique ¹.
 « Bientôt, dit Ludolphe de Saxe, celui qui viendra dans ces solitudes verra ce vaste désert tout couvert de l'élite des héros de l'armée du Christ, des plus candides brebis de son royal troupeau, d'une multitude d'hommes mortels qui retracent et font briller sur la terre la conversation et la vie qu'on mène aux cieux. Au commencement et du sein du Père, le Verbe avait semé avec une profusion infinie l'innombrable armée des astres dans l'immensité des cieux ; aujourd'hui, du sein de Marie, sa mère, il est plus libéral envers le désert qu'il ne le fut envers le ciel, et il le fait briller de plus d'habitants angéliques que les cieux ne comptent de sphères éclatantes ². »

Après ces premières nuits, fécondes en merveilles, la sainte famille s'avança dans l'intérieur du pays, vers l'Ouest ; car, suivant les légendaires, le séjour de Jésus-Christ en Égypte n'aurait été qu'une série de courses et de pèlerinages. C'était ainsi que l'Enfant-Dieu commençait à être voyageur sur la terre d'exil.

Vers le soir, les illustres étrangers étaient arrivés près d'une bourgade assez considérable, à quelque distance de la ville d'Héliopolis. On leur offrit l'hospitalité, suivant les traditions patriarcales. La famille qui les accueillit à son foyer célébrait un mariage. Mais la joie, compagne ordinaire de ces fêtes, n'animait point les conviés. Sous la couronne de roses qui parait sa tête, la jeune fiancée avait éprouvé je ne sais quel frémissement inconnu. Sa langue, embarrassée, se refusait à articuler aucun son : elle était tout à coup devenue muette. Le rire de la gaieté avait fait place sur toutes les lèvres à la stupeur et à l'effroi. Cepen-

¹ *Vie de la Sainte Vierge*, par M. l'abbé Bégel, tom. II, p. 63.

² Ludov. Saxon., *De vita Christi*.

dant cette femme affligée s'était approchée de Marie. Elle contemplait avec un sourire mêlé de larmes le merveilleux enfant penché sur le sein de l'étrangère. Ses charmes innocents, sa grâce ineffable, remuaient profondément son cœur. Prenant alors le petit Jésus des bras de la Vierge, elle le baise avec respect et tendresse. Mais au moment où cette fille d'Égypte eut soulevé de ses mains le Verbe éternel, sa langue se dégagea de ses entraves; elle recouvra la parole et la voix.

« Une autre fois, dit un chroniqueur, les parents de Jésus approchaient d'une grande ville où était une idole fameuse; auprès de cette idole se tenait un prêtre qui en était le ministre, et qui, chaque fois que Satan parlait par la bouche de cette idole, en rapportait les oracles aux habitants de l'Égypte et de ces contrées. Or ce prêtre avait un fils de trois ans, obsédé d'une grande multitude de démons. Et, lorsque les démons se saisissaient de lui, il déchirait ses habits, courait tout nu, et jetait des pierres aux passants. Attaqué de sa maladie accoutumée, il s'en vint en un lieu où étaient Joseph et la divine Marie, et les outragea. Et cet enfant possédé prit un des langes du Seigneur Christ, le mit sur sa tête, et aussitôt les démons sortirent de lui et s'enfuirent. Depuis ce temps donc, par l'empire du Seigneur Christ, l'enfant fut guéri et commença à chanter des louanges et à rendre grâces au Seigneur qui l'avait guéri. Et son père, le voyant rétabli dans sa première santé :

— Mon fils, dit-il, que vous est-il arrivé, et par quel moyen avez-vous été guéri?

Le fils lui répondit :

— Comme les démons m'agitaient, j'ai trouvé une femme d'un visage charmant. Et pendant que je mettais sur ma tête un des langes de son enfant, les démons se sont enfuis et m'ont quitté.

Le père, transporté de joie, lui dit :

— Mon fils, il se peut faire que cet enfant soit le Fils du Dieu vivant, qui a créé le ciel et la terre, car aussitôt qu'il est venu vers nous, les idoles ont été brisées, et tous nos dieux ont été détruits et renversés par une force supérieure.

Ensuite les parents de Jésus vinrent dans une autre ville où était une femme possédée, dont Satan s'était emparé comme elle était allée une fois la nuit puiser de l'eau. Elle ne pouvait ni souffrir des habits, ni rester dans les maisons, et chaque fois qu'on l'attachait avec des chaînes ou des courroies, elle les rompait, fuyait dans les lieux déserts, et, se tenant dans les carrefours et les cimetières, elle jetait des pierres aux hommes, de sorte qu'elle causait beaucoup de dommages à ses proches. La divine Marie l'ayant donc vue, en eut pitié ; et tout à coup Satan la quitta en disant : « Malheur à moi, à cause de vous, Marie, et de votre fils ! » Ainsi cette femme fut délivrée de son tourment, et, revenant à son bon sens, elle retourna vers ses proches. Elle expliqua la raison de son état à son père et à ses parents, lesquels, étant des principaux de la ville, reçurent chez eux Marie et Joseph avec vénération.

« Le jour suivant, ajoute le chroniqueur, dans son style naïf, la même femme prit de l'eau parfumée pour laver le Seigneur Jésus, et, l'ayant lavé, elle mit à part cette eau chez elle. Il y avait là une jeune fille dont le corps était blanc de lèpre, qui, s'étant arrosée et lavée dans cette eau, fut guérie de sa lèpre depuis ce temps-là. Le peuple disait donc : Il n'y a point de doute que Joseph et Marie avec cet enfant ne soient des dieux, car ils ne paraissent point mortels.

» Or, comme ils se préparaient à partir, cette jeune fille que la lèpre avait infectée, s'approchant, les pria qu'ils la prissent pour compagne de voyage. Ils y consentirent, et la jeune fille

alla avec eux, jusqu'à ce qu'ils vinsent dans une ville en laquelle était la forteresse d'un prince dont le palais n'était pas loin de l'hôtellerie. Alors la jeune fille les quitta, et étant entrée vers l'épouse du prince et l'ayant trouvée triste et pleurante, elle lui demandait la cause de ses pleurs.

— Ne vous étonnez point, dit-elle, de mes sanglots : car j'éprouve une grande calamité que je n'oserais raconter à personne.

Or la jeune fille dit :

— Peut-être que, si vous me confiez votre mal secret, le remède s'en trouvera auprès de moi.

— Tenānt donc mon secret caché, répondit l'épouse du prince, vous ne le raconterez à aucun mortel. J'ai été mariée à ce prince, qui, comme un roi, a plusieurs terres sous sa domination. Ainsi j'ai longtemps vécu avec lui, et il n'avait point d'enfant de moi. J'eus plus tard de lui un fils qui, hélas, était lépreux ! Le voyant il me dit :

— « Ou tuez-le, ou abandonnez-le à quelque nourrice pour être élevé dans un lieu où je n'en entende jamais parler. D'ailleurs prenez ce qui est à vous, je ne vous verrai plus. » Ainsi je me suis consumée en déplorant mon affliction et ma condition misérable. Hélas ! mon fils ! mon époux !

— Ne vous ai-je pas dit, reprit la jeune fille, que j'ai trouvé à votre mal un remède dont je vous répons ? Car j'ai été aussi lépreuse ; mais Dieu, qui est Jésus, fils de la dame Marie, m'a guérie.

» Or cette femme lui demandant où était ce Dieu dont elle parlait :

— Il est ici avec vous, dit la jeune fille, dans la même maison.

— Mais comment, dit-elle, cela peut-il se faire ? Où est-il ?

— Voici, répliqua la jeune fille, Joseph et Marie ; or l'enfant

qui est avec eux s'appelle Jésus, et c'est lui qui a guéri ma maladie et mon affliction.

— Mais comment, dit-elle, avez-vous été guérie de la lèpre ? Ne me l'indiquerez-vous pas ?

— J'ai pris de l'eau dont son corps avait été lavé, je l'ai versée sur moi, et ma lèpre a disparu.

» C'est pourquoi l'épouse du prince se levant, les logea chez elle, et prépara à Joseph un festin splendide dans une nombreuse assemblée. Or, le jour suivant elle prit de l'eau parfumée pour en laver le Seigneur Jésus, et ensuite de la même eau elle arrosa son fils, qu'elle avait pris avec elle, et sur-le-champ son fils fut guéri de sa lèpre. Chantant des actions de grâces et des louanges à Dieu :

— Bienheureuse, dit-elle, est la mère qui vous a enfanté ! O Jésus ! est-ce ainsi que, de l'eau dont votre corps a été lavé, vous guérissez les hommes qui participent avec vous à la même nature ?

» Puis elle fit des présents considérables à la dame Marie, et la laissa aller avec un honneur distingué. »

La sainte famille quitta donc le palais, accompagnée des bénédictions des hôtes qui l'avaient accueillie. Le soleil touchait à son déclin lorsqu'ils arrivèrent près d'Hermopolis, ville de la Thébaïde. A l'entrée de la cité on remarquait un arbre gigantesque ¹, conservé avec une sorte de religion par les populations voisines. On disait que son feuillage avait des propriétés merveilleuses, qu'un de ses fruits ou seulement un morceau de son écorce guérissait les infirmités et les langueurs. A l'approche du médecin céleste qui venait guérir tous les maux des hommes,

¹ Fertur in Hermopoli in Thebaide quod arbor quæ vocatur Peridid, non ferens maximum Christi adventum, inclinata est usque ad terram, et eum suppliciter adoravit. (Cassiodorus, in *Tripartita Hist.*)

l'arbre miraculeux inclina ses rameaux jusqu'à terre pour saluer le jeune Dieu de la nature. Vincent de Beauvais dit que, de son temps, ce témoin de l'arrivée de Jésus en Egypte subsistait encore. Les pèlerins d'Europe, sur les pas de Godefroid, de Tancrede et de saint Louis, allaient visiter le tronc desséché de l'arbre d'Hermopolis.

Après un séjour de quelques semaines dans cette ville, Joseph et Marie reprirent leur pénible marche à travers les sables de l'Egypte. Tant qu'ils côtoyaient le Nil, ils trouvaient l'abondance et la fraîcheur que le fleuve entretient sur ses rives. Mais s'ils venaient à s'en écarter, le sol mouvant et poudreux rappelait celui du désert. Un jour ils s'arrêtèrent au milieu d'une plaine aride ; la divine Vierge, épuisée par la chaleur et la soif, déposa l'Enfant-Jésus sur le sable pour aller chercher de l'eau. Joseph, le regardant avec tristesse, semblait attendre que sa parole fit jaillir des sources rafraîchissantes. Le Fils de Dieu voulut exaucer cette prière silencieuse. Il frappe du pied la terre brûlante ; soudain il en sort une fontaine qui depuis lors n'a pas cessé de couler.

C'est peut-être cette légende que racontait, dans un style admirable de naïveté, un de nos vieux barons français, le seigneur d'Englure :

« Quand Notre-Dame, Mère de Dieu, dit-il, eut passé les déserts et qu'elle vint au pays d'Egypte, elle mit Notre-Seigneur à terre et alla cherchant de l'eau par la campagne ; mais point n'en put trouver. S'en retourna moult dolent à son cher enfant, qui gisait étendu sur le sable : lequel frappant la terre du pied, il en sortit une fontaine d'eau moult bonne et douce. Si fut Notre-Dame moult joyeuse de ce, et en remercia Notre-Seigneur. Elle lava les vêtements de l'enfant dans l'eau d'icelle fontaine et les étendait dessus la terre ; et de l'eau qui décou-

lait, par chaque goutte naissait un arbrisseau vert, lesquels arbrisseaux portent le baume. »

Autour de cette fontaine ouverte sous les pas du Dieu exilé, se groupèrent bientôt quelques habitations. Car en ces régions, où l'eau est presque toujours salée, une fontaine d'eau douce est un trésor. Et telle fut, dirent les légendes, l'origine d'une ville qui subsiste encore. Ainsi, sur cette terre où le bouclier macédonien du grand Alexandre ¹ ne pouvait qu'avec peine faire éclore des cités, un enfant inconnu, porté sur les bras d'une vierge de Judée, réunissait les fils de l'Égypte et fondait des villes par ses bienfaits.

Après ces pérégrinations dans l'intérieur du pays, la sainte famille dirigea sa marche vers Héliopolis, dans l'espoir d'y trouver des Israélites et de s'y fixer comme eux. Depuis la conquête assyrienne, les troubles et les malheurs qui avaient désolé la Judée avaient engagé beaucoup de Juifs à venir s'établir en Égypte. Une première émigration considérable s'était faite sous la conduite de Johannan, fils de Karéah. ² Une autre avait eu lieu sous Onias III. Voici à quel sujet. Désigné pour successeur par son père mourant, Onias fut élu grand-pontife. Mais ce choix ayant excité l'envie et la fureur de son frère Siméon, Onias céda à l'orage et passa en Égypte. Il obtint du roi Ptolémée-Philométor et de la reine Cléopâtre l'autorisation d'élever au vrai Dieu un temple qu'il construisit près d'Héliopolis, sur les ruines abandonnées d'un ancien sanctuaire de Bubastis, la Diane égyptienne. « Quelques Hébreux rigides et scrupuleux avaient vu avec peine l'érection de ce nouveau temple, qui brisait l'u-

¹ Alexandre voulut donner à la ville d'Alexandrie la forme d'un bouclier macédonien; il fit exécuter des travaux gigantesques pour la mettre en état de porter glorieusement à l'admiration de la postérité le nom de son fondateur.

² Jér., 43.

nité du culte extérieur ; cependant le plus grand nombre aimait à croire que leurs frères bannis pouvaient sacrifier au Seigneur sur la terre étrangère, et l'on disait même en proverbe que celui qui n'avait pas vu le temple d'Onias n'avait pas vu la gloire d'Israël. Quoiqu'il fût en effet plus petit et moins splendide que celui de Jérusalem, son architecture noble et riche, son double portique, les ornements précieux dont Onias et ses successeurs se plurent à l'enrichir, et les soixante-dix sièges revêtus d'or et de pierres précieuses destinés aux soixante-dix membres du conseil des anciens, le faisaient passer pour une merveille aux yeux des Israélites ¹. »

L'affluence des adorateurs du vrai Dieu était, dit-on, si grande au temple d'Onias, que souvent les Juifs y accouraient deux fois plus nombreux que lorsqu'ils sortirent autrefois de cette même terre d'Égypte sous la conduite de Moïse.

Or, en faveur des frères bannis et exilés qui y arrivaient en si grande foule, il existait à Héliopolis une coutume très hospitalière, qui avait pu déterminer ou peut-être même obliger Marie et Joseph à y diriger leur marche. On ne s'y rassemblait point au hasard, mais chacun se réunissait à ceux de sa profession ; de sorte qu'un étranger pauvre et sans ressource, après s'être fait connaître de ceux qui exerçaient le même métier que lui, en obtenait facilement quelques secours pour lui-même et pour sa famille. On peut donc conjecturer que ce fut la pénurie des choses les plus nécessaires qui détermina Joseph à se rendre dans cette ville. Heureuse cité qui eut l'inappréciable honneur d'ouvrir son sein hospitalier aux divins voyageurs ! Ce fut alors qu'elle mérita vraiment son nom glorieux d'Héliopolis ou de *Ville du Soleil*, puisqu'elle posséda le *Soleil de justice* qui se lève dans les hauteurs des cieux. Comme partout, Jésus

¹ Madame Anna Marie, *1^o Lys d'Israël*.

et Marie y vécut inconnus et pauvres. On voit encore aujourd'hui au Vieux-Caire (l'ancienne Héliopolis) un monument authentique de cette indigence, dans la retraite ou plutôt dans la grotte qui leur servit de logement. Dans la vaste enceinte du monastère de Saint-Serge, appelée *Deir el Nassara*, de chaque côté du grand autel de la petite et pauvre église de ce monastère, est un escalier de douze marches, par lequel on descend dans une chapelle ou grotte souterraine de vingt pieds de long environ sur douze de large. Là, assure-t-on, habitèrent Jésus, Marie et Joseph. Au dessus de l'autel de cette chapelle souterraine, est un tableau très ancien représentant la Sainte Vierge, sur la rive gauche du Nil. Ce tableau ferme une ouverture par où l'on passe dans une seconde grotte plus petite, qu'on désigne sous le nom de *Four*, parce qu'elle en a la forme, et qui faisait partie de cet humble asile ¹. « En contemplant ce sombre réduit, » dit un illustre religieux dont toute l'Europe catholique a lu les charmants récits, « Bethléem, Nazareth, revenaient à ma pensée. Je me rappelais que celui qui vint s'y réfugier avait prédit à ses disciples que, n'étant point au dessus du Maître, comme lui ils souffriraient la persécution ². »

En quittant Héliopolis, la sainte famille alla se fixer à une lieue et demie plus loin, au village de Matarieh. Là on voit encore maintenant, au milieu d'un vaste jardin planté d'orangers, un majestueux sycomore, qui a plus de six brasses de circonférence, et qui est l'un des phénomènes les plus extraordinaires de végétation. Les Arabes le désignent sous le nom d'*arbre de Jésus et de Marie*. D'après la tradition, la sainte famille trouva plus d'une fois sous ses rameaux une ombre protectrice ³.

¹ *Vie de saint Joseph*, par un ancien curé.

² *Pèlerinage du R. P. de Géramb*, tom. III, p. 113.

³ *Vie de la Sainte Vierge*, par M. l'abbé Bégel, t. II, p. 69.

Joseph loua à Matarieh une pauvre habitation, où les époux vécurent du travail de leurs mains, mangeant le pain de l'exil à la sueur de leurs fronts. Et pourtant le sang royal d'Égypte, mêlé à celui de la Judée, coulait dans les veines de l'obscur charpentier, et la jeune inconnue qui allait frapper aux portes des riches Égyptiennes pour en obtenir du travail et du pain comptait parmi ses aïeux ce Salomon, pour le trône duquel une fille des rois d'Égypte avait oublié les caresses maternelles, les rives embaumées de sa patrie et le palais de son père ¹ !

¹ Je profitai du peu de temps que j'avais de reste pour aller au Vieux Caire, l'ancienne Babylone, où la tradition constante du pays affirme que le Sauveur enfant habita avec Marie, sa mère, et saint Joseph. C'était, dit-on, le quartier des Juifs. Sainte Hélène fit bâtir sur la grotte une église qui subsiste encore, et qui est ornée d'un grand nombre de fresques qui représentent les douze apôtres, saint Pierre avec ses clés, et la très Sainte Vierge tenant dans ses bras son divin enfant. Toutes elles m'ont paru assez bien conservées. Vers le milieu du temple se trouve la grotte. On y descend par un escalier de marbre de dix à douze marches, elle est soutenue par quelques chétives colonnes ajoutées depuis, qui forment une nef de chaque côté. Elle a vingt pieds de long sur quinze de large ; on ne voit pas qu'il y eût de fenêtre ; le jour devait venir par la porte. Les murs sont d'une sorte d'argile noire et schisteuse, qui porte l'empreinte de la misère. A l'extrémité de la nef, vers le haut, est un enfoncement long de trois à quatre pieds sur deux ou trois de large ; c'est là que dormait l'Enfant-Jésus. Au devant était installé une mauvaise planche sur laquelle, deux ans auparavant, en 1845, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe. A droite est une petite citerne, dont l'orifice est couvert d'une planche. C'est là que la très Sainte Vierge puisait l'eau pour la sainte famille. A gauche est une construction de pierres non polies, haute de trois pieds ; sur sa surface est un entaillement long de dix-huit à vingt pouces et large de dix à douze. C'est là que la très Sainte Vierge déposait quelquefois, pendant le jour, son divin enfant emmailloté. Dans tous ces lieux sont placées des croix de marbre blanc. On les baise avec dévotion. Avec quelle émotion de foi et d'amour l'on se prosterne, la face contre terre, pour arroser de ses larmes et baiser mille fois cette terre empreinte si souvent, et pendant le laps de six années, des pieds sacrés de Notre-Seigneur et de ceux de sa très sainte Mère ! Mais, après avoir vu de ses yeux et palpé de ses mains la misère d'un Dieu enfant, de l'Homme-Dieu ainsi caché, anéanti, souffrant pour notre amour, ah ! qu'il est facile d'aller en mission, et jusqu'en Mandchourie ! Que nos cabanes ou réduits sont beaux et commodes ! Et les plus grands sa-

On lit en effet, dit saint Bonaventure, que Notre-Dame, la reine du monde, filait la quenouille, et travaillait à l'aiguille pour subvenir à ses besoins et à ceux de son Fils. Quand elle allait par les maisons demander le lin ou le bysse qu'elle devait filer, ce divin Fils l'accompagnait ; il entendait les refus méprisants, les dures paroles qui tombaient souvent des lèvres d'une Égyptienne sur la pauvreté de sa mère. Que de fois peut-être l'Enfant-Dieu demanda du pain à Marie, qui ne lui répondit que par ses pleurs ! Il fallait que Jésus traversât le sentier de l'indigence, pour attacher à ses épines les roses de la céleste espérance et du saint amour ¹.

Au moyen-âge, alors que les vieilles vertus de famille brillaient encore de tout leur éclat, la quenouille ², héritage de Marie, nourricière de l'enfance du Sauveur, avait été accueillie par les royales mains des hautes et puissantes princesses. Durant les longues soirées d'hiver, la châtelaine, assise au foyer de la grande salle du manoir, filait les vêtements de son noble époux ou ceux des pauvres dont elle s'était faite la seconde providence. Cependant le chapelain lisait à haute voix la légende du jour, ou montrait aux enfants ravis les éblouissantes miniatures. Les

crifices de la patrie, de la santé, de la vie même, pour sauver ces mêmes âmes pour qui Jésus enfant a tant de fois pleuré, peut-on les appeler des sacrifices ! Une goutte d'eau apportée à l'Océan...

Lettre de M^{sr} Verroles, vicaire-apostolique de la Mandchourie, à messieurs les membres des deux conseils centraux de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris.

(*Annales de la Propagation de la Foi*, janvier 1850, n^o 128, pages 31, 32).

¹ S. Bonaventure, *Meditationes vitæ Christi*, de fuga Domini in Ægyptum, c. 12.

² Parmi les reliques de la Sainte Vierge que les églises se vantaient de posséder, on montrait des fuseaux dont elle filait. (Cf. Baillet, 15 *voût.*)

jours, ainsi sanctifiés par de pieuses pensées et de saintes occupations, s'écoulaient semblables au fil léger qui se déroulait de la blanche fusée; et quand la mort venait frapper à la porte de la noble dame, elle trouvait ses fuseaux chargés et ses mains pleines de bonnes œuvres ¹.

CHAPITRE XIV

Mort d'Hérode. — Le retour dans la patrie. — La houlette du berger. — Les petits oiseaux d'argile. — Le triomphe des enfants. — Zachée le maître d'école. — Jésus au milieu des docteurs.

*Sicut mane transiit, pertransiit Rex
Israël, et ex Ægypto vocavi Filium
meum.*

Le roi d'Israël a passé comme le soleil d'un matin, et j'ai rappelé mon Fils de l'Égypte. (Osée, xi, 1.)

La main de Dieu s'appesantit sur le meurtrier des Innocents et vengea les pleurs des mères de Juda. Hérode, après avoir échappé au poison que lui destinait Antipater, son fils, tomba dans une maladie horrible. Une fièvre brûlante le consumait jusqu'à la moelle des os. Sa chair, déjà cadavéreuse, se détachait en lambeaux de pourriture; ses jambes, gonflées par l'hy-

¹ Les heures gothiques renferment presque toutes, au chapitre des douleurs de Marie, une prière spéciale pour honorer la solitude et les fatigues de la Vierge sur la terre d'Égypte.

Ave, dulcis Mater Christi,
Quæ in Ægyptum fugisti,
Flens ubi notis carebas
Et labore tabescebas.

(*Ex Hortulo animæ.*)

dropisie, ne se prêtaient plus à aucun mouvement; les vers, nés d'eux-mêmes dans ce tombeau vivant, lui dévoraient les entrailles ¹. Un râle pareil à celui d'un moribond s'échappait par intervalles de sa poitrine. Soudain il apprend que les Juifs, enhardis par sa maladie, viennent de faire enlever l'aigle romaine qu'il avait élevée au haut du Temple, contrairement à la loi de Moïse. Rappelé à la vie par un instinct de cruauté insatiable, il retrouve assez de force pour ordonner de brûler vifs les auteurs de l'attentat ². Après cette exécution, il se fait transporter aux sources d'eaux chaudes de Callirhoé. Là les médecins lui conseillent de prendre des bains d'huile tiède. Il n'y fut pas plus tôt entré, que son corps sembla se dissoudre, son œil mourant se fermait à la lumière. On le rapporta sur son lit. Cependant la nouvelle de sa mort commence à se répandre. Sur ce faux bruit, les Juifs font éclater leur joie; Hérode l'apprend, il revient à Jéricho, fait emprisonner dans l'Hippodrome les plus nobles de ce peuple esclave, et donne à Salomé, son épouse, l'ordre de les faire tous massacrer, aussitôt qu'il aurait rendu l'âme : « Afin, dit-il ³, que la Judée, malgré elle, pleure ma mort. » Il demanda ensuite, pour étancher sa soif ardente, qu'on lui apportât une pomme, fruit qu'il avait toujours aimé. Ce désir fut satisfait; mais, profitant d'un moment où il se croyait libre, il essaya de se percer du couteau qu'il tenait à la main ⁴. Ada-

¹ Febris violenta erat, prurigo intolerabilis in omni corporis superficie, assiduis vexabatur colli tormentis, pedes intercute vitio tumuerant, putredo vermes generabat; creber anhelitus, et interrupta suspiria. (Vinc. Belv., *Spec. Hist.*, I, VII, c. 100.)

² Joseph, *De Antiq. Jud.*, XVII, 6, 7, 8; I. *De Bello Jud.*, XXII, 7; XXIII, 1-8. Edit. Oberthur.

³ Ut cum animam eflasset, statim illos Salome occideret: ut ita omnis Judæa in morte sua etiam invita plangeret. (Vinc. Belv., loc. pri. cit.)

⁴ Dans le mystère de la passion analysé par M. Onésime Leroy (*Études sur les mystères*, p. 199), on représentait Hérode abandonné à ses re-

bus, son parent, arrêta son bras. Néanmoins le bruit causé par cet accident mit le palais en rumeur; la nouvelle que le tyran venait d'expirer eut bientôt volé une seconde fois par toute la ville, et parvint jusqu'à la prison où était détenu Antipater, son fils. Le jeune prince dénaturé, qui l'attendait avec impatience, supplie ses gardes de le mettre en liberté. On vient en avertir Hérode. Plus furieux de la joie d'Antipater que des approches mêmes de la mort, il envoie des soldats le massacrer dans sa prison, et expire lui-même, portant au tombeau la malédiction des Juifs et la tache du saug innocent.

« Or l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, lui disant : — Levez-vous, prenez l'Enfant et sa mère, et retournez dans le pays d'Israël, car ceux qui cherchaient l'Enfant pour le perdre sont morts. »

La sainte famille reprit donc le chemin de la patrie. L'Enfant-Jésus avait grandi sur la terre étrangère : il allait entrer dans sa septième année. Le vingt-cinquième du mois de Paschous, étant arrivés à un lieu nommé Baïsans, à l'est de Bohnésa, les illustres voyageurs rencontrèrent des bergers qui faisaient paître leurs troupeaux. Le divin Pasteur des hommes aimait les bergers ; il avait voulu les voir les premiers à son berceau ; il se plaisait à comparer les fatigues de sa vie publique à la sollicitude de leurs simples travaux. Cette fois ayant pris les trois houlettes d'un berger et de ses deux fils, il les planta en terre, et sur-le-champ elles se couvrirent de fleurs et de fruits. Les Égyptiens montraient encore ces arbres merveilleux, au temps de Cyriaque, qui nous a conservé ce récit ¹.

mords, sur un lit de douleurs. A son chevet, deux démons lui présentaient un couteau, en lui conseillant de s'en servir pour se délivrer de la vie. A peine avait-il cédé à cette infernale inspiration, on voyait tous les diables s'emparer de son âme et la porter en enfer. (Alfred Maury, *Essai sur les Légendes*, p. 126.)

¹ *Cours sur les apocryphes*, par Douhaire. (Université catholique.)



Légende des trois houlettes.

La jeune Egyptienne qui s'était attachée à Marie avait depuis quelque temps quitté son aimable mattresse, pour épouser un jeune homme que le divin Jésus avait guéri d'une affreuse maladie. La sainte famille assista au festin nuptial, après lequel Notre-Dame s'arracha aux larmes d'une famille, désolée de son départ, et aux amers regrets de l'orpheline qui l'avait servie ¹.

Continuant son voyage par les lieux qu'elle avait déjà parcourus, la sainte famille arriva sur les hauteurs du pays de Judée. Mais ayant appris qu'Archélaüs, fils d'Hérode, régnait en sa place, Joseph était saisi de crainte, lorsqu'un ange lui apparut et lui dit : « Allez en Galilée, à Nazareth, et demeurez en cette ville. » Ce fut enfin le terme de l'exil du Fils de Dieu. N'est-ce pas un profond mystère, dit un chroniqueur, que le jeune Roi des nations ait voulu, dès son avènement, parcourir ainsi les provinces de son royaume ² ?

De retour dans sa patrie terrestre, l'Enfant-Jésus se confondit parmi les autres fils des femmes d'Israël. Un jour les enfants de son âge façonnaient de petits oiseaux d'argile et vantaient en riant leur ouvrage. Jésus leur dit : « Je vais ordonner aux miens de voler. » Il le fit, et soudain ces petits oiseaux se mirent à voltiger, jusqu'à ce que par un signe il les rappelât près de lui. Il avait ainsi animé quelques passereaux, qui lui obéissaient et qui venaient recevoir la nourriture de sa main. L'imagination naïve des légendaires aimait à donner à ce Dieu enfant de petits oiseaux pour former sa cour.

La divine Marie lui ordonna un jour d'aller puiser de l'eau à la fontaine voisine ³. Jésus obéit avec empressement. Y étant

¹ M. l'abbé Bégel, *Vie de la Sainte Vierge d'après la tradition*, tome II, p. 80.

² *Mirum sane gestari sic et circumferri per regiones Dominum regionum.*

³ *Cours sur les apocryphes. (Ibid.)*

allé, il remplit l'urne ; mais, en l'apportant, elle se trouva fêlée et l'eau s'échappait. Jésus, l'enveloppant de son manteau, conserva le liquide et vint ainsi le présenter à sa mère. Elle admira en silence ce nouveau prodige, car le souvenir de ces merveilles demeurait enseveli dans son cœur.

Vers le mois d'Adar, les jeunes compagnons de Jésus se réunirent autour de lui. Dans leur admiration pour sa puissance, ils le saluèrent leur roi. Ayant tressé une couronne de fleurs, ils la déposèrent sur sa tête en forme de diadème. Puis, le faisant asseoir sur leurs vêtements amoncelés comme sur un trône, ils se tenaient à ses côtés pour lui servir de gardes et de soldats. Chacun d'eux vint ensuite se prosterner devant lui suivant l'antique usage de l'Orient, et, dans leur zèle pour la majesté de son trône, ils forçaient les passants à venir aussi s'incliner devant le Roi.

Cependant on rapportait de la campagne le corps d'un enfant étendu sur une litière. En allant ramasser du bois sur la montagne, il avait rencontré une couvée de perdrix. Au moment où il allait en dérober les œufs, un serpent caché sous le feuillage piqua la main de l'imprudent. Aux cris qu'il poussa, ses compagnons accoururent. Le venin agissait puissamment ; en peu de temps le malheureux eut perdu connaissance. Ses parents vinrent tout en pleurs et le rapportèrent à la ville. Quand le triste cortège fut arrivé près de Jésus, les enfants qui l'entouraient coururent en criant : Venez aussi saluer notre roi. Mais Jésus, respectant la douleur de ces parents affligés, leur demanda ce qui était arrivé à cet enfant. S'étant fait montrer le repaire du serpent, il l'appela. Le reptile, tremblant, vint se présenter devant lui. Jésus lui ordonna de sucer la blessure qu'il avait faite à sa victime, pour en absorber le venin. L'antique ennemi des hommes obéit, et, après avoir sucé la plaie du jeune malade, il tomba mort à ses pieds. Cessez de pleurer, dit le Fils de Marie

en rendant l'enfant à sa mère affligée. Plus tard cet enfant s'attachait à la suite du Sauveur. C'est lui dont l'évangéliste fait mention sous le nom de Simon le Chananéen ¹.

A cette époque, Joseph commençait à employer l'Enfant-Dieu aux travaux de sa profession. On raconte qu'un jour Jésus se blessa à la main ; le sang coulait de la plaie et rougissait le bois qu'il venait de travailler. La Vierge accourut pour secourir son fils ; Jésus la rassura avec un doux sourire. Cependant les yeux de Marie rencontrèrent une petite croix que l'enfant avait figurée comme en se jouant. Cette vue en dit assez au cœur de la tendre mère.

Tout succédait à Joseph depuis qu'il avait associé cet ouvrier céleste à ses occupations. Il arrivait quelquefois que les défauts de ses ouvrages disparaissaient miraculeusement sous les doigts de l'Enfant-Dieu.

Jusque-là Jésus n'avait point encore fréquenté l'école. Il y avait à Jérusalem un maître fort célèbre par sa science, nommé Zachée. Ce docteur reprochait à Joseph de laisser ainsi grandir son fils, et le lui demanda pour l'instruire. Joseph et Marie convinrent de conduire Jésus aux leçons de Zachée. Le maître voulut d'abord apprendre à son élève les différents caractères de l'alphabet hébreu. Jésus répéta donc après lui le premier signe de cette langue, *aleph* ; Zachée nomma ensuite la seconde lettre, *beth*. Mais Jésus l'interrompant : « Expliquez-moi, dit-il, d'abord la signification de la lettre *aleph*, et je prononcerai la seconde. » Le maître se promettait de punir cette question importune ; mais Jésus lui donna lui-même sur ce sujet des explications frappantes et précises, que le docteur n'avait jamais entendues de la bouche des sçavants ni lues dans aucun de leurs livres.

¹ Matth., x, 4.

Une autre fois, Jésus lisait dans le livre des saintes Écritures, que Zachée faisait apprendre aux jeunes enfants des Hébreux. A mesure qu'il en prononçait les paroles, les caractères du manuscrit se changeaient en or. Frappé de ce prodige et de la science du divin élève, Zachée dit à Joseph : « Votre fils est digne d'être le maître des docteurs, je ne suis qu'un ignorant devant lui. »

Jésus était parvenu à sa douzième année. Joseph et Marie le conduisirent avec eux à Jérusalem pour la fête de Pâque. C'est la seconde fois que nous verrons le Dieu d'Israël caché sous la figure d'un enfant, entrer dans le temple élevé à sa gloire par Zorobabel, et profané par les sacrilèges embellissements d'Hérode.

Après que les jours de la solennité furent écoulés, Joseph et Marie reprirent le chemin de Nazareth, croyant que Jésus les suivait à quelque distance avec les membres de leur famille. Cependant il était demeuré dans le Temple au milieu des docteurs et des princes du peuple, les interrogeant et répondant à leurs questions. Il leur disait :

— De qui le Messie doit-il être le fils ?

— De David, lui répondirent-ils.

— Pourquoi donc David l'appelle-t-il son Seigneur, en disant :

Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite?...

— Avez-vous donc lu le livre des Écritures ? lui demanda l'un des docteurs.

— Je connais ce livre et ce qu'il renferme, reprit l'enfant. »

Et soudain il développa les préceptes de la loi, les mystères cachés sous la lettre des prophéties. Sa parole révélait des vérités qu'il n'est point donné à l'intelligence humaine de comprendre.



Jésus au milieu des Docteurs.

— Je n'ai jamais rencontré une telle science, s'écria le docteur, étonné ; que pensez-vous de cet enfant ?

Il se trouvait parmi ces vieillards un savant qui s'était attaché à découvrir les lois qui président au mouvement des astres, en dirigeant le cours, en maintiennent la constante harmonie. Il demanda à l'enfant s'il avait aussi étudié les éléments de cette science. Il ne fut pas difficile à celui qui avait créé le monde d'en expliquer les mystères, autant qu'il fallait pour confondre d'admiration le docteur hébreu ¹.

Pendant qu'ils conféraient ainsi, et que l'Enfant, assis au milieu d'eux, écoutait leurs demandes et leur en adressait lui-même, Joseph et Marie, qui le cherchaient depuis trois jours, le retrouvèrent enfin. Arrivée sous les portiques du Temple, où se pressait une multitude considérable, Marie entend dans la foule une voix qui s'écrie : « O chose surprenante et inouïe ! Un seul enfant ose ainsi discuter contre tant de docteurs et les confondre tellement, qu'ils ne puissent lui répondre et qu'ils semblent devenus muets devant lui. » A ces paroles mille fois bénies, Marie s'est écriée dans son cœur : Celui-là est mon fils bien-aimé. Elle fend les rangs pressés de la foule, elle accourt, elle vole, elle reconnaît Jésus ². La divine Mère s'approchant de lui : « Mon Fils, lui dit-elle, pourquoi en avoir agi de la sorte avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés. »

Le Fils de Dieu lui répondit :

« Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je demeure dans la maison de mon Père ³ ? »

¹ *Evangelium Infantiae*, versus finem.

² Sainte Véronique de Binasco, *Révé.*

³ *Evangelium Infantiae*, versus finem.

Pendant les docteurs de la loi dirent à Marie : « Est-ce là votre enfant ? » Et, sur la réponse de la Vierge, ils ajoutèrent : « Vous êtes bienheureuse, ô Marie, d'avoir donné le jour à un tel fils ¹. »

Pendant les trois jours que Jésus avait passés seul à Jérusalem, la tradition rapporte qu'il fut rencontré par une dame de la ville de l'âge de Marie à peu près. Cetté pieuse femme accueillit le divin Enfant, lui donna l'hospitalité, et le nourrit pendant ces trois jours. Cette pieuse dame, nommée alors Séraphia, est la même qui suivit plus tard Jésus au Calvaire, et dont le Sauveur récompensa l'hospitalité et l'inaltérable dévouement en lui laissant l'empreinte de son divin visage, qui valut à sa maîtresse le beau nom de Véronique ².

¹ Ibid.

² Anne-Cath. Emmerich, *Révélat.*



CHAPITRE XV

Dernier voyage de saint Joseph. — Sa mort. — Sa résurrection. — Conseil des prêtres. — Election de Jésus au sacerdoce. — Témoignage de Marie. — Portrait traditionnel du Sauveur.

*Venerat illa dies que vitam morte pararet
Perpetuam tibi, juste Joseph, David inclyta proles,
Qui patrem Jesus, et sponsum flevit morientem
Virgo benigna suum*

Le jour était venu où la mort allait vous donner l'éternelle vie, Joseph le juste, illustre fils de David. Alors Jésus pleura son père, et la douce Vierge son époux mourant. (*J. Gerson., cancel. parisiens., in Joseph Lond.*)

C'était la coutume au douzième siècle, dit Isidore d'Isola¹, de lire dans les églises d'Orient, le jour de la fête de saint Joseph, le récit de sa mort, écrit par les chrétiens des premiers siècles. Les fidèles accouraient en foule pour l'entendre ; l'évêque s'essayait au milieu d'eux, et le lecteur, après avoir demandé la bénédiction, commençait la merveilleuse histoire. Nous aussi, faisons silence ; prêtons l'oreille aux échos des traditions oubliées. Allons prendre place dans l'assemblée des saints, à Constantinople, à Antioche ou à Éphèse, et respirons, loin des bruits de notre siècle, les parfums du passé.

¹ Isidorus de Isolani, ex ordine Sancti Dominici, in Summa de donis sancti Josephi, part. IV, cap. 9. — Cet auteur, qui écrivait en 1480, disait avoir entre les mains un manuscrit de la Vie de saint Joseph, traduit de l'hébreu vers l'an 1340. Il en donne un abrégé ; c'est l'ouvrage connu maintenant sous le nom d'Évangile de saint Joseph. Jean de Carthagène, *Homil. Catholic.*, lib. IV, hom. 3, p. 223, cite en partie l'abrégé d'Isidore d'Isola.

Le saint patriarche était arrivé à l'âge de près de cent années¹. Sa vieillesse ne fut point, comme celle des autres mortels, remplie de misères, d'infirmités, de douleurs : le Dieu qu'il avait porté enfant dans ses bras lui communiquait une force surnaturelle ; ses yeux ne s'affaiblirent point avec l'âge ; le nombre des années l'avertit seul des approches de la mort². Le Fils de Dieu et la Vierge Marie prenaient soin du saint vieillard. Éclairés par ces deux célestes lumières, les derniers instants de Joseph ressemblaient moins au déclin de la vie qu'à l'aurore d'un jour naissant³. Avant de s'endormir du sommeil des justes, il voulut aller encore une fois à Jérusalem prier le Seigneur dans son Temple. « Dieu de miséricorde, lui disait-il, auteur de toute consolation, prosterné devant votre Majesté, je vous adore. Si ma course est bientôt achevée, si le nombre des jours que vous m'avez comptés est près de finir, envoyez votre ange prendre mon âme et l'emporter avec mes pères dans le sein d'Abraham. Juge souverain des mortels, exaucez mes derniers vœux ; illuminez la voie qui doit me conduire à vous⁴. »

¹ Cédrenus lui donne 111 ans. Saint Epiphane, évêque de Salamine (hæres. 78), ne lui en donne que 90. Ce dernier sentiment paraît plus probable. Un vieillard plus que centenaire eût moins été pour la Sainte Vierge un appui qu'un fardeau. (Voir les Boll., t. III, 19, *Mart.*, De sancto Josepho, § 11.)

² Provectæ ætatis senex evasit. Nulla tamen corporis laboravit infirmitate, nec defecit visus, etc. (*Evang. sancti Josephi*, vers. fin. Thilo. ed. Leipsick, p. 19.)

³ Divinis fulgoribus clarissima fuit mors Josephi, cum Christi et Mariæ veluti solis et lunæ irradiantibus splendoribus fuerit illustrata. (Jean de Carthagène, *Homil. Cat.*, loc. cit.)

⁴ (*Evang. S. Josephi*, v. fin.) Quoiqu'on ne sache pas au juste le temps auquel Marie perdit son époux, saint Joseph, cependant tous les auteurs qui ont traité cette matière tombent d'accord qu'elle le perdit avant que Notre-Seigneur commençât la prédication de l'Évangile. (R. P. Franc. Giry, *Vies des saints*, II^e v., p. 19.)

Ainsi pria le saint vieillard ; et, reprenant encore une fois le bâton du voyageur, il revint près de Jésus et de Marie. La mort l'enleva aux embrassements d'un tel fils et d'une telle épouse. On dit que son âme connut un instant l'effroi aux approches du trépas. « Mon fils, dit-il à Jésus, les douleurs et les épouvantements de la mort m'ont environné, mais le calme est rentré dans mon âme en entendant votre voix. Jésus, votre nom si doux réjouit mes lèvres et me comble d'une céleste joie ¹. » Cependant la divine Vierge dit à Jésus : « Mon Fils, voici que Joseph va mourir ; » et elle pleura. Jésus était au pied du lit ; Joseph tenait constamment les yeux fixés sur lui. Il n'avait plus la force de parler, mais il poussait encore des soupirs entrecoupés. Jésus lui prit la main, et lui dit : « Père bien-aimé, quittez cette vallée de misères ; allez porter à vos pères cette heureuse nouvelle : dites-leur que dans peu je descendrai vers eux pour les conduire au royaume céleste ². » Enfin, l'heure étant arrivée, Joseph remit son âme entre les mains des anges invisibles qui assistaient à son dernier combat. Jésus lui ferma les yeux et les lèvres, et, se retournant vers Marie, lui apprit que son chaste époux était mort.

Alors le Fils de Dieu, se rappelant les soins du bon vieillard, ses fatigues dans la fuite en Égypte, ses privations dans le désert, s'attendrit ; et, se penchant sur le corps inanimé, il le tint longtemps embrassé, en mêlant ses pleurs à ceux de la divine Vierge ³.

¹ Filiolæ a me dilectæ, equidem dolor metusque mortis jam circumdederæ me ; sed statim ac audivi vocem tuam, requievit anima. O Jesu, suavissimum nomen in ore meo, etc. (*Ev. Jos.*, Thilo.)

² In transitu autem ejus, dixit Jesus : Vade, dilectæ mi, alacriter ab hac miseriarum valle, et porta hoc bonum novum sanctis patribus, quod infra parvum tempus veniam ad vos et ad cœlestia regna perducam. (*Bernardinus*, l. xx, *De Desponsat. Mar. Virg.*)

³ Tunc Jesu veniebat in mentem dies quæ ambulavit in Ægyptum,

Le lendemain, les restes de l'héritier des rois de Juda, enveloppés dans une étoffe de lin grossier, furent déposés dans la vallée de Josaphat, près du tombeau de Siméon le juste qui, avait tenu dans ses bras Jésus-Christ enfant ¹. S'il ne fut pas embaumé comme les riches Hébreux avec des aromates de grand prix, il emporta dans le sépulcre, au lieu des parfums d'Arabie, le germe de l'immortalité glorieuse.

On lit dans l'histoire orientale d'Isidore que Jésus, entretenant un jour ses disciples de sa conduite envers saint Joseph, leur dit ce qui suit : « J'agissais en toutes choses avec lui comme si j'eusse été son fils. Je l'appelais mon père ; je me soumettais à tout ce qu'il demandait de moi, et l'aimais autant et plus que la prunelle de mes yeux ².

« Comment croire, » disait Bernardin de Sienne, prêchant dans une église de Padoue ³, « comment croire que les bras qui ont porté si longtemps le Sauveur soient demeurés ensevelis dans la poussière des morts ? Comment croire que Jésus-Christ n'ait pas admis dans son palais céleste ce corps sacré qui fut autrefois son rempart sur la terre ? » — « Eh ! ne lisons-nous pas, s'écriait Gerson, le pieux chancelier de l'Université ⁴, ne

summaque illa molestia quam sustinuit. Proinde multo tempore deflevit. (*Ev. Jos.*, Thilo.)

¹ In valle Josaphat, non longe ab ecclesia Sanctæ Mariæ, duo monstrantur sepulcra, quorum unum illius Simeonis justi est qui, infantulum Dominum Jesum in Templo amplexus, prophetavit ; et alterum Joseph, sponsi Mariæ. (Adamnanus, cité par les Bolland., 19 mars, t. III.)

² *Vie de la Sainte Vierge* d'après la tradition, par M. l'abbé Bégel, t. II, p. 149.

³ Voir les Bolland., loc. cit.

⁴ *Legimus multa corpora sanctorum resurrexisse, et venisse in sanctam civitatem, et apparuisse multis : recogitet, oro, pius animus, si justus Joseph unus ex illis putandus est qui apparuerit carissimæ sponsæ, qui eam consolatus sit.* (Gers., *Serm. de Nat. Mar.*)

lisons-nous pas dans l'Évangile qu'après la mort du Sauveur un grand nombre de justes ressuscitèrent, et, venant dans la cité sainte, apparurent à plusieurs personnes ! Qui peut douter que saint Joseph ne soit un de ces privilégiés du tombeau, et qu'il n'ait apparu à sa tendre épouse pour la consoler ? » Disons donc avec Bernardin de Sienne et répétons avec le peuple de Padoue : « Oui, saint Joseph est glorieux dans le ciel, il y règne en corps et en âme ¹. »

Telles étaient les traditions que le moyen-âge avait adoptées sur le père nourricier du Sauveur ². Elles entretenaient la ferveur des chrétiens en alimentant leur foi. Saint Joseph était le patron de la jeunesse, à cause de sa virginale paternité. Les voyageurs loin de la patrie, les marinières dans la tempête ³ lui adressaient leurs vœux en souvenir de l'exil en Égypte, de la fuite à travers les sables du désert. Qu'il nous soit donc permis aussi, à nous pèlerins dans l'exil, passagers sur l'océan du monde, de nous écrier avec un pieux chroniqueur : « Chef heureux des mortels, père glorieux, illustre Joseph, priez votre divin Fils pour qu'au sortir de ce monde, les portes de son palais s'ouvrent sous nos pas dans l'éternelle patrie. »

Plusieurs saints docteurs croient que les saints qui ressuscitèrent au temps de la résurrection du Sauveur, et qui apparurent à plusieurs personnes dans Jérusalem, ne sont pas morts une seconde fois, mais qu'ils sont montés en corps et en âme avec lui dans le ciel. (Giry, *Vies des Saints*, in-fol., 1715, t. II, p. 496.)

¹ Sanctus Bernardinus, concionem habens Paduæ, affirmans clamabat ad populum : In anima et corpore sanctus Joseph in celis gloriosus est. In cujus veritatis testimonium continuo visa fuit crux quasi aurea super caput ejus. (Jean de Carthagène, *Homil. Cathol.*, l. IV, hom. 3, § 16, p. 224. Edit. de Cologne, 1625.)

² Voir l'édition du bréviaire de Langres antérieure au seizième siècle et citée par les Bollandistes, t. III, 19 mars.

³ Isidorus de Isolanis. (*Sancti Joseph Miracul.*)

Après la mort de Joseph, Jésus continua à cacher sa vie aux hommes ; les légendaires ont respecté le silence de l'Évangile et le secret de cette divine obscurité. Nous trouvons néanmoins dans Suidas un récit qui se rapporte à cette époque de l'histoire du Sauveur, et qui ne fut pas inconnu aux lecteurs du moyen-âge ¹.

A l'époque de la construction du temple de Jérusalem, on avait établi vingt-quatre prêtres chargés du ministère des autels. Leurs fonctions étaient héréditaires. Dans le cas où l'un d'eux mourait sans laisser d'enfants, on lui donnait un successeur par élection ; les prêtres s'assemblaient dans une des salles du Temple ; chacun d'eux proposait parmi les fils des Hébreux le candidat qu'il agréait. Après un sérieux examen, l'élu était investi du pouvoir sacerdotal, son nom et celui de sa famille inscrit sur le registre séculaire, à la suite des noms illustres d'Onias et de Zacharie.

L'un de ces prêtres venait de mourir sans laisser d'enfants ². On se réunit suivant l'usage pour procéder à l'élection d'un nouveau pontife. Mais l'assemblée ne put tomber d'accord sur le candidat proposé ; la séance avait été longue ; il ne paraissait point qu'elle dût produire un résultat définitif, lorsqu'un des vieillards, se levant du milieu de l'assemblée, prit la parole : « Voici, leur dit-il, que tous ceux qui ont été soumis à nos suffrages n'ont pu les fixer par leur mérite. Permettez-moi donc de vous indiquer un homme que vous trouverez digne du sacer-

¹ Nous avons sous les mains un petit imprimé sous la rubrique de Strasbourg, 1560, qui renferme cette tradition, détachée de l'ouvrage de Suidas.

Tanto plausu, inquit Hentenius, à plurimis hic libellus exceptus est, ut non modo in Italia, sed et secundo Lutetiæ et tertio in Germania sit recusus. (Vide Hentenii *Confutat. Bibl. Patr.*, t. XIX, p. 728.)

² Voir la note F, à la fin du vol.

doce. Je me persuade que nul d'entre vous ne désapprouvera mon choix. Je propose d'élire Jésus, fils de Joseph le charpentier. Il est jeune encore, mais la sagesse préside à toutes ses actions; il est d'une conduite irréprochable; toute la ville de Jérusalem le sait, je ne crains pas d'être contredit. » Ces paroles furent accueillies avec faveur; un murmure d'approbation s'éleva dans la salle du conseil; on disait de toutes parts que Jésus était digne du sacerdoce; chacun se reprochait de n'y avoir pas songé plus tôt. Cependant quelques-uns firent observer qu'il n'était pas de la tribu de Lévi, mais de celle de Juda, comme fils de Joseph. Cette réflexion allait faire exclure l'illustre candidat, lorsqu'un docteur répondit que Jésus descendait à la fois des deux tribus, par l'alliance qu'avaient contractée aux jours anciens deux familles dont il tirait son origine. Cette observation fut vérifiée sur les registres publics conservés dans le Temple. et la difficulté disparut. On confirma l'élection de Jésus d'un consentement unanime, et l'on résolut de faire venir les parents de l'élu pour inscrire leurs noms sur les diptyques sacrés. Le vieillard qui avait ouvert l'avis de ce choix glorieux dit à ses collègues que Joseph, le père de Jésus, était mort; mais que Marie, sa mère, vivait encore. Tous s'accordèrent à demander qu'on l'introduisit au conseil. On l'appela donc, et la divine Marie se présenta devant l'assemblée.

L'un des vieillards lui dit : — Nous avons choisi Jésus pour nouveau pontife. Dites-nous donc s'il est votre fils, et comment se nommait son père? — Jésus est mon fils, répondit modestement la Vierge; mais il n'a pas de père sur la terre. Lorsque jeune encore j'habitais la Galilée, l'ange du Seigneur étant entré dans ma demeure m'annonça que j'enfanterais du Saint-Esprit un fils qui se nommerait Jésus. — Les prêtres, étonnés d'un pareil langage, reprirent : — Dites-nous sans déguisement

quel est le père de Jésus, pour que nous puissions inscrire son nom sur le registre sacerdotal? — Je suis sa mère, répondit de nouveau Marie; je ne lui connais point de père, l'ange m'a dit qu'il était le Fils de Dieu. — Et, comme les prêtres ne purent avoir d'autre réponse, ils consentirent à écrire ainsi. Ils inscrivirent dans leurs annales le jour où le prédécesseur de Jésus était mort, son nom et celui de sa famille, ajoutant qu'ils lui avaient donné pour héritier électif, par un suffrage unanime, Jésus, Fils de Dieu et de la Vierge Marie.

Le registre qui contenait cet acte solennel, enlevé d'abord par des Juifs échappés à la ruine de Jérusalem, fut déposé dans la suite à Tibériade, où il était encore conservé par les rabbins incrédules au temps de Justinien.

Instruit de cette tradition, continue Suidas, nous nous sommes appliqué à en découvrir la vérité par des monuments historiques. Josèphe, l'historien du siège de Jérusalem, souvent cité par Eusèbe Pamphile dans ses Annales ecclésiastiques, dit positivement, au livre de la Captivité, que Jésus prenait part avec les prêtres aux cérémonies sacrées. Ce témoignage d'un auteur peu éloigné des temps apostoliques, peu suspect d'ailleurs de favoriser les chrétiens, est encore confirmé par les paroles de l'Évangile. Saint Luc ¹ rapporte que Notre-Seigneur étant entré un jour dans la synagogue, on lui présenta le livre des Écritures. Étant tombé sur les prophéties d'Isaïe, il lut ces paroles : « L'esprit de Dieu s'est reposé sur moi; il m'a envoyé prêcher aux pauvres la parole du salut. » Or, si Jésus n'avait eu aucun rang dans la hiérarchie sacerdotale, dans le ministère du Temple, on ne lui eût point donné le livre des Écritures pour en faire la lecture au peuple.

A cette époque Jésus avait atteint l'âge parfait de la virilité.

¹ S. Luc, iv, 17 et seq.

Tel était, d'après les anciens, le portrait de l'Homme-Dieu, autant que les paroles du langage humain le peuvent faire comprendre¹ : sa figure, d'une beauté majestueuse, était pleine d'animation ; sa taille, d'environ sept palmes. Il avait les cheveux blonds, peu épais, légèrement bouclés ; les sourcils, d'un beau noir, médiocrement arqués ; les yeux vifs, mais d'une grâce merveilleuse ; la prunelle couleur de l'olive, et le nez assez long, la barbe courte, de même couleur que les cheveux. Jamais le rasoir ne passa sur sa tête ; nulle main ne toucha sa chevelure, excepté celle de sa divine Mère pendant les jours de son enfance. Il avait le teint couleur de froment et quelque peu rosé ; sa figure, d'un ovale régulier, était d'ordinaire un peu inclinée. L'air de gravité et de prudence qui régnait dans toute sa personne était mêlé à une merveilleuse affabilité, à une douceur inaltérable. Enfin il ressemblait presque entièrement à la divine Vierge sa mère². Sa parole, dit le proconsul Lentulus dans une lettre au sénat de Rome, sa parole était pleine de force quand il faisait des reproches ; elle était douce et aimable quand il exhortait ou instruisait. On l'a vu pleurer quelquefois, rire jamais. Ses mains étaient allongées et ses bras d'une proportion bien

¹ *Egregio is vivoque vultu fuit, corporis statura ad palmas prorsus septem; casariam habuit sublavam, ac non admodum densam, leniter quodam modo ad crispas declinantem. Supercilia nigra, non perinde inflexa. Ex oculis sublavescens mirifica prominebat gratia; acres ii erant, et nasus longior. Barbæ capillus flavus, nec admodum demissus. Capitis porro capillos tulit proluxiores; novacula enim in caput ejus non ascendit, neque manus aliqua hominis, præterquam matris, in tenera duntaxat ætate ejus. Collum fuit sensim declive, ita ut non arduo et extento nimium corporis statu esset. Porro frumenti referens colorem, non rotundam aut acutam habuit faciem, sed qualis matris ejus erat, paulum deorsum versum vergentem, ac modice rubicundam: gravitatem atque prudentiam cum lenitate conjunctam, placabilitatemque iracundiæ expertem præ se ferentem. Persimilis denique per omnia fuit divinæ suæ genitrici. (Effigies formæ D. N. J. C.)*

² Voir le portrait de la Vierge conservé par saint Epiplane.

prise ; parlant peu et avec gravité ; de la plus belle figure qu'aient vue les hommes ¹.

C'était sous ces traits que le moyen-âge voyait le Fils de Marie. Le souvenir s'en est perpétué à travers les siècles, et, malgré l'oubli des traditions iconographiques, il a survécu à toutes les révolutions de l'art. Le fait est digne de remarque : les nombreuses représentations de la Vierge sont loin d'offrir entre elles la même uniformité. Un monument dont l'histoire et la légende affirment également l'existence dut servir à conserver le type divin dans le monde. On raconte que l'hémorroïsse de l'Évangile, en reconnaissance de sa guérison miraculeuse, fit élever à Césarée, sa patrie, devant la façade de sa maison, près d'une fontaine publique, deux statues d'airain, l'une la représentant elle-même dans une attitude suppliante, et l'autre représentant le Sauveur debout, enveloppé dans un manteau, et lui tendant la main. Elle fit placer à la base une inscription qui attestait à la fois sa reconnaissance et la vérité du récit évangélique. Eusèbe, qui avait vu lui-même cette statue modelée sur les traits du Sauveur, assure qu'une herbe d'une espèce inconnue à la science croissait au pied. Lorsqu'elle était parvenue à une certaine hauteur et qu'elle avait atteint le bord du vêtement de Jésus-Christ, elle acquérait la propriété de guérir toutes sortes de maladies ².

¹ In reprehendendo et objurgando formidabilis, in docendo et exhortando blandæ linguæ et amabilis... vel semel cum ridentem nemo vidit, sed fletem imo... Manus ejus erectæ et brachia desiderabilia. In loquendo ponderans et gravis et parvus loquela. Pulcherrimus vultu inter homines satus. (*Epist. Lentul. ad Sen., Fabr., t. 1, p. 301. Edit. de Hambourg, 1703.*)

² Les auteurs qui parlent de cette statue sont fort nombreux : Eusèbe de Césarée, *Hist. Ecclés.*, traduite en latin par Ruffin, VIII, c. 18 ; — Astérius, évêque d'Amasée, dont plusieurs écrits nous ont été conservés par Photius dans son *Myriobiblon*, cod. 271 ; — Sozomène, V, 21 ; —

CHAPITRE XVI

Prédication de saint Jean-Baptiste. — Adieux de Notre-Seigneur à Notre-Dame. — Vocation des Apôtres. — Noces de Cana. — Notre-Dame à Jérusalem. — Sarvia. — Entrevue des trois Marie. — Mort de saint Jean-Baptiste. — Légende d'Hérodiade. — Notre-Dame del Tremore.

*Salve, Virgo, vitæ via,
Mundum mundans prece pia,
Maria, per maria.*

*Salve, sola Solem paris;
Sine pari, patrem paris;
Per te parent omnia.*

Salut, Vierge, chemin de vie, dont la pieuse prière purifie l'océan du monde.

Salut, Mère du Soleil de justice; sans égale, vous engendrez votre père; par vous l'univers est soumis. (*Ex Missali Cluniac.*)

Le Fils de Dieu ne devait demeurer que trente-trois ans en ce monde, et il en consacra trente à vivre dans la solitude avec sa sainte mère. Les mystères touchants de cette intimité du grand Monarque des siècles avec une humble fille des hommes nous semble admirablement figurés par le jardin fermé de

Philostorge, VII, 3; — Théophilacte, *in Lucam*; — Jean d'Antioche, cité par Jean Malala, dans sa *Chronographia*, Oxon., 1691; Jean Damascène, orat. 3 *de Imaginibus*, p. 368, t. I, edit. Lequien, 1712; — Voyez encore le P. Tirin, *Comment. in sacram Scripturam*, Lugd. 1702, t. II, p. 3; — Fleury, *Hist. Ecclés.*, l. xv, c. 20. — Cette liste d'auteurs, qu'on pourrait grossir de beaucoup d'autres noms, suffit pour prouver que, s'il est permis de révoquer en doute l'existence de ce monument comme ayant été exécuté du temps de Jésus-Christ, on ne peut du moins disconvenir qu'il a eu en sa faveur des témoignages respectables. (G. Peignot, III^e part., p. 83 et suiv.)

l'Écriture ¹, dont les richesses cachées, les parfums et les fleurs s'épanouissent sous l'œil du roi. Les lis de l'innocence, les roses sans épines de l'amour, y croissent à l'envi, pendant que les ronces de la malédiction couvrent le reste du monde. C'était encore la toison merveilleuse que la rosée du ciel humectait seule au matin, sans qu'autour d'elle la terre aride et desséchée ressentit ses douces influences. Dans le commerce ineffable d'un Dieu-homme avec une vierge-mère, toutes les pensées de la foi sont confondues. Ce n'était pas le maître de la nature qui cultivait ce jardin précieux ; il était devenu lui-même modeste fleur, plante ignorée ; il voulait recevoir les soins, la culture, la direction d'une faible créature : *Il lui était soumis* ².

Le temps était venu où le Fils de Marie allait se manifester au monde. Les échos du Jourdain retentissaient déjà d'un nom mystérieux ; les montagnes de l'Idumée, les collines du Saron s'abaissaient sous un souffle puissant. La foule se pressait aux bords du fleuve sacré pour entendre une voix qui ne ressemblait à aucune voix connue, un prophète qui différait de tous les prophètes. Comme Jérémie, il prêchait la pénitence, et pourtant il annonçait la fin des lamentations ; comme Isaïe, il proclamait la puissance du Seigneur, et il précédait la miséricorde ; comme Daniel, il promettait la fin de la captivité, et il faisait retentir le désert de menaces terribles. Il apercevait, comme Ézéchiël, la gloire du Très-Haut ; mais cette gloire était voilée, elle passait au milieu des hommes, et les hommes ne la voyaient point.

Une peau de chameau jetée autour des reins lui servait de vêtement ; le miel sauvage déposé dans le creux des rochers, les tendres pousses des arbres lui tenaient lieu de nourriture. Il disait aux fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob :

¹ Hortus conclusus soror mea sponsa. (*Cont. Cantic.*, iv 12.)

² *Judic.*, vi. — Et erat subditus illis. (S. Luc, II, 51.)



Adieux de Notre-Seigneur à Notre-Dame.

« Race de vipères, qui pourra vous mettre à l'abri de la colère à venir ?

» La cognée a déjà frappé la racine de l'arbre ; celui qui doit venir après moi, qui est au milieu de vous, que vous ne connaissez point, et dont je ne suis pas digne de porter les sandales, va paraître. Il est plus fort que moi ; il prendra le van comme le laboureur, et il purgera son aire, rassemblant le froment dans ses greniers, jetant la paille au feu qui ne s'éteint jamais ¹. »

Cette voix extraordinaire, comme il s'appelait lui-même, c'était Jean, le fils d'Élisabeth, qui annonçait au monde le Dieu qui l'avait fait tressaillir dans les entrailles de sa mère. Conduit dans la solitude par l'ange qui l'avait préservé de la persécution d'Hérode, il n'était pas revenu se mêler aux assemblées des hommes. Il allait dans les profondeurs des bois, dans les antres sauvages, parmi les farouches habitants des solitudes, préluder à la mission que le Seigneur devait lui confier ².

Or, Jésus dit à Notre-Dame :

« Il est temps que j'aie glorifier mon Père céleste et le manifester au monde pour le salut des âmes, que je suis venu racheter. Consolez-vous, ma tendre mère, je reviendrai bientôt près de vous. »

A ces paroles, la Vierge laissa couler ses pleurs ; mais le divin Rédempteur, modèle parfait de l'humilité, se mettant à genoux devant elle, lui demanda sa bénédiction. Marie se prosterna de même, et, l'enbrassant avec une grande effusion de larmes :

¹ Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere a ventura ira ? — Jam securis ad radicem arborum posita est. — Cujus ventilabrum in manu sua, etc. (S. Matth., III, 7, 10 et seq.)

² Atque inde in solis locis libenter versari solitus, angeloque duce, unus in remotiores silvarum recessus secessit. Ibi tenioribus arborum frondiumque summitatibus pro cibo, cameli pilis pro tegumento, pellicea zona insuper, utebatur. (Vincent. Belvac., *Spec., hist.*, de S. Joan; Bapt.)

« Allez donc, mon fils béni, dit-elle, allez avec la bénédiction de votre Père céleste et la mienne. Souvenez-vous de votre pauvre mère, et revenez bientôt près de moi ! »

Alors Jésus, se levant, quitta Notre-Dame et cette chère maison de Nazareth. Il prit le chemin de Jérusalem pour se diriger vers le Jourdain, où Jean baptisait ¹.

« Seigneur, s'écrie un pieux chroniqueur, où allez-vous ainsi seul et sans cortège ? où sont vos barons, vos comtes, vos ducs et vos hommes d'armes ? où sont les chevaux, les chameaux, les éléphants, les chars, qui vous accompagnent ? Quoi ! nul ne sonne du cor, nul ne porte l'étendard royal devant vous ! Où sont les courriers qui vous précèdent, qui préparent votre bienvenue ? Est-ce ainsi que vous allez, foulant la terre de vos pieds nus, à la conquête du monde ² ?

Marie suivit longtemps son Fils des yeux du corps ; après son départ, elle rentra dans l'oratoire où elle avait reçu la visite de l'archange, où le Dieu Sauveur s'était incarné dans son sein. Tout lui rappelait ces souvenirs si grands et si doux, si consolants et si terribles ; tout lui parlait de l'hôte divin qui avait voulu partager sa retraite. Les fleurs virginales n'avaient point cessé d'orner sa modeste cellule, les anges venaient la saluer comme la Mère de leur Roi ; mais ses pensées, ses affections,

¹ Dicit Dominus Jesus matri : Tempus est ut vadam, et glorificem et manifestem Patrem meum, et ostendam me mundo, et operer animarum salutem, pro qua me Pater huc misit. Conforteris ergo, mater bona, quia cito redibo ad te. Et, genu flectens, humilitatis magister petit benedictionem. Ipsa vero, similiter genu flectens et cum lacrymis cum amplexans, tenerrime dixit : Fili mi benedice, vade cum benedictione Patris tui et mea, et esto memor mei, citoque redire memento. (S. Bonavent., *Medi-tat. vitæ Christi*, c. 16.)

² O Domine, ubi ergo sunt barones et comites, duces et milites, equi et cameli, elephantæ et currus, harvesii et famuli, et frequentia comitiva ? Ubi sunt tubarum clangor, instrumentorum sonitus, et vexilla regalia ? Ubi sunt qui præcedunt ad hospitia et necessaria præparanda. (Id., *ibid.*)



Jésus et le petit enfant.

ses regrets, étaient au désert où son Fils commençait la carrière d'expiation qui devait racheter les hommes. De pieux auteurs de mysticité nous apprennent que l'union établie entre l'âme de la Vierge et celle de Jésus fut si étroite, que la distance ne pouvait les séparer. Elles communiquaient à travers l'espace et les milieux les plus obscurs, comme les purs esprits, qui ne connaissent point d'obstacles matériels.

Dès lors, toute la vie publique du Fils de Dieu eut un côté mystérieux et plein de charmes. Ses fatigues, ses angoisses, ses persécutions, ses joies et ses douleurs, allaient dans la solitude opprimer ou réjouir, consoler ou abattre l'âme de sa mère. La Divinité s'était fait un sanctuaire du cœur de Marie : elle y venait chercher le calme, l'amour et le repos. Que se passait-il dans l'âme de cette miséricordieuse et tendre mère, quand des yeux de la pensée elle voyait son divin Fils s'asseoir, aux rayons d'un soleil ardent, sur le bord du puits de Jacob, pour attendre la Samaritaine, et faire couler dans son cœur l'eau vive et rafraîchissante de la grâce ? Ne pourrait-on pas sans témérité trouver dans la vie du Sauveur des traits qui semblent révéler une attention secrète, une condescendance mystérieuse pour l'âme de sa mère ? S'il prend dans ses bras un petit enfant de la Judée ; si, de ses lèvres divines, il dépose sur ce front candide et pur un baiser qui fut le gage de la prédestination ; s'il n'a jamais repoussé la prière même importune d'une mère, qui dira que l'influence de Marie fut étrangère à toutes ces œuvres de tendresse et de miséricorde ?

L'Évangile, en gardant le plus profond silence sur la vie de la Vierge à cette époque, ne nous fait-il point entendre que, mêlée d'une façon si intime aux actions de son Fils, son histoire ne peut en être séparée ?

Après les quarante jours de jeûne au désert, Jésus revint à

Nazareth vers Marie, « et la salua humblement ¹. » Il la trouva seule : quelle société aurait pu la consoler de l'absence d'un tel fils ? Ce n'est pas qu'elle manquât de parents dans sa royale famille ². Elle avait deux nièces, que l'Écriture appelle Marie, et qui furent plus tard ses compagnes assidues ; mais alors elles étaient mêlées aux intérêts et aux préoccupations de la vie. Jacques et Jean, fils de Marie Cléophas et de Marie Salomé, ne s'étaient point encore attachés à la suite du divin Pêcheur. Peut-être l'âme encore terrestre de ces deux femmes de la Judée n'avait vu qu'avec une jalousie secrète les choses merveilleuses qu'on racontait de Jésus, comme s'il eût fallu que le Fils de Dieu trouvât ses premiers ennemis dans ceux mêmes qui lui étaient unis par le sang de David, qu'il venait purifier.

Jésus demeura quelques jours à Nazareth avec sa divine mère, et la quitta de nouveau pour aller à Capharnaüm, en la terre de Nephtali et Zabulon ³. « Il commença dès lors à prêcher par toute la région, tant que grande renommée était de lui, au pays, de ses œuvres et de ses paroles. — Après lui allaient plusieurs gens qui le voulaient voir et les grands miracles qu'il faisait ⁴. »

Il commença dès lors à réunir autour de lui le collège apostolique, qu'il recruta parmi les pauvres et les pêcheurs. Saint Pierre fut le premier qu'il arracha à sa nacelle et à ses filets.

¹ *Vie des Trois Marie.*

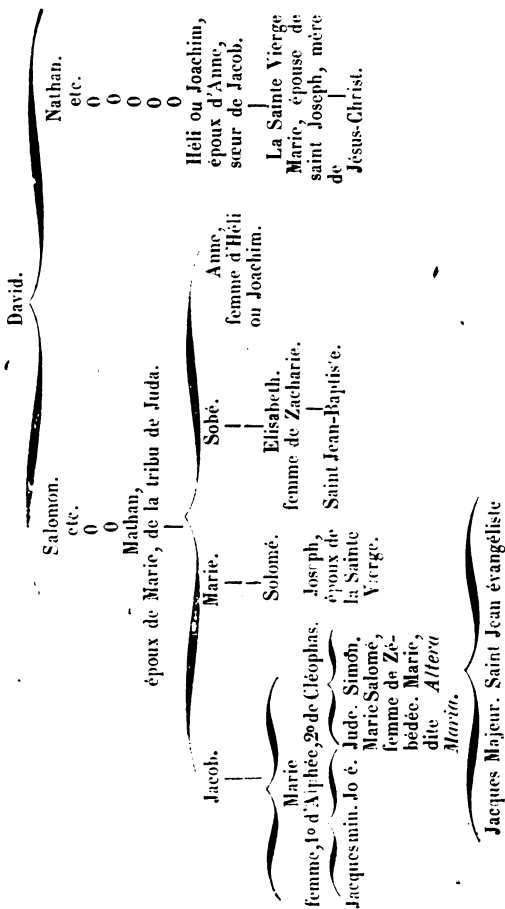
² On compte plusieurs systèmes sur la famille du Sauveur. Les plus connus sont ceux de saint Jean Damascène, de Gerson, de Thoynard, de Jules Africain et du P. Pezron. Celui que nous donnons ici est le plus moderne, et paraît mieux faire accorder l'Évangile et la tradition. Cf. *Recherches Histor. sur J.-C. et Marie*, p. 251.

Voir le tableau généalogique ci-contre.

³ *Vie des Trois Marie*, page, 80.

⁴ *Id.*, p. 81.

TABEAU GÉNÉALOGIQUE



Un soir, après avoir instruit le peuple rassemblé sur le rivage de la mer de Tibériade, Jésus, se tournant vers Simon, lui dit : « Tu es Simon, fils de Jonas, et moi je te dis que tu seras encore appelé Céphas, qui veut dire Pierre. »

Puis il dit : « Simon, mène la nacelle un peu plus haut, lâche tes filets, tu prendras beaucoup de poissons. » Cette parole s'étant merveilleusement accomplie, Notre-Seigneur lui dit : « Pierre, ne doute rien, mais sache que désormais je te ferai pêcheur d'hommes, et tu les prendras par tes prédications : par quoi laissez vos filets et vos nef, et venez après moi. Alors ils laissèrent leur nacelle à la rive de la mer et suivirent Jésus. » Saint Jean et saint Jacques-le-Majeur, fils de Marie Salomé, furent appelés de même. « Environ ce temps-là, Jésus les ayant trouvés avec Zébédée, leur père : Mes beaux cousins et amis, leur dit-il, venez après moi. Alors les deux frères partirent de la nef, laissèrent leur père et toute la pêcherie, et suivirent Jésus-Christ. »

Ce fut vers cette époque qu'on fit de grandes noces à Cana, en Galilée¹. Jésus y vint avec sa mère et ses nouveaux disciples. Lorsqu'on fut au milieu du repas, le vin manqua. La divine Vierge, qui s'aperçut de l'embarras où se trouvaient les hôtes, s'approcha de son Fils et lui dit simplement : « Ils n'ont plus de vin. »

Jésus lui répondit : « Femme, que vous importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue². « Et néanmoins, pour montrer que la prière de Marie n'est jamais repoussée, il chan-

¹ Une tradition dont nous n'avons pu découvrir la source prétend que ces noces étaient celles de saint Jean l'Évangéliste. *La Vie des Trois Marie, traduite de rimes en prose française*, rapporte cette opinion et la réfute comme erronée.

² Cette traduction, différente de celle qui a prévalu de nos jours, était connue au moyen-âge. Plusieurs saints pères ont entendu ainsi ce passage, dont le texte se prête également aux deux interprétations.

gea miraculeusement l'eau en vin. Dès ce jour, ses disciples crurent en lui.

Jésus prit ensuite le chemin de Capharnaüm. Sa mère l'y accompagna, et, quelque temps après, elle vint demeurer à Jérusalem, qui était devenu comme le centre des prédications du Sauveur.

Il lui fallut donc quitter l'oratoire de Nazareth, où elle laissait tant de souvenirs et de regrets. Les anges qui l'y servaient la suivirent dans son nouveau séjour ; l'innocence et les vertus célestes qui parfumaient ce pieux asile, Marie les emportait avec elle. Mais hélas ! retrouvera-t-elle jamais les douces conversations, la vie commune et cachée, les trente années de bonheur qu'elle avait passées seule avec son divin Fils ? Si le souvenir attache notre âme par des liens invisibles aux lieux qu'une longue habitude de la vie, du bonheur, de l'infortune même, nous ont rendus familiers, quelle ne devait pas être la prédilection de Marie pour cette modeste demeure qui lui rappelait les inquiétudes et les joies de sa maternité virginale, les soins de son chaste époux, les caresses de l'Enfant-Dieu ? Faut-il s'étonner qu'elle ait emporté cet amour jusque sur le trône du ciel, et qu'elle ait, par une vigilance spéciale, arraché les restes de cette précieuse maison au sol profané de l'Asie, comme si elle eût voulu élire notre Europe pour demeure en y transportant le plus cher de ses monuments ¹ ?

Après avoir dit adieu à sa douce cellule, la Vierge vint donc se fixer à Jérusalem, non loin du Temple, où elle pouvait aller entendre son Fils prêcher la bonne nouvelle du salut. Le Temple était d'ailleurs l'asile et l'ami de son enfance. En revoyant les lieux où jeune encore elle avait joui des faveurs célestes, où plus tard

¹ Notre-Dame-de-Lorette, merveilleusement apportée par les anges. Voyez chap. xxiii.

s'étaient accomplis les premiers mystères de la vie du Sauveur, elle repassait tous les souvenirs de sa divine histoire. Qu'étaient devenues les joyeuses compagnes de ses premières années, fraîches jeunes filles, tendres colombes, qui avaient quitté depuis longtemps l'ombre du tabernacle, la douceur du nid maternel? Marie retrouvait leurs noms et leur amitié gravés dans son cœur.

Pourtant elle ne vivait pas seule; une Juive fidèle et dévouée s'était attachée à la Mère de Dieu, et partageait avec les anges le bonheur de la servir. Les chroniqueurs la nomment Sarvia. Heureuse vie que celle qui fut consacrée à une telle maîtresse!

Cependant saint Jean-Baptiste, ayant reproché publiquement à Hérode Antipas ses vices et ses désordres, fut mis en prison par ordre de ce prince. « Un jour¹ arriva qu'Hérode fit un banquet à cause du jour de sa nativité. Lors Hérodias, femme de son frère, pleine de malice, dit à sa fille qu'elle allât danser au diner. Quand elle fut entrée dans la salle et qu'elle eut dansé, elle plut tellement à Hérode, qu'il lui dit : — Demande-moi tout ce que tu voudras, je te le donnerai, même jusqu'à la moitié de mon royaume. — La jeune fille, s'étant retournée vers sa mère, lui dit : — Que demanderai-je? — Et elle lui ordonna de demander le chef du prophète Jean, qui était en prison : ce qu'elle fit. Hérode, en étant marri, ne la voulut point refuser pour le serment qu'il avait fait, et commanda à ses serviteurs qu'on donnât à la fille la tête du prophète Jean, laquelle lui fut donnée; et elle l'apporta dans un plat sur la table. Hérodias fut fort joyeuse, et, par un grand dépit, prit un couteau et frappa dessus l'œil droit. Or, la nuit qu'Hérode fit décapiter saint Jean-Baptiste, il fut trouvé mort en son lit. »

¹ *Vie des Trois Marie*, p. 85.

La mort de saint Jean-Baptiste donna lieu en Allemagne à une fable étrange ¹. On racontait que la fille d'Hérode, éprise d'un amour criminel pour saint Jean-Baptiste, n'avait pas su cacher à son père le secret de sa passion. Hérode, furieux, s'était vengé par le supplice du prophète. Alors la princesse s'était fait apporter dans un plat la tête sacrée, et, la prenant dans ses mains, elle avait voulu y imprimer un baiser de ses lèvres impures. La tête, s'écartant avec horreur, avait soufflé sur elle, et la vierge coupable, emportée par ce souffle, s'était envolée dans l'air. On ajoutait que chaque nuit Hérodiade recommençait sa course aérienne, qui ne devait s'achever qu'à la fin du monde, et qu'un tiers des habitants de la terre lui avait été donné en vasselage ².

Marie apprit par la rumeur publique le meurtre de Jean-Baptiste. Le fils de Zacharie était mort comme son père pour la défense de la justice et de la vérité ; il précédait son divin maître dans le chemin royal du martyr, et avait mérité, par le courage de sa mort autant que par les labeurs de sa vie, l'in-

¹ *Les Germains avant le Christianisme*, par M. Ozanam, p. 72.

² La plus ancienne trace de la fable d'Hérodiade est dans les *Præloquia* de Rathier, évêque de Vérone, mort en 974 (*apud* Martène et Durand, 3, 798). Elle est plus développée dans le poème latin du *Renard*, composé en Flandre. (*Rheinardus*, I, ver. 1139-1164.)

1145 Hæc virgo, thalamos Baptistæ solius ardens,
 Voverat, hoc dempto, nullius esse viri.
 Offensus genitor, comperto prolis amore,
 Insontem sanctum decapitavit atrox.
 Postulat afferri virgo sibi tristis, et affert
 Regius in disco tempora trunca cliens.
 Oscula captantem caput aufugit atque resufflat,
 Illa per impluvium turbine flantis abit.
 Ex illo nimium memor ira Joannis eandem
 Per vacuum cœli flabilis urget iter.
 Lenit honor luctum, minuit reverentia pœnam ;
 I ars hominum mœste tertia servit heræ.

signe éloge du Sauveur : « Parmi les fils des femmes, il ne s'en est point levé de plus grand que Jean-Baptiste ¹. »

Pendant ces événements, qui retentissaient dans toute la Judée, Cléophas et Zébédée s'étaient doucement éteints entre les bras des deux Marie, qui leur fermèrent les yeux. « Les deux sœurs pleurèrent tendrement ², et pour apaiser leur tristesse elles conclurent d'aller à Jérusalem voir la Vierge Marie. Entrées en la ville, elles allèrent droit au Temple, et y rendirent grâces à Dieu, en le priant qu'il voulût faire pardon à leurs maris. Elles se levèrent ensuite, s'inclinèrent vers l'arche du testament, puis elles partirent du Temple et vinrent en la maison de la Vierge Marie, bien lassées.

« Quand Sarvia les vit, elle vint au devant, et leur dit :

» — Vous, soyez les bienvenues, au nom de Dieu.

» Puis elles demandèrent à cette servante où était la Vierge Marie ; et elle répondit :

» — Chères dames, elle est en son oratoire ravie en contemplation ; mais nul n'ose y aller jusqu'à midi. Sachez que les anges du paradis la servent toujours en grande lumière, et lui apportent son boire et son manger, dont c'est chose fort merveilleuse : reposez-vous un peu, je l'avertirai.

» Elle vint trouver la Vierge et lui dit :

» — Ma chère dame, je vous apporte bonnes nouvelles, dont vous serez joyeuse.

» La glorieuse Vierge ouvrit sa porte, et les anges disparurent. Sarvia entra en la chambre, la salua humblement et lui dit :

» — En la maison sont venues deux nobles dames.

¹ Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.

² *Vie des Trois Marie*, page 90. Nous avons emprunté à cet ouvrage toute la suite de ce récit.

» La Vierge Marie lui demanda qui elles étaient.

» Elle répondit :

» — Ce sont vos nièces, lesquelles sont très humbles, douces et bénignes.

» La Vierge en eut grande joie, nonobstant qu'elle sût bien leur venue, car Notre-Seigneur la lui avait révélée, et en remercia Dieu. Ayant donc achevé sa prière, la Vierge Marie vint vers les deux sœurs. Quand elle les vit, elle alla vers elles, lesquelles se mirent à genoux, les larmes aux yeux, et la saluèrent doucement.

» — Bienvenues soyez-vous, douces sœurs, dit la Vierge Marie; puis elle les baisa.

» Sarvia offrit ensuite le repas de l'hospitalité aux voyageuses.

» Mais elles avaient le cœur dolent de la mort de leurs maris et pleuraient toujours. Alors la Vierge Marie leur dit :

» — Venez en mon oratoire, douces sœurs, car je vois que vous avez grandes douleurs, et veux les apprendre de vous.

» Quand elles y furent, la Vierge s'assit entre elles. Adonc Marie Cléopée commença à dire en soupirant :

» — Sachez, douce dame, que nous avons les cœurs bien dolents; car nos maris sont trépassés, lesquels avaient le cœur tout à Dieu. Nous sommes venues vers vous pour vous servir et nous faire votre compagnie, s'il vous plaît de nous tenir près de vous. Car jamais nous n'aurons autre mari que Dieu; nous voulons vivre en continence, puisque Jésus, votre doux fils, a nos enfants avec lui et les aime, dont nous sommes joyeuses.

» Quand la Vierge entendit cette parole, elle loua Dieu de tout son cœur, puis dit :

» — Douces sœurs, ne vous déconfortez point, sachez que votre compagnie me plaît bien. Si vos maris sont trépassés, Dieu les a pris pour mettre leurs âmes en repos.

» Marie présenta donc sa maison aux deux sœurs et tous ses biens, leur disant :

» — Vous serez avec moi, s'il vous plaît, et Dieu, qui verra nos bonnes œuvres, nous pourvoira.

» Alors elles se mirent à genoux et lui rendirent grâce, disant qu'elles avaient grand désir de faire sa volonté. Et dès ce jour elles demeurèrent avec la Vierge,

» Quand Jésus-Christ venait au Temple, il les visitait et se tenait peu avec elles, mais elles allaient souvent écouter sa parole, puis elles retournaient en leur maison, où les jeûnes et les austérités faisaient leurs délices. Sans doute, quand, fatigué des courses de la journée, l'Homme-Dieu rentrait le soir dans cette demeure hospitalière, la douce Vierge lui présentait à laver ses pieds, couverts de la poussière du voyage, et les essuyait avec amour. Les saintes femmes dont parle l'Évangile, Marthe et Marie, sœurs de Lazare, Magdeleine après sa conversion, vinrent souvent visiter cette solitude, et partager avec l'heureuse Sarvia l'honneur de servir la mère de leur Sauveur. »

Nous ne devons pas omettre ici une des angoisses de Notre-Dame qui se rapporte aux prédications de Jésus, et qui préludait aux immenses douleurs de la passion : à l'extrémité de la montagne qui domine la ville de Nazareth, on aperçoit un précipice affreux formé par l'abrupte déclivité du rocher. C'est de cette hauteur que, furieux des reproches du divin maître, les Nazaréens voulurent un jour précipiter Jésus. Assise au milieu des femmes du peuple, dans une tribu séparée de l'enceinte par un treillis, Marie avait observé avec une anxiété mêlée d'épouvante les progrès croissants de l'orage. Aux yeux hagards, aux gestes furieux, aux cris de rage des Nazaréens, Marie, hélas ! ne voit que trop leurs desseins cruels. Elle s'élance aussitôt, voulant se frayer un passage dans la foule, jusqu'auprès de

son fils, dont elle veut du moins partager le péril, s'il ne lui est pas permis de le sauver. Elle avait gravi déjà une partie de la montagne escarpée, et se trouvait à égale distance de son sommet et de Nazareth, ayant selon les uns devancé, selon les autres suivi la horde meurtrière des ennemis de son fils. Là, dans son désespoir, aux cris de mort qui retentissent à ses oreilles, tout à coup ses forces trahissent son courage : transie d'effroi, elle ne peut aller plus loin. Elle tremble comme la feuille agitée par l'aquilon ; une pâleur livide décolore son visage, la sueur baigne son front ; un sombre nuage a voilé ses regards, ses genoux ont chancelé : elle tombe évanouie sur le flanc de la colline. En cet endroit, les voyageurs retrouvent les ruines d'un monastère jadis peuplé de religieux, et celles d'une très belle église bâtie par sainte Hélène, et dédiée à la Vierge sous le nom de *Notre-Dame del Tremore*, Notre-Dame de l'Effroi. Cependant le jour des douleurs n'était pas encore venu ; et, quand Marie eut recouvré ses sens, Jésus, *marchant au milieu de la foule, avait disparu à leurs regards*. Alors Notre-Dame, s'agenouillant¹, rendit à Dieu les plus ardentes actions de grâces. Elle alla en toute hâte et retrouva son fils.

Elle le suivit donc dans le cours de ses prédications, et c'est à cette époque qu'il faut rapporter une particularité, que la tradition nous a conservée et qui se rattache à la gloire de Marie. Instruit par la renommée des miracles dont Jésus semait sa route, un monarque de Perse, Abgarre, envoya d'Edesse,

¹ « Revenant à Nazareth, on nous fit remarquer une roche sur laquelle on voit un genou imprimé. Les chrétiens disent avoir appris de leurs frères que la Sainte Vierge se mit à genou sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son Fils, et que c'est la forme même de son genou qui y est demeurée empreinte. » (Le père Néret). — Voyez la *Vie de la Sainte Vierge*, par M. l'abbé Bégel, II, p. 204 ; et le P. de Géramb, *Pèlerinages*.

ville de son empire, en Judée, le peintre le plus habile de ses Etats pour faire le portrait du Christ et de sa virgineale mère. Ce fait, rapporté par Nicéphore, prouve que Marie partageait alors avec son divin Fils les affections des premiers disciples, qui les avaient désignés l'une et l'autre au respect des étrangers ¹.

CHAPITRE XVII

Le mercredi saint. — Retour à Jérusalem. — Passion du Sauveur. — Sa sépulture.

Stabat mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendeat filius.

Cujus animam, gementem,
Contristatam et dolentem,
Pertransivit gladius.

Les Juifs, inconstants, venaient de recevoir en triomphe à Jérusalem le Messie, fils de David, annoncé dès les premiers jours du monde, attendu par les patriarches, prédit par les prophètes. On était arrivé au troisième jour de cette grande semaine qui changea les destinées du monde. La Sainte Vierge était à Béthanie dans la maison de Lazare, avec les deux sœurs du ressuscité. Madeleine s'y trouvait donc. En servant le divin Maître elle lui dit : « Seigneur, je vous prie de m'accorder une faveur : daignez faire la pâque avec nous. » Jésus lui répondit qu'il allait célébrer cette fête à Jérusalem. On savait cependant que la Synagogue, irritée des honneurs que le peuple avait rendus au Sauveur, cherchait à le faire mourir. Madeleine s'adressa

¹ *L'Homme-Dieu et la Vierge-Mère.*

en pleurant à Marie afin qu'elle suppliât elle-même son fils de demeurer à Béthanie pour la pâque. Après le repas, le Seigneur Jésus s'approcha de sa divine Mère et s'assit près d'elle à l'écart, comme pour la faire jouir une fois encore de sa présence. Le cœur de Marie s'attendrit dans cet entretien solennel. Il semblait qu'elle voulût s'attacher plus étroitement que jamais à cet auguste Fils, la vie de son âme. Dans ce pressentiment sacré, elle lui dit :

« — Mon Fils, je vous en conjure, demeurez ici pour célébrer la pâque : vous savez qu'on dresse des embûches contre vous.

» — Ma très douce mère, répondit le Sauveur, la volonté de mon Père est que je fasse la pâque à Jérusalem : le temps approche où toutes les prophéties vont s'accomplir et où ils feront de moi ce qu'ils voudront.

Les saintes femmes avaient entendu ces paroles et elles en comprirent le sens.

» — Mon fils, reprit la Vierge, d'une voix entrecoupée, votre réponse nous remplit d'inquiétude ; je sens mon cœur près de défallir : priez votre Père céleste de différer ce temps de douleur.

» — Ne pleurez point, dit Jésus en la consolant. Ayez confiance ; si je vous quitte en ce moment, je reviendrai bientôt près de vous.

» Effrayées par la résolution du divin Maître, elles se dirent entre elles : — Puisque nous ne pouvons le retenir, allons aussi à Jérusalem pour y faire la pâque. — Et il fut convenu qu'elles se réuniraient dans la maison de Lazare ¹. »

Le jeudi soir, Jésus fit avec ses apôtres cette pâque tant désirée, qui, mettant fin aux figures de la Loi, inaugurerait le Tes-

¹ S. Bonavent., *Meditat. in vit. Christ*

tament nouveau. La Vierge Marie n'était point dans le cénacle ; mais, pendant qu'elle assistait au festin de la pâque avec les saintes femmes, son âme, si intimement unie avec l'âme de Jésus, dut éprouver, par une sympathie merveilleuse, quelques-uns des sentiments qui débordaient du cœur du divin Maître en instituant le sacrement d'amour.

Après la sacrilège trahison de cette nuit, quand Jésus eut été lié à la colonne, Jean vint trouver Notre-Dame et ses compagnes. Il leur apprit tout ce qui venait d'arriver au Seigneur et à ses disciples. Les pleurs et les sanglots éclatèrent dans l'assemblée ; la Vierge, s'appuyant au lambris de l'appartement, adressa à Dieu cette prière : « Père saint, Père miséricordieux, je vous recommande mon doux Jésus. Qu'il ne meure pas, mon fils ; délivrez-le des mains des pécheurs, sauvez les hommes d'une autre manière, puisque tout vous est possible. O mon Dieu ! rendez-moi mon fils. »

La nuit s'écoula dans ces mortelles angoisses. Le matin, les princes des prêtres conduisirent le Sauveur chez Pilate. Marie et ses compagnes étaient sorties elles-mêmes de grand matin pour venir trouver le divin Maître. Elles le rencontrèrent traîné par une multitude en furie, accablé d'outrages, poursuivi par les clameurs féroces d'un peuple qui naguère chantait l'*hosanna* sur son passage, maltraité par les Juifs ingrats, sur lesquels ses mains n'avaient versé que des bienfaits. A la vue de Marie, Jésus s'attendrit. D'un regard ils se dirent l'un à l'autre l'amertume de leur douleur, car les flots du peuple qui se pressaient autour du Sauveur ne permirent pas à Marie d'arriver jusqu'à lui. Elle suivit la foule chez Pilate, au palais d'Hérode, faisant la première, à la suite de Jésus, les stations de cette voie royale où les chrétiens de tous les âges ont depuis cherché la trace de ses pas. Après mille outrages, Jésus fut couronné

d'épines. Selon la tradition latine de Jérusalem, la couronne fut prise sur l'arbre épineux appelé par les botanistes *lycium spinosum*.

Une autre tradition, concernant la sentence prononcée par Pilate contre le Sauveur du monde, la rapporte en ces termes :

Jesum Nazarenum, seductorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et cum ludibriis regie majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces.

« Conduisez au lieu du supplice ordinaire Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César, et s'est faussement donné pour le Messie, selon qu'il a été prouvé par le témoignage des principaux de sa nation. Crucifiez-le entre deux voleurs avec le titre dérisoire de roi. Va, lictor, prépare les croix. »

Quand le lourd fardeau de la croix eut été placé sur les épaules de l'adorable victime, Marie et les saintes femmes qui l'avaient accompagné jusque-là sortirent de la ville par un chemin plus court, pour attendre le cortège, parce que la multitude, qui grossissait toujours, ne leur laissait plus même voir Jésus. Ce fut là que le Sauveur rencontra pour la seconde fois sa divine Mère. Elle voulait le serrer dans ses bras, baigner de ses pleurs son visage ensanglanté; mais les bourreaux la repoussèrent, et ne lui permirent pas d'entendre de la bouche de son Fils une parole de consolation.

Une femme nommée Véronique¹, émue à ce spectacle, voulut,

¹ Occurrit et flens Veronica
Cum Matre, semimortua,
Te plangit. Tu compateris
Dum matrem flentem conspicis.

(Hort. anim.. p. 508.)

par un dernier effort, prouver à Jésus sa compassion et son dévouement. Malgré les soldats qui la repoussent et l'injurient, elle pénètre jusqu'au Sauveur ; en pleurant elle essuie avec un voile sa face divine, elle fait disparaître les traces ignominieuses des outrages d'un peuple égaré. Alors, si les déicides n'eussent pas été aveuglés, ils auraient pu voir briller sur le front de leur victime un rayon de sa gloire et de sa majesté. Le doux Sauveur dut accueillir avec un regard de complaisance la générosité de cette femme, et, pour reconnaître son bienfait par un miracle, il laissa empreints sur son voile les traits de son visage divin.

Se tournant ensuite vers les saintes femmes, auxquelles la vue de ses tourments arrachait des sanglots et des larmes :

« Ne pleurez point sur moi, leur dit-il, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. »

Voici comme un légendaire raconte ce douloureux voyage, en mettant son récit dans la bouche même de la Sainte Vierge :

« Je vins pleurant à mon fils ; et, quand je le vis ainsi mener, toutes mes entrailles furent émues, et mon esprit se rompit. Et là était la Madeleine, qui, après moi, sur toutes autres moult menait deuil. Et quand, par le commandement de Pilate, les Juifs le menèrent au tourment de la croix, lors y eût grande tourbe de gens et grand cours du peuple après lui. Les uns le battaient, les autres lui jetaient la boue et l'ordure sur son chef et sur sa face. Et je, sa triste mère dolente, le suivais avec les autres femmes qui l'avaient suivi de Galilée et l'administraient. Elles me soutenaient ainsi comme si je fusse morte, jusqu'à ce que nous vinmes au lieu où ils le crucifièrent. Je le regardai et il me regardait comme triste mère dolente. Il ne disait mot non plus qu'un agnel ; oncques n'ouvrit la bouche pour se plaindre. Je, chétive, lasse et dolente, regardais mon

enfant. Le sang lui issait de toutes parts. Lui qui était le plus beau des fils des hommes semblait être difforme par la grande angoisse de la mort¹. »

Cependant Marie, par un chemin plus court, avait devancé le fatal cortège. Elle était là, hors des anciennes portes de la ville, au carrefour des deux chemins, sur la voie qui vient de Damas, attendant le passage de son fils. Là elle entend le bruit du cortège qui s'approche, le son de la trompette et la voix du héraut criant le jugement au coin des rues. De moment à autre le bruit devient plus distinct et plus effrayant. Marie tremble et gémit : le cortège s'avance. Elle voit l'inscription de la croix, les clous, le marteau et tout l'appareil formidable du supplice de Jésus. Elle voit enfin son fils plié sous le fardeau de sa croix, penchant douloureusement sur son épaule sa tête couronnée d'épines. Jésus la regarde, et, en passant, lui donne le salut conservé par les saintes traditions et mentionné dans les Pères : *Salve, Mater* : Salut, Mère. Puis il tombe sous sa croix. Marie, séparée de son Fils par les soldats, repoussée par les bourreaux, ne put lui témoigner sa compassion que par sa désolation muette. Et elle succomba à sa douleur. C'est ce lieu de la voie Douloureuse que consacrèrent les souvenirs du peuple en y élevant le sanctuaire de Notre-Dame-du-Spasme².

Arrivés sur la montagne du Calvaire, où avait été, disent les légendes, déposé le corps d'Adam, les Juifs dépouillèrent Jésus de ses vêtements et l'étendirent sur la croix. La tradition chré-

¹ *Histoire de la naissance et passion de N. S.* citée par M. Douhaire, *Université Catholique*, p. 34.

² En allant au Calvaire, on nous fit remarquer une place où l'on avait autrefois élevé une chapelle dédiée à Notre-Dame, pour honorer ce lieu, où l'on dit que cette mère affligée, jetant les yeux sur son fils chargé de sa croix, succomba à sa douleur. (Le père Nérét. *Lettres édifiantes*.)

tienne au moyen-âge avait gardé le souvenir des vêtements du Sauveur. On croyait qu'outre la sainte tunique tissée par les mains de Notre-Dame, il portait encore un vêtement blanc et une sorte de manteau rouge¹. Marie voulait se précipiter sur le corps de son divin Fils, l'envelopper de son voile, le dérober aux insultes d'une multitude grossière ; mais les soldats, furieux, arrêtent brutalement l'effort de sa tendresse.

Elle était là, au moment où leurs lourds marteaux enfonçaient les clous dans les chairs frémissantes ; elle était là quand les bourreaux, soulevant cette croix chargée du corps de son divin Fils, la laissèrent retomber avec un bruit et des douleurs inouïes dans le lieu qui lui était préparé. Enfin elle se tint debout avec Madeleine et Jean au pied de l'instrument du supplice, transpercée du glaive que lui avait prédit Siméon, offrant à Dieu le Père la mort de son Fils et la rédemption du monde.

Deux voleurs furent crucifiés l'un à la droite, l'autre à la gauche de Jésus. Le bon larron Titus, en abaissant ses regards sur cette mère éplorée, dut se rappeler la parole qui lui avait été adressée au désert d'Égypte, trente années auparavant, par une jeune femme fugitive dont il avait sauvé l'enfant.

Cependant, au pied de la croix, les bourreaux tiraient au sort la tunique que les mains virginales de Marie avaient tissée.

Les Juifs, en passant, insultaient à l'agonie de Jésus et à la douleur de sa Mère. A leurs outrages le Sauveur répondait par des prières.

¹ Vestes hic aptant milites,
 Quas exuisti triplices.
 Albam ferunt et rubeam,
 Sed sortiunt tunicam
 Quæ texta forte creditur.

(*Hortulus animæ*, de Balinghem, p. 508.)

« Mon Père disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Puis, tournant ses regards vers Marie, il lui indiqua des yeux le disciple bien-aimé.

« Femme, dit-il, voilà votre fils ; » et à Jean : « Voici votre mère. »

Il n'appela point Marie du nom de mère, ajoute saint Bonaventure, de peur que la tendresse de son amour ne renouvelât toutes ses douleurs.

Le bon larron, touché de tant de résignation, reconnut un Dieu dans le condamné dont il partageait le supplice.

« Seigneur, dit-il à Jésus, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. »

« Aujourd'hui, répondit le divin Maître, vous serez avec moi dans le paradis. »

Marie entendit encore son adorable Fils s'écrier du haut de la croix : « J'ai soif. » Elle entendit les ricanements affreux des soldats qui lui présentaient du fiel et du vinaigre. Enfin le Sauveur poussa un cri en disant : « Tout est consommé. » Et il rendit l'esprit. ¹

Marie tomba au pied de la croix comme enivrée de l'absinthe de la douleur. Les ténèbres qui se répandirent sur le monde, le bruit des rochers et des montagnes qui s'entr'ouvraient, les cris des soldats qui confessaient la divinité de son Fils, l'épouvante des Juifs déicides, ne purent l'arracher à cette extase de la souffrance.

Pendant une foule de soldats armés s'approchent du Calvaire ; ils commencent par briser les jambes des deux larrons,

¹ Le moyen-âge avait adopté avec enthousiasme une sorte de testament mystique de Jésus-Christ mourant. Voyez à ce sujet la note J de l'appendice, à la fin du volume.

qui respiraient encore, et jettent leurs restes dans les fossés profonds de la vallée des Cadavres. Ils vont s'approcher du corps de Jésus. Un nouvel aiguillon rappelle le cœur de la divine Mère au sentiment de la douleur : elle s'élançe à la rencontre des bourreaux, les yeux noyés de larmes, et, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Au nom du Tout-Puissant, s'écrie-t-elle, n'outragez pas mon fils. Je suis sa mère, je vous pardonne tout, je vous pardonne sa mort; mais ne lui faites pas de nouvelles blessures : vous le voyez, il est mort. »

Or, parmi ces soldats sans pitié était Longin, qui depuis scella de son sang la foi de Jésus-Christ. Dédaignant les larmes et les supplications de Marie, il perça de sa lance le côté droit du Seigneur, et soudain il en jaillit du sang et de l'eau.

A cette vue la divine Vierge tomba dans les bras de Madeleine.

Saisi d'une violente indignation, saint Jean ne put retenir le cri de sa douleur : « Barbares ! s'écria-t-il, ne voyez-vous pas qu'il est mort? Voulez-vous tuer encore sa Mère? Retirez-vous, nous ensevelirons son corps. »

Dieu permit que ces monstres s'éloignassent sans avoir assouvi leur fureur.

D'après les légendaires, le sang divin du côté de Jésus-Christ opéra un premier miracle sur ses bourreaux. Longin, qui frappa le coup de lance, était, disent-ils, aveugle. Les soldats, l'ayant rencontré près du Calvaire, le chargèrent de percer le cœur du fils de Marie. Ils lui conduisirent la main. Au moment où le sang et l'eau jaillirent, quelques gouttes vinrent à tomber sur ses yeux. Il recouvra soudain la vue, et confessa la divinité de Jésus-Christ.

Cependant Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient obtenu de Pilate la permission d'ensevelir le corps de Jésus. Ils ve-

naient au Calvaire, portant avec eux cent livres de myrrhe et d'aloès pour ensevelir le Seigneur.

Après avoir adoré en pleurant leur Dieu crucifié, ils placent des échelles de chaque côté de la croix. Joseph le premier détacha d'abord la main droite, puis soutint le corps pendant que Nicodème enlevait les clous du bras gauche et des pieds. Cependant Marie avait saisi une des mains qui tombait sans vie, et la baisait en versant un torrent de larmes. Enfin les clous étant arrachés, tous ensemble présentent leurs bras pour descendre le corps sacré. Ils le déposent à terre ; la divine Vierge soulève les épaules et la tête de son doux fils sur son sein ; Madeleine arrose de ses pleurs les pieds inanimés qui étaient venus autrefois chercher la brebis errante.

Nous ne résistons pas au désir de transcrire en entier le tableau des douleurs de Marie, qu'un légendaire a tracé en ces termes :

« Quand le clou des pieds fut tiré tout hors, Joseph d'Armathie descendit de l'échelle, soutenant toujours sur ses épaules le corps de Notre-Seigneur, et Nicodème lui aidait à le soutenir.

» Et l'étendirent sur un drap blanc, qu'ils avaient placé par terre ; et Notre-Dame s'assit à terre et prit en son giron la tête et les épaules. Et la Madeleine le prit par les pieds, entour lesquels elle avait trouvé le pardon de ses péchés. Tous les autres se mirent entour le corps.

» La pauvre et désolée mère tenait sur ses genoux le chef sacré, et ne pouvait se lasser de le baiser ni de lui arroser le visage de l'abondance de ses larmes, en soupirant douloureusement et en disant à son Fils : Hélas, très cher Fils, qu'aviez-vous fait ? Pourquoi vous ont-ils ainsi mis à mort ? Hélas ! que ferez-vous, dolente mère ? Comment m'est tournée en grande douleur

cette joie que je reçus de vous, alors que je vous conçus !

» Et puis se reprenait à baiser le visage de son fils et l'arroser de ses larmes, tellement qu'il semblait qu'elle dut lors mourir.

» Et se remembrait comment elle l'avait conçu sans péché et puis enfanté sans douleur. Et quand il vivait, rien ne lui faillait, car elle avait en lui Dieu, Seigneur, père et époux. Or le voit-elle mort, dont il lui était mal si grand, que plus ne pouvait être. Et en grande douleur lui disait : Hélas ! mon fils, la vie de mon âme, ma joie, pourquoi m'êtes-vous si éloigné ? Mon Dieu, ayez merci de moi ! Hélas, mon doux fils, et qui me confortera plus !

» Les autres femmes, ses compagnes, pleuraient avec elle pour la pitié qu'elles avaient de voir leur maître mort devant elles, comme aussi pour pitié de la douleur que la glorieuse Vierge Marie avait. Elle était environnée des anges du paradis qui deuil menaient avec elle, tant pour l'amour de leur Seigneur comme pour la pitié de leur dame.

» Joseph d'Armathie, voyant que le jour déclinait fort et que la nuit était prochaine, s'en vint à Notre-Dame et lui va dire piteusement :

» Dolente Dame, veuillez souffrir enfin le corps de votre Fils, notre maître, envelopper en ces beaux linceuls ; si l'ensevelirons au sépulchre.

» Mais elle, fort troublée, répondit :

» Hélas ! ne vous veuillez hâter de m'ôter la vue de mon fils, ou ensevelissez-moi avec lui.

» Et ne savaient à ce que dire, ni faire que pleurer avec elle. Et incessamment regardait le chef de son fils, qu'elle tenait en son giron ; elle regardait si tendrement les trous que les épines lui avaient faits. Elle regardait son visage, auquel on lui avait arra-

ché toute sa barbe, dont il était tout déchiré ; elle regardait aussi comment on lui avait les cheveux arrachés l'un après l'autre ; elle regardait ce visage divin, souillé de crachats et de sang ; et en regardant ces choses, ne se pouvait lasser de pleurer.

» Adonc saint Jean l'Évangéliste, voyant que la nuit approchait, lui dit : Dame, voyez quelle heure il est, la nuit commence à surmonter le jour : consentez à Joseph, et souffrez que le corps de Jésus soit enveloppé et enseveli.

» Lors la Vierge Marie se souvint comme Notre-Seigneur Jésus-Christ l'avait donnée en garde à saint Jean l'Évangéliste et se consentit à lui. Donc Joseph et Nicodème se prirent à envelopper le corps de Notre-Seigneur par le milieu ; et quand ils furent arrivés aux pieds, la Madeleine leur va dire : Je vous prie, laissez-moi cette part. Je veux ensevelir les pieds contre lesquels me furent pardonnés mes péchés. Si regardait les pieds moult attentivement comment ils étaient percés de clous, fendus et crevés, et trempés de sang. Si les lavait de ses larmes piteuses et compassibles, lesquels elle avait autrefois lavés des larmes de contrition. Après les va essuyer de ses cheveux moult bien doucement, et puis les enveloppa et ensevelit le mieux qu'elle put, et, ce fait, ne demeura plus à ensevelir et envelopper que les épaules et le chef, que Notre-Dame tenait en ses bras.

» Lors, mettant son visage sur celui de son fils, moult douloureusement lui dit : Mon très cher et très aimé fils, or vous tiens mort sur mon sein. Il faut que je vous ensevelisse, moi votre dolente mère ! Mais comment pourrai-je vivre sans vous ? Je serais trop volontiers ensevelie avec vous ; mais puisque de corps ne le puis, je vous laisse mon âme et vous la recommande. Très cher fils, combien angoisseuse est cette séparation !

» Quand elle lui eut lavé son visage de ses larmes, elle le

baisa à la bouche, puis ensevelit et enveloppa son chef, et ainsi fut le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ enveloppé et enseveli ; ne restait plus que le mettre au sépulcre ¹. »

Or c'est encore une antique tradition que la Sainte Vierge, qui reçut au pied de la croix le corps de son fils sur son sein, après avoir ôté sa couronne d'épines et fermé ses yeux divins, ne put lui faire plier les bras. Après qu'ils avaient été étendus pour embrasser le monde dans les étreintes de la miséricorde et de la charité, ils devaient demeurer ouverts pour inviter et attendre tous les pécheurs au repentir.

Telles étaient les angoisses de Marie à la fin de cette journée où elle mérita, dans cet océan d'amertume, le titre de Mère des douleurs.

Quels souvenirs déchirants ! quelle douleur amère ! Marie considérait ce tendre fils, la face ensanglantée, les yeux éteints, le front percé par les épines, ce front qui avait voilé pendant trente-trois années la majesté d'un Dieu, cette bouche dont elle avait tant de fois adoré le sourire enfantin.

« Mon Fils, disait-elle, vous voilà donc étendu sans vie ! Qu'elle est cruellement achetée la rédemption du monde ! Maintenant me voilà seule sur la terre ; je ne jouirai plus de la douceur de vos entretiens, malheureuse mère ! je vais vous ensevelir, mais où irai-je ensuite ? où m'arrêterai-je sans vous, mon divin Fils ? Que ne puis-je être déposée avec vous dans le même tombeau, pour que mon corps comme mon âme y soit enseveli avec vous ! »

En disant ces paroles, elle arrosait de larmes le visage de

¹ *Histoire abrégée de la naissance, passion et résurrection de N. S. J.-C.*, imprimée sans date et en caractères gothiques à la suite d'une espèce de catéchisme qui semble porter la date du quinzième siècle, (Cité par M. Douhaire, *Université catholique*, 1841, p. 38.)

Jésus. Puis essayant cette face divine, elle baise avec amour ces yeux éteints, cette bouche pâle et sans vie. Elle répand sur ce visage adorable les parfums apportés par Joseph et Nicodème, la myrrhe et l'aloès, qui lui rappelaient les présents des Mages et les souvenirs de son bonheur. Enfin elle enveloppe de son voile la tête de son Fils, et termine en pleurant, cette parure du tombeau qu'il devait échanger pour la gloire et l'éclat de la résurrection. Madeleine et les disciples l'aidèrent dans ce pieux devoir. Soulevant ensuite le corps sacré, ils le déposent avec respect dans un sépulcre neuf, que Joseph d'Arimathie avait fait creuser pour lui-même dans les flancs du rocher. Une dernière fois Marie embrasse son divin Fils, et les gardiens envoyés par les Juifs scellèrent la pierre qui fermait l'entrée du monument ¹.

Comestor décrit ainsi le tombeau où le corps inanimé du Sauveur reposa trois jours : « C'est une grotte ronde taillée dans le rocher, ayant environ sept pieds de haut. L'entrée regarde l'orient ; elle était fermée par une pierre qui lui servait de porte. Dans le fond on avait creusé dans le roc même le sépulcre du Seigneur. Il était d'une couleur rougeâtre comme les autres rochers de Palestine. C'est là que Joseph et Nicodème placèrent avec respect le corps sacré du Fils de Dieu ². »

C'est maintenant, ô Marie, que commencent les jours de votre viduité. Désormais vous êtes seule sur la terre, car quelle société vous vaudra celle de Jésus ? Elle s'assit, l'inconsolable mère, auprès de cette tombe sacrée ; l'amour maternel veillait à côté du sépulcre de Jésus pendant que la haine des Juifs y entretenait des satellites.

¹ In loco ubi Christus est Adam dicitur fuisse sepultus, licet authenticum non sit : cum, secundum Hieronymum, Adam in Hebron monte sepultus fuerit, sicut etiam Josue IV expresse habetur. (Jacob. de Vorag., *De Passione Domini*.)

² Petr. Comestor, *Histor. Scolasticæ*, c. 48.

La Vierge passa la nuit entière en prières et en pleurs. Quand le jour approcha, saint Jean la supplia de reprendre le chemin de la ville. Marie vint encore embrasser en pleurant la pierre qui lui dérobait son fils, puis elle fit la bénédiction sur le sépulcre. « Mon père, s'écria-t-elle, je vous remets mon fils ; je remets en vos mains mon âme, que je laisse toute entière en ces lieux. » Alors saint Jean, approchant, la prit par les bras et la soutint. « Aussi firent les deux Marie et la Madeleine, et retournèrent en la ville ¹. »

Tous les souvenirs de Notre-Dame furent féconds en œuvres de grâce et de miséricorde ; il n'est pas une trace de cette vie, si précieuse et si chère à l'humanité, qui n'ait laissé dans l'histoire des sillons fructueux. Mais rien ne pouvait intéresser davantage la foi de nos aïeux que la dernière recommandation de l'Homme-Dieu sur la croix, qui nous donnait tous à Marie pour enfants. C'est donc avec une sorte d'orgueil filial que les générations chrétiennes consacraient par des institutions religieuses le testament de Jésus, et prenaient soin de rappeler à la Mère des douleurs, sur chaque point du globe et à tous les instants de la durée, le vœu de Jésus expirant : *Femme, voilà votre fils : Mulier, ecce filius tuus.*

Un chroniqueur nous en donne la preuve dans le récit que nous copions textuellement : « L'*Aubrussel* est un village à deux lieues de Troyes, vers son orient, assis en pente d'une colline regardant au septentrion, bien que l'église soit bâtie au plus haut de la colline. Il a deux hommes fameux, l'un nommé Pierre *Comestor*, le Mangeur, duquel nous avons touché ; l'autre est le B. Robert de l'*Aubrussel*. Il avait ces trois belles qualités : d'être un homme de bien docte et fécond, si que par tout Paris, ainsi parmi toute la France, il était aimé en sa vie,

¹ *Vie des Trois Marie.*

respecté en sa doctrine, et ouï d'une bonne oreille, en ses prédictions.

» Or cet insigne docteur, qui mourut en l'an 1117, a été le premier auteur du monastère de Font-Evrauld, pour ce que ce grand Dieu qui a conduit son peuple parmi les déserts de ce siècle, dans la terre d'une promesse plus heureuse et meilleure, qui est le royaume des cieux, a institué en France une nouvelle forme de religieux qui vivent d'une façon extraordinaire, et l'a fondée par son serviteur Robert, docteur de Paris, dans un monastère qu'il a érigé, nommé Font-Evrauld, dans lequel les hommes obéissent à l'abbesse comme à celle qui représente la sacrée Vierge Marie.

» Or, pour entendre tout ceci, il est besoin de savoir que le monastère de Font-Evrauld ¹ a pris son nom d'une fontaine où il est assis, et d'un gentilhomme nommé Evrauld. L'histoire véritable, outre la tradition bien assurée de nos pères, porte qu'un jeune gentilhomme sorti de noble maison ne correspondit point à la vertu de ses ancêtres, qui, comme les hommes se perdent par la hantise des méchants, se débaucha en la fréquente société des hommes perdus. Il faisait des dépenses extraordinaires, des débauches vilaines, et des actions indignes de sa noblesse; car bien qu'il eût de grands moyens, si est-ce que par ses prodigalités vicieuses il perdit tout en jeux; le voilà réduit presque au bâton blanc. Pour secourir sa grande nécessité et celle de ceux de sa sorte, il se fit capitaine des bandoliers et coupe-gorge du pays, qui se retirèrent en grosse bande dans les forêts prochaines et où est cette fontaine, comme au lieu le plus écarté des bois. Ces malheureux, dont Evrauld était le chef comme le plus téméraire et désespéré, s'en allaient courir sur les grands chemins, où ils dépouillaient les uns des passants;

¹ Fontevrauld, situé sur la limite des diocèses de Poitiers et d'Angers, appartenait à celui de Poitiers.

ils égorgeaient les autres ; et tous ces pays n'étaient point en assurance. Les lieutenants des courtes-robres les couraient, néanmoins sans pouvoir dépeupler cette malheureuse pépinière, d'autant que leur retraite était dans le fond et le plus touffu des bois où est cette fontaine, là même y ayant dressé une place forte pour se mettre à couvert.

» Ce que les hommes ne peuvent Dieu le peut ; quelquefois il le veut ; le pouvant et voulant, toujours il le fait. Il voulut donc prendre ces bandoliers, non à la pointe de l'épée, mais plus doucement au filet de la miséricorde, par ce moyen : tout le monde bruïait que ces mauvais garnements faisaient du mal incomparable. Donc Dieu donna une forte inspiration à notre fameux docteur de Paris, homme de très bonne vie, comme aussi grand prédicateur, qui par ses paroles de feu embrasait les cœurs, Robert de l'Aubrussel, de s'acheminer en ce lieu. Il reconnut le mouvement du Ciel, et que la grâce divine opérerait quelque chose. Il remet son voyage entre les mains du Tout-Puisant. Mais il y vint ; rencontré des bandoliers, il fut pris, et aussitôt amené à ce gentilhomme Evrauld, le chef de la volerie ; d'eux étant pris, il les prit. Ils lui demandent la bourse, il la donne ; mais il leur demande en contreéchange leurs âmes pour Dieu. Ils s'en vont les donner ; car le bon Robert commence de remettre devant les yeux à Evrauld et à ses compagnons non-seulement la noble maison dont il est sorti, mais encore les horribles jugements de Dieu, les terribles peines qui marchaient en croupe de leurs méfaits, et l'enfer épouvantable et éternel qui suivait, qu'Evrauld et les siens en frémirent de peur. Ainsi le docteur Robert, tant par sa vie sainte, qu'ils voyaient en ses comportements, que par ses douces exhortations et venant de Dieu, les admonesta si bien, qu'ils changèrent leur vie mauvaise en bonne, leurs blasphèmes en oraisons, et leurs cruautés en grande pénitence. Ils y dressèrent là une petite retraite d'un

nouveau paradis et saint monastère qui fut appelé Fontevraud.

» En ce lieu donc, Robert de l'Aubrussel fit sa résidence; et, comme les œuvres de Dieu reçoivent sa bénédiction, dans l'enclos il bâtit divers monastères, un pour les hommes à part, un autre pour des vierges religieuses, un autre pour les malades, et un autre pour les femmes; lesquels monastères étaient séparés les uns des autres. Oh! la belle armée de Dieu! *Castra Dei sunt hic*: Sont là les régiments qui font la guerre à l'enfer. Et encore que ce fussent monastères séparés, néanmoins le bon Robert, qui marchait selon l'esprit de Dieu, voulut qu'il n'y aurait qu'un chef pour les régir, et que, comme quand en ce lieu il y avait des bandoliers leur chef c'était un homme, à savoir Evraud, en cette même place où étaient ores les écoliers de Jésus-Christ et pénitents, leur chef fut une femme, ou vierge abbesse, laquelle aurait autorité sur les hommes et sur les femmes, ordonnant que même lui obéissent en hommage de saint Jean l'évangéliste, qui obéit à la Vierge sacrée et lui servit par la souveraine volonté de notre Sauveur, lui annonçant *Ecce, mater tua*: Disciple, voilà votre mère que vous servirez; et que ces religieuses aussi, imitant le digne exemple de la très sacrée Vierge Marie, auraient soin des religieux et hommes comme de leurs enfants, en imitation de la même Vierge-Mère, qui reçut saint Jean pour son fils, à la parole et commandement de Jésus, qui lui dit: *Mulier, ecce filius tuus*: Femme, voilà votre Fils. Or, cette institution fut approuvée par les Papes, enseignant qu'elle était fondée sur les paroles de Jésus-Christ crucifié¹. »

¹ La *Sainteté chrétienne* de Desguerrois, p. 261 et suiv.



CHAPITRE XVIII

Rumeurs étranges. — Assemblée de la Synagogue : Carinus et Leucius, ressuscités, y sont introduits. — Leur déposition écrite. — Descente aux Limbes. — Délivrance des justes. — Le samedi saint.

Attollite portas, principes, vestras,
et elevamini, portæ æternales, et in-
troibit Rex gloriæ. (*Psal. xxiii, 7.*)

Qui portas æreas confregisti, et
visitasti infernum, et dedisti eis lu-
men ut viderent te, qui erant in pœ-
nis tenebrarum. (*Brév. Rom., office
des Morts, 9^e répons.*)

Cependant la ville de Jérusalem tressaillait jusque dans ses fondements ; des rumeurs étranges y répandaient la consternation et l'effroi. On entendait dans les profondeurs du Temple des voix inconnues crier à plusieurs reprises : « Sortons d'ici, sortons d'ici ¹. » Les antiques tombeaux rendaient leurs dépouilles ². Sur les rives du Jourdain, on avait vu errer des morts rendus soudain à la vie : les aïeux, depuis des siècles endormis dans la poussière, apparaissaient à leurs descendants épouvantés.

La Synagogue, émue de tant d'événements inouis, se réunit à la hâte ; on introduisit dans son sein deux de ces témoins d'outre-tombe que les vieillards de la docte assemblée avaient connus dans leur enfance. C'étaient Carinus et Leucius ³, fils du

¹ Auditasque voces in aere de Templo, dicentes : Transeamus ab his sedibus. (P. Comestor. cité par Vinc. Belv., c. 46. *Spec. Hist.*, l. VIII.)

² Et monumenta aperta sunt, etc. *Matt.*, XXVII, 52.

³ Vincent de Beauvais, c. 62, lib. VIII, *Spec. Hist.* — Jac. de Voragine, *Lég. Aur.*, De Resurrect. Domini. — *Evang. Nicod.*, c. XVIII et seq.,

saint prophète Siméon. Un frissonnement involontaire s'empara des spectateurs à la vue des deux déserteurs de la mort. Le plus âgé des docteurs, la main sur les livres des saintes Ecritures, les adjura au nom d'Adonāï, le Dieu d'Israël, de déclarer comment ils étaient ressuscités.

Pour toute réponse ils demandèrent des tablettes sur lesquelles ils écrivirent ce qui suit :

« Nous étions, avec nos pères, plongés dans de profondes ténèbres, quand soudain une lumière semblable à l'éclat du soleil dans toute sa gloire brilla sur nos têtes. Adam, le père des hommes, tous les patriarches, tous les prophètes tressaillirent.

» — Voilà, s'écrièrent-ils, voilà l'aurore et la lumière éternelle.

» — C'est elle que j'ai prédite quand j'habitais parmi les hommes, dit Isaïe : *Le peuple assis dans les ténèbres verra une immense clarté; ceux qui sont plongés dans les régions des ombres de la mort verront enfin se lever le jour.*

» Siméon, notre père, élevant la voix, s'écria :

» — Gloire à Jésus-Christ, le Fils de Dieu, que j'ai porté enfant dans mes bras. Il est le *soleil qui brille pour illuminer les nations et glorifier le peuple d'Israël* ¹.

» Les transports de joie redoublèrent dans l'assemblée des justes. Alors se présenta à nos regards un homme dont les austérités semblaient avoir amaigri le visage. Il portait pour tout vêtement une peau de chameau. Tous, d'une commune voix, nous lui demandâmes :

» — Qui êtes-vous? ●

Thilo, Leipsick, 1832, 675. — Nous ne faisons que traduire ce récit, exactement le même dans les trois ouvrages cités.

¹ *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ, Israel. Cant. Sim.*

» — Je suis Jean, répondit-il, la voix et le prophète du Très-Haut¹. Je marche devant lui, et je viens vous annoncer que le Fils de Dieu, cet astre qui se lève dans les hauteurs des cieux, vient nous visiter au milieu des ombres éternelles².

» Pendant que les saints écoutaient dans le ravissement ces paroles d'espérance, Satan dit à l'Enfer :

» — Ouvre tes portes, gouffre de l'abîme. Tu vas recevoir ce Jésus qui se disait le Fils de Dieu et qui est devenu le fils de la Mort. Je l'ai vu trembler devant elle ; il disait dans son agonie : « Mon âme est triste jusqu'à la mort³. » C'est lui qui autrefois arracha tant de victimes à ta puissance. Mais enfin j'ai soulevé contre lui toute la nation des Juifs ; j'ai aiguisé le fer de la lance qui l'a percé ; j'ai mêlé pour son breuvage le fiel et le vinaigre ; j'ai préparé le bois sur lequel il vient d'être crucifié. La mort l'a frappé, et bientôt, ô Enfer, je vais l'entraîner dans tes profondeurs.

» — L'Enfer répondit à Satan :

» — Ce Jésus dont tu me parles est-ce celui dont la voix a ressuscité Lazare, déjà endormi depuis quatre jours dans la corruption du tombeau ?

» — C'est lui-même.

» — Par ta puissance et la mienne ! n'amène point ici ce Jésus. Nous n'avons pu retenir Lazare dans nos fers ; il s'élançait

¹ L'attention de donner à Jésus-Christ descendant aux limbes le même précurseur qui l'avait annoncé sur la terre, nous paraît une idée remarquable. — Les vrais amis de l'art chrétien trouveront peut-être dans l'ensemble de cette description un genre de merveilleux que Milton n'eût pas dédaigné.

² Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto.

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent. *Cantic. Zach.*

³ Tristis est anima mea usque ad mortem.

d'entre nos mains comme l'aigle ; les entrailles mêmes du rocher s'ouvrirent pour rendre son corps. N'amène point ici ce Jésus !

» En ce moment, une voix semblable au bruit du tonnerre ou à l'approche d'une armée de vainqueurs se fit entendre :

» — Ouvrez vos portes, prince de l'abîme ; portes éternelles, ouvrez-vous ! laissez passer le Roi de gloire.

A ces paroles l'Enfer dit à Satan :

» — Si tu es un vaillant guerrier, sors de mon empire, et va combattre le Roi de gloire.

» Et il fit sortir Satan.

» Puis, appelant autour de lui tous ses ministres, l'Enfer ordonna de fermer les portes d'airain, et de se préparer à une lutte semblable à celle qu'il soutint contre l'archange Michel et ses invincibles bataillons.

» Cependant la multitude des saints s'écria des profondeurs de l'abîme .

» — Ouvrez-vous, portes éternelles, laissez entrer le Roi de gloire ¹.

» Alors la voix, semblable au bruit du tonnerre, répéta les mêmes paroles menaçantes.

» — Ce Roi de gloire, qui est-il ? demanda l'Enfer.

» — C'est le Dieu puissant et fort ; c'est le Dieu de la victoire, répondit David. Du haut des cieux il a prêté l'oreille aux gémissements des captifs ; il vient délivrer les fils de la Mort.

» Tout à coup les portes s'ouvrirent, et le Seigneur Jésus

¹ Le sujet de la descente aux limbes a été fréquemment reproduit au moyen-âge. On voit, dans un diptyque d'ivoire de Pistoie, Jésus descendant dans les enfers. Ceux-ci sont représentés par une caverne fermée d'une porte garnie de ferrements. (Gori, *Thes. Vet. Dipt.*, t. III, p. 14 et 33.)

nous apparut dans sa gloire. Les rayons qui s'échappaient de son visage illuminèrent les ténèbres éternelles. Tous les justes, tombant à ses pieds, lui dirent dans leur reconnaissance :

» — Seigneur, vous daignez enfin racheter vos enfants et les arracher à la puissance des enfers ¹.

» — Nous sommes vaincus, s'écriaient de leur côté l'Enfer et la Mort, et leurs cruels ministres. — Les cris de malédiction et de rage retentirent en même temps sous les voûtes des lugubres cachots.

» — Qui es-tu, disaient les légions infernales, qui es-tu ? Toi si grand et si petit, si sublime et si humble, soldat et empereur, général victorieux sous l'apparence d'un vil esclave ; roi de gloire vivant et mort, qu'une croix a supporté expirant ; mort dans le tombeau, tu descends dans notre empire plein de vie ! L'univers a chancelé à ta dernière heure, et maintenant tu te promènes libre dans le domaine des morts ² ! Qui, es-tu, toi qui rachètes les captifs et les rends à l'antique liberté ? qui es-tu ?

» Et tous les échos des enfers répétaient ces mots : Qui es-tu ? qui es-tu ?

» Mais le Roi de gloire ordonna à ses anges de repousser Satan dans le fond des enfers. Puis, étendant la main :

» — Venez à moi, dit-il, ô vous mes saints ³, qui portez mon image et ma ressemblance.

¹ *Omnes sancti, ad pedes Domini advoluti, una voce dixerunt : Advenisti, Redemptor noster, ut nos eriperes ab inferis. Ev Nic.* — On remarquera l'analogie qui existe entre ce récit et le 9^e répons de l'office des Morts au Bréviaire Romain, ainsi conçu : *Qui portas æreas confregisti, et visitasti infernum et dedisti eis lumen ut viderent te, qui erant in pænis tenebrarum, clamantes et dicentes : Advenisti, Redemptor noster.*

² *Inter mortuos liber.*

³ Le Dante consacre la croyance du moyen-âge à la délivrance d'Adam

» Tous les justes s'approchèrent à cette divine parole. Le Seigneur, prenant la droite d'Adam¹, lui dit :

» — Paix à toi et à tous les justes, tes enfants.

» Le père des hommes se jeta aux genoux de Jésus et les arrosa de pleurs. Puis le Seigneur traça sur l'assemblée des saints le signe de sa croix triomphante ; et, relevant Adam, qui se tenait prosterné, le Roi de gloire sortit victorieux des gouffres de l'enfer. Tous les justes le suivirent. Dans le transport de sa reconnaissance David s'écria :

» — Chantez au Seigneur de nouveaux hymnes, parce qu'il a opéré des merveilles. Il a révélé sa justice et sa miséricorde aux nations².

» Le chœur des élus, en montant vers les cieux, répondait au roi-prophète par les paroles de ses cantiques :

» — Voilà la gloire que le Seigneur a destinée à ses saints³.

et des autres patriarches. Voici les paroles qu'il met dans la bouche de Virgile (*Infern.*, canto IV, vers. 52) :

. . . . Io era nuovo in questo stato,
Quando ci vidi venire un possente
Con segno di vittoria incoronato.
Trasseci l'ombra del primo parente,
D'Abel suo figlio, e quella di Noè,
Di Moïse legista, e l'ubbidiente
Abraham patriarca, e David re,
Israel con suo padre, e co suoi nati
E con Rachele, per cui tanto fe';
Ed altri molti, e fecegli beati.

¹ Idem eripuit Adam, primum hominem, et omnes patriarchas et prophetas, etc. (Priminus abbas, lib. *Parænetico*, a Mabillon *Analect*, t. IV, p. 574, edito.) Ce texte, avec d'autres semblables du faux Alcuin et d'une épître attribuée à saint Ambroise, prouverait au besoin que la croyance du moyen-âge était conforme au récit de l'Évangile grec que nous reproduisons.

² Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit, etc.

³ Gloria hæc est omnibus sanctis ejus.

Ainsi se réalisait le plan divin de la rédemption des justes déroulé par

» Le Roi de gloire remit Adam et tous les justes à l'archange Michel pour qu'il leur ouvrît les portes des cieux.

» Ils rencontrèrent en ce moment un homme qui portait sur ses épaules une croix. Il conservait sur son corps les marques d'un supplice récent.

» — Qui es-tu ? lui demandèrent les justes.

» — Je fus sur la terre un voleur dont la vie s'est écoulée dans le crime. Les Juifs me crucifièrent en même temps que Jésus. Témoin des prodiges opérés à sa mort, je crus en lui.

» — Seigneur, lui dis-je, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume.

» — En vérité, me répondit-il de sa bouche divine, en vérité, je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis.

» — Je suis venu portant, pour sauvegarde, la croix qu'a sanctifiée Jésus-Christ, le Fils de Dieu. L'ange du paradis m'a fait attendre que le père des hommes, Adam, eût été introduit dans les cieux.

» Ce voleur, devenu le compagnon de gloire de tous les patriarches, de tous les prophètes, de tous les saints, était le même que Jésus enfant avait rencontré dans la fuite en Egypte, qui avait délivré le Sauveur du monde et la Vierge Marie de la fureur d'un farouche brigand¹. »

Milton dans ces beaux vers, qu'il met dans la bouche du futur vainqueur de la mort (*Paradise Lost*, book III, verse 260) :

Then, with multitude of my redeemd,
 Shall enter heaven long absent, and return,
 Father, to see thy face, wherein no cloud
 Of anger shall remain, but peace assured
 And reconciliation : wrath shall be no more
 Thenceforth, but in thy presence joy entire.

¹ On a conservé en Orient le souvenir du village où naquirent les deux larrons. « Pour se rendre à Jérusalem, dit un noble pèlerin, il faut traverser pendant deux ou trois milles des plaines assez bien cultivées, celles

Après que Leucius et Carinus eurent écrit leur glorieux témoignage, ils le remirent chacun en particulier aux docteurs assemblés ; et il se trouva que les deux récits étaient absolument semblables. Pilate les fit déposer dans les archives publiques du Prétoire ¹.

Puis les deux élus furent transfigurés et disparurent subitement à tous les regards.

Pendant que le Seigneur parcourait en triomphateur le royaume des morts, Marie et ses compagnes demeuraient avec saint Jean dans la maison où Jésus avait célébré la Pâque. Absorbées dans l'amertume de leurs souvenirs, elles se tenaient assises sans parler, pleurant comme des orphelines abandonnées. Si leurs yeux venaient à se rencontrer, cette vue redoublait leurs larmes en leur rappelant la cause qui les faisait couler. Soudain on frappa à la porte de l'appartement. Jean ouvrit. C'était Pierre qui venait pleurer à la fois sa chute et la mort de son Sauveur. Les autres disciples arrivèrent ensuite dans cette maison de deuil, mais successivement, de peur des Juifs. Pierre confessa en versant des torrents de larmes sa défection et la prophétie qu'avait faite le Seigneur ². Jean, à la prière de

de l'ancienne Arymathie et de Lydda. Le soleil levant éclairait notre route ; j'arrivai aux collines de Latroun. Voilà, me dit le drogman, la patrie du mauvais larron ; ceux qui regardent longtemps au fond de ce puits-là, ajouta-t-il, finissent par voir la figure de cet homme de sang. (*Voy. dans le Levant*, par M. le comte de Forbin, p. 82.)

On a aussi élevé dans ce village une église dédiée au bon larron, et l'on montre sur une colline ces ruines que l'on croit être celles de son fort ; il était dans une position très avantageuse pour découvrir les passants de fort loin. (*Voyages de Jésus-Christ*, p. 49.)

¹ Pilatus posuit omnia verba in codicibus prætorii sui publicis.

² On sait que l'apôtre saint Pierre pleura si longtemps sa faute, que les larmes, au rapport de saint Clément, avaient creusé un sillon sur ses joues. Le saint pape ajoute que, lorsque l'apôtre voyait quelqu'un dormir, les larmes lui venaient aux yeux aussitôt. Comme on lui en demanda

Marie, fit le récit des événements de la dernière cène. Chacune de ses paroles, comme autant d'aiguillons, allait réveiller dans l'âme de la divine Vierge les plus amers regrets. Les disciples se plaisaient ensuite à parler de leur bon Maître, à rappeler les exemples de sa douceur, de sa mansuétude, de sa miséricorde infinie.

Ainsi s'écoula ce samedi, jour de solitude et de tristesse immense pour Marie. Elle conserva néanmoins dans son cœur une espérance inébranlable. Sa foi, affermie par tant de merveilles, ne l'abandonna point au milieu de ce jour sans lumière où le Ciel lui-même semblait l'avoir délaissée; et c'est pour cela, ajoute saint Bonaventure, à qui nous avons emprunté ces détails, que, parmi tous les jours de la semaine liturgique, le samedi fut choisi spécialement pour lui être consacré.

la raison, il répondit que cela lui rappelait le souvenir de son cher Maître, qui, lorsque ses apôtres dormaient, veillait pour tous; et, s'il arrivait que quelqu'un d'eux se découvrit en dormant ou qu'il dérangeât sa couche, il avait soin de le recouvrir et de remettre en état ce qui était déplacé. (Voy. *Legend. Aur.*, De S. Petro. — Cf. *Vie de J.-C.*, par le P. de Ligny, c. 49.)



CHAPITRE XIX

Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Son apparition à Notre-Dame, — à Madeleine. — Ascension. — Pentecôte. — Voyage de Notre-Dame à Béthanie. — Son retour.

*Semper virgo manens, hujus se visibus astans,
Luce palam Dominus prius obtulit, ut bona mater,
Grandia divulgans mysteria, quæ fuit olim
Advenientis iter, hæc sit redeuntis et index.*

Ce fut à la Vierge immaculée que le Seigneur apparut la première, pour que cette tendre mère, qui avait été le chemin de son avènement, fût le premier témoin des merveilles de sa résurrection. (Sedulius, *Vita Christi*.)

*Gaude, Christo ascendente,
Quod in cælum, te vidente,
Motu fertur proprio.*

Après s'être promené en triomphateur dans le domaine des morts, le Seigneur Jésus, escorté des légions des anges, descendit vers le tombeau que Joseph d'Arimathie avait prêté à son corps adorable. La pierre qui recouvrait le sépulcre fut soulevée par la puissance divine, et l'âme de Jésus-Christ s'unit de nouveau à ce corps virginal. On était à l'aube du jour. Les gardes, épouvantés, tombèrent le front dans la poussière en voyant le crucifié de la veille s'élançer du tombeau rayonnant de gloire.

A cette même heure, Madeleine et les deux Marie sortirent de Jérusalem, portant des parfums pour les répandre sur le sépulcre de leur divin Maître. Notre-Dame n'alla point avec elles, mais elle demeura dans sa maison, espérant l'accomplissement des promesses de son fils.

« Pourquoi, lui disait-elle dans sa prière, tarder si long-

temps ? Ne différez plus votre retour. Mon âme n'aura de repos que quand je vous aurai revu. N'avez-vous pas dit : — Je ressusciterai le troisième jour ? — Nous y sommes arrivés. Relevez-vous donc du tombeau, ô vous, ma gloire et mon bonheur. Que la joie de votre résurrection me console des douleurs de votre mort. Venez, mon doux Jésus, mon espoir, mon fils. »

Pendant que la Vierge laissait échapper cette prière mêlée de douces larmes, soudain le Seigneur Jésus, vêtu d'habillments plus blancs que la neige, le visage serein, plein de beauté et de gloire, se tint debout à ses côtés.

— Sainte mère, lui dit-il, je vous salue.

— Est-ce vous, mon fils ? s'écria la divine Vierge ; et, se jetant à genoux, elle l'adorait.

— Ma tendre mère, c'est moi. Je suis ressuscité, et me voici encore avec vous.

En disant ces mots, il la releva. Marie se précipita dans ses bras en versant des larmes de joie ; elle pressait de ses baisers maternels son visage radieux. Son divin Fils se prêtait à l'effusion de sa tendresse ; il la retint longtemps sur son cœur. Quand ils furent assis, la douce Vierge se mit à considérer avec attendrissement les traces de ses plaies ; elle les touchait, comme pour s'assurer qu'elles n'étaient plus douloureuses. Jésus, répondant à ce sentiment de tendre inquiétude, lui disait :

— Très douce mère, la douleur s'est éloignée de moi ; j'ai vaincu la mort et ses supplices ; je suis désormais à l'abri de leur atteinte.

— Béni soit votre Père céleste, s'écriait Marie ; il vous a rendu à mon amour. Que son nom soit glorifié dans tous les siècles.

Alors le Sauveur apprit à sa très sainte mère sa descente aux limbes, la délivrance des âmes des justes. Il lui dit qu'il serait

encore sur la terre pendant quarante jours, pour se montrer à ses apôtres et leur prouver sa résurrection ; qu'ensuite il monterait au ciel.

Pendant Madeleine et les deux Marie étaient arrivées aux portes de la ville. Tout leur rappelait les souffrances et les tourments de leur divin Maître ; elles s'arrêtaient aux lieux témoins des scènes les plus douloureuses de sa passion, et se disaient en soupirant : « C'est ici que nous l'avons rencontré portant la croix sur ses épaules ; c'est ici que sa mère faillit expirer de douleur ; c'est ici qu'il nous adressa la parole ; voilà la pierre où il voulut se reposer ; voici le lieu où les bourreaux, en le maltraitant, le forçaient à continuer sa route ; c'est ici qu'ils l'ont dépouillé de ses vêtements et attaché à la croix. » Alors elles se prosternèrent en pleurant, et baisèrent cette croix encore rougie du sang du Sauveur. Puis, se levant, elles se dirigèrent vers le sépulcre en se demandant entre elles : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du tombeau ? » Mais en arrivant elles virent la pierre enlevée, et un ange qui se tenait à la droite du sépulcre et qui leur dit :

— Ne craignez point : vous cherchez Jésus de Nazareth ; il est ressuscité ; mais allez, dites à ses disciples et à Pierre d'aller en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a prédit.

Mais les saintes femmes, effrayées par cette vision, s'enfuirent et n'osèrent raconter à personne ce qui leur était arrivé. Madeleine se rendit seule dans le jardin voisin de la grotte du sépulcre.

Le Seigneur achevait de consoler sa divine mère, célébrant ainsi avec elle cette grande fête de Pâques en se révélant pour la première fois à elle.

— Ma tendre mère, lui dit-il, je veux aller consoler Madeleine, qui me cherche avec inquiétude.

— Allez en paix, mon doux fils, lui répondit la Vierge : il est juste que vous lui accordiez cette faveur, car elle vous aime beaucoup et a bien pleuré votre mort. Allez donc, mais revenez de nouveau me visiter.

Jésus vint donc au lieu où était Madeleine.

— Femme, lui demanda-t-il, que cherchez-vous ainsi toute en pleurs ?

Celle-ci, le prenant pour un jardinier, lui répondit :

— Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, j'irai et je l'ensevelirai.

Alors Jésus lui dit :

— Marie !

A ce mot, un frémissement intérieur de tout son être la rappela à elle-même ; elle reconnut cette voix si chère.

— Vous êtes mon Seigneur et mon Maître ! s'écria-t-elle dans le transport de sa joie, c'est vous que je cherchais.

Et tombant à ses pieds, elle voulait les baiser ; mais le Seigneur, pour élever son esprit vers les choses célestes, l'en empêcha.

— Ne me touchez point, lui dit-il, car je ne suis pas encore monté vers mon Père.

Et il ajouta :

— Ne vous avais-je pas dit que je ressusciterais le troisième jour ? Pourquoi donc me cherchiez-vous dans ce tombeau ?

— Seigneur, répondit Madeleine, la douleur de votre passion et de votre mort avait tellement inondé mon âme, qu'il n'y était resté d'autre pensée que celle de votre corps inanimé et du lieu où nous l'avions enseveli.

En disant ces mots, elle contemplait avec une curiosité respectueuse ce corps glorieux sur lequel elle voyait les cicatrices des

blessures que les Juifs lui avaient faites. Enfin, comme Jésus allait se retirer, Madeleine, encore altérée de sa vue, lui dit :

— Seigneur, vous ne serez plus désormais avec nous ; mais, je vous en conjure, ne m'oubliez pas : souvenez-vous de toutes les faveurs dont vous m'avez comblée, de toutes vos bontés pour moi.

Jésus lui dit :

— Ne craignez point, car je serai toujours avec vous.

Et l'ayant bénie, il s'éloigna.

Madeleine courut aussitôt près de ses compagnes et leur raconta l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le Sauveur. Ce récit les remplit de joie, et dès lors elles commencèrent à croire aux paroles de l'ange, que la frayeur les avait empêchées de comprendre. Cependant elles auraient voulu voir elles-mêmes le Seigneur. Dans ces pensées, elles reprirent le chemin de la ville. Comme elles approchaient des portes, le Seigneur Jésus leur apparut et les salua. Dans le même sentiment de surprise et d'allégresse elles tombent à ses pieds. Jésus leur dit :

— Prévenez mes frères, et dites-leur de venir en Galilée : c'est là qu'ils me verront, selon que je leur ai prédit.

Les saintes femmes s'empressèrent d'annoncer toutes ces choses à Pierre et à Jean, qu'ils rencontrèrent tout d'abord, et ensuite aux autres apôtres.

Les autres apparitions du Sauveur sont étrangères à l'histoire de Notre-Dame, jusqu'à celle qui eut lieu devant tous les apôtres en l'absence de saint Thomas.

Après les merveilles du jour de la résurrection, ils s'étaient réunis dans la maison de la Vierge.

Les deux disciples d'Emmaüs vinrent les rejoindre et les instruire des détails de leur voyage merveilleux. En ce moment les portes étant fermées, Jésus entra et se tint au milieu d'eux,

leur disant : « La paix soit avec vous. » Tous tombèrent à ses pieds, lui demandant pardon de l'avoir lâchement abandonné le jour de sa passion. « Levez-vous, leur dit-il, tous vos péchés vous sont remis. » Et se tenant devant eux, il leur montrait ses mains percées et la cicatrice de son côté. Puis il leur demanda s'ils avaient quelque chose à manger. Ils lui apportent un rayon de miel et un poisson rôti. Notre-Dame s'assied à côté de son divin Fils, lui prodiguant tous les soins de sa tendresse maternelle. L'Homme-Dieu mangea ainsi en leur présence, leur expliquant le sens des Ecritures, et leur en donnant l'intelligence ; ensuite il les bénit et disparut.

Notre-Dame se trouvait encore à l'apparition du huitième jour, quand Jésus, pour convaincre l'incrédulité de Thomas, lui fit mettre le doigt dans les traces de ses plaies. D'après les légendaires, ces deux faits eurent lieu dans la demeure de la Sainte Vierge, où les apôtres se réunissaient depuis les derniers événements de la vie du Sauveur. Marie commençait dès lors à être leur mère et à en exercer les fonctions, après en avoir été investie par son fils mourant. Pendant les quarante jours qui s'écoulèrent depuis la première pâque de la loi nouvelle jusqu'à l'ascension du Sauveur, Jésus revint souvent visiter sa mère et les saintes femmes qui habitaient avec elle. Peut-être, dit saint Bonaventure, les saints patriarches, et particulièrement Abraham et David, auxquels la promesse du Rédempteur avait été faite plus solennellement, l'accompagnaient-ils alors. Ils venaient visiter l'heureuse fille qui avait trouvé grâce pour eux aux yeux du Seigneur, et qu'un Dieu avait daigné appeler sa mère. Avec quelle joie ils la considéraient vivant humblement sur la terre, elle qu'un trône de gloire au-dessus de toutes les hiérarchies des saints attendait dans les cieux !

Enfin, le jour de son ascension triomphante étant arrivé, le

Fils de Dieu voulut une dernière fois distribuer à ses apôtres le pain mystérieux de la cène. Comme ils étaient tous réunis, et Marie avec eux, il leur apparut soudain. Ayant pris place au milieu d'eux, il bénit le pain, le rompit, et le partagea entre eux. Notre-Dame reçut donc des mains de son doux fils le corps auquel trente-trois ans auparavant elle avait prêté sa chair virginale. Après le repas, Jésus leur dit qu'il allait retourner auprès de son Père céleste. Marie, que ces paroles remplissaient de trouble et d'inquiétude, se pencha sur son sein :

— Mon fils, lui dit-elle, si vous voulez quitter la terre, faites du moins que je vous suive dans les cieux.

— Ma très douce mère, lui répondit le Sauveur, ne vous affligez point de mon départ, car je retourne à mon Père. Pour vous, il vous faut demeurer encore quelque temps en ce monde pour confirmer les disciples dans la foi. Je viendrai ensuite près de vous, et vous introduirai dans ma gloire.

— Non, disait-il encore à Madeleine et aux disciples, qui s'affligeaient à la pensée de le perdre, je ne vous laisserai point orphelins. Je m'en vais et je reviens à vous, pour demeurer toujours avec vous.

Il leur ordonna ensuite d'aller l'attendre sur le mont des Oliviers. La Vierge Marie et les saintes femmes s'y rendirent tout d'abord.

« Quand les dames furent montées, elles se mirent sous un arbre, et se tournèrent devers le Temple. Lors elles se mirent à genoux priant dévotement. Quand elles eurent fait leur prière, saint Pierre et saint Jean arrivèrent près d'elles et saluèrent Notre-Dame. Ainsi qu'ils le faisaient, le doux Jésus descendit parmi eux. Quand ils le reconnurent, ils se mirent à genoux, le voulant adorer comme leur maître et Seigneur ; mais il les

fit tous lever ¹, » leur promit de leur envoyer le Saint-Esprit, et leur ordonna de baptiser et d'instruire en son nom tous les peuples de la terre. Après leur avoir donné ces instructions solennelles, Jésus commença à s'élever par sa toute-puissance vers les cieux. Notre-Dame lui dit : « Mon fils bien-aimé, souvenez-vous de moi ! » et elle ne pouvait retenir ses pleurs. Mais le Seigneur, les mains élevées vers le ciel, le visage resplendissant de lumière, couronné d'un diadème de gloire, comme un roi qui fait son entrée dans ses Etats, les bénissait, leur disant : « Soyez pleins de courage et de constance, je serai toujours avec vous. » Ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'une nuée le dérobat à leur vue. Et, comme ils ne pouvaient détacher leurs regards de ce côté du ciel où ils venaient de voir s'élever leur bon Maître, un ange leur apparut :

— Hommes de Galilée, leur dit-il, pourquoi vous tenez-vous ainsi les yeux fixés vers le ciel ? Ce Jésus qui vient d'y monter en votre présence en descendra encore, environné de gloire et de majesté.

Après cette vision, Marie consentit enfin à abaisser ses regards sur cette terre où le sang de son Fils allait faire germer de toutes parts des milliers de chrétiens. Elle baisa la trace que les pieds du Sauveur avaient imprimée sur le rocher ; puis les disciples reprirent le chemin de la ville. Jean retourna avec la divine Vierge et les deux sœurs, ainsi que Marthe et Marie-Madeleine.

Confiants en la promesse de leur divin Maître, les apôtres et les disciples se réunirent dans le cénacle pour attendre la venue de l'Esprit saint.

Notre-Dame et les saintes femmes allaient chaque jour se réunir à eux. Ils passèrent tout ce temps dans la retraite, le

¹ *Vie des trois Marie*, p. 115.



E. BOUQUET LAC

Ascension de Notre-Seigneur.

jeûne et la prière. Enfin, le dixième jour étant arrivé, Jésus dit à son Père :

— Père saint, souvenez-vous de la promesse que j'ai faite à mes frères de leur envoyer le Saint-Esprit.

— Mon Fils, répondit le Père céleste, il est temps d'accomplir votre promesse ; que le Saint-Esprit descende donc sur les disciples ; qu'il remplisse leur âme de consolation, de force et de science, et qu'il les comble de toutes les vertus.

Le Paraclet descendit alors sur le cénacle en forme de langues de feu, qui se reposèrent sur la tête des disciples ; et ils furent remplis de la force d'en haut. La douce Vierge reçut avec eux l'effusion de cet Esprit céleste, qui l'avait depuis longtemps choisie pour épouse. Dès lors les apôtres furent changés en d'autres hommes. Naguère faibles et timides, ils se cachaient de crainte des Juifs ; maintenant ils vont prêcher hautement la divinité de Jésus-Christ au peuple qui l'a crucifié. Pierre le premier alla jeter le filet de l'Évangile sur la multitude de Jérusalem ; les autres disciples le suivirent.

« Alors la Vierge Marie dit à ses compagnes :

» — Allons au Temple remercier Dieu de ses bienfaits, puis nous retournerons à notre demeure.

» Elles allèrent donc au Temple rendre grâces à Dieu de ce qu'elles avaient reçu le Saint-Esprit dans leurs cœurs. Or il souvint à sainte Marthe qu'elle avait logé Jésus dans sa maison : par quoi elle dit humblement à la Vierge :

» — Douce Dame, je vous prie, qu'il vous plaise me faire l'honneur de venir en ma maison.

» La Vierge y consentit. Elles se mirent donc en marche et arrivèrent sur le soir à Béthanie. Elles passèrent toute la nuit en prières, et le matin partirent pour aller au Temple entendre les apôtres. Enfin sainte Marthe et Marie-Madeleine vinrent

reconduire Notre-Dame jusqu'en sa demeure, où elles trouvèrent Sarvia, laquelle leur dit : « Dames, soyez les bienvenues ! » Et elles lui rendirent son salut, puis entrèrent à la maison ; et après un dernier entretien elles prirent congé de Marie et de ses deux compagnes, et la douce Vierge les remercia grandement. Alors elle monta à son oratoire, et les anges vinrent la servir. Or sa demeure était vers la montagne de Sion, et avait vue sur la ville de Jérusalem ¹. »

CHAPITRE XX

Séparation des Apôtres. — Baptême de Notre-Dame. — Ses communions. — Voyage au Mont-Carmel. — Apparition de Notre-Dame del Pilar à saint Jacques le Majeur. — Voyage à Ephèse. — Retour à Jérusalem. — Lettre de saint Denys sur la Vierge.

*In mari irato, in subita procella
Invoco te, nostra benigna stella.*

Au milieu de la mer en furie, pendant la violence de l'orage, je vous invoque, ô notre bienfaitante étoile. (*Inscription de la Madone de Savone.*)

Avant de se partager le monde, les douze pacifiques conquérants se réunirent près de la divine Vierge, dont la présence leur rappelait celle de leur bon Maître. Ce fut là que, pour jeter les fondements de la magnifique unité de croyance qu'ils allaient établir dans le monde, ils convinrent de résumer dans un symbole commun toutes les vérités dont ils étaient chargés de porter la bonne nouvelle aux quatre coins de l'univers. Comme reine du collége apostolique ², la douce Vierge consacra par

¹ *Vie des trois Marie*, p. 122-123.

² *Regina apostolorum.*

son adhésion l'expression simple et précise de la foi des chrétiens¹. Ce symbole, dont chacun des apôtres, suivant la tradition, formula un article, est devenu la pierre contre laquelle toutes les erreurs se sont brisées. Présidant l'assemblée solennelle qui le composa, Marie commençait à mériter l'éloge que l'Eglise Catholique lui adresse dans sa liturgie, comme à celle dont la puissance a tué toutes les hérésies dans le monde². Sûrs maintenant de ne faire entendre que les mêmes dogmes dans toutes les langues de la terre, les apôtres se distribuèrent les provinces qu'ils devaient évangéliser. Saint Thomas annonça Jésus-Christ dans les Indes, saint André chez les Scythes, saint Philippe dans la Haute-Asie, saint Barthélemy dans la Grande-Arménie, saint Matthieu dans la Perse, saint Simon en Mésopotamie, saint Jude en Arabie, saint Matthias en Ethiopie. Saint Pierre et saint Jean demeurèrent à Jérusalem jusqu'à ce que le temps fût venu d'aller, le premier prendre possession de Rome, le second de prêcher l'amour de Jésus-Christ dans la molle Ionie³.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter le baptême de Notre-

¹ La tradition rapporte que ce fut à saint André qu'échut le glorieux partage de proclamer à son tour la maternité miraculeuse, la virginité inviolable de Marie; ce qu'il fit en ces termes : *Concepit de Spiritu Sancto, natus de Maria Virgine*. Ainsi l'affirme saint Augustin. (*Serm. 115, de Temp.*)

² *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

³ On prétend qu'il existe dans la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit grec renfermant le Symbole des Apôtres divisé en douze articles, avec les noms de ceux qui les ont composés.

Le premier est attribué à saint Pierre, le second à saint André, le troisième à saint Jacques le Majeur, le quatrième à saint Jean, le cinquième à saint Thomas, le sixième à saint Jacques le Mineur, le septième à saint Philippe, le huitième à saint Barthélemy, le neuvième à saint Matthieu, le dixième à saint Simon, le onzième à saint Thadée, le douzième à saint Matthias. (*Amusements philologiques*, par G.-P. Philomneste, p. 352. Victor Lagier, à Dijon, 1842.)

Dame. Les légendaires n'ont pas excepté la Sainte Vierge de la loi commune qui, sous le Testament nouveau, oblige tous les fidèles à renaitre dans l'eau et le Saint-Esprit. J'ai consulté, dit un grave auteur, les monuments les plus anciens qui nous soient parvenus sur les temps apostoliques, et j'ai trouvé dans les écrits du savant et sage Sophronyme que la divine Vierge reçut l'eau du baptême des mains de l'apôtre saint Pierre. Et, si l'on pensait que Marie, qui n'avait point apporté en naissant la tache originelle, ne dut pas avoir besoin du sacrement qui l'efface, que faudrait-il dire de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui recevait de saint Jean le baptême de la pénitence ?

Notre-Dame suivait par sa sollicitude les progrès de l'Évangile. Elle venait au Temple avec ses compagnes pour entendre Pierre et Jean, qui annonçaient la bonne nouvelle à la multitude assemblée. La réunion des premiers fidèles que la vue de leurs miracles avait convertis venait chaque jour puiser la force et l'amour dans la fraction du pain. L'âme de Marie se dilatait dans ces communions quotidiennes, qui lui rappelaient le bonheur de sa maternité divine. Elle ne tenait plus à la terre que par ce lien de charité ; plongée dans la contemplation de ce prodige de la puissance et de l'amour de son fils, elle le voyait merveilleusement présent sous la forme du pain, lui qui tant de fois, sur son sein, avait répondu à son sourire et à ses caresses maternelles. Elle croyait que les douces jouissances de ces heureuses années lui étaient rendues, à d'autres conditions, mais avec un égal mérite¹. Les deux Marie, ses compagnes, appre-

¹ Contemplabatur Maria existentiam mirabilem filii sui in hoc sacramento, quem visibiliter tractaverat cum blanditiis et oculis suavissimis in gremio corridentem : credebat hoc idem sibi licere nunc, quamvis alio modo, sed non minori merito. (Gerson, t. III. tract. 9 *In Magnificat*, part. III.)

naient d'elle le secret de rendre la vie sainte et de mettre en Dieu tout leur espoir.

Saint Jacques le Mineur venait d'être attaché par saint Pierre à l'église de Jérusalem en qualité d'évêque. Cette élection avait comblé de joie Marie, femme de Cléophas, sa mère. « Il est vrai, lui dit Notre-Dame, bien devons être joyeuses. Car tous les autres iront dehors de ce pays prêcher la loi de Dieu, cependant Jacques nous gardera. » Puis elle dit à Marie Salomé : « Sachez que votre fils Jean passera la mer ; pour lui aura grande peine avant que de mourir, et enfin irez après lui. » — « Que la volonté de Dieu soit faite, répondit-elle ; mais vous ne me dites rien de Jacques, l'ainé de mes fils. Mourra-t-il du martyre ? » La douce Vierge lui répondit : « Vous le saurez ; il n'est pas nécessaire que je vous dise ce que Dieu veut en faire, il faut attendre sa volonté¹. »

Saint Jacques le Majeur, dont il est question ici, était passé en Espagne pour y porter le flambeau de la foi. Il venait y déposer, avec la semence de l'Évangile, le germe de l'amour de Marie, auquel le royaume catholique fut toujours fidèle. Le fait est attesté par une gracieuse légende souvent reproduite sur les vitraux de nos cathédrales.

L'apôtre est représenté sous les traits d'un vieillard portant le bâton et la panetière du pèlerin ; il est enveloppé dans un manteau d'azur ; sa barbe, blanche, descend à flots sur sa poitrine ; l'expression de sa figure est calme et radieuse ; ses pieds, messagers de la bonne nouvelle, sont chaussés des légères sandales de l'Orient. Il vient d'aborder sur la terre antique de l'Ibérie, dernier asile d'où l'ambition romaine avait chassé la liberté. Mais le vrai conquérant de l'Espagne, c'est cet étranger pauvre et inconnu, qui s'est arrêté sur le bord du chemin,

¹ *Vie des trois Marie*, p. 126.

épuisé par les fatigues de l'apostolat. Un doux sommeil envoyé par les anges s'est emparé de ses sens, et en même temps une vision céleste vient encourager sa foi. Il lui semblait voir se dresser devant lui une colonne de marbre, qui portait à son faite un chapiteau couvert de roses et de feuillage. Les fleurs, écartées de sa corbeille, forment comme un trône, sur lequel apparaît la Vierge tenant dans ses bras son divin Fils. Elle indique à l'apôtre la place où il doit élever la première église chrétienne sur le sol privilégié de l'Espagne.

Les traditions populaires¹ racontent en effet que saint Jacques, ayant visité Oviédo, Padron et d'autres lieux, s'était arrêté plus longuement à Sarragosse, où il avait fait plusieurs disciples. Il les réunissait tous les soirs en un lieu agreste sur les bords de l'Èbre ; là il les instruisait et les entretenait du royaume de Dieu. Un soir, aux approches de minuit, les fidèles qui entouraient le saint apôtre entendirent les chœurs des anges chantant sur un rythme divin : *Ave, Maria, gratia plena*, et virent aussitôt au milieu des esprits célestes, éclatante de splendeur, la figure d'une dame radieuse de beauté, posée sur un pilier de marbre. Saint Jacques reconnut la mère de son Sauveur, qu'il avait laissée à Jérusalem, et se prosterna. Elle lui demanda de construire une église à la place où elle apparaissait, et laissa le pilier de marbre comme témoignage du prodige qui venait d'avoir lieu. L'apôtre obéit. Une chapelle s'éleva ; une image de la Vierge fut installée sur le pilier merveilleux, et c'est cette image révéérée qui attire toujours les pieux pèlerins².

¹ *Légendes de la Sainte Vierge*, par J. Collin de Plancy, 1 vol. in-8°. Paul Mellier, Paris, p. 242.

² Saint Jacques, patron de l'Espagne, a puissamment protégé ce pays dans plusieurs grandes circonstances. Ses reliques sont devenues un pèlerinage très célèbre : il n'est personne qui n'ait entendu parler de Compostelle. Le nom de ce lieu est lui-même une altération du nom de saint

L'immortel Poussin, surnommé à juste titre *le Raphael de la France*, a reproduit cette légende dans un de ses meilleurs tableaux. Il représente saint Jacques le Majeur sortant un soir, avec ses disciples, pour prier sur les bords de l'Èbre, et recevant de la Vierge, qui lui apparaît sur une colonne de jaspe, l'ordre d'édifier en ce lieu une église, qui fut depuis Notre-Dame-del-Pilar.

Après avoir converti au nom de Jésus-Christ une grande partie de l'Espagne, saint Jacques voulut aller revoir à Jérusalem celle qui l'avait miraculeusement assisté dans son lointain voyage. Il partit avec quelques disciples qui s'attachèrent à ses pas. Marie Salomé embrassa, en pleurant de joie, ce fils qui lui revenait sain et sauf à travers tant de fatigues et de périls. Elle ignorait, la tendre mère, que la palme du martyr attendait au milieu même de sa patrie l'intrépide conquérant des Espagnes. Notre-Dame ne voulut point troubler, en lui révélant l'avenir, ses transports d'allégresse. Mais quelque temps après, à la demande des Juifs, Hérode Agrippa fit saisir cet apôtre de Jésus-Christ, parce que, disaient les prêtres de la Synagogue, il abolissait toute leur loi. Saint Jacques mourut en priant pour ses ennemis. Un instant avant son supplice il avait baptisé le gardien de sa prison. Marie Salomé, sa mère, qui l'avait accompagné jusqu'à la fin de son martyr, revint tout en pleurs à la maison de Notre-Dame. La Vierge la consola. Et qui mieux qu'elle connaissait la douleur d'avoir perdu un fils? « Cessez, lui disait-elle, de vous abandonner aux larmes. Mon doux Jésus a voulu l'avoir à sa droite. C'est par les tribulations et les souffrances qu'il nous faut arriver au royaume des cieux,

Jacques. On disait d'abord *Giucomo postolo*, puis on dit simplement *Como postolo*, et enfin *Compostelle*. — Le lieu où se passa le fait que nous venons de rapporter prit le nom de Notre-Dame-del-Pilar et devint aussi un pèlerinage très fréquenté.

c'est par elles que l'Eglise triomphera de ses persécuteurs ¹. »

Pour apporter quelque soulagement à l'âme de cette mère affligée, Notre-Dame essaya de l'éloigner des lieux témoins de la mort de son fils. Elle entreprit donc avec ses deux compagnes un pèlerinage à travers la Judée. Elles suivaient les traces que Jésus-Christ y avait laissées alors qu'il semait sa route de bienfaits.

Marie se plaisait à redemander le souvenir du Dieu son fils aux rivages qu'il avait parcourus, aux flots qui l'avaient porté, aux collines où il s'asseyait, aux pierres où il reposait son front. Il avait de ses yeux mortels vu cette mer, ces flots, ces collines, ces rochers; il avait foulé cent fois ce chemin pendant les trois années de sa mission divine. Il s'était promené dans les barques des pêcheurs sur la mer de Galilée; il en calmait les tempêtes; il y marchait sur les flots en donnant la main à son apôtre de peu de foi. Là était Tibériade, où il apparaissait à saint Pierre et fondait son église; ici Capharnaüm, plus loin la montagne où il prononce les nouvelles béatitudes; — celle où il s'écrie : *Miserereor super turbam!* et multiplie les pains et les poissons comme sa parole enfante et multiplie la vie de l'âme; ailleurs le golfe de la pêche miraculeuse, la montagne de la transfiguration; enfin toutes les scènes de l'Evangile, dont les paraboles touchantes, les images tendres et délicieuses apparaissaient aux yeux de Marie et de ses compagnes telles qu'elles apparaissaient aux auditeurs du divin Maître quand il leur montrait du doigt l'agneau, le bercaïl, le bon pasteur, le lis de la vallée. C'était dans ces solitudes, au milieu de ces rochers, sous ces ombres, qu'il venait se reposer, méditer, prier, et aimer les hommes et Dieu ².

¹ *Vie des trois Marie*, p. 184.

² *Voyage en Orient*, par M. de Lamartine; première partie, p. 312.

Elles visitèrent aussi la montagne du prophète Elie. Une tradition antique et vénérable, adoptée par l'Eglise romaine¹ dans ses prières publiques, rapporte que, le jour de la Pentecôte, quelques-uns des Juifs convertis par saint Pierre se retirèrent sur cette montagne pour y passer leur vie dans la solitude et la contemplation des choses de Dieu. Ces saints personnages reçurent avec une joie inexprimable la mère de leur Sauveur. Pendant quelques jours elle daigna les entretenir des merveilles de sa vie, et en s'éloignant de ces lieux elle y laissa la promesse de sa protection et le souvenir ineffaçable de son passage.

Notre-Dame revint ensuite à Jérusalem. Saint Jean se préparait à aller évangéliser l'Asie-Mineure. Des auteurs grecs du septième siècle ont écrit que la Mère de Dieu accompagna dans ce voyage son fils adoptif. Il était peut-être dans les desseins de la Providence de montrer aux peuples de cette contrée, patrie de tant de superstitions et d'erreurs, la Vierge dont le culte allait remplacer celui des voluptés et des plaisirs. La ville d'Ephèse prétend à l'honneur d'avoir possédé dans ses murs cette Arche d'Alliance du Testament nouveau. Son dévotement à Notre-Dame dans toute la suite de l'histoire pourrait être considéré comme une preuve de ce séjour de bénédiction. Quoiqu'il en soit, les auteurs légendaires de l'Occident qu'il nous a été possible de consulter n'ont point parlé de ce voyage. Ils s'accordent tous à placer la mort de Notre-Dame à Jérusalem, contrairement à l'opinion des Grecs, qui soutenaient que son tombeau se voyait à Ephèse. Leur sentiment paraît de tous points le plus probable. Si l'on admet que Marie soit allée à Ephèse, il faut dire qu'après y être demeurée quelque temps elle

¹ Voyez les leçons de l'office de Notre-Dame-du-Carmel au *Bréviaire romain*.

revint à Jérusalem revoir les lieux sanctifiés par la présence de son fils.

Là elle retrouva la fidèle Sarvia, qui continua à lui prodiguer son dévouement et ses soins. Les nouveaux disciples que les apôtres conquéraient à l'Évangile venaient la saluer comme leur Reine. Saint Luc s'attacha plus particulièrement à elle. Les légendes nous le représentent comme son secrétaire. Versé dans les arts de ce temps, il était, dit-on, peintre habile, et retraça sur la toile les traits de la Mère de Dieu. Il écrivit près d'elle son Évangile, et l'antiquité croyait qu'il tenait de sa bouche les détails plus étendus qu'il nous a laissés sur la naissance du Sauveur.

Saint Denys, que l'éloquence du sublime Paul avait arraché à l'Aréopage d'Athènes, vint à Jérusalem pour voir Notre-Dame. Voici comme il rend compte de cette entrevue au saint apôtre qui l'avait converti.

« Denys, serviteur de Jésus-Christ, retenu dans les liens, à Paul, son maître d'élection céleste, salut.

» Je confesse devant Dieu que le spectacle que j'ai vu, non pas seulement des yeux de l'esprit, mais des yeux du corps, quand il m'a été donné, par la miséricorde de Dieu et la clémence de Jésus-Christ, notre Sauveur, de contempler sa sainte Mère, élevée en gloire au-dessus de tous les esprits célestes, surpasse tout entendement humain. En effet, lorsque Jean, le chef des évangélistes et des prophètes, dont la gloire peut se comparer à l'éclat du soleil, m'eut introduit en présence de la divine Vierge, une splendeur merveilleuse m'environna de toutes parts et illumina mon esprit ; l'odeur des parfums les plus suaves pénétra tous mes sens, au point que ce corps infirme ne pouvait soutenir cette céleste impression. Mon esprit et mon cœur succombaient sous le poids d'une telle majesté. J'en atteste le Dieu dont la présence remplissait la Vierge : si je n'avais été instruit

par vos leçons, je l'aurais prise elle-même pour le vrai Dieu, car rien ne semble pouvoir surpasser cette gloire et cette félicité dont je fus l'indigne et bienheureux témoin. Grâces en soient rendues au Dieu tout-puissant, à la divine Vierge, au sublime apôtre Jean, et à vous, gloire de l'Eglise, qui m'avez accordé ces faveurs. Adieu ¹. »

Cependant, privée de la présence de son divin Fils, la vie de la Sainte Vierge était un long martyre ; et nous pouvons lui appliquer ce que le poète Fortunat disait plus tard de sainte Radegonde : « Tout adonnée à l'oraison et aux jeûnes, elle ne se nourrissait que de larmes et n'avait faim que de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il était sa seule réfection ; elle se collait et s'attachait aux pieds du Rédempteur, toujours présent à sa mémoire, et se remplissait ainsi de délices spirituelles².

¹ Voir la note H, à la fin du vol.

² Apud Bolland., Acta. 5. *Radeg.*, t. III d'août, p. 69.



CHAPITRE XXI

Le petit enfant au milieu des Apôtres. — Lettre de saint Ignace à la Sainte Vierge. — Lettre de la Sainte Vierge à saint Ignace. — Lettre de Marie à la ville de Messine. — Lettre de Marie à la ville de Florence. — Savonarole.

Des fidei fœdera,
Des salutis opera,
Des in vitæ vespera
Bene mori.

(*Prière en l'honneur de la Sainte Vierge, tirée des anciens Missels français.*)

Un jour que les disciples du Sauveur, réunis autour de lui, écoutaient sa parole, il appela un petit enfant, et, l'embrassant, le plaça au milieu d'eux en leur disant : « Si vous ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ¹. »

Le jeune Hébreu dont l'innocente candeur, bénie de Jésus, fut proposée aux apôtres comme le modèle de l'enfance évangélique, devint plus tard disciple de saint Jean. Il prit le surnom de Théophile ², en souvenir de sa glorieuse prédestination. Les germes de grâce qui coulèrent dans son âme des lèvres du fils de Marie se développèrent sous l'influence d'un cœur qui avait appris la charité sur le cœur même du divin Maître.

¹ Matth. XVIII, 2, 3; Marc. IX, 35, 36.

² Θεόφορος, porté par Dieu, avec l'accent sur l'antépénultième, et non Θεοφόρος, qui porte Dieu, avec l'accent sur la pénultième.

Voir, pour le trait de l'enfance de saint Ignace, Jac. de Vorag., *Legend. Aur.*, De S. Ignatio, februar.

Troisième successeur de Pierre à Antioche¹, Ignace prêchait les leçons de l'amour que Jean ne cessait de répéter à Ephèse. Il était alors un des apôtres les plus zélés de l'Asie.

A cette époque Marie était comme la mère des chrétientés nouvelles, l'Évangile vivant de l'Église naissante². On racontait avec empressement les prodiges de sa vie, sa sainteté angélique, la miséricordieuse bonté qui l'inclinait vers toutes les douleurs pour les consoler. Tous les chrétiens voulurent voir sur la terre la Reine des cieux. Les néophytes d'Antioche suppliaient le saint évêque de leur procurer cette insigne faveur. Il écrivit donc à la Mère de Dieu une lettre pleine du plus tendre dévouement³ :

« A Marie, Mère du Christ, Ignace, son serviteur.

» Nouvellement appelé à la foi, et disciple de Jean, votre fils, j'ai droit à être fortifié et consolé par votre parole. J'ai appris les prodiges innombrables de votre Jésus ; mais je désire de cœur les entendre de vous-même, qui lui avez été si étroitement unie, qui avez été admise à l'intimité de ses secrets.

» Adieu, et que par vos mérites les néophytes qui sont près de moi croissent en force et en vertu. »

¹ Antiochenæ ecclesiæ tertius post Petrum apostolus, *Brev. rom.*, In Fest. S. Ignatii, ep. et martyr., 1 februar.

² C'est dans le même sens que saint Antonin appelle Marie *sacram Scripturam vivam*. (Antonin., iv part., tit. 18, c. 12, § 9.)

³ Nous ne voulons en rien préjuger la question de l'authenticité de cette lettre. Les autorités modernes ont rejeté en ce point les autorités anciennes ; le débat est au-dessus de notre portée. Il suffit à notre dessein que cette lettre ait été admise par le moyen-âge : or le témoignage de saint Bernard ne permet pas d'en douter. Voici comme s'exprime ce grand docteur (serm. 7, in psal. xcix) : *Magnus ille Ignatius discipuli quem diligebat Jesus auditor, martyr noster, cujus pretiosis reliquiis nostra est ditata paupertas, Mariam, in pluribus quas ad eam scripsit epistolis, Christiferam consalutat : egregius plane titulus et commendatio honoris immensi*, etc. — Voir la savante dissertation de Cotellerius : *SS. Patres qui temporibus apostolicis vixerunt*. Autuerpiæ, 1598.

La divine Marie lui répondit :

« A Ignace, disciple bien-aimé do Jésus-Christ ¹.

» Tout ce que vous avez appris de Jean au sujet de Jésus est vrai. Croyez-le, attachez-vous-y de cœur, et gardez avec soin la profession chrétienne que vous avez embrassée, en y conformant votre vie et vos mœurs. J'irai avec Jean vous visiter, en même temps que les frères qui sont avec vous. Demeurez ferme dans la foi ; soyez plein de courage ; que la violence de la persécution ne vous ébranle point ; mais que votre esprit trouve sa vigueur et son allégresse en Dieu votre Sauveur. *Amen.* »

A côté de ces paroles apocryphes adressées par la divine Vierge à l'évêque d'Antioche, qu'il nous soit permis de placer un passage de la lettre authentique du saint martyr aux fidèles de Rome.

« Depuis mon départ de la Syrie pour Rome, je combats sur terre et sur mer, contre les bêtes farouches, enchaîné au milieu de dix léopards : je veux parler des soldats qui me gardent et que les bienfaits semblent irriter encore davantage. Ah ! qui me donnera d'être bientôt sous la dent des lions qui doivent me dévorer ! S'ils refusent de me toucher, comme ils ont fait pour d'autres martyrs, je leur ferai violence, j'exciterai moi-même leur fureur. C'est maintenant que je commence à être le disciple de Jésus-Christ, prêt à tout sacrifier pour sa gloire. Les flammes des bûchers, les croix, les bêtes, toutes les tortures, tous les supplices de l'enfer, je les brave, pourvu que je jouisse de mon Dieu ² »

¹ Ussérius, Thilo, Fabricius, rapportent cette lettre telle que la *Légende Dorée* nous l'a conservée. (*De S. Ignatio*, loc. cit.) La critique du xv^e e. du xvii^e siècle n'a pu faire grâce à la foi naïve du pieux archevêque de Gênes ; et c'est à ce propos que Fabricius appelle son ouvrage *plumbea potius quam aurea Legenda*. C'est quelquefois manquer de critique que d'en avoir à un tel degré.

² De Syria usque ad Romam pugno ad bestias, in mari et in terra, nocte dieque, ligatus cum decem leopardis, hoc est, militibus qui me

Tels sont en présence de la mort les sentiments de celui auquel Marie écrivait : « Que la violence de la persécution ne vous ébranle point. » Si le moyen-âge a voulu en quelque sorte consacrer à la Reine des martyrs ce dévouement sublime, qui oserait en faire un reproche à sa foi ?

Les chrétientés que la parole des apôtres allait fonder sur de lointains rivages cherchaient à protéger leur berceau par un souvenir de Marie. Les villes lui envoyaient des ambassadeurs, et recevaient en échange quelques lignes tracées de la main de la divine Vierge. L'antique cité de Messine se vantait de conserver un pareil trésor dans sa cathédrale, dédiée à la *Madonna della lettera*¹. Cette lettre était conçue en ces termes :

« La Vierge Marie, fille de Joachim, humble servante du Seigneur, mère de Jésus, qui fut crucifié, de la tribu de Juda, de la famille de David, à tous les fidèles de Messine, salut et bénédiction au nom du Père tout-puissant².

custodiunt; quibus et cum benefecerim peiores fiunt... Utinam fruar bestiis quæ mihi sunt præparatæ!... Quod si venire noluerint, ego vim faciam, ego me urgebo, ut devorer... Nunc incipio Christi esse discipulus... Ignis, crux, bestię, confractio ossium, membrorum divisio, totius corporis contritio, et tota tormenta diaboli in me veniant, tantum ut Christo fruar. (*Epist. S. Ignat. ad Rom.*)

¹ On montrait encore cette lettre à Messine du temps de Philippe III, roi d'Espagne. L'archevêque l'a fit voir au duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile et de Naples. On se disposait alors à une expédition contre les Turcs, ce qui fit dire au prince : La Sainte Vierge eût mieux fait de nous envoyer une lettre de change pour nous aider à battre les Musulmans... (Fabricius.)

² Il est inutile de répéter que c'est à titre de légendes, et de légendes du moyen-âge, que nous citons ces lettres. Il nous suffit qu'une croyance tolérée par l'Église ait produit des monuments en l'honneur de Marie pour que nous soyons autorisé à les reproduire. Du reste, les critiques, tels que Mabillon, Varenius, etc., se sont occupés de cette lettre. Nous citerons à titre de documents un livre fort curieux intitulé : *De Epistola B. Virginis Marie ad Messanenses conjectatio plurimis rationibus et verisimilitudinibus locuples, auct. P. Melch. Inchofer. Soc. Jesu.*

» Dans l'ardeur de votre foi, vous avez député quelques-uns de vos frères près de nous. Vous confessez que Jésus, le Fils du Père éternel et mon fils, est Dieu ; qu'il est monté au ciel après sa résurrection, comme vous l'avez appris de l'apôtre Paul, qui vous a ouvert le chemin de la vérité. Je vous bénis donc, vous et votre ville, dont je veux être pour toujours la protectrice.

» De Jérusalem, l'an de mon fils 42, aux nones de juillet. »

Sur la terre d'Italie, une noble et gracieuse cité, la ville des fleurs, qui fut plus tard la patrie de Dante, de Savonarole et des Médicis, Florence recevait de la Vierge un semblable témoignage de prédilection. Elle avait ouvert ses portes aux disciples des apôtres ¹, qui apportaient au milieu de son atmosphère embaumée le parfum de l'Évangile. Marie dictait pour elle à saint Luc ces douces paroles ² :

« A Florence, la bien-aimée.

» Florence, chère à Dieu, à Jésus-Christ, mon fils, et à moi-même, conserve la foi ; sois appliquée à la prière, sois forte par la patience. C'est ainsi que tu obtiendras de Dieu le salut, et des hommes la gloire ³. »

Ainsi le nom et le souvenir de Marie allaient jusqu'aux extrémités du monde, accompagnant les apôtres, bénir les peuples, qu'ils arrachaient aux autels des plaisirs pour les prosterner au pied d'une croix.

Des siècles après, quand la population florentine, corrompue par l'or de Laurent-le-Magnifique, n'offrait plus guère que des âmes amollies par le luxe, des commerçants enrichis par la

¹ L'Évangile fut prêché à Florence par Paulin et Frontin, disciples de saint Pierre.

² *Credebatur B. Virgo usa esse in his litteris scribendis manu sancti Lucæ, evangelistæ, secretarii et amanuensis sui.* (Fabric., edit. cit., p. 850.)

³ Voir la note G. à la fin du vol.

fraude sur tous les comptoirs de l'univers, des artistes qui cherchaient leurs inspirations dans les divinités de l'olympé païen, un moine dominicain se dressa seul avec sa robe blanche pour refouler le flot qui débordait. Dans l'église de *Santa Maria del Fiore*¹, tous les jours, matin et soir, Savonarole, avec sa parole de flamme, ses images saisissantes, ses yeux qui lançaient des éclairs, cherchait à réveiller de leur sommeil toutes les âmes de chair réunies autour de lui.

Le 25 octobre 1495², son auditoire accoutumé, jeunes seigneurs, usuriers, courtisanes, artistes, philosophes, Florence tout entière, resserrée dans l'enceinte de l'immense basilique, attendait l'orateur du couvent de Saint-Marc. Quand il parut avec sa figure pâle, qu'un feu intérieur semblait illuminer ; sa longue robe blanche, qui avait, disait-on, plusieurs fois rendu la vie aux mourants ; ses doigts décharnés, à travers lesquels on pouvait voir passer la lumière, un saisissement électrique fit tressaillir la foule assemblée. Ce jour-là l'illustré Dominicain tenait dans sa main la lettre de Marie au peuple de Florence. Du haut de la chaire il l'éleva sur toutes ces têtes coupables, la montrant comme le témoignage de l'ingratitude en même temps que le gage du pardon. Il commenta ensuite les paroles de la Vierge de Bethléem, et, rappelant ces chrétiens amollis à la splendeur de leur origine, il fit passer à travers les cœurs ces éclairs d'éloquence que trois siècles n'ont pu faire pâlir.

Telle était au moyen-âge l'influence de ces traditions des légendaires, au fond desquelles la froide raison du dernier siècle n'a voulu voir qu'une ignorante crédulité. Permis à une cri-

¹ *Histoire de Léon X*, c. 8, par M. Audin.

² *Adrianus Lyricus Hieronymum Savonarolam Ferrariensem laudat, qui, in urbe Florentina, die 25 octobris 1495, litteram B. Virginis, velut genuinam, pro concione est interpretatus.* (Fabricius, p. 831.)

lique sèche et sans entrailles de traiter impitoyablement ces croyances naïves; l'homme de cœur et de foi se représentera Savonarole la lettre de Notre-Dame à la main, jetant l'épouvante et le remords dans l'âme des fils dégénérés de la noble Florence, et il absoudra sa pieuse erreur. Les peuples comme les individus ont une vie intime en dehors de la vie vulgaire que révèle l'histoire. Ce n'est pas avec l'œil de l'intelligence seul, mais avec l'œil du cœur que nous en devons lire les pages.

CHAPITRE XXII

L'ange de la mort. — Les apôtres près du lit funèbre de Notre-Dame. — Dernières paroles de Marie. — Sa mort. — Douleurs des deux Marie et de Sarvia. — Funérailles de la Vierge. — Les mains séchées. — Déposition du corps de Notre-Dame au tombeau. — Arrivée de saint Thomas. — Assomption et couronnement de Notre-Dame.

*Ave, Regina cœlorum,
Mater Regis angelorum,
O Maria, flos virginum,
Velut rosa vel lilium,
Funde preces ad filium
Pro salute fidelium.*

Salut, Reine des cieux, Mère du Roi des anges, ô Marie, fleur des vierges, parfumée comme la rose et le lis; obtenez de Jésus, votre fils, le salut des chrétiens. (*Ex Missali ordinis sanctæ Brigittæ.*)

Comme la fête de saint Joseph, l'Assomption de Notre-Dame avait au treizième siècle sa légende particulière, qu'on lisait solennellement aux fidèles assemblés. Elle se composait des diverses paroles des Pères et des docteurs où l'on racontait la



Le Tombeau de Notre-Dame.

manière dont Marie avait été enlevée au ciel. C'est Jacques de Voragine qui nous affirme ce fait, dont il était contemporain¹. Les ouvrages de saint Jean Damascène, qui a retracé la plupart des traditions de la vie de Notre-Dame, formaient le fond du récit légendaire. C'était ainsi qu'initié déjà à tous les mystères de la vie mortelle de Marie, le moyen-âge voulait pénétrer jusque dans les splendeurs de sa gloire. Il prenait cette reine de ses pensées à son berceau, s'attachait à tous ses pas sur la terre, écoutait chacune de ses paroles comme un écho céleste, recueillait les moindres détails de ses actions, et ne la quittait que pour s'agenouiller au pied du trône où son divin Fils la faisait asseoir au milieu des hiérarchies angéliques.

Les apôtres et leurs disciples avaient déjà porté la foi à toutes les contrées du monde ; le cœur de Marie se fermait de plus en plus aux choses de la terre² ; toutes ses pensées étaient avec son divin Fils dans le ciel. Un jour que la violence de son amour lui faisait répandre des larmes de désir et d'espérance, l'ange Gabriel lui apparut : « Je vous salue, dit-il, ô Marie, bénie de Dieu : dans trois jours votre Fils viendra prendre votre âme pour la conduire au ciel. » En disant ces mots il présenta à la divine Vierge un rameau de palmier, symbole de victoire et monument de son message. A cette nouvelle, Marie tressaillit de joie : « Mon doux Jésus, s'écria-t-elle, puisque vous avez daigné autrefois habiter en moi, faites-moi maintenant demeurer près de vous. Votre absence a été bien longue, et mon cœur en a été déchiré : établissez-moi donc enfin dans la joie de votre royaume. »

¹ Voyez *Annales Archéologiques* de M. Didron, année 1845, no 2.

² Nous n'avons adopté aucune opinion au sujet de l'année de la mort de Notre-Dame : les recherches que nous avons pu faire à ce sujet nous présentaient tant de divergences dans le résultat, que nous avons cru devoir nous abstenir de prendre parti.

La fidèle Sarvia apprit en pleurant, de sa douce maîtresse, qu'elle allait bientôt la perdre. Pour récompenser son dévouement, la divine Vierge lui donna une de ses tuniques, qu'elle avait tissée de ses propres mains, réservant l'autre pour ses funérailles ¹. Les deux Marie, inconsolables de la mort prochaine de Notre-Dame, la suppliaient de ne les pas laisser orphelines. Marthe et Madeleine vinrent joindre leurs regrets à ceux des deux sœurs. La divine Vierge leur adressait à toutes des paroles d'espérance, leur promettant de ne les oublier jamais ².

Le troisième jour étant arrivé, Notre-Dame se reposa sur le modeste lit que la pieuse Sarvia s'était plu à embellir pour la dernière fois. On était vers le milieu du jour. Saint Pierre et saint Jean prêchaient alors le peuple assemblé, le premier à Antioche, le second à Ephèse. Soudain, par un prodige de la toute-puissance du Dieu qu'ils annonçaient, ils furent transportés miraculeusement à Jérusalem, près de la demeure de Notre-Dame. Ils se rencontrèrent ensemble à la porte de cette maison bénie. Denys l'Aréopagite, le disciple Hiérophane, et Jacques-le-Mineur, y étaient déjà réunis ; les autres apôtres arrivèrent successivement, rassemblés, par la volonté divine, de tous les points du globe. A leur vue, la divine Vierge leur dit :

« Réjouissez-vous, mes fils bien-aimés, car l'ange Gabriel, qui vint autrefois m'annoncer l'incarnation de Jésus, est descendu de la part du Seigneur m'avertir qu'aujourd'hui même j'irais le rejoindre dans les cieux. Béni soit donc ce Dieu qui m'accorde en ce moment une telle faveur. »

A ces paroles, les apôtres fondirent en larmes.

¹ Cette tunique de Notre-Dame devint une relique dont le moyen-âge s'occupa avec enthousiasme.

² Tous ces détails sont puisés dans le *Thesaurus Damasceni, subdiaconi thessalonicensis*. Venise, 1570. Cet ouvrage est écrit en grec dégré-néré. Nous n'en connaissons pas de traduction.

« Divine Marie, ma mère, dit saint Jean, le Seigneur Jésus vous avait laissée après son ascension pour nous consoler de sa perte. Nous sommes maintenant dispersés sur la surface du monde : qui donc nous consolera si vous nous abandonnez ? »

L'expression de ces touchants regrets attendrit l'âme de la douce Vierge. Elle répondit en pleurant :

« Ne vous affligez point ainsi, mes enfants bien-aimés ; si je quitte la terre, ce n'est point pour vous abandonner : je veux être continuellement avec vous et avec tous ceux qui invoqueront le nom de mon fils. Je veillerai du haut du ciel sur les fidèles de la terre, et je présenterai leurs prières à Jésus. »

L'abondance de ses sanglots et de ses larmes empêcha longtemps saint Pierre de faire entendre ses regrets ; il put dire ces paroles entrecoupées :

« Il est donc vrai, divine Vierge, vous allez mourir ! Ma vie a déjà été si longue : fallait-il éprouver encore cette douleur ? Vous abandonnez ma vieillesse inutile et tremblante. C'en est fait : après avoir perdu mon doux Jésus, je vais perdre encore sa mère. »

Notre-Dame lui répondait avec suavité :

« Pierre, apôtre chéri, vous aimiez à me voir vous consoler sur la terre, je vous assisterai du haut des cieux ; votre course comme la mienne va bientôt finir, et nous serons pour toujours réunis aux pieds de mon fils. »

Les autres apôtres lui dirent alors en pleurant :

« Avant de nous quitter pour aller prendre possession de votre royaume, adressez du moins une dernière instruction à vos fidèles disciples. »

« Mes enfants bien-aimés, leur dit Notre-Dame, recueillez de ma bouche ces paroles, que je veux vous laisser comme le testament de ma tendresse. Vous le voyez : la terre est enve-

loppée d'erreurs ; revêtez-vous donc de force et de courage, abondez dans l'amour de mon fils, et amenez le monde dans son divin royaume.

» Ne craignez ni les rois ni leur puissance, mais craignez Dieu seul. Recevez la charité et la paix comme mon legs suprême.

» Demeurez dans la joie d'une douce fraternité, et votre récompense sera grande dans les cieus. Mes bien-aimés, je m'en vais au royaume de mon fils ; mais mon cœur demeurera toujours près de vous, pour vous encourager dans vos efforts et vous consoler dans vos afflictions. »

Après ces paroles, Notre-Dame ferma doucement les yeux, et on l'entendit prononcer à haute voix cette prière : « Mon fils, je remets mon esprit entre vos mains. »

Alors l'appartement fut investi d'une splendeur éblouissante. Un parfum céleste se répandit dans la demeure virginale, et le Seigneur Jésus apparut aux apôtres rassemblés. A sa vue l'âme immaculée de Marie, par un dernier effort d'amour, brisa les liens qui la retenaient encore. Jésus la recut dans ses bras, et les anges l'escortant comme une reine, cette âme glorieuse prit son vol vers les cieus.

Cependant le Seigneur dit à Pierre, qui priait prosterné près du lit de Notre-Dame :

« Lève-toi, Pierre, prends le corps de ma mère bien-aimée pour l'ensevelir à l'orient de la ville. Là vous trouverez un sépulcre neuf, où vous le déposerez jusqu'à ce que je revienne moi-même à vous. »

Quand l'âme de Marie eut quitté la terre¹, les limbes s'ouvrirent, et les justes qui y souffraient vinrent se joindre au cortège angélique qui l'accompagnait.

¹ Gerson, *De Laud. B. Mar. Virg.*

La pieuse Sarvia et les saintes femmes rendirent au corps virginal de Notre-Dame les devoirs funèbres. Une lumière éblouissante rayonnait de ces restes sacrés comme d'un centre glorieux, et remplissait toute la demeure. Le ciel voulait parer aussi le corps de sa reine, pendant que des mains fidèles le revêtaient avec amour de ses ornements funèbres. En ce moment le visage de la bienheureuse Marie était semblable à la fleur blanche des lis, et les parfums les plus suaves ne sauraient donner une idée de l'odeur délicieuse que répandait *ce lis des vallées*¹.

Les apôtres passèrent la nuit près du lit où reposaient les restes de leur reine bien-aimée.

Tour à tour ils exaltaient son nom par leurs louanges : « Réjouissez-vous², disait Pierre ; réjouissez-vous, épouse du Roi des cieux, flambeau qui portez la lumière, chandelier d'or qui manifestez au monde la clarté du Soleil éternel. » Après lui, chacun de ses frères éleva la voix pour glorifier le Seigneur en célébrant les grandeurs de sa mère³.

Cependant les deux Marie, fort affligées de la mort de Notre-Dame, laissaient échapper leur douleur en soupirs et en gémissements⁴. « Hélas ! disait Marie Salomé, que ferons-nous désormais ? quelle consolation nous reste-t-il, quand nous avons perdu notre espérance ? Douce sœur, ayez mémoire de nous, priez votre divin Fils de nous réunir bientôt dans les joies du paradis. »

¹ Et erat facies Dei Genitricis similis floribus lillii, et odor suavitatis magnæ egrediebatur ex ea, ita ut ei similis suavitas inveniri nulla posset. (Méliion, *De Transitu. B. M.*, c. 10.)

² Gaude, cœlestium thalamorum sponsa, trifidum ardui luminis candelabrum, per quam est æterna claritas manifestata. (*Legend. Aur.*, Assumpt.)

³ Denys l'Aréopagite, *De divinis Nominibus*.

⁴ *Vie des Trois Marie*, 158.

Marie Cléophas aussi soupirait tendrement en son cœur. « Il est donc vrai, chère sœur, nous n'entendrons plus votre douce parole ; nous ne verrons plus votre visage en ce monde ; vous ne nous conduirez plus au Temple ; nous demeurerons orphelines, pauvres femmes éplorées ; mais je vous prie qu'il vous souvienne de nous ¹. »

L'humble Sarvia se prit à pleurer. Elle pensait au long temps qu'elle avait servi la divine Vierge. « Adieu, s'écriait-elle, adieu, chère Dame. Qui me rendra la douceur de vos entretiens ? qui me rendra ma chère maîtresse ? Me voilà privée de sa présence ! mais je la servirai toujours de cœur ². »

Le lendemain, les apôtres se disposèrent à déposer le corps virginal de Marie dans la grotte de la vallée de Josaphat que le Seigneur Jésus leur avait indiquée. Le rameau de palmier apporté par l'ange était demeuré près du lit funèbre. Saint Jean fut chargé par le prince des apôtres de le porter au-devant du sacré cortège ³. « Pour moi, dit Pierre, je veux porter le corps de Marie jusqu'au lieu de sa sépulture. » Saint Paul fut désigné pour l'aider dans cette noble fonction. Les autres disciples suivaient en chantant des hymnes de reconnaissance et d'actions de grâces. Les saintes femmes accompagnaient, en pleurant, les restes mortels de la Mère de Dieu. Sarvia, surtout, laissait un libre cours à ses larmes en songeant à cette triste séparation. Au moment où le corps sacré de Notre-Dame franchit le seuil

¹ *Vie des Trois Marie*, 158.

² *Ibidem*, 159.

³ Autrefois l'église cathédrale de Sainte-Marie de Tournay en Hainau se glorifiait de posséder un fragment de cette palme, portée jadis par l'apôtre saint Jean devant le cercueil de Marie (*P. Halloix, Arnaut de Raisse*). Le savant Fr. Maurolico, auteur du seizième siècle, assure dans son *Martyrologe* que les habitants de Messine en possèdent aussi un fragment dans leur église cathédrale. (*Vie de la Sainte Vierge d'après la tradition*, par M. l'abbé Bégel, t. II, p. 447)

de sa demeure, une nuée lumineuse apparut au-dessus sous la forme d'une couronne resplendissante, et les anges firent entendre une harmonie céleste dont les sons mélodieux se mêlaient à la psalmodie des apôtres ¹.

Un grand concours de peuples s'était rassemblé pour être témoin de ce merveilleux spectacle. Les princes des prêtres en apprenant ces prodiges furent saisis de fureur. « Voici, dit l'un d'eux, que les disciples de Jésus vont ensevelir la mère de cet imposteur qui a rempli notre pays de troubles et de factions. » Et dans le transport de sa colère il s'élança sur la bière pour faire tomber le corps ; mais aussitôt ses mains se séchèrent, et, se séparant des bras, demeurèrent attachées au cercueil ².

Sous le coup de la justice de Dieu qui le châtiât, ce malheureux poussait des cris lamentables. S'adressant à l'apôtre saint Pierre, il lui disait : « Souvenez-vous que, lorsqu'une servant-vous accusait dans le prétoire, je vous ai défendu contre ceux qui vous calomniaient ³. »

« Il n'est pas en mon pouvoir, répondait l'apôtre, de vous secourir contre Dieu même ; cependant si vous croyez de tout votre cœur au Seigneur Jésus, dont Marie fut la mère sans perdre sa virginité, la miséricorde de notre Dieu vous sauvera. »

« Je crois, s'écria le prêtre juif, je crois toutes ces choses ; mais priez Dieu qu'il ait pitié de moi et que je ne meure pas. »

Pierre fit arrêter le convoi : « Si vous croyez véritablement en Jésus-Christ, dit-il au prêtre, vos mains vont se détacher d'elles-mêmes du cercueil. » Et au moment où celui-ci répondait : « Je

¹ Méliton, *De Transitu B. Mar.*, c. 12.

² Ce miracle, fréquemment représenté dans les tableaux et sculptures du moyen-âge, se trouve en particulier au portail de la Vierge et au chevet de la cathédrale de Paris.

³ Méliton, c. 13.

crois, » ses mains rejoignirent en effet les bras ; mais elles demeureraient toujours desséchées.

« Approchez du cercueil, lui dit l'apôtre, et le baisant prononcez ces paroles : « Je crois tout ce qu'annonce Pierre, l'apôtre de Dieu. » Il obéit, et ses mains recouvèrent leur vigueur et leur santé. Se joignant au cortège, il chantait avec les anges la puissance et la bonté de Marie ¹.

Arrivés dans la vallée de Josaphat, les apôtres déposèrent avec respect le corps de leur reine dans un sépulcre neuf, assez semblable à celui dans lequel avait été placé le Sauveur ; ils passèrent le reste de ce jour dans la prière. La bénédiction de Marie dut se répandre du haut des cieux sur ces enfants, qu'elle laissait orphelins au milieu du monde. Le soir étant venu, ils se retirèrent dans la maison de saint Jean l'évangéliste, à Jérusalem ².

Or l'un des apôtres n'avait point assisté aux funérailles de la Vierge. Il arriva le lendemain, instruit par l'Esprit saint de tout ce qui s'était passé. La tradition populaire s'accorde à croire que ce fut saint Thomas ³. Privé des derniers entretiens de Notre-Dame, il voulut du moins contempler une dernière fois ses traits chéris, et supplia les apôtres d'ouvrir le sépulcre pour qu'il pût satisfaire le désir de sa piété filiale. Pourquoi, leur disait-il, voulez-vous m'enlever ma part de ce trésor com-

¹ Méliton, *De Transitu B. M. Virg.*, c. 14. — *Legend. Aur.*, De Assumpt. B. M. V. — *Vie des Trois Marie*, p. 164.

² *Legend. Aur.*, De Assumpt. B. M.

³ L'analogie de ce fait avec celui qui eut lieu à la résurrection du Sauveur peut avoir donné naissance à cette légende. Toutefois le nom de saint Thomas ne se trouve ni dans la *Légende Dorée*, ni dans Méliton, ni dans la *Vie des Trois Marie*. Les Indiens ont conservé jusqu'à ce jour le souvenir d'un voyage que saint Thomas fit quand il était au milieu d'eux, et pendant lequel il fut transporté miraculeusement sur les flots.

mun ? Ils vinrent donc le troisième jour au sépulcre ; mais, l'ayant ouvert, ils ne virent que les vêtements de la divine Vierge et ne retrouvèrent point son corps ¹.

Le Seigneur Jésus était descendu près de ce tombeau, qui renfermait les restes mortels de celle qu'il avait nommée sa mère.

« Levez-vous, lui dit-il, ô vous ma bien-aimée ; la corruption du péché ne souilla jamais votre chair virginale, le ver du sépulcre ne doit point avoir de prise sur vous. »

A ces paroles, Marie s'élança victorieuse des ombres de la mort. Les anges vinrent saluer le réveil de leur souveraine. Pour elle, se prosternant aux pieds de son fils :

« Roi des siècles, Rédempteur du monde, disait-elle, je ne puis vous offrir des actions de grâces dignes de tant de bienfaits dont vous avez comblé votre humble servante ; que votre nom soit béni pendant l'éternité ! »

Le Seigneur Jésus déposa sur le front glorieux de sa Mère un baiser filial. Alors une nuée lumineuse vint les investir de ses rayons, et les anges, faisant entendre des harmonies célestes, portèrent en triomphe leur gracieuse Reine près du trône de l'Éternel ².

En entrant dans les cieux, elle est entourée de la compagnie des esprits célestes, enclose de la foule des Archange, ceinte du chant des Dominations, environnée de l'empressement des Apôtres, serrée dans les embrassements des Principautés, honorée par les Vertus, louée des Chérubins, célébrée par les Séraphins ³. Adam et Eve la saluent de leurs acclamations.

« Venez à nous, lui disent-ils, tabernacle sacré de la majesté

¹ *Legend. Aur.*, loc. cit.

² Méliton, *De Transitu B. M. V.*, c. 18.

³ *Legend. Aur.*, De Assumpt.

d'un Dieu ; venez à nous, fille chérie ; vous avez comblé tous nos désirs et toutes nos espérances. »

Les patriarches se réjouissent de voir le jour de sa gloire et de ses triomphes, les martyrs lui offrent leurs palmes, les confesseurs chantent son nom d'amour, les vierges l'entourent d'harmonie¹. Elle s'élève, au milieu de leurs chants d'allégresse, vers la Trinité radieuse. Prosternée aux pieds du Père éternel, elle reçoit de ses mains le diadème royal. Son divin Fils la place sur un trône à sa droite, et dès lors commence dans le ciel la souveraineté de Marie, royauté de miséricorde et d'amour. C'est vers ce trône que montent les vœux des mortels, c'est de ce trône que descendent les grâces et les bienfaits.

« O douce Dame, par icelle grant joie que vous eustes quant vous fustes portée ès cieulz et assise à côté de votre Fils, en la compagnie des anges de paradis, je vous prie que vous vueillez prier à Dieu pour moi et pour mes bons amis et amies, et pour tous ceux qui sont en état de grâce, qu'il les y tiengne, et pour ceux qui non y sont que il les y vueille mettre, pour être en la joie du paradis avec les saints². »

« Une tradition juive entourée des caractères les plus respectables, c'est que le premier temple en l'honneur de Marie fut élevé sur l'emplacement du tombeau même de cette Vierge. Selon cette tradition, les fidèles qui venaient prier au sépulcre de la Mère bien-aimée du Sauveur subirent une persécution violente de la part des princes de la Synagogue, et il en coûta la

¹ Ces paroles, dit M. Didron, semblent décrire une de ces voussures de nos cathédrales où en cercles concentriques au tympan s'ordonnent les différents ordres des anges, des patriarches, des prophètes, des rois, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des-vierges, qui chantent les louanges de Marie.

² Mss., *Heures du XVI^e siècle*.

vie à une centaine d'entre eux, parents et disciples du Christ, pour avoir élevé un oratoire sur sa tombe ¹. »

Ainsi, dit M. l'abbé Orsini, « le culte de la Mère de Dieu eut pour berceau sa tombe même ; et la première lampe qui s'alluma en l'honneur de Marie fut une lampe sépulcrale, autour de laquelle les chrétiens jérusalémites vinrent prier ². »

¹ *Culte de Marie*, par M. l'abbé Sausseret, tom II, p. 5.

² *La Vierge, histoire de la Mère de Dieu*.



CHAPITRE XXIII

La Santa-Casa, ou la Maison de la Sainte Vierge. — Communion de saint Louis dans la maison de Notre-Dame à Nazareth. — Première translation de la Santa-Casa, de Nazareth à Rauniza, entre Tersatz et Fiume en Dalmatie. — Vision de l'évêque Alexandre de Modruzia. — Seconde translation de la Santa-Casa, de Rauniza dans la forêt des Lauriers (Lauretana), près de Récanati en Italie. — Troisième translation de la Santa-Casa, de la forêt des Lauriers dans le champ des Deux-Frères. — Quatrième et dernière translation de la Santa-Casa, du champ des Deux-Frères au lieu où elle est maintenant honorée. — Boniface VIII envoie à Nazareth une députation chargée de vérifier l'identité de la Santa-Casa. — La nuit de la Nativité. — Notre-Dame-de-Lorette et Le Tasse.

Nazarethum tibi ortus,
Sed Tersactum primum portus,
Petenti hanc patriam.
Edem quidem hinc tulisti;
Attamen hic permanisti,
Regina clementiæ.

Ritorna a noi, bella Signora,
Ritorna a noi, o Maria,
Colla tua casa.

(*Cesur. Renzol, cap. 4.*)

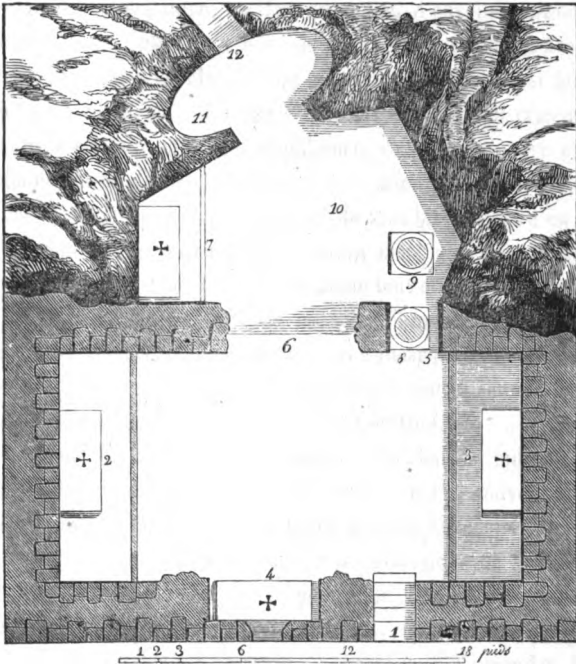
(Pascon., hymne en l'honneur de la *Santa-Casa* à sa première translation à Tersatz.)

Sur le sommet d'une montagne qui domine toutes celles qui l'environnent ¹, s'élève Notre-Dame de Lorette ; autour d'elle apparaissent, rangées en demi-cercle, plusieurs collines couronnées chacune d'une jolie petite villa ; toutes regardent Lorette et semblent placées là exprès pour honorer l'humble palais de la Reine des cieux. Un grand nombre de pèlerins, les uns à

¹ Nous avons emprunté le chapitre de Notre-Dame-de-Lorette à l'ouvrage de M. l'abbé Caillaud, le plus complet et le plus savant qui ait été publié en France sur la matière.

PLAN DE LA MAISON DE LA SAINTE VIERGE A NAZARETH

SUR LES FONDEMENTS DE LAQUELLE ON A BATI UNE CHAPELLE



LA SANTA CASA.

- 1 La porte.
- 2 Autel sous l'invocation de l'ange Gabriel.
- 3 Autel dédié à saint Joseph.
- 4 Autel dédié à sainte Anne.
- 5 Ancienne porte pour entrer dans la grotte.
- 6 Arcade que l'on a ouvert pour entrer et pour donner jour dans la grotte.
- 7 La grotte ou chapelle de l'Annonciation.
- 8 Colonne placée à l'endroit où était l'ange quand il salua la Sainte Vierge.
- 9 Autre colonne placée à l'endroit où était la Sainte Vierge quand l'ange la salua.
- 10 Chœur des Cordeliers qui desservent la chapelle.
- 11 Sacristie.
- 12 Escalier par où les religieux descendent de leur couvent dans la chapelle.

ped, les autres à cheval, cheminant, le bourdon dans une main, le chapelet dans l'autre, portant au milieu d'eux une grande croix qu'ils vont offrir à la Mère de Dieu. Je me suis joint à ces dévots serviteurs de Marie, dont mon cœur partageait si bien tous les sentiments. Ah ! que j'aime les peuples qui croient ! Croire, c'est faire preuve d'intelligence, c'est comprendre que la faible raison doit se soumettre à une raison plus haute, c'est adorer la source de toute vérité et de tout bien ! Croire en la souveraine vérité, espérer le souverain bien, aimer la beauté suprême, n'est-ce pas là l'âme humaine tout entière ?

Or voici par quelle suite de miracles l'humble demeure de Nazareth, où s'accomplit le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, est vénérée par la foi de tous les catholiques sous le titre de la *Santa-Casa* de Notre-Dame-de-Lorette ¹.

Le bruit des croisades s'éteignait en Occident au milieu des larmes de douleur arrachées aux chrétiens par la nouvelle des désastres de la Palestine. Saint Louis avait été le dernier pèlerin couronné qui eût conduit des armées à la conquête du tombeau de Jésus-Christ. Le jour de l'Annonciation, l'an 1252, le pieux Monarque avait reçu la communion dans *la chambre sacrée de la Mère de Dieu* ². Par cet hommage solennel du plus grand et du plus saint roi de la chrétienté, la Providence sembla vouloir fixer les yeux des fidèles sur la sainte maison de Nazareth, afin de les rendre plus attentifs aux merveilles qu'elle devait bientôt opérer pour l'arracher au pouvoir des infidèles.

Le 10 mai 1291, un mois après la prise de Tripoli et de Ptolémaïde, les deux dernières cités qui fussent demeurées encore

¹ Consultez au sujet de l'authenticité et de l'identité de Notre-Dame-de-Lorette les *Annales de Tersatz, de Fiume et de Récanati* ; les ouvrages de Martorelli, de Jérôme Angelita, Raphael Riera, Horatio Tursellini, Vincenzo Murri, Kenrick, l'abbé Caillau, Timothée Lacombe.

² Joinville.

au pouvoir des Latins en Palestine, sous le pontificat de Nicolas IV, pendant que le sceptre de l'empire était entre les mains de Rodolphe I^{er}, noble rejeton de l'auguste famille d'Autriche, entre Tersatz et Fiume, sur les rivages de l'Adriatique, dans un lieu appelé vulgairement Rauniza par les habitants du pays, loin des regards des hommes et du tumulte du monde, la miséricorde divine préparait de grandes choses. Au lever de l'aurore, quelques habitants aperçurent avec étonnement un édifice de forme étrangère, placé dans un lieu où jamais l'on n'avait vu jusque-là ni maison ni cabane. On accourt, on examine, on admire le bâtiment mystérieux, construit de petites pierres rouges et carrées, liées ensemble par du ciment ; on s'étonne de la singularité de sa structure, de son air d'antiquité, de sa forme orientale ; on ne peut surtout expliquer comment cette maison se tient debout, posée sur la terre nue sans aucun fondement. Mais la surprise augmente quand on pénètre dans l'intérieur. La chambre formait un carré oblong. Le plafond, surmonté d'un petit clocher, était de bois, peint en couleur d'azur, et divisé en plusieurs compartiments parsemés çà et là d'étoiles dorées. Autour des murs et au-dessous des lambris, on remarquait plusieurs demi-cercles qui s'arrondissaient les uns près des autres, et paraissaient entremêlés de vases diversement variés dans leurs formes. Les murs, épais environ d'une coudée, construits sans règle et sans niveau, ne suivaient pas exactement la ligne verticale. Ils étaient recouverts d'un enduit où l'on voyait en peinture les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur. Une porte assez large, ouverte dans une des parties latérales, donnait entrée dans ce mystérieux séjour. A droite s'ouvrait une étroite et unique fenêtre. En face s'élevait un autel construit en pierres fortes et carrées, que dominait une croix grecque antique, ornée d'un crucifix peint sur une toile collée au bois où se lisait le titre

sacré de notre salut : *Jesus Nazarenus rex Judæorum*. Près de l'autel on apercevait une petite armoire d'une admirable simplicité, destinée à recevoir les ustensiles nécessaires à un pauvre ménage; elle renfermait quelques petits vases semblables à ceux dont se servent les mères pour donner la nourriture à leurs enfants. A gauche, une espèce de cheminée ou de foyer, surmontée d'une niche soutenue par des colonnes ornées de cannelures et de volutes, et terminée par une voûte arrondie formée comme par cinq lunes qui se joignaient et s'enchaînaient mutuellement. Là était placée une statue de cèdre représentant la bienheureuse Vierge, debout et portant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Les visages étaient peints d'une espèce de couleur semblable à l'argent, mais noircis par le temps et sans doute par la fumée des cierges brûlés devant ces images. Une couronne de perles posée sur la tête de Marie relevait la noblesse de son front; ses cheveux, partagés à la nazaréenne, flottaient sur son cou et sur ses épaules. Son corps était vêtu d'une robe dorée, qui, soutenue par une large ceinture, tombait flottante jusqu'aux pieds; un manteau bleu recouvrait ses épaules. Ces ornements étaient sculptés du même bois que la statue elle-même. L'Enfant-Jésus, d'une taille plus grande que celle des enfants ordinaires, avec un visage où respirait une divine majesté et qu'embellissait une chevelure partagée sur le front, comme celle dont il portait l'habit et la ceinture, levait les premiers doigts de la main droite comme pour donner la bénédiction, et de la gauche soutenait un globe, symbole de son pouvoir souverain sur l'univers. L'image de la Sainte Vierge, au moment de son arrivée, était couverte d'une robe de laine de couleur rouge, qui se conserve encore aujourd'hui et demeure sans altération. Telle était la disposition du nouvel édifice posé par des mains inconnues dans ce coin de la Dalmatie.

La stupeur était générale parmi la foule assemblée de tous les villages voisins, lorsque tout à coup s'élança au milieu du peuple le vénérable pasteur de l'église de Saint-Georges, l'évêque Alexandre, natif de Modrusia. Sa présence est elle-même un étonnement nouveau, car on savait le saint prélat gravement malade, sans espérance presque de guérison ; et cependant le voilà plein de vie et de santé, d'une vigueur pareille à celle de sa jeunesse ; le mal a disparu, la fièvre n'a pas laissé la moindre trace.

Pendant cette même nuit, Notre-Dame s'était montrée à lui environnée d'une légion d'anges, et d'une voix dont la suavité ravit les cœurs : « Mon fils, lui dit-elle, ma demeure de Nazareth, l'humble maison où j'ai pris naissance et où s'est écoulée la première partie de ma vie vient de passer sur ces rivages. C'est là que le Verbe s'est fait chair. L'autel est celui que dressa l'apôtre saint Pierre. La statue de cèdre est mon image faite par la main de l'évangéliste saint Luc. Du reste, afin que tu sois le témoin et le prédicateur de cette merveille, reçois ta guérison. Ton retour subit à la santé au milieu d'une si longue maladie fera foi de ce prodige. »

Après cette vision, l'évêque s'était levé plein de force et de joie, et il accourait à ce sanctuaire auguste offrir à sa bienfaitrice les plus vives actions de grâces. La nouvelle de cet événement mystérieux se répandit bientôt dans la foule, qui unit ses vœux à ceux du saint pontife ; elle franchit rapidement les montagnes et les mers ; et l'Occident, étonné, apprit le legs que la Palestine, qui lui échappait, avait voulu laisser entre ses mains.

Nicolas Frangipani, gouverneur de Dalmatie, accompagnait alors dans une expédition militaire son suzerain, l'empereur Rodolphe I^{er}. Un courrier lui est envoyé pour lui mander le prodige. Du consentement de l'empereur, il accourt à Tersatz, où,

sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il prend les plus minutieuses informations. Ce n'est pas même encore là à ses yeux une démonstration assez assurée : quatre de ses sujets choisis de sa main, hommes sages et prudents, entre lesquels on remarquait, outre l'évêque Alexandre, Sigismond Orsich et Jean Gregoruzchi, se transportent à Nazareth pour examiner et rapprocher les circonstances de ce fait extraordinaire. Leur mission fut remplie avec autant de fidélité que de diligence : leur rapport fut concluant. A Nazareth de Galilée la maison natale de la très Sainte Vierge ne se trouvait plus ; elle avait été détachée de ses bases, qui existaient encore ; nulle différence entre la nature des pierres restées dans les fondements et la qualité de celles qui composaient le saint édifice ; conformité parfaite dans les mesures par la longueur et la largeur du bâtiment. Leur témoignage est rédigé par écrit ; il est confirmé par un serment solennel, il est authentique selon les formes voulues par la loi. Plus de doute, plus d'incertitude. La dévotion a pris un rapide essor. Les provinces de la Bosnie, de la Serbie, de l'Albanie, de la Croatie, semblent verser tous leurs habitants sur cette terre favorisée du Ciel.

Cependant le 10 décembre 1294, trois ans et demi après ces derniers événements, la sainte maison de Notre-Dame disparut de Tersatz. Les habitants, les pèlerins ne la retrouvèrent plus.

Donc le 10 décembre 1294, sous le pontificat de Célestin V, trois jours avant qu'il donnât au monde le premier exemple d'un pape se dépouillant volontairement de l'empire spirituel de l'univers, vers la dixième heure de la nuit, le vénérable sanctuaire parut sur les rives de l'Adriatique, dans le territoire de Récanati, petite ville de la marche d'Ancône, et, s'enfonçant un peu dans les terres, s'arrêta dans une forêt de lauriers, d'où s'est formé sans doute par la suite le nom de

Lorette. D'autres historiens racontent que ce bois appartenait à une dame illustre nommée Laureta, qui se distingua surtout par sa dévotion envers la pieuse chapelle, et mérita ainsi de la très Sainte Vierge la gloire de voir son nom uni avec celui de la Mère de Dieu.

De simples bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux furent les premiers, comme autrefois lors de la naissance du Fils de Dieu, à contempler les prodiges du Seigneur. Une lumière inaccoutumée a frappé leurs yeux. Ils approchent, ils voient une maison environnée d'une splendeur céleste. Une maison dans ce lieu désert ! Ils n'en ont jamais aperçu ; et d'ailleurs d'où lui viendraient ces rayons lumineux ? Parmi ces pasteurs que l'éclat du prodige a réunis de divers points de la campagne, il en est un qui prétend l'avoir vue traverser les airs et planer sur l'Océan. Ils s'animent, ils entrent. Tant d'objets religieux rassemblés dans l'auguste sanctuaire leur ont fait sentir quelque chose de divin. Ils tombent à genoux et consacrent à la prière le reste de la nuit. A peine l'aurore a commencé à rougir l'horizon qu'ils courent à la ville pour annoncer à leurs maîtres cette heureuse nouvelle. On hésite d'abord, leur récit paraît suspect ; puis la curiosité l'emporte. On veut s'assurer de la vérité. Bientôt la conviction et l'étonnement remplacent les doutes et l'incertitude. Le bruit de cet événement extraordinaire ne tarde pas à se répandre ; la foule s'y porte avec ardeur. La solitude semble vivifiée ; la forêt, autrefois déserte, paraît changée en un lieu peuplé d'une multitude d'habitants. C'était un beau et touchant spectacle de voir, dans cette retraite, dépourvue de tout refuge, des troupes de fidèles pèlerins passer les nuits sans autre abri que le ciel dans l'oraison et dans la prière, ne trouver dans leurs fatigues d'autre lit de repos qu'une terre couverte de gazon, et, divisés par fa-

milles ou par compagnies, prendre un modeste repas, assis sur la verdure, à l'ombre des pacifiques lauriers.

Cependant ce mouvement de foi n'était pas un penchant capricieux et irréfléchi : déjà des lumières surnaturelles étaient venues éclairer l'obscurité et dissiper les ombres qui environnaient ce mystérieux sanctuaire. Deux révélations aussi célèbres qu'authentiques avaient commencé à lever le voile qui couvrait encore le secret divin. La première fut la récompense des prières d'un pieux solitaire dont le nom n'a pas été conservé dans l'histoire, mais dont les faits ont pleinement justifié l'assertion. Il avait choisi sa retraite sur une colline assez rapprochée que l'on appelle *Montorso*, et où Dieu lui manifesta les hauts desseins de sa providence dans ce miraculeux événement. La seconde fut accordée à saint Nicolas de Tolentino, un des hommes les plus vénérables de l'ordre des Servites, et qui faisait alors sa résidence à Récanati. Souvent déjà, dans un esprit prophétique, il s'était acheminé vers la mer et avait tourné vers elle ses regards accompagnés de brûlants soupirs, parce que de là, disait-il, devait venir un riche et précieux trésor. Ce trésor ne se fit pas longtemps attendre ; et, dès qu'il fut transporté sur les terres heureuses de l'antique Italie, Marie lui apparut pour lui annoncer qu'elle était arrivée, et que sa maison n'était plus ni à Nazareth en Galilée ni à Tersatz en Dalmatie, mais dans les bois des Lauriers près de Récanati, où il devait se hâter d'aller lui offrir ses hommages.

Un prodige visible confirma la réalité de cette translation de la *Santa-Casa* à travers le bois des Lauriers. Au passage de la sainte maison, les arbres, respectueux, s'étaient inclinés devant elle. Cette ancienne tradition, recueillie par le père Tursellini, n'était pas un bruit sans fondement : c'était un fait notoire dont les yeux des pèlerins pouvaient être témoins tous les jours.

Tous avaient la facilité de s'en convaincre ; car les longues files de lauriers continuèrent à demeurer ainsi courbées, par une espèce de vénération, jusqu'à ce que le temps ou le fer les fit tomber ; et vingt ans après l'événement plusieurs de ces arbres avaient encore été vus par des témoins respectables qui attestaient la vérité du prodige.

La présence inattendue de cet auguste sanctuaire fut regardée partout comme un heureux présage, au milieu des guerres civiles qui désolaient l'Europe ; et des milliers d'étrangers venaient se joindre aux indigènes pour confondre ensemble leurs larmes, chercher un soulagement à leurs peines, et recueillir l'abondance des consolations célestes.

Or la sainte chapelle se perdait dans le plus profond de la forêt, au milieu d'un amas d'arbres élevés et touffus ; les sentiers qui y conduisaient étaient rares, tortueux, étroits, ténébreux ; les pèlerins, arrêtés trop longtemps par la dévotion, s'y trouvaient engagés au milieu des ombres de la nuit. La cupidité s'alluma dans l'âme de quelques hommes pervers ; des pièges sont tendus aux pieux voyageurs ; les vols se multiplient, les brigandages s'accroissent, le sang des visiteurs de Marie coule plus d'une fois sous le poignard d'un avide assassin. L'appréhension du péril devient bientôt plus forte que la dévotion ; les routes sont abandonnées, le bois reste désert, le silence règne autour du sanctuaire béni.

Huit mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de la *Santa-Casa* en Italie, lorsque tout à coup elle apparut à trois milles de la ville de Récanati, sur un petit monticule qui domine une agréable colline, cultivée avec soin, séparée des bois voisins, et à mille pas environ de la forêt de lauriers où la sainte demeure s'était d'abord reposée.

Rien ne paraissait devoir cette fois troubler la paix de l'au-

guste sanctuaire. Cependant la malice des hommes lui disputa encore cet asile.

La colline de Récanati était la propriété de deux frères illustres dans la cité ; ils la possédaient par indivis avec un égal pouvoir ; leur famille paraît avoir été celle des marquis Antici, car les procès-verbaux du temps les appellent Siméon et Etienne Rinaldi de Antiquis.

Unis d'abord par les liens de la religion comme de la nature, les deux frères vivaient dans le calme d'une heureuse concorde, partageant ensemble les biens que le Seigneur leur avait départis. Mais les riches dons déposés dans la chapelle de Marie excitèrent bientôt dans leurs cœurs la soif de l'opulence, et le désir des biens terrestres alluma entre eux la plus funeste dissension. Leurs mains, fratricides, s'arment de glaives criminels ; ils sont sur le point de baigner de leur sang cette terre devenue si auguste par la présence de Marie et de sa pieuse demeure, lorsque soudain les murailles sacrées, s'élevant dans les airs, abandonnent les malheureux qui se sont rendus indignes des bienfaits du ciel, et vont se placer au milieu de la voie publique.

A peine la très Sainte Vierge eut-elle transféré son glorieux sanctuaire sur le sommet de la montagne qui semble dominer la terre et la mer, que les révélations, les miracles, les témoignages authentiques, les hommages des peuples vinrent encore augmenter et relever sa splendeur. Les Dalmates ont appris au delà de l'Océan les prodigieuses translations de la chapelle miraculeuse ; ils accourent en foule pour reconnaître le trésor dont ils déplorent la perte, et ils élèvent la voix pour raconter les grandeurs de cette demeure si humble et si modeste en apparence. Un pieux ermite suscité par Marie va de toutes parts proclamant les hauts mystères qui se sont opérés jadis

dans ces augustes murailles. Cette étonnante nouvelle est communiquée au pape Boniface VIII, qui, agissant avec réserve et prudence, se contenta d'abord d'ordonner à Nicolas de Giovanni, évêque de Récanati, de prendre un soin particulier de ce précieux dépôt, et d'élever à l'entour des maisons et des hospices pour la commodité des ministres sacrés et des pieux pèlerins. Ce fut d'après son conseil que, dans l'année 1296, fut dirigée d'abord vers la Dalmatie et ensuite jusqu'à Nazareth une célèbre députation composée de seize chevaliers choisis, pour aller visiter les lieux, et s'assurer de l'identité du sanctuaire miraculeusement transporté à Lorette. Ces illustres envoyés, dont les annales de Récanati ont conservé les noms, traversent la mer Adriatique et considèrent avec surprise l'emplacement qu'avait occupé autrefois la chambre bénie, et que les habitants leur montraient en fondant en larmes au souvenir du bien qui leur avait été ravi. Ils examinent avec soin la chapelle bâtie sur ce terrain d'après le modèle de celle qui durant plus de trois ans y avait reposé. Ils appliquent à ce monument les mesures de la maison de Lorette, qu'ils avaient apportées avec eux, et ils trouvent partout une entière et parfaite conformité. Ils s'informent avec sollicitude de l'époque précise où avait été enlevé le sanctuaire vénéré longtemps à Tersatz, et ils se convainquent que le même jour qui l'avait vu disparaître de ces rivages l'avait vu paraître sur le territoire d'Ancône. Après avoir échangé avec les pieux habitants de la Dalmatie la narration des événements miraculeux dont ils avaient été respectivement témoins, ils mettent de nouveau à la voile et se dirigent vers les rivages fortunés où se sont accomplis les mystères de notre rédemption. La Syrie était inondée d'armes et de soldats ; les Turcs, répandus çà et là, occupaient tous les passages ; nulle sûreté pour les pèlerins dans ces contrées, ravagées par

les fureurs du fanatisme. Un sauf-conduit est acheté à prix d'argent. Protégés par cette concession salutaire, les députés de Récanati parviennent à Jérusalem, où ils vénèrent le Saint-Sépulcre. De là ils marchent à Nazareth, où ils cherchent avec anxiété la maison natale de la Sainte Vierge. Presque tous les chrétiens avaient disparu ; il n'en restait que quelques-uns dont la religion s'était soutenue, quoique faiblement, au milieu de ce peuple dégénéré. On recueille de leur bouche les notions qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres et les particularités qu'ils avaient pu voir eux-mêmes de leurs propres yeux. Le terrain est découvert, les murailles n'existent plus, les fondements seuls demeurent encore. Les pierres sont entièrement semblables à celles qui composent le bâtiment de Lorette ; les dimensions des deux édifices se rapportent entre elles avec une admirable précision. A cette vue la joie éclate, les cœurs tressaillent d'allégresse ; on se hâte de regagner le vaisseau ; sa course paraît trop lente, les vents semblent enfler trop faiblement les voiles qui le poussent : on voudrait déjà être de retour dans la patrie pour raconter cette consolante nouvelle. Enfin la terre natale apparaît au bout de l'horizon ; on a franchi l'espace, on est dans le port.

Si la foule se portait à Lorette avant ce voyage, combien ne dut-elle pas s'accroître après une démonstration si évidente ? Aussi vit-on bientôt les peuples de la marche sortir en troupe des portes de leurs villes pour remplir les chemins qui conduisaient à la sainte demeure. Les hommes, les femmes, les enfants, les jeunes filles, les malades eux-mêmes, précédés de bannières, de tambours, de flûtes et d'autres instruments de musique, se dirigeaient en ordre vers les murs qui leur présentaient de si doux gages d'espérance. Exposés aux troubles des révolutions et aux désastres de la guerre, ils demandaient avec instance la précieuse faveur du repos et de la paix. Ils priaient

Marie de devenir pour jamais leur mère et leur patronne, titres sacrés qu'elle a daigné recevoir et conserver jusqu'à ce jour, où Lorette et les villes de la même province se font encore une gloire et un bonheur de regarder leurs habitants comme les enfants privilégiés de celle dont ils se plaisent à orner les autels et à défendre les droits. Cet empressement des fidèles, que l'on voyait traverser Rome en foule pour aller jusqu'à la maison de Marie, fut, si l'on en croit le cardinal Valère de Vérone, un des motifs qui décida le pape Boniface VIII à établir pour l'anniversaire de la sixième année de son pontificat le célèbre jubilé de l'année sainte. « Alors, dit Tursellini, il se fit un tel concours de toutes les nations, que la ville de Rome, malgré son étendue, pouvait à peine les contenir. Il ne se passait presque aucun jour qu'elle ne reçût dans son sein deux cent mille pèlerins, sans compter la multitude innombrable qui couvrait au loin les routes. Or, de ces pieux voyageurs un grand nombre, attirés par le bruit des miracles opérés à Lorette, venaient en visiter la chapelle, d'où ils allaient ensuite, comme témoins et hérauts de sa grandeur, annoncer à leurs concitoyens le prodige inouï dont ils avaient acquis la certitude, non par des assertions étrangères, mais par le témoignage de leurs propres yeux. »

Tous ces pieux pèlerins pouvaient répéter, à la vue de la *Santa-Casa*, ces paroles, inspirées plus tard à l'un d'eux¹ : « O bienheureuse chapelle, petite, il est vrai, et pauvre aux yeux charnels, mais plus riche aux yeux de la foi, plus précieuse que les palais des rois, que le temple même de Salomon !

» O chambre vénérable où fut déposé le plus grand trésor qui ait jamais été et qui sera jamais dans le monde !

» O saintes murailles, où s'appuyèrent souvent les membres augustes du fils et de la mère !

¹ Voyez l'ouvrage de Jean-Paul Cyrille, imprimé à Macerata en 1576.

» O être sacré, capable d'enflammer les cœurs des hommes qui contemplent comment là plus d'une fois s'alluma le feu sous des mains virginales, et plus d'une fois s'y réchauffèrent les membres de Jésus enfant !

» O pierres, ô matériaux plus précieux que les pierres orientales, si souvent frappés du son des paroles que le fils adressait à la mère, et que la mère échangeait si doucement avec le fils.

» O sanctuaire divin, d'où, comme la piété aime à le croire, tant de prières du Fils de Dieu se sont élevées vers le Père céleste, où tant de miséricordieuses larmes ont coulé des yeux du fils et de la mère pour le salut des pécheurs ! »

Pendant les pieux habitants de Récanati voyaient avec anxiété la faiblesse des saintes murailles. Posées sur la terre, elles n'avaient point de fondements pour les soutenir. N'était-il pas à craindre que, subissant peu à peu les effets du temps, elles ne vinssent à s'écrouler et à priver ainsi le pays d'un de ses plus beaux ornements ? Ce qui augmentait encore leur crainte, c'était la situation même du lieu, exposé à de violents tourbillons et à de fréquents orages, où les torrents de pluie semblaient conspirer avec la fureur des vents. Ils se décidèrent en conséquence à élever autour de ce frêle édifice une forte muraille établie sur des bases solides, et construite en briques durcies au feu. Ils firent plus, et, instruits chaque jour des miracles nombreux que Dieu opérait par la vertu de cette sainte maison, ils appelèrent des peintres habiles pour représenter par le pinceau sur cette muraille, particulièrement du côté du nord, tous les détails de cette prodigieuse histoire, afin de donner à tous, et surtout aux ignorants, la facilité de connaître ces merveilles.

« Le bruit public, dit le père Riéra, a propagé dans les provinces d'Ancône comme un grand miracle qu'au moment même

où l'ouvrage venait d'être terminé, on trouva les nouvelles murailles tellement séparées des anciennes, qu'un petit enfant pouvait y passer facilement, un flambeau à la main, pour montrer à la foule, quand l'occasion se présentait, la vérité de cet écartement. Ce prodige frappa vivement les esprits, d'autant plus que l'on savait avec certitude qu'auparavant elles étaient si étroitement unies, qu'il n'y avait pas entre les deux l'épaisseur d'un cheveu. De là cette opinion commune que rien ne peut rester attaché aux murailles de l'auguste maison de Lorette, la Sainte Vierge le voulant ainsi pour montrer qu'elle n'a pas besoin du secours des hommes pour soutenir sa véritable demeure. Quelle que soit la cause de ce phénomène, la vérité du fait est au-dessus de toute controverse, car aujourd'hui encore vivent plusieurs témoins qui ont contemplé de leurs yeux cet admirable spectacle. Aussi, quand au temps de Clément VII Rainero Nerucci, architecte de la sainte chapelle, et qui depuis est resté avec moi dans une douce intimité, voulut par ordre du pontife abattre ce mur de briques, que le temps avait déjà presque renversé, pour élever à la place ce magnifique monument en marbre que l'on voit aujourd'hui, il remarqua non sans grand étonnement que, contre les règles de l'architecture, toutes les pierres étrangères à la sainte maison s'étaient éloignées comme par respect pour l'auguste lieu. »

On tient également d'une ancienne tradition que le crucifix antique apporté avec les saintes murailles opérait de fréquents et d'éclatants prodiges, parmi lesquels on remarque particulièrement que, transporté par l'évêque et les habitants de Récanati dans un plus brillant sanctuaire préparé pour le recevoir, il retourna de lui-même occuper sa place primitive. Plusieurs fois on renouvela la même tentative, et toujours elle fut également inutile; en sorte que l'entreprise dut être abandonnée.

Nous choisissons, parmi toutes les gracieuses légendes que la *Santa-Casa* fit éclore autour d'elle, ce fait merveilleux : dans une forêt voisine habitait un pauvre solitaire nommé, à cause du lieu qui lui servait de retraite, Paul della Selva. Voisin d'abord de la *Santa-Casa*, au moment de sa première translation en Italie, il avait cru devoir changer de séjour avec elle, et s'était établi dans le voisinage de Lorette. Du fond de sa cellule il priait devant l'auguste sanctuaire comme s'il eût été en présence de la Sainte Vierge. Plusieurs fois il remarqua durant sa méditation des flammes mystérieuses qui venaient du ciel se reposer sur ce toit modeste. Mais après quelques années il observa que cette merveille se renouvelait constamment le 8 septembre, vers la quatrième veille de la nuit. Au milieu de l'ombre et de l'obscurité générale de brillantes flammes descendaient du ciel, et environnaient de leur splendeur l'auguste maison de la Mère de Dieu. Le pieux solitaire révéla à l'évêque cette nouvelle merveille.

L'année suivante on accourut de toutes parts dans la nuit bienheureuse de la nativité de Marie, pour être témoin du miracle. L'expérience de plusieurs années subséquentes vint en confirmer la vérité. On croit que ce merveilleux spectacle continua à se manifester jusqu'au pontificat de Paul III.

De là cette coutume des fidèles de célébrer particulièrement à Lorette la fête de la Nativité de Notre-Dame ; de là le grand changement opéré dans la liturgie de cette église, où la fête de l'Annonciation, autrefois solennité principale, a fait place à celle de la Nativité, qui tient aujourd'hui le premier rang ; de là le témoignage des historiens et des poètes, dont un des plus illustres de cette époque, le célèbre Novidius, dans un poème dédié à Paul III, disait que le ciel, pour confirmer la réalité des translations miraculeuses de la *Santa-Casa*, envoie chaque année

dans cette anguste nuit des langues de feu qui l'illuminent et la décorent ¹.

Depuis le jour où Notre-Dame fixa sa demeure terrestre dans notre vieille Europe, la foi des chrétiens n'a pas fait défaut un instant à la miraculeuse Vierge de Lorette. Si comme catholiques, si comme Français nous rougissons pour notre religion et pour notre patrie d'avouer que les barbares révolutionnaires ont pillé en 1797 cet auguste sanctuaire, nous nous hâtons d'ajouter que la trace de leur passage a été bientôt effacée, et que leur infâme cupidité n'a été qu'une occasion nouvelle de faire éclater la dévotion et la reconnaissance des fidèles. Mais pourquoi réveiller sous la cendre du temps ces amers souvenirs ? Allons avec le poète le plus illustre et le plus malheureux de l'Italie moderne nous agenouiller aux pieds de la Vierge de Lorette.

« L'auteur de la *Gerusalemme*, dit Ginguené, se rendait de Mantoue à Rome. Il ne manqua pas de se détourner de sa route pour aller à Lorette acquitter le vœu qu'il avait fait à la douce Vierge, lors d'une grave maladie dont il dut à son intercession d'être délivré. Il y arriva très las du voyage et manquant d'argent pour l'achever. Mais un heureux hasard y amena en même temps un des princes de Gonzague qui lui était fort attaché, et qui pourvut à tous ses besoins. Remis de sa lassitude, il remplit avec la dévotion la plus fervente tous les devoirs de son pèleri-

¹ Evenere igitur, tot stant tibi templa quot astra,
 Quotque sibi gentes maximus orbis habet
 Stent licet, illa placent quibus est hæc orta, juvatque
 Dicere : In hoc ingens est Dea nata loco.
 Scilicet illius, visu mirabile, in auras
 Parthum exosa domus vulsa recessit humo ;
 Cumque locis diversa foret, titulosque referret
 Ultima Piceni nomina gentis habet.
 Neve sequens ætas mendacia credat, Olympi
 Hac in nocte illam lambit ab axe jubar.
 (Novid. *Fast.*, liber ix.)

nage, et composa pour la patronne de ce lieu une grande et magnifique *canzone*, le plus admirable cantique sans doute que l'on ait jamais fait à Notre-Dame de Lorette. »

Nous allons reproduire cette *canzone* dans son entier : la tronquer serait un crime.

« Voilà que, parmi les tempêtes et les vagues frémissantes de cette vaste et spacieuse mer, ô Étoile sainte, j'ai été guidé par votre splendeur, qui illumine et chauffe les esprits où elle pénètre, qui prête au cœur fatigué une douce assistance contre les orages dans lesquels d'autres succombèrent, qui par sa lumière indique les routes sûres, montre les rives salutaires, et conduit vers le port de la vie, auquel, appesantie et ployant sous le faix, l'âme surgit à grand'peine, si toutefois elle ne périt point au fond des eaux.

» Votre éclat m'encourage, Étoile radieuse, Étoile du sein de laquelle naquit la lumière sereine, la lumière du Soleil incréé et souverain, du Soleil qui ne connaît pas de nuit, et qui du milieu de mes longues erreurs me rappelle à vous, me conduit au sublime rocher où sous le marbre le monde honore et vénère votre humble demeure. Chargé de fautes et de remords, je vois déjà la sainte colline : si bien que mon âme souffre plus encore du poids qui l'accable, et que sous ce double fardeau elle marche d'un pas tardif et lent, et n'oserait d'ici, dans un téméraire orgueil, élever contre le ciel des tours superbes.

» Cependant quelle élévation, quelle enflure de vain savoir, quelle gloriole de force caduque séduit d'ordinaire les fous et les impies ! Ame égarée, qui tantôt montais vers les anges, tantôt redescendais vers les hommes, viens ici prendre des forces et recevoir des enseignements salutaires ; viens pleurer ici ces jours d'autrefois, où malgré ta faiblesse tu nourrissais d'altières pensées, et demande à ton cœur des larmes piceuses ! Ici l'hu-

milité conduit de vertus en vertus et fait monter comme de colline en colline.

» Ici les anges élevèrent la sainte demeure qui jadis reçut Marie et son divin Fils, et la transportèrent par dessus les nuages, par dessus les eaux : prodige admirable devant lequel se recueille et grandit mon âme, qu'un autre objet avait rabais-sée vers la terre, tandis qu'elle était gisante sous le poids de vaines pensées. C'est ici la montagne qu'il vous plut d'embel-lir de vos murs sacrés, ô Vierge chaste et pure avant, pendant et après l'enfantement. Atlas peut bien, dédaignant sa fabu-leuse illustration, leur porter envie à ces murs, à cette humble demeure du Roi des rois, et qui fut aussi la vôtre.

» Vous, pèlerins, qui en d'autres âges cherchâtes les régions brûlées du soleil, les monts glacés, les mers diverses, les co- losses, et les autres merveilles antiques dont la renommée ne cessera de parler, le monde n'avait alors ni sépulcres, ni mu- railles, ni prodiges à comparer au prodige que j'admire ; voilà pourquoi je soupire, pourquoi les pleurs inondent mon visage. Les merveilles anciennes furent l'œuvre admirable d'une céleste humilité.

» Heureuse la montagne d'où fut tirée la pierre toute brute ! Heureuse aussi la montagne où le marbre vient ceindre et revê- tir la pierre ! Cette montagne fut privilégiée des cieux, privilé- giée de celle que les cieux honorent, depuis qu'elle manifeste et révèle son insigne bonté. Assurément je prise moins les chefs- d'œuvre de Phidias et de tous ceux dont la main habile, dont le ciseau hardi s'efforce d'animer la pierre. Heureuses les couleurs, heureux le pinceau et l'art du peintre fortuné qui sait remuer le cœur et lui inspirer d'humbles pensées !

» De l'extrême occident les pèlerins, portant à la main l'oli- vier pacifique, viennent en foule se prosterner devant votre

image sainte. Ils viennent ceux qui boivent les eaux de l'Ebre et du Tage ; ils viennent les habitants des glaciales régions du pôle, ceux qui résident au-delà de l'Ister et des plus froides contrées. En l'honneur de la divine protectrice qui dissipe nos maux, ils acquittent mille vœux les faibles mortels dont la prière, grâce à elle, monte jusqu'aux cieux ; et les puissants du monde, plus favorisés du Seigneur, déposent sur vos autels de l'or et de l'argent, dons précieux qu'ils vous consacrent.

» Le temple respendit partout de riches présents, de dépouilles ravies à la mort avare, de trophées enlevés à l'enfer vaincu. Grégoire le rend plus brillant encore et plus beau ; Grégoire, à qui ses vertus préparent dans l'éternel royaume un siège éternel aussi ; Grégoire, à qui le Roi des cieux a confié le noble gouvernail de son navire, le soin de ses fidèles ouailles et les clés célestes ; Grégoire, plein de bonté, de grandeur, de sagesse, de sainteté, pareil à ces pontifes que l'antique Rome vit jadis porter sous le noble manteau la lourde charge du sacerdoce.

» Mais vous qui voyez votre image s'élever sur les montagnes de la terre, vous qui êtes placée bien au-dessus des chœurs célestes, guidez ma plume errante et égarée, agréez ces chants pieux ; et si je vous honore dans mon cœur, ne dédaignez point mon faible langage, quoique vous entendiez célébrer en de plus sublimes accents vos divines louanges, quoique vous receviez les saints honneurs que vous rendent les angéliques esprits, et que dans les demeures étoilées il y ait, pour dire le doux nom de Marie, des chants beaucoup plus harmonieux que nos terrestres paroles.

» O Vierge, si avec des lèvres impures encore et imprégnées de fiel et d'absinthe je suis indigne de louer votre nom, alors à la place du chant je demande de la tristesse et d'abondantes

larmes d'amour, sainte et précieuse faveur de votre grâce qui apporta souvent paix et pardon. Que les gémissements et les pleurs m'obtiennent ce que j'attendais des chants. Voyez, je languis au sein de mes péchés, tel que le coursier qui se roule dans la poussière ou se traîne dans la fange.

» O Reine du ciel, Vierge et mère, purifiez-moi dans mes larmes, afin que je m'arrache au sombre abîme de mes fautes, et que pour contempler enfin votre gloire je m'élève de cette région terrestre là-haut, dans la région des cercles étoilés. »

CHAPITRE XXIV

La Tunique de Notre-Dame.

« C'estoit celle que la saincte Vierge portait lors que sur le salut évangélique elle conceut Notre-Seigneur.

(S. Rouillard, *Parthénic*, p. 187, 1609.)

Que c'est cette saincte chemise

Que la haulte Dame vestoit,

Croire le devez sans feintise.

(Jehan-le-Marcheant, *poème des Miracles*, 1262.)

Illam a palmifera tunicam transmisit Idume

A rarescenti rex Calvus crine vocatus.

(Boterelus, *Urbis gentisque Carnutum historia*, 1624.)

Quelques auteurs religieux rapportent que la Vierge, après la résurrection de son divin Fils, voulut revoir une dernière fois les sites de la rédemption. Elle habitait alors depuis quelques années la ville d'Ephèse, sur les côtes de la belle mer Icarienne. Saint Jean, qui l'avait suivie, et pour qui ses moindres désirs avaient toujours été des ordres, s'embarqua avec elle à Milet et la conduisit à Jérusalem. Les apôtres et les disciples s'empressèrent d'accourir à sa rencontre, et lui témoignèrent l'affec-

tion la plus vive, mêlée d'un saint respect. Saint Jean leur ayant appris que la Mère de Jésus revenait mourir parmi eux, ils vinrent chaque jour sur la montagne de Sion, dans la vaste chambre haute où elle s'était retirée, pour recueillir ses dernières paroles et pour lui témoigner jusqu'à la mort leur amour filial.

Quelque temps après son arrivée, la Vierge parut plus sérieuse ; elle s'assit même sur un petit lit de pauvre apparence. Les apôtres et les disciples comprirent que la Vierge allait bientôt quitter le saint temple de son corps ! S'il faut en croire la tradition, Marie se rappela qu'elle n'avait pas encore récompensé le zèle et les soins empressés de deux veuves, ses voisines. Bien qu'elle fût pauvre et qu'elle ne possédât rien, elle les manda, et, après leur avoir témoigné toute sa reconnaissance, elle leur donna quelques-uns de ses vêtements. Si modique que parût ce présent, les deux pieuses veuves le reçurent avec une joie inexprimable. Elles se promirent de le conserver, non comme on conserve un objet qui rappelle un tendre ami à notre souvenir, mais comme un dépôt sacré, comme une sainte relique. Elles se le promirent surtout lorsqu'elles apprirent qu'une lumière miraculeuse avait rempli tout à coup la chambre où Marie avait rendu le dernier soupir, et qu'on n'avait plus trouvé que des fleurs dans son tombeau.

Parmi ces vêtements, ou plutôt ces saintes reliques, se trouvait la tunique que la Vierge avait portée lorsque l'ange Gabriel lui annonça qu'elle était *benie* entre toutes les femmes. Le bon Nicéphore ajoute qu'elle portait encore cette même tunique lorsqu'elle enfanta Celui qui devait régénérer le monde. Quoi qu'il en soit, la pieuse veuve qui la possédait et les personnes qui l'obtinrent après elle la conservèrent précieusement. Si nous interrogeons la tradition, je ne doute pas qu'elle ne nous raconte une multitude de miracles opérés par le simple aspect, par le

léger toucher de cette précieuse relique ; car en tout temps et en tout lieu Dieu s'est plu à glorifier ses saints, même dans les vêtements qu'ils avaient portés sur la terre. Nicéphore rapporte que les malades recouvrèrent la santé, et que les affligés furent consolés devant cette sainte relique.

Vers l'an 460, deux frères, Candidus et Galbius, patrices de Constantinople, descendirent en Palestine pour visiter les saints lieux témoins de la naissance, de la passion et de la mort du Sauveur. C'était alors un pèlerinage que les princes eux-mêmes entreprenaient, à l'exemple de Constantin. Nos deux pèlerins, arrivés en Palestine (on ne sait dans quelle ville ou dans quel bourg), apprirent que la sainte tunique de la Vierge n'était plus exposée à la vénération des fidèles, et qu'elle se trouvait enfermée, comme la lumière sous le boisseau, dans une cassette qui appartenait à une Juive. Grande fut leur douleur de voir cette sainte relique en la possession d'une ennemie du Christianisme. Candidus et Galbius résolurent de la lui enlever et de la rapporter avec eux à Constantinople. Un beau matin ils se firent donc introduire chez la Juive sous quelque prétexte, et jetèrent furtivement un regard sur la cassette qui renfermait la précieuse relique. C'en était assez, ils avaient reconnu sa figure, sa hauteur et sa largeur¹.

Quelques jours après, la Juive, ouvrant la cassette, se trouva fort stupéfaite ; elle eut beau regarder et fouiller, la sainte tunique n'y était plus ! A la fin elle découvrit la supercherie des deux pèlerins ; elle remarqua, au milieu de ses minutieuses recherches, qu'ils lui avaient substitué une cassette semblable à celle qu'elle possédait. Que faire ? Les pèlerins avaient bien vite abandonné la ville ou le bourg où elle résidait ; elle ne savait et nul ne pouvait lui dire quelle route ils avaient prise : force

¹ S. Rouillard, *Parthénie*, p. 188, 1^{re} partie.

fut donc à la pauvre Juive de verser des larmes et de soupirer.

Candidus et Galbius franchissaient alors la mer sur une galère grecque, et jetaient un dernier regard sur les côtes de la Palestine. Arrivés au faubourg nommé Blaquernes, à quelque distance de Constantinople, ils résolurent à leur tour de cacher la précieuse relique, afin que personne ne s'aperçût qu'elle était en leur possession. « Mais comment cacher une ville bâtie sur une montagne ? Il se fit en ce lieu tant d'insignes miracles, que l'empereur Léon se fit apporter la cassette ¹. » Il venait alors de faire construire une superbe et majestueuse basilique à la Vierge, en reconnaissance de ce qu'elle lui avait apparu au bord d'une source ². Il fut ravi de joie et conserva la précieuse tunique ; il fit même bâtir une autre basilique et l'y déposa, comme saint Louis éleva, huit siècles après, la Sainte-Chapelle pour y déposer la sainte couronne d'épines. Dès lors la précieuse tunique fut appelée la tutelle de l'empire !

« Mais pour les impiétés et injustices de ceux qui en tinrent les rênes, vers le temps de notre Charlemagne, Dieu voulut que cette sainte tunique fût transférée avec l'empire au pays d'Occident ³. » Le fait est que les empereurs de Constantinople, craignant, comme la renommée le publiait, que Charlemagne n'eût dessein de régner sur tout l'empire romain, recherchèrent son alliance ⁴, suivant le proverbe des Grecs, qu'il faut avoir le Franc pour ami et non pour voisin. Ils lui envoyèrent une solennelle

¹ Rouillard, p. 188, 1^{re} partie.

² Nicéphore, t. 15, ch. 25.

³ S. Rouillard, *Parthénie*, p. 188.

⁴ Eginhard, *Annal.*

Cujus et interulam cuncti venerantur ibidem
Qua vestita fuit partum quæ protulit Agnum
Qui mundi peccata tulit.

ambassade, et lui offrirent une grande quantité de reliques, parmi lesquelles se trouvait la sainte tunique de la Vierge. Cette ambassade lui fut envoyée par Irène ou Nicéphore, quelques années avant celle d'Haroun-al-Raschild, troisième calife abasside, qui lui offrait d'autres reliques et les clés du Saint-Sépulcre de Jérusalem, comme pour marquer qu'il abandonnait la souveraineté des lieux consacrés par la mort de Jésus-Christ. Ces faits sont loin d'être fabuleux ou apocryphes, car Charlemagne les a lui-même constatés dans un diplôme scellé de son sceau. L'empereur, qui ne connaissait alors d'autre patrie que l'Austrasie, et qui s'honorait avant tout d'être franc et de s'habiller en franc, fit transporter ou plutôt reçut à Aix-la-Chapelle les présents des empereurs grecs et du calife de Bagdad. Les reliques furent déposées dans la cathédrale de cette ville, que Charlemagne avait choisie pour sa capitale, et furent au moyen-âge vénérées par une multitude innombrable de pèlerins. Charles-le-Chauve, qui résidait surtout en Neustrie, et sous lequel se forma définitivement le royaume des Français, fit apporter d'Aix en France la sainte tunique et la donna à l'église de Chartres. Ce don précieux fut accordé à cette église vers l'an 877, sous l'épiscopat de Gislebert, l'année même où la féodalité était écrite dans la loi à Kiersy par le faible Charles-le-Chauve¹.

Si quelque esprit-fort doutait de l'authenticité de la sainte relique, il suffirait de lui citer quelques passages des vieilles chroniques du moyen-âge. Philippe de Bergame en sa Chronique de l'an 810 rapporte que Charlemagne reçut de Constantinople la couronne de Notre-Seigneur, une partie de la vraie croix, un clou, un suaire et la tunique de la très heureuse Vierge Marie. Les habitants d'Aix ont toujours cru que cette sainte

¹ *Catalogue des Reliques...* 1683. MS., ou vers l'an 876, selon quelques auteurs.

tunique était celle que portait la Vierge quand elle conçut notre Sauveur ; et même « ils racontent qu'elle est de couleur blanche, tissée de lin et de soie, longue de deux aunes un tiers, large d'une aune deux tiers et demi ¹. » Quiconque refuserait à l'église de Chartres l'honneur de posséder cette sainte tunique, autrefois la tutelle de l'empire d'Orient, devrait consulter les poèmes de Guillaume-le-Breton et de Jehan-le-Marcheant. On lit dans la *Philippide* du chapelain de Philippe-Auguste ² ce passage concluant...

Tout le monde vénère en la Chartraine église
La Tunique sacrée, autrement la chemise
Que la Vierge porta sur son corps spécieux
Tant qu'elle eut Jésus-Christ dans ses flancs précieux.

Pour vous convaincre de la vérité, vous comparerez ce passage du grand poète avec celui de Jehan-le-Marcheant.

Lors prirent la sainte chemise
A la Mère Dieu qui fut prise
Jadis dedans Constantinople.
Précieux don en fit et noble
A Chartres un grand roi de France ;
Charles le-Chauve est nom d'enfance.
Cil roi à Chartres la donna,
Dont l'on crut qu'ores le don ha
De la dame qui la vétoit.
Quand le Fils de Dieu en elle étoit.
Car elle pensait qu'ell' fut mise
A Chartre en la maîtresse église
Et qu'elle soit encore gardée
Au lieu dont est dame clamée.

JEHAN-LE-MARCHEANT.

Bien que les témoignages de Guillaume-le-Breton et de

¹ S. Rouillard, *Parthénie*.

² Guillaume-le-Breton, né vers 1165, et mort après 1226, fut l'un des historiens et des poètes les plus remarquables de son époque. Outre son histoire, il nous a laissé un poème épique de dix mille hexamètres, intitulé *la Philippide*, très utile pour la connaissance des lieux, des mœurs et des personnes.

Jehan-le-Marcheant soient graves et semblent donner à la tradition un caractère imposant, il ne faudrait pourtant pas se hâter d'en conclure que l'église de Chartres ait possédé seule la tunique de la Sainte Vierge ; car si vous allez à Aix-la-Chapelle, le bedeau de la cathédrale vous montrera cette même tunique, et vous racontera comment elle fut apportée de Constantinople à Aix au temps de Charlemagne. Si vous paraissez douter de l'authenticité de cette sainte relique, il vous en montrera l'histoire représentée sur les vitraux de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, et vous ouvrira quelques registres qui vous prouveront que cette sainte tunique fut vénérée par un grand nombre de pèlerins, surtout en 1496, où cent quarante-deux seulement versèrent en aumônes dans le tronc de l'église plus de 80,000 florins d'or.

Et, sans aller à Aix-la-Chapelle, vous rencontrerez de ces esprits-forts qui se piquent de disséquer et de mettre tout en discussion. Ces hommes-là trouveront fort étrange que l'église de Chartres ait eu la prétention de posséder pendant neuf siècles la sainte tunique. Si vous leur demandez raison de leur doute et de leur ironie, ils vous répondront qu'il ne faudrait que vous citer un mot pour vous convaincre de votre naïve crédulité. Ce qui les choque, ce qui les fait sourire, c'est la simplicité de nos pères, c'est la bonhomie de ceux qui vénéraient la chemise de la Sainte Vierge, tandis que la chemise était inconnue des anciens et qu'elle ne fut guère connue qu'au dixième siècle. Mais ils auraient dû consulter les vieux auteurs qui ont écrit *de re vestiaria*, et ils auraient bien vite compris que les mots *supparum*, *maphora*, *indusium*, *interula*, etc., ne signifiaient nullement la chemise telle que nous la connaissons. Le mot chemise ne fut appliqué à la sainte tunique de la Vierge que vers le dixième siècle ; depuis, ce nom et cette forme lui furent

consacrés dans tous les ouvrages et sur toutes les peintures. Plusieurs auteurs disent que ce nom dut naturellement être appliqué à la tunique, parce qu'elle tenait lieu chez les anciens du vêtement que nous appelons chemise. Bref, ces objections éveillèrent longtemps la curiosité, on voulut ouvrir la sainte châsse et soumettre à la critique la sainte tunique. Longtemps les sages évêques s'y opposèrent; car les miracles qui s'opéraient devant cette sainte châsse étaient pour eux des preuves plus irrécusables, plus éclatantes, que celles des historiens et des chroniqueurs.

Mais, — à la fin, — la curiosité tourmenta tant quelques esprits, qu'au dire de Souchet on voulut entrevoir à l'aide de deux bougies la couleur du vêtement sacré. Ce ne fut toutefois qu'au commencement du dix-huitième siècle que la sainte châsse fut ouverte pour la première fois, et très clandestinement, à cause d'une extrême décrépitude, sous Monseigneur de Mérimville, que le cardinal de Tencin appelait le *miracle de son diocèse*. Pas un de ceux qui avaient vu et touché la sainte chemise ne divulgua son étoffe et sa forme. La curiosité ne fut pas satisfaite, on se contenta de croire ou de douter.

Enfin éclata cette terrible révolution qui devait bouleverser radicalement un ordre social assis depuis huit siècles, et remuer tout, hommes et choses, religion et richesses. La foi religieuse, si longtemps ébranlée par les idées philosophiques, fit tout à coup place au fanatisme. On voulut détruire tout le passé, surtout le moyen-âge, et restaurer le monde ancien, dont on essayait de singer les républiques-modèles. Le christianisme fut donc pros crit, et le culte de la Raison lui fut substitué. La Convention se trouva même assez stupide pour ordonner d'abattre les statues et de brûler les reliques, et pour décréter la démolition des clochers, « parce qu'ils semblaient contrarier les principes

de l'égalité par leur domination sur les autres édifices ¹. »

Au mois d'octobre 1793, des commissaires se rendirent donc à la sacristie de la cathédrale de Chartres, et demandèrent la sainte châsse qui renfermait la tunique de la Vierge. Cet outrage brisa le cœur du bon peuple, qui gémissait silencieusement sur les malheurs de l'Église et de la patrie. Les fidèles versèrent des larmes ; car profaner cette sainte châsse, c'était tout à la fois s'élever contre ces miracles éclatants qui avaient conquis à la ville de Chartres une célébrité vraiment prodigieuse, et oublier ces pèlerinages, ces immenses concours d'hommes et de femmes qui étaient venus s'agenouiller sur les dalles de leur basilique pour implorer la protection de la *bonne-dame* de Chartres ; c'était encore publier hardiment que la Vierge ne serait plus la patronne de la ville, et qu'une femme impudique trônerait à sa place. Quelques hommes élevèrent bien la voix pour arrêter une telle profanation, mais elle fut étouffée par les cris des révolutionnaires. Que faire ? La résistance eût bien vite conduit à l'échafaud. On fut donc forcé de présenter la sainte châsse aux commissaires. Mais, soit qu'ils craignissent de s'attirer la haine de leurs concitoyens, soit qu'ils fussent saisis de respect, pas un n'eut la hardiesse d'y porter la main et de l'ouvrir. Ils décidèrent qu'elle serait ouverte par quelques pieux ecclésiastiques, et que la sainte tunique serait précieusement conservée. On ouvrit donc la sainte châsse ; mais, au lieu d'une *chemise* ou tunique, on trouva « deux voiles, l'un de soie, long de quatre aunes et demie, et l'autre, qui lui servait d'enveloppe, brodé tout autour avec des figures d'animaux. » Cette découverte suffit aux commissaires, la relique ne leur parut pas authentique. On entendit même le secrétaire dire d'un ton magistral : « Cette châsse ne renfermait pas une *chemise* de la Vierge, mais un très

¹ Th. Lavallée, *Histoire des Français*, tome IV, p. 148.

long voile, en sorte que la sainte relique n'a nullement appartenu à la Vierge¹. »

C'est ainsi que l'on crut nous convaincre d'imposture. Mais attendez que ces hommes se soient partagé le vénérable voile et l'aient conservé avec respect, et vous verrez s'ils ne nous ont pas trompés à leur tour. Des fragments de ce voile furent envoyés à un célèbre antiquaire orientaliste, qui déclara, après un sérieux examen, que l'étoffe avait plus de mille ans, et que le voile ressemblait parfaitement à ceux que l'on portait en Orient. Ainsi, selon les antiquaires, nul ne pouvait soutenir l'opinion de ces incrédules qui prétendaient que le voile avait été mis dans la chässe par le chapitre de Chartres ou par celui d'Aix. La date seule que M. Barthélemy semblait lui assigner renversait tous les sophismes dont ils voulaient étayer leur opinion. Il se trouvait presque que la relique était authentique, malgré l'assentiment du secrétaire de la commission ! Ce long voile n'était rien moins que la sainte *chemise* ; car c'était un long voile, et non une *chemise*, que portaient les femmes de Judée et principalement les femmes enceintes. Pour répondre aux objections des bons habitants d'Aix, il suffirait de les prier d'examiner leur relique, et de ne voir dans sa forme de chemise qu'une figure de la sainte tunique, qui fut vénérée pendant un demi-siècle dans leur cathédrale, où l'empereur Charlemagne l'avait fait déposer².

Quant au voile brodé appelé le *voile de la Vierge*, la plupart l'ont regardé comme un voile qui servait d'enveloppe au vérita-

¹ Extrait d'une notice communiquée par M^{sr} l'abbé Pie, maintenant évêque de Poitiers. L'histoire de la sainte Tunique devra sans doute former quelques belles pages de l'histoire de Notre-Dame de Chartres que ce savant prélat nous prépare.

² Quelques-uns pensent que Charlemagne reçut deux voiles, et que l'église d'Aix en a toujours conservé un.

ble voile, à la sainte tunique ou à la chemise de la Sainte Vierge.

Ainsi la révolution, loin de détruire les croyances, n'a fait que confirmer un fait qui reposait sur les témoignages les plus graves.

Certains auteurs dédaigneusement exclusifs ont prétendu que la tradition était presque restée muette, et que l'église de Chartres ne possédait aucun acte authentique de cette donation, faite au trésor de cette cathédrale par Charles-le-Chauve. Si elle ne possède pas un acte authentique, un diplôme scellé du sceau de Charles-le-Chauve, il ne faut pas en accuser le chapitre, mais ces siècles de fer où les bibliothèques disparurent presque entièrement sous les flammes. Au reste nous pourrions tirer une conclusion en parcourant cette immense chaîne non interrompue de témoignages, depuis les savants moines de l'abbaye de Saint-Père jusqu'à Monseigneur Pie. Cette donation semblait si authentique, que plus de trente chroniqueurs l'ont consignée dans leurs annales. On la retrouve surtout dans plusieurs manuscrits de l'église de Chartres et de l'abbaye de Saint-Père, dont quelques-uns ont été écrits vers la fin du onzième siècle ¹.

Quoi qu'il en soit, la preuve la plus éclatante qu'on puisse apporter en notre faveur brille sans contredit dans la suite de miracles dont la Vierge voulut honorer l'église qui possédait sa sainte tunique ².

¹ Ce n'est pas seulement à l'église de Chartres que Charles-le-Chauve a donné des reliques ; les moines de Saint-Denis en reçurent quelques-unes, qu'ils conservèrent longtemps.

² Cette légende de la sainte Tunique est tirée d'un ouvrage inédit sur la cathédrale de Chartres. Quand il plaira au bienveillant ami qui nous a prêté ce morceau de sortir de son écrin ses précieuses recherches, le public s'associera certainement aux éloges que nous lui donnons ici ; mais, moins émerveille que nous, il est de ceux qui suivent le précepte d'Horace :

. *Nonumque prematur in annum.*

Et il s'en trouve bien.

CHAPITRE XXV

Portrait traditionnel de Notre-Dame. — Portrait peint par saint Luc. — Le palladium de Constantinople. — Image miraculeuse de Lydda. — Légende du portrait de la Vierge, par saint Germain, patriarche de Constantinople.

Lucas Antiochiæ ortus, arte quidem medica, sed et pingendi peritissimus, Christi fertur Matris effigiem pingendi arte adumbrasse : unde in omnem deinde habitabilem orbem tam venerandum et pretiosum opus est illatum.

(Nicéphore Calliste, *lib.* II, 43.)

L'image de Marie nous apparaît, dans les verrières du moyen-âge, telle qu'une fleur aérienne flottant au milieu d'une limpide lumière : un parfum exquis d'innocence s'exhale d'elle et semble l'envelopper avec les plis de son manteau d'azur ; dans la pureté de ses traits, pleins d'une grâce céleste, on reconnaît tout ensemble, et la simple naïveté de la fille des hommes, et l'auguste grandeur et l'ineffable sainteté de la Mère de Dieu. Ses regards s'abaissent avec une douceur infinie sur cette terre, qui lui a tant coûté de larmes ; ses mains jointes se pressent sur son cœur comme pour contenir les flots d'un surabondant amour. Toutes les générations, tous les âges se sont agenouillés tour à tour devant celle qui s'appela Notre-Dame, dans la langue chevaleresque des nations chrétiennes ; l'enfance sourit à la beauté touchante de sa mère des cieux ; l'essaim des pieuses vierges recueille dans les sentiers des solitudes le parfum de ses vertus. L'image de Marie se fait la chaste sœur des pensées du jeune homme ; elle purifie ses affections et élève ses espérances ; le vieillard la salue comme les passagers saluent le

port. L'image de Marie ! elle couronne tous les siècles, elle domine toutes les gloires, elle apparaît au-dessus de toutes les œuvres du moyen-âge ; triomphante et victorieuse, elle repose aux portails des cathédrales, au fond de tous les sanctuaires. C'est elle que portaient le chevalier sous sa lourde cuirasse et le religieux sous son manteau de bure. C'est elle que le Dante sculptait au faite de son poème, en vers immortels.

La tradition avait recueilli un portrait de la Mère de Dieu, emprunté par Nicéphore à saint Épiphane, et qui a servi de type à tous les peintres verriers et enlumineurs dans les représentations de la Vierge.

« La gravité et la plus grande décence régnaient dans toutes ses actions ; elle parlait peu, mais toujours à propos. Elle était d'un accès facile et écoutait patiemment ce qu'on avait à lui dire. Toujours affable, elle était honorée et respectée de chacun. Sa taille était moyenne, cependant quelques-uns disent qu'elle était un peu au-dessus de la moyenne. Dans ses conversations avec tout le monde régnait une liberté décente, mais jamais de plaisanteries ni de propos qui pussent causer le moindre trouble et encore moins ressentir l'emportement. Elle avait le teint couleur de froment ¹, les cheveux blonds, les yeux vifs, la prunelle tirant sur le jaune et à peu près de la couleur d'une olive, les sourcils d'un beau noir et bien arqués, le nez assez long ², les lèvres vermeilles et dont il ne sortait que des paroles :

¹ On a presque toujours attribué au teint de la Sainte Vierge les paroles allégoriques du Cantique des Cantiques (1, 4) : *Nigra sum, sed formosa*, etc. D'après cela on a conjecturé que son teint était brun, ce qui n'est pas encore présumable d'après le climat sous lequel elle vivait. (Voir *Recherches histor.*, page 145 citées à la page suivante.)

² Le P. Théophile Raynaud, dans son traité *Laus Brevitatis*, dit que le nez de la Sainte Vierge était long et aquilin, comme l'a représenté saint Luc.

pleines de suavité. Sa figure n'était ni ronde ni allongée, mais un peu ovale ; elle avait les mains et les doigts longs. Elle était ennemie de tout faste, simple dans ses manières, ne s'occupant nullement de faire ressortir les grâces de son visage, n'ayant rien de ce qui tient à la fierté, mais agissant en tout avec la plus grande humilité ; les habits qu'elle portait étaient de la couleur naturelle de la laine ; c'est ce que prouve le saint voile dont elle se couvrait la tête et que l'on possède encore maintenant. En un mot une grâce infinie répandait un éclat divin sur toutes ses actions. »

Nous ne connaissons pas, dit un savant bibliographe¹, de description de la personne et des habitudes de la Sainte Vierge qui soit plus détaillée que celle que vient de nous fournir Nicéphore ; c'est un tableau où tout est d'une admirable simplicité. La partie morale surtout offre un être angélique, une femme accomplie et bien digne, par sa sagesse innée et ses vertus pratiques, des hautes destinées auxquelles Dieu l'a appelée.

Cependant il nous est encore tombé sous la main une description de la Sainte Vierge qui, sans être absolument pareille à celle que nous venons de donner, car elle offre quelques détails un peu différents, s'en rapproche pour l'ensemble, et offre un modèle de perfections morales en harmonie avec un physique propre à les faire ressortir. Nous ignorons de quels auteurs elle est tirée, on dit seulement qu'ils sont aussi anciens que célèbres ; ce qui prouverait qu'on y a réuni dans un seul cadre les différentes traditions éparses dans la mémoire des peuples.

¹ *Recherches Historiques sur la personne de Jésus-Christ, sur celle de Marie, sur les deux généalogies du Sauveur, etc.*, par un ancien bibliothécaire (G. Peignot). Cet ouvrage, plein d'érudition, a beaucoup servi M. Chavin de Malan dans un article intitulé : *Iconographie de la Vierge*, publié dans le *Correspondant* de 1841, n° 211, et M. Bonnetty, directeur des *Annales philosophiques*, dans un article publié par ce journal,

« La très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, était d'une taille moyenne. Son visage, ovale, présentait les traits les plus fins et les plus gracieux. Elle avait le teint clair, tirant un peu sur le brun ; le front large, les sourcils en arc ; les yeux bleus et brillants ; le nez et la bouche parfaitement proportionnés. Ses lèvres étaient vermeilles et fleuries ; son menton d'une forme très agréable ; ses cheveux entre le blond doré et le châtain ; ses mains déliées et délicates, ses habits de couleur cendrée ; son port majestueux, sa démarche grave ; son regard doux et serein ; sa voix sonore ; ses paroles circonspectes et de la plus haute sagesse. Son air, plein d'affabilité, de candeur, de modestie et de pudeur, inspirait l'amour de la virginité. Elle captivait les cœurs, produisant en eux tout à la fois des pensées divines avec des sentiments d'humilité, de joie, de tendresse, de respect et d'admiration. En la voyant, on ne pouvait s'empêcher de la bénir, de la louer, d'exalter la grandeur de ses perfections. Elle causait, dans tous ceux qui la regardaient et l'entendaient, des effets merveilleux qui les portaient au bien et au désir de plaire à Dieu. Enfin tous les dons de la nature et de la grâce qui brillaient en elle la rendaient si belle et si ressemblante à son Fils, que saint Denis l'Aréopagite, qui la vit, nous assure que, s'il n'eût été éclairé des lumières de la foi, il l'aurait prise pour une divinité. »

Mais ce n'était pas seulement dans des descriptions froides et décolorées que le moyen-âge contemplait l'image de sa reine bien-aimée. Le monde, que Marie avait quitté pour le trône du ciel, avait conservé d'elle un souvenir plus fidèle et plus précieux.

On lit dans l'épître synodale ¹ adressée, en faveur du culte

¹ Le P. Fr. Combefis, dominicain, a donné cette épître tout entière, en grec, dans son *Originum rerumque constantinopolitanarum ma-*

des images, à l'empereur Théophile, par les trois patriarches Job d'Alexandrie, Basile de Jérusalem et Christophe d'Antioche, le passage suivant :

« Le saint apôtre et évangéliste Luc a fait, avec la matière mélangée dont se servent les peintres (la cire fondue avec les couleurs)¹, le divin et vénérable portrait de la très chaste Marie, Mère de Dieu, pendant qu'elle était encore à Jérusalem, demeurant dans la sainte Sion. Et il a fait ce portrait afin que la postérité y pût contempler les traits de Marie comme dans un miroir. Et, lorsque saint Luc eut montré son travail à la Sainte Vierge elle-même, elle lui dit : « Ma grâce sera toujours avec cette image². »

La tradition, qui fait de saint Luc le premier peintre de la Vierge, lui attribue environ sept tableaux représentant la Mère du divin Rédempteur. C'est un de ces tableaux que porta saint

nipulus, Parisiis, 1664, in-4° ; il y a ajouté une traduction latine de sa façon, que Lambécius traite fort mal : *Cum versione sua, dit-il, more solito passim inepta et vitiosa edidit*. Constantin Porphyrogénète a fait mention de cette éptre dans son *Oratio historica de Imagine Christi Edessena, non manufacta*, qui est aussi traduite en latin dans le recueil du P. Combefis. — Cf. *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ, sur celle de Marie*, par un ancien bibliothécaire, in-8°, p. 164.

¹ Comme la manière de peindre à l'encaustique, procédé usité par les anciens, s'est perdue au sixième siècle, il suit nécessairement que les portraits attribués à saint Luc, quelle que soit leur authenticité, sont antérieurs à cette époque. Cf. *Chavin de Malan, Correspondant 1841, n° 3*, article intitulé : *Iconographie de la Vierge*. D'ailleurs saint Luc est cité comme ayant exécuté un portrait de la Sainte Vierge par Théodore le Lecteur, écrivain qui vivait en 518.

² Etenim divinus apostolus evangelista Lucas divinam et venerandam castissimæ Dei genitricis Mariæ, adhuc in carne Hierosolymis viventis atque in sancta Sione commorantis, imaginem pictoris (colorum et ceræ) mixturis in tabula formavit, velut in speculo eam relinquens contuendam posteris. Cumque hanc ipsi ostendisset, ipsa ei dixit : Gratia mea cum illa erit. (*Epist. synod.*)

Grégoire dans la fameuse procession qui mit fin à la peste dont Rome était désolée, et c'est ce même tableau que porta aussi Grégoire XVI, dans les rues de sa ville pontificale, lorsque le choléra vint renouveler à la fois, en 1832, et les ravages et le prodige de l'année 604. Ce tableau est, dit-on, à Sainte-Marie-Majeure ¹.

Voici comment le poète Schlegel décrit, avec sa pieuse et riche imagination, la manière dont saint Luc fit le premier portrait de la Mère de Dieu :

« Saint Luc eut un songe : — Va, lève-toi, et hâte-toi de faire le plus beau des portraits. Peinte par ta main, la Mère de Dieu doit un jour rayonner d'un vif éclat aux yeux de tout le monde chrétien.

» Il s'arrache au sommeil matinal et la voix retentit encore à son oreille. Il s'élançe de sa couche, s'enveloppe de son manteau, et part avec ses couleurs, son pinceau et sa palette.

» Il marche d'un pas silencieux, aperçoit bientôt la chaumière de Marie, et frappe à la porte sacrée, au nom du Seigneur. La Vierge ouvre, reçoit le peintre avec bonté, et lui adresse des paroles amicales.

— Vierge, dit-il, honorez de votre faveur le faible talent que Dieu a daigné m'accorder. Oh ! que mon art serait béni s'il m'était permis de peindre votre sainte figure !

» Elle répond avec modestie : — Oui ; quand elle m'a retracé l'image de mon Fils, votre main a porté la joie dans mon âme. Chaque jour encore il me sourit, quoiqu'il goûte le repos et la félicité dans les célestes régions.

» J'ai encore l'humble extérieur de la femme ; bientôt néanmoins tombera cette enveloppe terrestre, que je méprisai même

¹ *Culte de Marie*, par M. Paul Sausseret, tome II, p. 206.

dans ma jeunesse. L'œil qui voit tout sait bien que jamais je ne me considérai dans un miroir.

— Ce qui plut en vous au Seigneur, ce n'est point cette fleur éphémère, jouet des années fugitives. O vous, la plus heureuse des femmes, vous seule ne voyez pas le pur éclat de la beauté qui brille sur votre visage ! Mais permettez que les autres l'admirent.

» Songez combien il sera consolant pour les fidèles de pouvoir, lorsque vous aurez depuis longtemps abandonné la terre, prier devant votre image ! Quelque jour votre gloire sera célébrée par toute langue ; le petit enfant qui bégaie et le vieillard décrépît vous supplieront d'intercéder là-haut pour eux.

— Hé quoi ! puis-je prétendre à une si grande récompense ? Je n'ai pu sauver de la croix mon Fils chéri. Matin et soir, dans une prière fervente, je fléchis le genou devant le Père de toutes grâces.

— O Vierge, ne différez pas davantage ! Il m'a envoyé un songe et m'a ordonné de vous peindre ; peinte par ces mains, la Mère de Dieu doit rayonner d'un vif éclat aux yeux de tout le monde chrétien.

— Eh bien ! me voilà prête. Mais, s'il est possible, renouvelez ces joies que je goûtai jadis ; rappelez cet heureux temps où mon enfant, ma douce félicité, jouait sur le sein de sa mère.

» Saint Luc met la main à l'ouvrage ; puis, en présence de son tableau, ses yeux attentifs observent exactement tous les traits. Une vive lumière remplit l'appartement, et des anges entrent et sortent, agitant leurs ailes mystérieuses.

» Quelques-uns d'eux s'empresent autour du peintre : l'un lui présente les pinceaux, l'autre broie les couleurs. Pour la seconde fois, on voit sur les genoux de Marie un *Enfant-Jésus*,

choisi par le peintre au milieu de ces anges, qui tous avaient ambitionné ce choix glorieux.

» L'ébauche était achevée. La nuit interrompit le travail du peintre ; il posa son pinceau : « Je ne puis le terminer aujourd'hui, dit-il ; attendons que tout soit sec ; alors je reviendrai. »

» Quelques jours s'écoulerent ; saint Luc frappe de nouveau à la porte de la chaumière, mais la douce voix qui l'avait si bien accueilli ne lui répond plus : il entend une voix étrangère.

» L'épouse de Dieu s'était endormie comme s'endorment les fleurs quand le soir épanche la rosée. On voulut l'ensevelir... mais, brillante de gloire et de lumière, elle était montée au ciel en présence des apôtres ¹.

» Étonné et joyeux, saint Luc jette les yeux de tous côtés ; mais ses regards, élevés vers les cieux, ne peuvent y pénétrer ; et, quoique l'image de Marie remplisse son esprit, il craint de porter la main au tableau. Le portrait n'est point achevé.

» Quoique inachevé, il fait les délices de tous les fidèles et éveille dans tous les cœurs de pieux sentiments. Des pèlerins accourent des contrées voisines et lointaines, et tous ceux qui voient la Vierge modeste reçoivent dans leurs âmes de sublimes bénédictions.

» Ce portrait fut copié mille fois, et tous les chrétiens virent Marie avec les traits que saint Luc avait peints. Cette faible esquisse devait contenter la piété et l'amour d'une longue suite de générations ². »

La main des anges, et une de celles que Jésus-Christ avait choisies pour écrire son Évangile, étaient seules dignes en effet

¹ M. Schlegel n'adopte point le récit légendaire pour la mort de la Sainte Vierge. Cette légère circonstance ne devait pas nous ôter le droit de faire connaître à nos pieux lecteurs sa gracieuse peinture du *Portrait de Marie*.

² *Livre de Marie*, t. II, p. 165.

de tracer la première esquisse du portrait de Marie vivante. Un ange et un évangéliste, voilà donc les deux premiers peintres de la très Sainte Vierge.

Saint Jean Damascène confirme de son autorité l'existence d'une image de Marie peinte par saint Luc ¹. Le portrait de Marie devint la propriété des empereurs chrétiens de Constantinople, après que cette ville eut hérité de la grandeur de Rome.

L'impératrice Pulchérie, ayant élevé une église en l'honneur de la Vierge *In via Ducum*, y fit déposer l'image peinte par saint Luc ². A ce tableau s'attachèrent depuis les destinées de l'empire. L'antique Byzance se crut mieux défendue par cette image sacrée que par sa position formidable et sa toute-puissance. Le portrait de la Vierge gagnait des batailles. Les croisés latins qui vinrent attaquer l'usurpateur Mursulle commencèrent à bien augurer de leur entreprise le jour où le saint étendard fut tombé entre leurs mains ³. On disait dans le camp que la patronne de Constantinople abandonnait les Grecs, perfides et trompeurs, pour la cause des Latins ; car c'était une opinion reçue dans ces temps que « l'esprit de la Sainte Vierge résidait dans le portrait qu'on disait peint de la main de saint Luc ; » et le pape Innocent III (1198-1216) fut obligé de combattre publiquement cette erreur ⁴.

Chose remarquable ! les conquérants croisés qui enrichirent le nord de l'Europe de tant de saintes dépouilles enlevées aux églises de Constantinople, n'osèrent pas emporter celle-ci.

¹ Nonne sanctus evangelista ac apostolus Lucas pretiosam intemeratissimæ semperque virginis Mariæ imaginem pinxit et ad Theophilum misit ? (Joann. Damas., *Oper.*, t. 1, p. 618, édit. Lequien.)

² Nicéphore Callist., *Hist. Eccles.*, xv, 14.

³ 1205.

⁴ Innocent., l. ix, epist. 291.

Les plus illustres chefs se disputèrent cependant sa possession ¹. Baudouin de Flandre voulait l'envoyer au couvent de Cîteaux, qui représentait alors en France la science et la piété monastiques.

De son côté le vieux Dandolo voulait léguer le drapeau sacré au palais des doges et aux destinées de Venise. Mais ni l'un ni l'autre ne réussit à s'en rendre maître. Le Vénitien se contenta d'en envoyer dans sa patrie une copie exacte, et l'original demeura au monastère de Chara. Il fallait que le palladium de l'empire subsistât autant que lui. En 1453, les Turcs arrachèrent sa bordure d'or, les diamants et les autres bijoux qui l'enrichissaient ; puis, le traînant ignominieusement par les rues, ils le foulèrent aux pieds, et finirent par le briser comme ils venaient de briser une puissance de dix siècles.

Ce portrait fameux dans l'histoire du monde, où tant de générations contemplèrent les traits de la Reine du ciel, n'est pas le seul que la tradition attribue à saint Luc. On en compte jusqu'à sept ², dont le plus célèbre est celui de Sainte-Marie-Majeure à Rome ³.

Parmi les images miraculeuses de la divine Vierge, on en

¹ M. Chavin de Malan, art. du *Correspondant* déjà cité, expose ainsi les faits. Il existe cependant quelques doutes sur l'existence ultérieure de ce portrait merveilleux. Cf. *Remarques bibliograph. sur la personne de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge*, par M. Peignot, p. 174.

² Paul Aringhi, dans sa traduction latine de la *Roma Soterranea* de Jac. Bosio, 1651, 2 vol. in fol., l. III, c. 41, assure que l'on a trouvé à Rome, dans un souterrain près de l'église de Sainte-Marie-Majeure, dite *in via Lata*, une ancienne inscription latine où il est dit d'un portrait de la Sainte Vierge que c'est un des sept qui ont été peints par saint Luc, *una e septem a Luca depictis*.

³ M. Vasi, auteur de l'*Itinéraire de Rome*, dit, à l'article de l'église Sainte-Marie-Majeure : « Le bel autel de Notre-Dame (dans la somptueuse chapelle Borghèse) est décoré de quatre colonnes cannelées de jaspe oriental avec des bases et des chapiteaux de bronze doré qui soutiennent

citait une que la main de l'homme n'avait point exécutée, mais qu'une puissance invisible avait peinte sur une colonne de l'église de Diospolis ou Lydda, bâtie, disait-on, par les saints apôtres Pierre et Paul en l'honneur de Marie ¹.

un entablement dont la frise est d'agate, ainsi que les bases des colonnes. Au milieu d'un champ de lapis-lazuli est placée l'image de la Sainte Vierge portant l'Enfant-Jésus sur son bras, que l'on dit peinte par saint Luc ; elle est entourée de pierres précieuses et soutenue par quatre anges de bronze doré.

Cette image est bien celle dont parle Montfaucon, dans son *Diarium Italicum*, Parisii, 1702, in-4^o, p. 239. Il s'exprime ainsi relativement à la basilique de Sainte-Marie-Majeure : *Ibi visitur famosa illa B. Virginis cum puero Jesu imago, pictoræ, ut aiunt, S. Luca. — Septem, ni fallor, hujusmodi tabellæ, in variis Urbis ecclesiis, eodem artifice, comparent, omnes ex Græcia comportatæ.*

¹ Nous ne dissimulons point, dit M. G. Peignot, que cette relation qui provient des Grecs, et qui par conséquent est marquée au coin de cette imagination orientale si vive et si amie du merveilleux, n'inspirera pas maintenant toute la confiance que son auteur a sans doute trouvée chez ses contemporains. Quoi qu'il en soit, voici notre autorité :

Dans le huitième volume de Lambécus, renfermant la notice des manuscrits grecs de la bibliothèque impériale de Vienne, on trouve, col. 602, la notice du xxxi^e manuscrit, contenant différents traités, dont le treizième, col. 691, composé de quinze feuillets à deux colonnes, est ainsi annoncé et analysé par Lambécus :

« Anonymi alicujus incerti auctoris commentarius historicus de imagine beatissimæ Virginis Deiparæ, quam, sanctus Germanus patriarcha Constantinopolitanus, in sacro suo itinere hierosolymitano ex ejusdem sanctissimæ Virginis archetypha imagine non manufacta, co umnæ templi a sanctis apostolis Petro et Joanne Lyddæ sive Diospoli in Palæstina, in honorem ipsius adhuc superstitis extracti, vivis coloribus divinitus impressa, curavit in tabula quadam depingi : quæque circa finem imperii Leonis Isaurici, cum a supra laudato sancto Germano, jam morti vicino, ob persecutionem iconomachicam alto mari imposita esset, miraculo prorsus stupendo Constantinopoli Romam transnans, pervenit ad papam Gregorium III; et similiter post integros centum annos, cum supra memorata persecutio cessasset, sub imperatrice Thodora, imperatoris Theophili vidua, eodem miraculoso transnationis modo ultro ac sponte suaremigravit Roma Constantinopolim : ideoque ibi, in celeberrimo chalcœo paturno collocata, et Romæia sive Romana cognominata, summam venerationem et solemnem memoriæ redditus sui celebrationem quotannis, die octavo septembris, promeruit. »

Vers le huitième siècle, saint Germain, patriarche de Constantinople, en fit exécuter pour sa cathédrale une copie, qui reçut les hommages des fidèles jusqu'à la persécution des iconoclastes. A cette époque, Léon l'Isaurien fit lacérer ou brûler les statues, les bas-reliefs et les tableaux des églises. Le pieux évêque, déjà voisin de la tombe, craignant pour sa chère image la fureur des hérétiques, l'enferma soigneusement dans une cassette d'un bois précieux, et se résolut à confier à la mer ce nouveau Moïse de l'art et de la foi, espérant que les vents et les flots, plus hospitaliers que les Grecs, respecteraient du moins son dépôt. Dirigé par une providence attentive, accompagné des vœux et des prières du bon patriarche, le frêle esquif évita les écueils, traversa les abîmes, résista aux tempêtes ou les calma sur son passage, et atteignit enfin les plages fortunées de l'Italie, la terre de la religion et de la liberté. Le pape Grégoire III régnait alors glorieusement sur le trône de saint Pierre. C'était chose merveilleuse qu'un portrait de la Vierge abordant ainsi sur la foi des orages. L'hérésie des iconoclastes avait soulevé le mépris et l'indignation de l'Occident. Le Pape accueillit donc avec un respect religieux l'hôte que lui envoyait le malheur. La sainte image fut transportée solennellement à Rome, au milieu d'un grand concours de peuple, et placée sur les autels, d'où l'avait bannie l'impiété de l'Orient. Elle demeura cent années dans sa nouvelle patrie, entourée de la vénération et de l'amour des Romains. Cependant la persécution s'était éteinte, et l'Église de Constantinople jouissait enfin d'un repos acheté par tant de combats, sous le sceptre de l'impératrice Théodora, veuve de Théophile. Depuis longtemps saint Germain¹ était allé jouir

¹ Saint-Germain passa de l'évêché de Cysique au patriarcat de Constantinople, l'an 714. Ayant soutenu le culte des images, il abdiqua vers 730, et en outre fut déposé par l'impie Léon l'Isaurien. Il mourut en 740.

dans le ciel de la douce présence de celle dont il avait si fort aimé l'image sur la terre. Cependant, fidèle au souvenir du vieux patriarche et de sa ville épiscopale, le portrait de Marie quitta Rome et ses honneurs, et reparut un jour sur le Bosphore dans la même cassette où l'avait scellé Germain : ainsi le retour du printemps ramène à nos vertes forêts les hôtes ailés qui embellissent leurs solitudes.

Cette légende admirable, dit M. Chavin de Malan, représentant le pèlerinage de ce portrait traversant la mer pour fuir les iconoclastes, venant demander asile au pape Grégoire III, puis retournant à Constantinople, n'est-elle pas tout au moins le symbole de la protection accordée par les papes aux arts de l'Orient ?

Ainsi l'image de Marie traversait les siècles, entourée des hommages de toutes les générations chrétiennes. Qui ne sait à combien de pieux pèlerinages ont donné naissance les portraits miraculeux de Notre-Dame ? Qui pourrait compter tous les cœurs que le souvenir de Marie et la contemplation de ses divins attraits ont consolés ? La pauvre mère venait prier pour le retour de son fils ; l'orphelin qui cherchait un soutien sur la terre, la jeune épouse que la mort avait frappée dans ses affections les plus vives, le pénitent qui demandait le pardon et la paix, toutes les âmes flétries par des fautes ou des malheurs, accouraient, des royaumes éloignés, du sein des vastes mers, recevoir la grâce de la miséricorde et de l'espérance. Dans ces âges heureux, la Vierge suffisait à bénir et à consoler le monde.

De nos jours, le nom et l'image de Notre-Dame opèrent encore des merveilles. Il y a dans son souvenir une séduction de grâce et d'amour irrésistible. Une sorte d'enchantement emporte vers elle les plus nobles cœurs, les plus généreuses affections. N'est-ce pas un spectacle digne d'admiration, de voir les plus

hautes intelligences, dans tous les siècles, aller se reposer à l'ombre de ce manteau virginal ? La main qui berça le sommeil de l'Enfant-Dieu était destinée à endormir toutes les douleurs et à soulager toutes les misères.

Et maintenant, ô Marie, me voici arrivé au terme du pèlerinage que j'avais entrepris à travers les sentiers fleuris, les plaines embaumées de votre gracieuse histoire. Pardonnez à mon insuffisance et à ma faiblesse : mais soyez à jamais bénie, ô vous le guide et le chemin, sœur de la solitude et mère de l'espérance, prenez toujours pitié du pauvre pèlerin.

FIN DE LA LÉGENDE.

APPENDICE

NOTE A.

Voici comme M. Bonnetty s'exprime à ce sujet dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, année 1859, pag. 51 :

« Alors des efforts désespérés furent faits pour donner au Christianisme la prétendue gloire d'être chanté en beaux vers. Par un effort de mémoire qui ne se reverra plus, on commença à faire l'histoire évangélique avec des vers d'Homère et de Virgile, pris çà et là dans leurs ouvrages, placés à côté les uns des autres, et tant bien que mal racontant l'histoire, exposant le dogme, et formulant la morale de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Nous avons lu la plupart de ces pièces, qui portent le nom de Κέντρωνες, ou *Centons*, et nous avons déploré qu'on ait pu prendre tant de peine pour si peu de résultat.

» Voici un centon de l'Annonciation, avec l'indication, autant que nous avons pu le faire, des passages des deux poèmes d'Homère où ils ont été pris; nous y joindrons une traduction française littérale, autant que le permet la crudité des images homériques.

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΕΥΑΓΓΕΛΙΣΜΟΥ

Καὶ τότε ἄρ' ἄγγελον ἦκεν, ὃς ἀγγεῖλειε γυναῖκι	Od. xv, 457
Βουλὴν, ἣ ῥα τότε σφιν ἐφῆνδανε μητιῶσιν.	Il. vii, 45
Αὐτὰρ ὁ βῆ (μέγα γάρ ῥα θεοῦ ὠτρυνεν ἐφεστῆ)	Il. xxi, 299
Ἐντὶ Δεσποίνης φᾶσθαι, καὶ ἕκαστα πυθέσθαι.	Od. xv, 376
Καρπαλίμως δ' ἤϊζεν ἐπὶ χθόνα πουλυβότειραν,	
Οὐρανόθεν καταβάς δι' αἴθερος ἀτρυγέτοιο,	
Νύμφη εὐπλοκάμῳ εἰπεῖν νημερτέα βουλὴν.	Od. v, 30
Βῆ δ' ἔμμεν ἐς θάλαμον πολυδαίδαλον, ᾧ ἐνὶ κούρῃ	Od. vi, 15

- Ἐζετ' ἐν κλισμῷ, ὑπὸ δὲ θρηῆνυς ποσὶν ἦεν, Od. iv, 136
- Ἥλακατα στρωφῶσ' ἀλιπόρφυρα, θαῦμα ιδέσθαι · Od. vi, 306
- Ἄδμητη, ἦν οὐπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνὴρ. Il. x, 293
- Τὴν δὲ τότε ἔν μεγάροισι πατήρ καὶ πότνια μήτηρ Il. ix, 561
- Ἄνδρὶ φίλω ἔπορον. Ὅ δέ μιν πρόφρων ὑπέδεκτο,
Οὐτ' εὐνῆς πρόφασιν κεχρημένος, οὔτε τευ ἄλλου · Il. xix, 262
- Ἄλλ' ἔμην ἀπροτίμαστος ἐνὶ κλισιῆσιν ἔῃσιν, Il. xix, 263
- Δέσποιναν μὲν πρῶτα κιχῆσατο ἐν μεγάροισι · Od. vii, 53
- Στῆ δ' αὐτῆς προπάροιθεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζε Il. xiv, 297
- Κήρυξ Πεισήνωρ, πεπνυμένα μῆδεα εἰδώς, Od. ii, 38
- Τυτθὸν φθεγξάμενος (τὴν δὲ τρόμος ἔλλαβε γυῖα) · Il. xxiv, 170
- Ὀάρσει, ὦ Γύναι χαρίεσσα, μηδέ τι τάρβει · Il. xxiv, 171
- Νῦν δ' ἐμέθεν ζύνες ὄκα · Θεοῦ δέ τοι ἄγγελός εἰμι, Il. ii, 26
- Ὅς κέν με προσέηκε, τείν τάδε μυθήσασθαι. Od. iv, 829
- Χαῖρε, ἔμοι Βασίλεια, διαμπερές, εἰσόκεν ἔλθοι Od. xiii, 59
- Ἄνδράσιν, ἠδὲ γυναῖξιν, ἀνά χθόνα πουλυβότειραν, Od. xix, 408
- Γῆρας καὶ θάνατος, τὰ τ' ἐπ' ἀνθρώποισι πέλονται, Od. xiii, 60
- Σὸν δ' ἦτοι κλέος ἔσται, ὅσον τ' ἐπικίδνεται ἠώς Il. vii, 438
- Τοῖς οἱ νῦν γεγάασι, καὶ μετόπισθεν ἔσονται. Od. xxiv, 84
- Χαῖρε, Γύναι χαρίεσσα, περιπλομένου δ' ἐνιαυτοῦ, Od. xi, 247
- Ἐκφανεῖ δὲ πάντεσσι περατιόνεσσιν ἀνάξει Il. xix, 104
- Τῶν ἀνδρῶν οἱ σῆς ἐξ αἵματος εἰσι γενέθλης. Il. xix, 111
- Νημερτέως γάρ τοι μυθήσομαι, οὐδ' ἐπικεύσω · Od. xix, 269
- Τοῦ δὴ νῦν γε μέγιστον ὑπουράνιον κλέος ἔστί Od. ix, 264
- Ἰάντας ἐπ' ἀνθρώπους, καὶ οἱ δόσις ἔσσεται ἐσθλή. Il. vii,
- Ὡς φάτο · τῆς δ' αὐτοῦ λυτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ. Od. iv, 703
- Ἥ δ' οὔτ' ἀρῆσαι δύνατ' ἀντίη οὔτε νοῆσαι, Od. xix, 478
- Καὶ ῥ' ἀέκουσα καθῆστο, ἐπιγνάμψασα φίλον κῆρ. Il. i, 569
- Τὴν δ' ἄμα χάρμα καὶ ἄλγος ἔλε φρένα · τὼ δὲ οἱ ὄσσε Od. xix, 471
- Δακρυόφιν πλῆσθεν, θαλερῆ δέ οἱ ἔσχετο φωνή. Od. xix, 472
- Ὅρθαι δὲ τρίχες ἔσταν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν. Il. xxiv, 359
- Ὅψέ δέ δὴ μιν ἔπεσσαν ἀμειβομένη προσέειπεν · Od. iv, 706

Ἐὼ φίλ', ἐπεὶ θῆν μιν καὶ ἀμείψασθαι θέμις ἐστί, Od.	xvi, 91
Τίπτε με κεῖνος ἄνωγε μέγας Θεός; Αἰδέομαι δὲ Il.	xxiv, 90
Ἄδμητή, ἦν οὐπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνήρ. Il.	x, 293
Ἄλλὰ τί κεν ῥέξαιμι; Θεὸς διὰ πάντα τελευτᾷ, Il.	xix, 90
Ὅπως κεν ἐθέλῃσιν· ὁ γὰρ κάρτιστος ἀπάντων. Il.	xx, 243
Τοῦτο μὲν οὕτω δὴ ἔστω ἔπος ὡς εἶρηκας, Od.	xi, 347
Αὐτὰρ μὴ νῦν μοι τόδε χέωο, μηδὲ νεμεσσα, Od.	xxiii, 243
Οὐνεκα σ' οὐ τὸ πρῶτον, ἐπεὶ ἴδον, ὧδ' ἀγάπησα· Od.	xxiii, 244
Αἰεὶ γὰρ μοι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν Od.	xxiii, 245
Ἐρρήγει μὴ τίς με βροτῶν ἀπάφοιτ' ἐπέεσσιν Od.	xxiii, 216
Ἐλλῶν, πολλοὶ γὰρ κακὰ κήδεα βουλευόνται. Od.	xxiii, 217
Τῆν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κήρυξ Πεισήνωρ· Od.	vi,
Καὶ δε σοι ὧδ' αὐτῇ πολὺ κάλλιον, ὧ Βασίλεια, Od.	xvii, 583
Οἴην πρὸς ξείνον φάσθαι ἔπος, ἠδ' ἐπάκουσαι. Od.	xvii, 584
Ἐάρσει μοι, ἐπεὶ οὔτι ἄνευ Θεοῦ ἦδε γε βουλή, Od.	ii, 372
Σίγα, καὶ κατὰ σὸν νόον ἴσχανε, μῆδ' ἔρρεινε. Od.	xix, 42
Ἄλλ' ἔχε σιγῇ μῦθον, ἐπίτρεψον δὲ Θεῷ περ. Od.	xix, 502
Ἀὐτὰρ ἐγὼ νέομαι· σὺ δὲ τέρπεο τῷ δ' ἐνὶ οἴκῳ. Od.	xiii, 61
Εἶμι μὲν· οὐδ' ἄλλιον ἔπος ἔσσεται ὅττι κεν εἶπη. Il.	xxiv, 92
Ἀργαλέον, Βασίλεια, διηνεκέως ἀγορευῆσαι. Od.	vii, 241
Αὐτὰρ, ἐπειδὴ πᾶσαν ἐφημοσύνην ἀπέειπε, Od.	xvi, 340
Χάλκεον οὐρανὸν ἔχε δι' αἰθέρος ἀτρυγέτοιο. Il.	xvii, 426

SUR L'ANNONCIATION.

» Alors il envoie un messenger chargé d'annoncer à la jeune Vierge — le dessein qui plaisait alors à sa sagesse. — Celui-ci se mit en marche (car l'ordre important de Dieu le pressait) — pour parler devant sa maîtresse et l'entretenir sur les choses dont il est chargé. — Rapidement il se dirige donc vers la terre nourricière, descendant du haut des cieux, à travers l'éther inhabité, — pour faire part à la Vierge aux cheveux bouclés de l'immuable dessein de Dieu. — Il s'avance vers la chambre superbement ornée, dans laquelle la jeune fille — était assise sur

un lit (sous ses pieds était un coussin), — faisant tourner un fuseau brillant de pourpre, admirable à voir! — Son père et sa vénérable mère l'avaient fiancée dans leur maison, — à un homme. — Celui-ci, plein de bienveillance pour elle, — la reçut, et elle demeura intacte dans sa maison. — Il trouva donc la reine dans ses appartements, — s'arrêta devant elle, et c'est ainsi que lui parla — le héraut Pisénor, renommé par la sagesse de ses conseils, — à voix basse. (Or un tremblement s'était emparé de la jeune fille.) — Ayez confiance, ô femme remplie de grâce, et ne redoutez rien. — Seulement, que votre esprit soit attentif à mes paroles, car je suis l'envoyé de Dieu, — lequel m'a envoyé vers vous pour que je vous dise ces choses : — Soyez bénie, ô reine, à jamais. — Tant que les hommes qui habitent la terre nourricière. — seront soumis à la vieillesse et à la mort, comme destinée de l'humanité, — votre gloire sera aussi grande que celle de la lumière qui se répand partout, — auprès des hommes qui sont nés et de ceux qui naîtront à l'avenir. — Réjouissez-vous, femme remplie de grâce, avant qu'un an soit révolu — naîtra celui qui régnera sur tous les pays — des hommes qui sont de votre sang et de votre race. — Je vous parlerai avec vérité, et je ne vous cacherai rien : — sa gloire sera très grande sous le ciel, — devant tous les hommes, et la part qui lui sera faite sera très grande.

» Il parla ainsi ; mais les genoux et le cœur de la jeune fille lui manquèrent à la fois ; elle ne put ni voir ni réfléchir ; — elle s'assit en silence, penchée sur son cœur ; — la joie et la douleur avaient en même temps envahi son âme ; — ses yeux se remplirent de larmes ; sa voix, brillante, s'arrêta sur ses lèvres ; et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. — A la fin pourtant — elle répondit par ces paroles : — Ami, puisque enfin il m'est permis de vous répondre, — pourquoi le grand Dieu m'adresse-t-il ses ordres ? Je suis saisie de crainte, — moi Vierge, qui ne connais point le joug d'un homme. — Mais que puis-je faire ? Dieu mène à bonne fin toutes les choses qu'il veut, car il est le plus puissant de tous. — Ainsi cette parole sera faite comme vous l'avez dite. — Mais ne vous fâchez pas contre moi, et ne vous mettez pas en colère — de ce qu'aussitôt que je vous ai vu je ne vous ai pas eue.

» Reprenant à son tour la parole, le messager Pisénor lui dit : — Il est bien mieux pour vous, ô reine, — d'avoir pu seule interroger et entendre votre hôte. — Ayez confiance en moi, car

tout ceci ne s'est pas fait sans le conseil de Dieu ; — gardez le silence sur tout ceci, retenez-le en votre cœur, et n'interrogez personne sur ce que je viens de vous dire ; — mais conservez toutes ces choses dans le silence, et mettez votre confiance en Dieu. — Je me retire ; jouissez de votre bonheur dans cette maison ; — je me retire, mais rien de ce que je vous ai dit n'aura été dit en vain ; — il serait difficile, ô reine, de vous le raconter tout au long.

» Après avoir ainsi rempli son message, — il se dirigea vers le ciel éclatant, à travers l'éther inhabité. »

(A. Bonnetty. — *L'Enfantement de la Vierge*, par Sannazar, traduit en vers français par M. le marquis de Valory. — Article bibliographique.)

NOTE B.

HYMNE DES PREMIÈRES ANNÉES DE NOTRE-DAME

Cette pièce renferme à peu près tous les détails légendaires que nous avons racontés ; elle peut servir à prouver combien les légendes de la Vierge étaient populaires au moyen-âge :

Uno nexu conjugatis,
Joachim et Anna gratis
Juga sunt sterilia.

Ex cordis affectu toto,
Domino, fidei voto,
Se strinxerunt pariter

Mox si prolem illis dare
Dignetur, hanc dedicare
In templo perenniter.

Angelus apparuit
Lucius, qui docuit
Exaudita vota,

Regis summi gratia
Ut detur his filia,
Gratiosa tota.

In utero consecrata,
Miro modo generata,
Gignet mirabilis

Altissimi Patris natum,
Virgo manens, qui reatum
Mundi tollet gratius.

Benedicta Virgo nata,
 Templo trina præsentata,
 It ter quinis gradibus.

Erecta velox ascendit,
 Et uterque parens tendit
 Omeindo se vestitus.

Nova fulsit gloria
 Templum, dum eximia
 Virgo præsentatur.

Edocta divinitus,
 Visitata cœlitus,
 Angelis lætatur.

Dum ut nubant jubet multis
 Præses puellis adultis,
 Prima Virgo reruit.

Ipsam namque devovere
 Parentes, ipsa manere
 Virgo voto statuit.

Consultus, Deus responsum
 Dat ut Virgo sumat sponsum
 Quem pandet flos editus.

Ostensus, Joseph puellam
 Ad parentum duxit cellam,
 Nuptiis sollicitus.

Tunc Gabriel, ad Virginem
 Ferens conceptus ordinem,
 Delegatur.

Erudita stat tacita :
 Verba quæ sint insolita
 Meditatur.

Quæ cum ille tradidit,
 Modum Virgo credidit ;
 Sicque sacro Flamine

Mox Verbum concipitur,
 Et quod nusquam clauditur
 Conditur in Virgine.

Ecce, Virgo singularis,
 Quanta laude stimularis,
 Quanta fulges gloria.

Nos ergo sic tuearis
 Ut fructu quo gloriaris
 Fruamur in patria. — Amen.

NOTE C.

ÉTAT DES ESPRITS AU MOYEN-ÂGE

Pour apprécier l'influence des légendes sur l'imagination populaire au moyen-âge, il est nécessaire de se faire une juste idée de l'état des esprits à cette époque. Le morceau suivant, que nous empruntons à un savant travail de M. de Carné sur saint Louis, nous paraît résumer les idées les plus importantes, d'une manière saisissante et originale ¹.

« Grâce à la perpétuité qui lui est promise, le Christianisme se révèle dans l'histoire sous des aspects divers, selon le cours des civilisations et des temps. Sans modifier jamais son immuable essence, il s'approprie aux âges successifs de l'humanité, à l'exemple de la parole que l'enfant recueille en se jouant sur les genoux de sa mère, qui devient la nourriture de son âge viril et la consolation suprême de sa vieillesse, dans les angoisses de la mort. La religion de notre siècle n'a pas cessé d'être la religion de Bossuet et de Pascal, comme de Louis IX et de François d'Assise ; c'est la même foi, le même amour, la même espérance. Mais de nos jours le Christianisme est appelé à guérir des douleurs inconnues à l'homme aux époques de foi naïve et profonde. Aussi le saisit-il d'une autre manière, et ses enseignements ont-ils quelque chose de plus austère et de plus mélancolique. Pour les hommes de ce siècle, bercés au vent des doctrines les plus contraires, la foi est un port où l'âme s'abrite après les stériles agitations de la vie et les amères déceptions de l'intelligence ; c'est le seul rayon par où le Ciel se révèle encore à l'humanité, lassée d'elle-même. Le Christianisme du dix-septième siècle avait une tout autre physionomie : c'était l'harmonie de toutes les vérités, dans la société aussi bien que dans la science ; on l'embrassait d'un regard net et serein comme le centre autour duquel tournait le monde. La religion de ce grand siècle, commentée par de grands esprits, avait surtout son siège dans l'intelligence, dont elle était la règle ; elle agissait fortement sans doute sur le cœur, mais sans en sortir, ainsi qu'il arrive aujourd'hui, comme un long cri de détresse. Le Christianisme, plus coloré, du moyen-âge, n'avait ni cette grandeur sévère ni cette régularité magnifique

¹ M. de Carné, *Etude sur saint Louis*, — *Correspondant*, tom. XII, p. 11 et suiv.

» L'arbre de la croix avait alors poussé de si profondes racines, que son tronc disparaissait en quelque sorte sous l'exubérante végétation dont il était couvert. A des sociétés tumultueuses et mal assises, à des populations rudes et sensuelles, ce type austère de la vérité chrétienne n'aurait pu suffire. Il fallait que la religion se mêlât, pour les sanctifier, à tous les actes de la vie, à tous les rêves de l'imagination, à toutes les inspirations du cœur ; il fallait qu'elle saisit l'homme par tous ses sens ; car les sens étaient alors, pour parler le langage de Montaigne, les seules anses par lesquelles il fût possible de le prendre. De là ces nombreuses manifestations surnaturelles, cette multitude de faits miraculeux, multipliés sans doute par la crédulité populaire, mais sans lesquels la Providence serait restée sans action sur les peuples.

« Alors la vie matérielle était dure et mal assurée ; il suffisait du débordement d'une rivière pour isoler toute une province, de la querelle de deux châtelains pour la ravager. Les famines étaient fréquentes, les guerres plus fréquentes encore. Ces populations *malheureuses*¹, adossées aux fossés des manoirs ou groupées près des tourelles du monastère, auraient succombé sous la disette ou le servage, si l'imagination humaine, illuminée d'en haut, n'avait agrandi cet horizon désolé, et souvent transfiguré par la vision des splendeurs du ciel cette vie de pauvreté et de souffrance. Visités dans leurs douleurs par les saints et par les anges, ils vivaient dans un commerce fortifiant et continu avec le monde invisible ; cette sauvage nature, sanctifiée par la présence de Dieu ou la miraculeuse intervention de la Vierge-Mère, avait pour eux des consolations ineffables et des harmonies inconnues ; et, si le pain du corps n'était pas assuré, celui de l'âme ne manquait jamais.

« Relevées dans l'échelle sociale par le culte chaque jour plus éclatant rendu à Marie, les femmes entraient en foule dans les religions nouvelles que de pieuses fondatrices élevaient de toutes parts, et dont l'établissement était l'une des plus grandes affaires du siècle. Comme au sein des cathédrales nouvelles les rayons du jour pénétraient plus mystérieux et plus doux à travers les hautes ogives et les vitraux colorés, il semblait aussi que la sainte parole, propagée dans le monde par des légions de vierges et méditée dans la solitude du cloître, pénétrait plus

¹ Il y a peut-être quelque exagération dans cette peinture, surtout en la prenant dans le sens le plus général.

doucement au cœur de l'homme, et berçait son oreille d'harmonies plus irrésistibles. Les arts s'inspiraient de la pensée commune et la reflétaient dans son originalité féconde. Elle était gravée au front de Notre-Dame de Paris, et se jouait dans les ciselures de la Sainte-Chapelle. Ces ouvriers inconnus dont la foi fécondait le génie mieux que n'aurait pu faire la science, n'étaient pas réduits à invoquer les procédés d'une habileté technique et d'une imitation stérile, seule ressource des civilisations sceptiques, dont les œuvres sont sans caractère comme les mœurs, et où l'on bâtit sans édifier. Les nombreux chefs-d'œuvre des *maitres en pierres vives*, resteront comme les témoignages immortels de ce mouvement d'esprit si profond dans ses sources, si populaire dans ses effets. La commune émanicipée preludait aux joies de sa liberté récemment conquise, en élevant au cœur de la cité un temple à son patron, ou bien une chapelle à Marie, la patronne de tous.

NOTE D.

Cette vision fournit le sujet d'un miracle ou drame populaire au moyen-âge. Il était intitulé : *Comment Notre-Dame garda une femme d'être arse*. La protection de la Sainte Vierge fit en effet triompher dame Guibour, châtelaine de son village, dans l'épreuve du feu, à laquelle elle avait été condamnée. Rentrée saine et sauve en sa maison, elle devint *aumônière* au point de distribuer aux pauvres tout ce qu'elle possédait, de sorte qu'il ne lui resta pas même un vêtement pour se rendre à l'église, où elle avait le plus vif regret de ne pouvoir aller. C'est à ce moment que la cour céleste l'en dédommage en lui offrant le spectacle de ses cérémonies. Voici en quels termes l'auteur du miracle la fait parler :

O Dame ! de voz grant bontez
 Vous mercy ! Dieux ! ou ay-je esté ?
 Il m'a semblé, pour verité,
 Qu'en une grant église estoie,
 Où com royne vous veoie,
 Et de sains avec vous grant presse.
 Là chantoit vostre fils la messe.
 Dont saint Vincent estoit diacre
 Et saint Laurent Soudiacre.
 Un saint y ot, ce me sembla,
 Qui un eierge à chascun livra.
 Et à vous commença premier

Et à moy vint le derrenier.
 Ains (avant) l'on commençait l'introuit
 Et puis quand la messe fut dite,
 Jusqu'à l'offrande à voiz haultaine
 Aïastes offrir primeraine,
 Et puis tous les autres après.
 Puis vint vostre ange moult engrès
 Qu'offrisse le cierge qu'avoie,
 Que tout entier garder cuidioie
 Mais pour ce que je l'ay volu
 L'autre moitié m'en a tolu.

.....
 Et si congnois, Vierge Marie,
 Qu'ay esté en âme ravie,
 Dont humblement vous merci
 Et l'amoureux Jhézu graci,
 De quoi oublier m'a mie
 Ains m'a fait de sa courtoisie
 Hui messe oir.

(*Théâtre Français au moyen-âge*, publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi, par MM. L.-G. de Mommerqué et Francisque Michel (XI-XIX^e siècle). Cf. *Journal des savants*. Art. de M. Magnin. Mars 1847.)

NOTE E.

Nous reproduisons ici en entier un passage du livre intitulé *Graphia aurea urbis*, ouvrage que le moyen-âge avait adopté comme son manuel populaire de l'histoire romaine ; la légende de la sibylle d'Auguste y est rapportée avec quelques variantes qu'il n'est pas besoin d'indiquer. La seule comparaison avec le texte de Vincent de Beauvais, reproduit dans notre récit, les fera suffisamment ressortir. Nous devons la publication de ce curieux et antique ouvrage à l'érudition de M. Ozanam¹, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Paris. Voici comment il rend compte de ce livre : « Le manuscrit d'où je tire ce petit ouvrage forme un volume petit in-folio de 219 feuillets ; il est en parchemin, écrit sur deux colonnes, d'un caractère élégant, relevé d'enluminures et qui annonce le treizième ou le quatorzième siècle. Bandini, dans son excellent catalogue, mentionne cet écrit ; il y trouve des récits curieux ; il en cite

¹ Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie, depuis le septième siècle jusqu'au treizième, avec des recherches sur le moyen-âge italien, par Ozanam. 1 vol. in-8°. Paris, Jacques Lecoffre.

quelques lignes, mais la précipitation de son travail ne lui laisse pas voir qu'il a sous la main un livre dont l'autorité fut considérable au moyen-âge. En effet Galvaneus Flamma, auteur d'une chronique de Milan, recueillant ces fables dont les cités italiennes entouraient volontiers leur berceau, raconte que Noé vint bâtir une ville au lieu où devait s'élever Rome; et, à l'appui de cette tradition: « Il suffit, dit-il, qu'elle ne soit point contredite par l'Écriture sainte, et qu'on la trouve confirmée par l'histoire qu'on appelle *Graphia aurea urbis Romæ*, qui est un livre très authentique ¹. Le chroniqueur milanais écrivait en 1297, et l'auteur de la description de Rome indique le tombeau du pape Anastase IV, mort en 1154. Ainsi la date de cet ouvrage serait à peu près fixée, si nous ne savions combien il faut se défier de l'âge apparent d'un livre dans ces siècles mal connus, et combien de fois, au lieu d'un écrit composé d'un seul jet, nous ne possédons qu'une compilation de textes plus anciens. A l'époque où Villani, sans avertir ses lecteurs, insérait dans son histoire la moitié de la chronique de Ricordano Malespini, on ne connaissait ni l'orgueil de l'originalité ni le scrupule du plagiat.

» Dans sa partie topographique, le document que je publie reproduit souvent le *Liber de Mirabilibus urbis Romæ*, publié par Montfaucon. Dans ce dernier cependant on ne trouve qu'à peine indiquée la belle légende d'*Ara Cæli*: Comment les sénateurs, voyant le jeune Octave si beau et si puissant, voulurent l'adorer; mais lui leur demanda du temps, et voulut consulter la sibylle de Tibur. Celle-ci, après avoir jeûné trois jours, prophétisa la prochaine venue du Christ; en même temps le ciel s'ouvrit et laissa voir la Vierge avec l'Enfant debout sur un autel. Auguste reconnut son maître, et refusa les adorations du sénat ². »

Voici ce passage, dont nous conservons l'orthographe :

« Senatores, videntes Octavianum tante pulcritudinis, quod nemo oculos ejus intueri poterat, et tante prosperitatis et pacis, quod totum mundum sibi tributarium fecerat, dixerunt

¹ Sufficit quod sacra Scriptura non contradicat, et quod chronica quæ dicitur *Graphia aurea urbis Romæ*, quæ est liber valde authenticus, continens historias Romanorum antiquas, dicat. (Galvaneus Flamma, *Manipulus Florum*, cap. IV. Apud Muratori, Script. XI. p. 540.)

² Ici le texte de la *Graphia aurea urbis Romæ* se retrouve dans un fragment publié par Muratori, *Antiquitat.*, III, 879.

ci : Te adorare volumus, quia Deitas est in te. Qui, renuens, inducias postulavit. Et, ad se sibillam tiburtinam evocans, ea que senatores dixerant recitavit. Que spatium trium dierum petiit. In quibus jejuniis et vigiliis vacans, tertio die dixit imperatori : Hoc pro certo erit, domine imperator, quod tibi vaticinor :

Juditii signum, tellus sudore madescet.
E celo Rex adveniet per secla futurus.

» Et cetera que secuntur. Itaque, dum Octavianus sibillam attentius audiret, ilico apertum est celum, et splendor intolerabilis corruit super eum. Et vidit in celo virginem inestimabilis pulchritudinis, stantem super altare, tenentem puerum in brachiis, et miratus est nimis, vocemque de celo audivit : Hec ara filii Dei est. Et, statim procidens in terram, adoravit. Quam visionem dum senatoribus retulisset, mirati sunt nimis. Alia vero die, dum populus dominum illum vocare decrevisset, statim manu et vultu repressit. Nec etiam a filiis suis dominum se appellari permisit, dicens :

Cum sim mortalis, dominum me dicere nolo.»

NOTE F.

HISTORIA DE JESU CHRISTO, FILIO DEI, MUNDI SALVATORE, EX SUIDÆ PHILOLOGIA

Temporibus maximæ pietatis imperatoris Justiniani, fuit homo quidam princeps Judæorum, cui nomen Theodosius erat. Hic multis christianorum fuit notus, ac ipsi de quo dictum est fide prædito imperatori. Sub eodem vero tempore, homo quidam christianus erat (Philippus ei nomen), ut compendio dicam, argentarius. Hic rerum suarum Theodosio conscius, et vera benevolentia convinctus, hortabatur et monebat eum ut christianus fieret. Quodam ergo die, Philippus Theodosium ita est allocutus : — Cur nam, cum sis vir sapiens, et perfecte scias ea quæ lex de Domino Christo et prophetæ prædicaverunt, non et credis et christianus efficeris? Nam de te sum persuasus quod, non ignorans quæ sunt a Scripturis divinitus inspiratis prædicta de Christi nostri communis Domini præsentia, recuses fieri christianus. Festina igitur ad servandam animam

tuam, credendo in Servatorem et Dominum nostrum Jesum Christum : ne si remaneas in incredulitate, obnoxium teipsum facias æternæ damnationi.

Hæc Judæus cum audivisset a christiano ad se dici, probavit eum, et verbis ei reposuit gratiam, ac in hunc modum respondit : — Accipio tuam benevolentiam, quod, salutis animæ curam gerens meæ, laboras adhortando ut christianus fiam. Quare, ut coram Deo qui novit ac intuetur occulta cordium sine dolo et simulatione, verissime verba tibi faciam. Advenisse igitur a lege ac prophetis prænunciatum Christum qui adoratur a vobis christianis, plane sum persuasus, et constanter confiteor ut vero amico meo tibi et semper curanti quæ ad bene mihi faciendum pertinent ; sed, humana ratiocinatione impeditus, non fio christianus, ac in his meipsum damno. Princeps nunc sum Judæorum, quando sum Judæus, et honore magno, ac multis muneribus atque omnibus ad hanc vitam necessariis utor fruor-que. Suspicio autem neque, si patriarcha fiam Ecclesiæ catholicæ, aut principatus majores ac dignitates nanciscar, a vobis tanta observantia dignum habitum iri. Ne igitur excidam iis quæ in hac vita videntur afferre posse delectationem, futuram vitam negligo, male hoc faciens. Ut autem probem tibi dilecto mihi meam orationem, arcanum tibi credo quod apud nos Hebræos obstrusum est : cum perfecte cognitum habeamus Christum qui a vobis christianis adoratur, ipsum esse qui a lege et prophetis prænunciatus est, non tantum ex iis quæ ante scripta sunt, verum etiam et descripto apud nos, et recondito arcano.

Sic autem habet arcanum. Antiquis temporibus, cum templum Hierosolymis conderetur, consuetudo erat apud Judæos numero æquales nostris litteris, quæ sunt viginti duæ, sacerdotes in templo constituere, unde viginti etiam duos libros divina inspiratione factos numeramus. Codex ergo repositus erat in Templo in quo inscribatur uniuscujusque duorum et viginti sacerdotum nomen, et patris ejus nomen ac matris. Aliquo igitur ex eis mortuo, cæteri conveniebant in Templo, et alium communi decreto constituebant in loco ejus qui decesserat, supplentes duorum et viginti sacerdotum numerum ; ac inscribebant codice diem quo vitam is finisset, cum patris et matris nomine, quisque lectus esset in ejus locum, et parentum ejus nomina. Cum itaque hic mos obtineret in Judæorum gente, contigit temporibus illis quibus in Judæa Christus versabatur ut unus viginti duorum sacerdotum vitam finiret an-

tequam se Christus patefaceret ac doceret homines ut in ipsum crederent. Convenerunt itaque reliqui sacerdotes, ad creandum alium pro mortuo sacerdotem ; ac, unoquoque dignum, prout ab ipso crederetur, qui fieret sacerdos proponente, cæteri ut parum instructum virtute cujus gratia deberet fieri sacerdos repudiaverunt. Cum enim sapiens esset moribus, et vita utilis, in ignorantia vero legis et prophetarum constitutus, ad sacerdotium indignus indicabatur. Sic igitur multis factis per suffragia sacerdotibus et omnibus rejectis, quidam ex eis excitatus, in medium procedit ac dicit reliquis : « En multi a vobis nominati, sunt inventi non convenire sacerdotio ; feratis ergo et me de uno dicentem homine qui sit mortuo sacerdoti sufficiens. Opinor autem nemini vestrum non placiturum esse factum a me decretum. » Ac hortantibus reliquis cum sacerdotibus ait : « Ego in mortui sacerdotis locum venire volo Jesum, filium Joseph fabri, ætate juvenem sane, verbis autem ac vita et moribus commode ornatum. Ac puto neminem ex hominibus unquam esse conspectum oratione, vita, moribusque talem qualis hic est ; ac opinor hoc vobis omnibus Hierosolymis habitantibus notum esse, nec ab ullo posse contradici. » Hanc orationem cum reliqui sacerdotes audivissent, virum sunt complexi atque decretum confirmaverunt. Jesum confessi omnium esse aptissimum ad sacerdotium. Quidam autem eum non esse de tribu Levi sed Judæ ac filium Josephi dicebant : sic enim apud eos jure cognitum erat. Josephum vero ex tribu Judæ, non ex Levi tribu, deduci omnia testabantur, ac, ideo quod non videretur ex tribu levitica esse, prohibebant eum sacerdotem fieri. Sacerdos vero qui nominarat eum respondit eis ac dixit ejus genus mixtum esse ; nam olim factam esse tribuum duarum commistionem vetustis ætatibus, indeque Josephi genus deduci. Hoc audito, reliqui sacerdotes approbaverunt decretum, et communi consilio visum est omnibus iis qui convenerunt Jesum constituere pro sacerdote mortuo.

Cum autem haberet consuetudo, non tantum nomen ejus qui fieret sacerdos in codicem referri, sed etiam patris ac matris ejus, dixerunt quidam eorum esse accersendos prius parentes ac ab eis discenda ipsorum nomina. Cæterum exponendum esse ab eis an sit ipsorum filius qui sit ad sacerdotium declaratus ; ac placuit hoc omnibus. Igitur qui nominatim Jesum ut sacerdos fieret proposuerat, Josephum dicit patrem Jesu decessisse ac solam hujus matrem vivere. Consenserunt itaque omnes ut

matrem ejus in consilium ducerent, ac ab ea discerent an esset mater Jesu et an eum peperisset ipsa, et audiret ejus viri nomen unde Jesum peperisset. Cumque hoc placuisset cunctis, vocaverunt matrem Jesu, ad eamque dixerunt : « Quando ille sacerdos mortuus est, hujus et hujus filius, et volumus filium tuum Jesum ei surrogare, mos autem est patris et matris nomen describi, dic nobis an sit Jesus filius tuus et an eum pepereris. » Maria cum audivisset, respondit sacerdotibus in hunc modum : « Fateor quidem Jesum esse meum filium; ego enim cum peperim, ac mihi testimonium dant viri et mulieres qui tum fuerunt cum eum parerem. Quod autem patrem non habeat in terra, plenam cognitionem a me sumite, si vultis. Cum enim essem virgo et in Galilæa versarer, angelus Dei, me vigilante, non dormiente, ingressus in domum in qua eram, bonum hoc nunciavit, e Spiritu sancto me parituram esse filium, cujus nomen Jesum me facere mandavit. Cum igitur essem virgo et hoc visum vidissem, concepi et peperim Jesum, ita ut manserim virgo usque ad hodiernum diem, etiam posteaquam peperim. »

Hæc ubi sacerdotes audivissent, venire jusserunt fideles obstetrices, et commiserunt eis ut explorarent verene adhuc virgo esset Maria. Quæ plenam fidem nactæ ex rebus, virginem esse eam affirmaverunt. Accesserunt etiam quæ adfuerant, ac viderant eam parientem, Jesum ejus esse filium testantes. Obstupesci autem sacerdotes ob ea quæ dicebantur a Maria, quæque ab iis qui dederant ei testimonium de partu, Mariæ dixerunt : « Dic nobis audacter, ut percipiamus ex ore tuo cujus sit, et cujus filius, ut sic a nobis describatur. Quos enim parentes ejus dixeris nobis, eos describemus et non alios. » Hæc respondens ait : « Ego vere ipsum genui, patrem ejus in terra sciens neminem, sed audiivi ex angelo Filium esse Dei. Filius igitur meus est, quæ Maria vocor, et Filius Dei. Cumque nulli nupserim, virgo sum. » Hæc ut audiverunt sacerdotes, in librum inscripserunt ita, ut exprimerent quo die sacerdos esset mortuus, quæ essent ipsius et parentum ejus nomina, quodque in ejus locum suffecissent communi decreto Jesum, Filium Dei viventis et Mariæ Virginis.

Et hic liber ex Templo ereptus et conservatus est ab iis qui abstulerunt apud Judæos, primo tempore captivitatis Hierosolymorum, eum templo, ac Tyberiadæ est repositus; et est hoc arcanum paucis omnino et fidei nostræ gentis notum. Quam ob causam et mihi patefactum est, ut principi ac doctori

gentis Judæorum. Non tantum igitur ex lege et prophetis plenam ac certam cognitionem habemus Christum qui adoratur a vobis christianis ipsum esse Filium Dei viventis, profectum in terram ad mundi redemptionem; sed etiam ex descriptione quæ in hodiernum usque diem conservata est ac Tyberiadē reposita.

Hæc ad se dicta ubi christianus audivisset a Judæo, motus ardore divino, dicit ei: « Statim et recte referam quæ dixisti ad fidelem et pium regem, ut mittat Tyberiadem ac proferat codicem de quo dicis ad reprehensionem Judæorum. » Sed Judæus dixit ad christianum: « Quare vis animæ tuæ damnationem accersere, ac ad regem etiam transferre: nec id in quod opera datur adsequi? Nam si tale factum fuerit aliquid, magnum bellum conflabitur et sequentur cædes; ac ubi se opprimi videntur, locum in quo repositus est codex incendunt; frustra que nos laboramus, quando non conficietur id quod a nobis incumbitur, ac solum sanguinis effusionem procurabimus. Hæc enim tibi ut genuino amico patefeci, ut fidem tibi facerem, non ex ignorantia me repudiare Christianismum, sed ex inani opinione.

Hæc postquam audivisset a Judæo christianus, et vera esse quæ dicta erant ab eo credidisset, imperatori quidem eam orationem non aperuit, ne divino fervore fidelis ille ac magnus rex moveretur et curaret sanguinis effusionem fieri, nec tamen et sic in quod opera daretur, facinus tam insigne perficeretur; sed multis notorum et amicorum eum sermonem detexit.

Cum nos eum ab iis qui audivissent a Philippo argentario, cujus facta est mentio, didicissemus, non parvam adhibuimus curam, dum scire vellemus an eam orationem Judæus de illa descriptione certo habuisset. Invenimus ergo Josephum scriptorem occupationis Hierosolymorum, cujus multam Eusebius Pamphili mentionem facit in Historia quam edidit ecclesiastica, dicentem aperte in suæ captivitatis commentariis Jesum cum sacerdotibus rem sacram fecisse. Hoc cum apud Josephum invenissemus, virum vetustum, et qui non multo post apostolorum tempora fuisset, quæsiimus in scriptis compulsu divino confectis a quo talis oratio confirmaretur. Invenimus igitur in Evangelio quod a Luca est conscriptum intrasse Jesum in synagogam Judæorum, et librum ei datum esse, legisque prophetam Isaiam dicentem: *Spiritus Domini in me; propter quod unxit me, ut bonum et faustum nuncium darem pauperibus misit me.* Rationatici præterea sumus nisi locum habuisset

in administratione rerum sacrarum apud Judæos Christus Jesus, non datum ei fuisse librum ut legeret eum populo. Nec enim apud nos christianos licet in ecclesia legi populo volumina quorum Dei Spiritus auctor est, nisi quis in clerum, hoc est classem et ordinem constitutorum ad curanda sacra sit receptus. Ac ita ex eis quæ narrata sunt a Josepho et Luca evangelista cognovimus Theodosium Judæum, quem diximus, non finxisse quod exposuit Philippo illi argentario; sed verè certoque, ut sincero amico, Philippo arcanum quod apud Judæos occultatum est credidisse.

NOTE G.

BEATISSIMÆ VIRGINIS EPISTOLA

Ignatio dilecto condiscipulo humilis ancilla Christi Jesu.

De Jesu quæ a Joanne audisti et didicisti vera sunt. Illa credas, illis inhæreas, et christianitatis susceptæ votum firmiter teneas, et mores et vitam voto conformes. Veniam autem una cum Joanne te et qui tecum sunt visere. Ita in fide et viriliter age, nec te commoveat persecutionis austeritas. Sed valeat et exultet spiritus tuus in Deo, salutari tuo. Amen.

MARIE VIRGINIS AD MESSANENSES EPISTOLA

Maria Virgo, Joachim filia humillima, Dei ancilla, Christi Jesu crucifixi mater, ex tribu Juda, stirpe David, Messanensibus omnibus salutem, et Dei Patris omnipotentis benedictionem.

Vos omnes fide magna legatos ac nuncios per publicum documentum ad nos misisse constat. Filium nostrum, Dei genitum, Deum et hominem esse fatemini, et in cælum post suam resurrectionem ascendisse, Pauli apostoli prædicatione mediante, viam veritatis agnoscentes. Ob quod vos et civitatem vestram benedicimus, cujus perpetuam protectricem nos esse volumus.

Anno filii nostri XLII, nonis julii, luna 17, feria quinta, ex Hierosolymis.

MARIA Virgo.

EPISTOLA SANCTÆ MARIE VIRGINIS AD FLORENTINOS

Forentia, Deo et Domino Jesu Christo filio meo et mihi di-

lecta, tene fidem, insta orationibus, roborare patientia. His enim sempiternam consequeris salutem apud Deum.

NOTE H.

Servus et novissimus vinctus Dionysius electissimo vasi cœlico Paulo præceptori et principi salutem.

Confiteor coram Deo, princeps mi, ab hominibus non posse percipi quam ego oculis non tantum mentis, sed corporis vidi, perspexi, atque propriis oculis intuitus sum, Deiformem atque supra omnes cœlicos spiritus sanctissimam Matrem Jesu Christi, Domini nostri, quam mihi benignitas Dei, et clementia Salvatoris, et gloria majestatis Deiformis Virginis matris ejus ostendere dignata est. Quoniam, cum a Joanne vertice Evangelii et prophetarum, qui corpore habitans quasi sol fulget in cœlo, ductus fui ad Deiformem præsentiam altissimæ Virginis, tantus me immensus divinus splendor circumfulsit exterius, et plenius irradiavit interius; tanta enim in me omnium odoramentorum superabundavit flagrantia, ut nec corpus infelix, nec spiritus posset totius ac tantæ felicitatis insignia sustinere. Defecit cor meum, defecit spiritus meus, tantæ gloriæ majestate oppressus. Testor, qui aderat in Virgine, Deum: si tua divina doctrina non me docuisset, hanc verum Deum esse credidissem, quoniam nulla videri posset major gloria beatorum quam ego infelix nunc, tunc vero felicissimus, degustavi. Gratiâ ago summo atque optimo Deo, divinæque Virgini, et eminentissimo apostolo Joanni, et tibi Ecclesiæ vertici atque principi, qui triumphanti mihi talia clarissime et clementissime præstitisti. Vale.

NOTE I.

LA VIE DE NOTRE-DAME

LA GLORIEUSE VIERGE MARIE

PRÉLIMINAIRE

Nous donnons ici cette vie, entièrement composée de passages extraits d'un très vieux livre imprimé en caractères gothi-

ques, et écrit en français, quoique son titre porte *Vita Christi*. On y trouvera les principales légendes que nous avons reproduites dans le cours de notre travail, et l'on pourra se convaincre de la scrupuleuse exactitude que nous nous sommes efforcés d'y apporter. La naïveté du style, tel qu'il était au quinzième siècle, intéressera, nous l'espérons, les amis de notre vieille littérature. C'est là un ancien monument de notre langue, un modèle du talent de nos légendaires, toujours habiles à piquer et à satisfaire l'innocente et pieuse curiosité de nos ancêtres. Passons aux détails de l'ouvrage. Il est divisé en trente-neuf chapitres, et parsemé de quelques notes pour l'intelligence du texte, que nous avons scrupuleusement respecté.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT JOACHIM PRIT A FEMME SAINTE ANNE, QUI ÉTAIT FILLE DE YSACHAR, DE LA LIGNÉE DE DAVID

Joachim fut de Galilée et était de la cité de Nazareth. Il prit à femme sainte Anne, mère de la benoite Vierge Marie ¹. Son père avait nom Ysachar, de la lignée de David. Joachim était simple homme, et aimait Dieu, et humblement le servait et honorait. Il donnait volontiers pour l'amour de Dieu aux pauvres gens. Il avait en lui telle ordonnance, qu'il donnait à l'église la tierce partie de ce qu'il amassait, et l'autre tierce partie aux pauvres; l'autre partie retenait pour son ménage. Et, pour ce qu'il départait ses biens si justement, ils multipliaient bien, et en avait toujours tant, qu'il s'en tenait content. Il commença à faire ces choses qu'il n'avait que quinze ans; quand il fut en l'âge de vingt ans, il prit à femme sainte Anne, et quand il eut de-

¹ Saint Joachim et sainte Anne ne sont nommés ni dans l'Évangile, ni dans les actes des Apôtres, ni dans les Épitres. Le premier ouvrage où il est question d'eux est le *Protévangile de saint Jacques*, attribué à saint Jacques de Jérusalem, frère, c'est-à-dire cousin-germain de Jésus-Christ par une des sœurs de la Sainte Vierge. C'est dans cet ouvrage que notre auteur a puisé tous les détails qu'il donne sur saint Joachim et sur sainte Anne. Au reste, ces deux noms ont été reconnus par l'Église, où ils sont publiquement honorés dès les premiers siècles.

(Voyez les *Bollandistes*, tom. VI, *Jul.*, p. 250. La fête de saint Anne se célèbre le 26 juillet.)

meuré avec elle vingt ans, ils ne purent avoir nuls enfants. Ils firent vœux à Dieu que s'ils avaient aucun enfant, qu'ils le mettraient au Temple.

CHAPITRE II

COMMENT JOACHIM ET SAINTE ANNE AVAIENT DE COUTUME D'ALLER EN JÉRUSALEM OFFRIR AU TEMPLE

Adonc Joachim et sainte Anne avaient coutume de visiter le saint temple de Salomon trois fois chacun an ; c'est à savoir les trois principales fêtes de l'an ¹. Or advint une fois que Joachim avec ses parents et amis allèrent à Jérusalem, et mena avec lui sainte Anne. Quand il alla pour offrir son offrande, le prêtre de la loi vint à lui, et lui dit : — Comment es-tu si hardi d'entrer dans le temple de Dieu, quand tu es maudit, et bien apert ², car tu ne peux avoir d'enfants ³ ! — Et lui fit grande honte et vergogne devant tout le peuple et devant ses parents et amis. Adonc Joachim se partit du Temple tout courroucé et honteux, et n'osa retourner en sa maison, de la grande honte qu'on lui avait faite au Temple, mais s'en alla aux montagnes sans dire mot à personne du monde. Et quand la benoîte sainte Anne fut retournée de Jérusalem, elle s'en alla en son hôtel en Nazareth, auquel elle cuidait bien trouver son mari Joachim ; mais il s'en était déjà allé sans dire mot et sans murmurer contre le prêtre de la loi ni de personne du monde, et était avec ses bergers aux montagnes.

¹ Ces trois fêtes étaient 1^o celle de *Pâques*, où l'on offrait les premiers grains de l'année avec un agneau en holocauste ; 2^o la fête de la *Pentecôte*, où l'on offrait des pains de la nouvelle récolte, les holocaustes et le sacrifice pour le péché ; enfin 3^o la fête des *Tabernacles*, où l'on rendait grâces à Dieu, pendant huit jours, de la bénédiction accordée aux fruits de la terre. Tous les Juifs étaient obligés de se trouver à ces trois principales fêtes, et de prendre part aux prières publiques et aux actions de grâces.

² *Et bien apert*, signifie, et c'est bien vrai, c'est bien clair.

³ On trouve dans le *Protévangile* de saint Jacques que ce fut Ruben qui repoussa ainsi Joachim, lorsqu'il allait présenter son offrande. Nous avons suivi la leçon du *Protévangile*, comme la plus accréditée et la plus ancienne.

CHAPITRE III

COMMENT SAINTE ANNE PLEURAIT POUR L'AMOUR DE JOACHIM;
MAIS L'ANGE LA VINT RECONFORTER

Quand sainte Anne ne trouva pas son mari, elle pria Dieu, disant : « Sire Dieu, puisque je ne puis avoir d'enfants, pourquoi m'avez-vous ôté mon mari ? » Et se prit à pleurer, et disait : « Que ne m'avez-vous donné fils ou fille, je les vous eusse offerts au Temple. » Adonc l'ange lui dit : — Ne t'ébahis pas, car tu concevras un enfant par le vouloir de Dieu, — puis s'en alla. Et sainte Anne fut toute troublée de peur, et appela sa servante et lui dit : — Pourtant que je ne puis avoir enfant on ne me doit nullement priser. — Et elle lui répondit : — Je n'en puis mais si vous n'en pouvez avoir ; si Dieu vous a ôté votre mari, c'est pour vos péchés. — Dont elle pleura amèrement.

CHAPITRE IV

COMMENT L'ANGE APPARUT A JOACHIM, ET LUI ANNONÇA LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE

Quand Joachim eut demeuré en la montagne avec les bergers, l'espace de quinze mois, l'ange s'apparut à lui seul, non pas avec ses bergers, car ils étaient alors loin de lui. Et quand Joachim aperçut l'ange, il eut peur ; mais l'ange lui dit : — *Ne timeas* : N'aie peur de ma vision ; car je suis l'ange Gabriel, qui te suis envoyé pour te dire que tes prières sont ouïes et tes aumônes présentées devant Dieu. Pourquoi ne t'en retournes-tu pas vers ta femme ? — Certes, dit Joachim, non ferai ; car, pour ce qu'il a plu à Dieu que je n'aie point eu d'enfants, j'ai été mis hors du temple de Jérusalem, à grande honte, devant tout le peuple qui était présent. Pourquoi retournerai-je, vu qu'on me jeta hors du Temple : je veux demeurer ici avec mes bergers. — Et l'ange lui dit : — Sache pour certain que je me suis aujourd'hui apparu à ta femme, Anne, et l'ai trouvée en son jardin moult dolente, où elle était en oraison ; je l'ai confortée en sa tribulation. Sache qu'elle concevra une fille, en laquelle Jésus-Christ descendra prendre chair humaine, et sera sainte sur tou-

tes les autres femmes, et s'appellera Marie, et jamais ne fut la pareille, et sera mère de Dieu, consacrée et remplie du Saint-Esprit, et voudra toujours demeurer au temple de Dieu, afin que nulle personne ne puisse avoir suspicion sur elle. Elle enfantera le Fils de Dieu, lequel sera sauveur de tout le monde et s'appellera Jésus. Or descends donc des montagnes et va hâtivement à ta femme.

Adonc Joachim s'agenouilla devant l'ange, et lui dit : — Puisque tu m'as si bien reconforté, je te prie que tu viennes en ma maison boire et manger ; et, s'il te plaît, tu me donneras ta bénédiction. — L'ange dit : — Je ne bois ni ne mange de tes viandes : ce que je mange est invisible à toi ; pour ce, ni de boire ni de manger ne me faut parler ; mais fais sacrifice à Dieu de tout ce que me veux donner ; car le sacrifice te pourra fort bien profiter au corps et à l'âme, et tantôt ¹ que tu l'auras fait, tu t'en retourneras devers ta femme Anne, comme je t'ai dit : — Joachim répondit : — Hélas ! vous savez que j'ai été débouté et mis hors du temple de Dieu, pour ce que je n'ai point eu d'enfants, et pour cette cause je m'en suis venu avec mes bergers en ces montagnes. — Et l'ange lui dit : — Ne te chaille ², mais fais seulement ce que je te dis. — Sire, dit Joachim, tu sais bien que je ne suis pas digne de faire sacrifice à Dieu ; et si n'oserais faire mon offrande, sinon que tu donnes ta puissance. — Et l'ange répondit à Joachim : — Penses-tu que j'eusse dit que tu sacrifiasses à Dieu, s'il en était déplaisant ?

CHAPITRE V

COMMENT JOACHIM FUT JOYEUX DES NOUVELLES QUE L'ANGE LUI
AVAIT DITES ET FIT SACRIFICE A DIEU

Adonc Joachim fit sacrifice d'un agneau, et l'ange monta au ciel à la fumée, et Joachim tomba par terre pour ce que l'ange l'avait laissé ; il y fut depuis l'heure de sexte jusques à vêpres. Tantôt vinrent les pastoureaux avec leurs brebis, lesquels trouvèrent Joachim qui était encore tout étendu ; ils cuidaient qu'il

¹ *Tantôt* signifie ici aussitôt ; mais il a encore d'autres acceptions, comme on le verra dans le cours de cet ouvrage ; l'auteur l'emploie souvent pour bientôt, alors, au plus tôt, promptement, etc.

² *Pour* ne t'inquiète pas.

se fût voulu tuer et le crièrent à haute voix tant qu'ils purent ; et incontinent il se leva, et fut tout ébahi, et leur dit comment l'ange était venu à lui, et comment il lui avait dit qu'il sacrifiât et qu'il s'en allât devers sa femme. Quand ils surent les nouvelles, ils en furent fort ébahis. Ils lui dirent qu'il accomplît ce que l'ange lui avait dit et annoncé ; que sainte Anne viendrait au-devant à la Porte-Dorée, laquelle avait grand désir de le voir, car elle ne savait où il était. Quand les pastoureaux eurent admonesté Joachim qu'il s'en allât, il fut nuit et se couchèrent. Derechef l'ange s'apparut à Joachim en s'endormant, et lui dit : — Joachim, lève-toi bien matin, et descends la montagne, et t'en va à ta femme en Jérusalem, où elle t'attend. — Et l'ange vint derechef à sainte Anne et lui dit : — Anne, n'ayez peur de rien ; car je vous dis que vous concevrez une fille, qui s'appellera Marie, laquelle enfantera le Fils de Dieu ; et vous en allez à la Porte Dorée, et là vous attendrez Joachim, votre mari, car il viendra tantôt. — Et quand Joachim eut cheminé jusques auprès de Jérusalem, et sainte Anne fut venue à la Porte-Dorée avec sa chambrière, et quand elle eut bien attendu, elle regarda loin devant elle et vit Joachim avec ses bergers, et l'attendit jus-qu'à ce qu'il fût à la Porte-Dorée, car elle n'osait passer le commandement que l'ange lui avait fait.

CHAPITRE VI

COMMENT JOACHIM ET SAINTE ANNE SE TROUVÈRENT A LA PORTE-DORÉE, AINSI QUE L'ANGE LEUR AVAIT COMMANDÉ

Incontinent que Joachim fut venu à sainte Anne, elle l'embrassa en rendant grâces à Dieu de ce qu'il était venu ; après ils s'en allèrent en Jérusalem, et fut conçue la benoite Vierge Marie par la grâce de Dieu, ainsi qu'avait dit l'ange Gabriel. Quand sainte Anne eut porté la glorieuse Vierge Marie par l'espace de neuf mois, elle enfanta.

CHAPITRE VII

COMMENT LA GLORIEUSE VIERGE MARIE FUT PRÉSENTÉE AU TEMPLE POUR SERVIR A DIEU

Tantôt que sainte Anne l'eut enfantée, elle l'appela Marie, et la nourrit benignement. Et quand elle eut trois ans accomplis,

Joachim et sainte Anne la portèrent en Jérusalem au saint Temple offrir à Dieu ; ils la menèrent avec les autres vierges qui apprenaient leurs heures et le psautier, et jour et nuit elle ne cessait de prier et rendre grâces à Dieu. Et sainte Anne dit au prêtre de la loi : — Or puis-je bien maintenant, la grâce Dieu, venir au Temple, moi et mon mari, sans répréhension. — La glorieuse Vierge Marie était si plaisante ¹, que tout le peuple s'en émerveillait. Elle allait et parlait moult sagement et toujours étudiait. Jamais elle n'était oisive ; était si sage comme si elle eût été en l'âge de trente ans, et jamais ne fut femme plus parfaite.

CHAPITRE VIII

COMMENT LA GLORIEUSE VIERGE MARIE USAIT SES JOURS DEVOTEMENT AU TEMPLE DE NOTRE-SEIGNEUR

Lors la benoîte Vierge Marie était toujours en oraison, et sa bénigne face resplendissait si fort, que à peine la pouvait-on regarder. Le métier de Notre-Dame était de filer de la soie, du lin, de copdre et de tisser plus subtilement que jamais fit femme ; et avait une ordonnance d'elle-même ; car depuis le matin jusques à tierce elle demeurait en oraison, et depuis tierce jusques à none elle ouvrait et tissait ; et puis à none elle retournait jusques à ce que l'ange venait à elle et lui apportait à manger ; et, tant plus elle vivait, plus ardente était au service de Dieu, et ses paroles étaient moult douces, car elles étaient du Saint-Esprit, et ne buvait ni mangeait, de tout le jour, fors ce que l'ange lui apportait, et l'autre viande donnait aux pauvres. Les autres vierges voyaient l'ange souvent parler à elle. Quand les malades la touchaient, incontinent ils étaient guéris. Quand elle fut en l'âge de douze ans, Ysachar donna grands dons à l'évêque prêtre de la loi, afin qu'il trouvât moyen que la Vierge Marie prit à mari un de ses fils. Adonc l'évêque vint à la Vierge Marie et dit qu'il fallait qu'elle fût mariée ; elle répondit gracieusement qu'elle ne pouvait, car son père et sa mère l'avaient donnée au service de Dieu, et d'autre part qu'elle avait voué virginité à Dieu. Et l'évêque s'en alla et tint conseil avec les princes de la loi, et trouvèrent en conseil

¹ Si gracieuse.

qu'ils envoyassent par tout le pays de Judée un héraut annoncer que tous hommes vissent le tiers tour au saint temple de Salomon. Puis l'évêque vint devant tout le peuple qu'il avait fait assembler, et leur dit tout haut en cette manière : — Or ça, seigneurs, entendez bien ce que je dirai, et qu'il n'y ait faute; vous savez bien que depuis que le temple de Salomon fut fait, ont été des filles de rois, de prophètes, qui étaient grandement de haute lignée, et, toutes fois quand elles étaient en âge de se marier, jamais on n'en trouvait une qui refusât; mais Marie si a voulu trouver une autre loi, car elle nous a dit qu'elle avait sa virginité vouée à Dieu; et pour ce il faut aviser à qui nous la baillerons. — Et tout le peuple répondit que l'évêque avait très bien dit. Adonc ils mirent entre eux sort sur les douze lignées, et le sort chut sur la lignée de Juda.

CHAPITRE IX

COMMENT LE PRINCE DE LA LOI COMMANDA A TOUS CEUX DE LA LIGNÉE DE JUDA QU'ILS RETOURNASSENT AU MATIN

— Je vous admoneste, dit l'évêque de la loi, que tous ceux qui sont à marier de la lignée de Juda vous veniez tous demain bien matin au Temple, et que chacun apporte en sa main une verge. — Et ainsi que l'évêque le commanda il fut fait.

Adonc Joseph, lequel était assez compétemment âgé, y vint entre les autres jeunes gens sans avoir nulle verge en sa main comme les autres avaient, car il n'y était pas venu pour soi marier, mais seulement y était venu pour regarder le mystère que les autres faisaient. Et quand ils furent tous venus devant l'évêque de la loi, chacun sa verge à la main, il n'y en eut nulle qui fit le signe qu'elle devait faire. L'évêque regarda Joseph, qui n'en avait point, et le blâma comme par moquerie, et dit à tous : — Allez-vous-en et retournez demain bien matin, et chacun de vous apportera sa verge à la main. — Et, quand ils s'en furent tous allés, l'ange s'apparut à l'évêque, et lui dit : *Ei ex virga cujus de cacumine egredietur flos trade Mariam.* L'ange dit encore à l'évêque : « Dieu m'a ici envoyé à toi; et te mande que à celui à qui sur la verge qu'il tiendra en sa main viendra une colombe, baille à celui-là Marie pour épouse. » Et, ce dit, l'ange s'en alla; et, quand vint le lendemain au matin, tous

ceux qui étaient à marier retournèrent au Temple avec leurs verges en leurs mains.

CHAPITRE X

COMMENT LA VERGE DE JOSEPH FLEURIT ENTRE TOUS CEUX DE LA LIGNÉE DE JUDA

En allant, Joseph disait à soi-même : « L'évêque se moquait hier de moi pour ce que je n'avais ma verge en la main, et ne l'osais porter de grande peur qu'ils ne se moquassent de moi pour ce que je suis vieux ; mais je la porterai maintenant. Adonc Joseph prit sa verge et s'en alla au Temple, et se mit tout derrière les jeunes gens pour ce qu'il ne se voulait pas fort avancer. Et quand ils furent tous ensemble, chacun d'eux leva contremont ; et, quand Joseph vit que chacun levait sa verge, il leva la sienne. Et, incontinent qu'il l'eut levée, une colombe blanche se vint seoir dessus, et sa verge fut toute fleurie ¹. Quand l'évêque de la loi le vit, il l'appela, car il était derrière tous : — *Veni, Joseph, ostende virgam tuam* : Viens, Joseph, montre-moi ta verge. — Joseph fut tout ébahi, et s'en vint droit à l'évêque, portant sa verge florie en la main, dont les autres furent tous ébahis, et dirent : « *Beatus est Joseph in senectute sua* : Bienheureux est Joseph en sa vieillesse. » Adonc l'évêque dit à Joseph qu'il prit la Vierge Marie pour femme. Et Joseph, tout honteux, lui dit qu'il était déjà vieux. — Et je veux bien que la donniez à un autre de ces jeunes gens. — Et l'évêque lui répondit : — Elle n'a pu à autre être donnée que à toi. — Adonc Joseph prit la Vierge Marie pour femme.

¹ Ce fait est rapporté dans l'*Évangile de la naissance de Marie*, dans celui de *saint Jacques*. Eustache d'Antioche l'a répété dans son *Hexamer* ; saint Grégoire de Nysse, dans son *Orat. in Nativit. Christi* ; saint Epiphane, dans son *Hæres.*, 78, n° 8. Il y a quelques différences dans le récit de ces divers auteurs. Mais il est inutile de les discuter ; car, malgré ces témoignages respectables, on peut douter de ce fait, comme de tous les faits légendaires, sans porter aucune atteinte à la foi.

CHAPITRE XI

COMMENT L'ANGE GABRIEL SALUA LA VIERGE MARIE

In mense autem sexto, missus est angelus Gabriel a Deo. Dieu envoya en Nazareth l'ange Gabriel, et lui dit : « *Vade ad dulcissimam filiam nostram Mariam Joseph desponsatam* : Va à notre douce fille Marie épouse de Joseph, laquelle j'aime sur toutes créatures, et lui diras que mon très doux Fils la salue pour mère, qu'il la prie qu'elle veuille recevoir son salut gracieusement, car par elle j'ai intention que l'humain lignage sera racheté. » Notre-Dame était au temple de Salomon en Jérusalem avec les autres vierges.

En un moment l'ange fut devant la Vierge Marie, en l'hôtel où elle demeurait. En entrant en son oratoire, l'ange la salua, disant : *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum.* Je vous salue, Marie, pleine de grâce, Dieu soit avec vous. « Adonc la dame fut toute troublée, *non ex visione angelica, sed ex solo sermone*, non pas de la vision de l'ange, mais de la seule parole, car elle avait vu souvent l'ange en ses oraisons ; mais fut troublée pour ce que l'ange lui dit qu'elle était pleine de grâce ; *cogitabat qualis esset ista salutatio.* Elle pensait pourquoi il l'avait ainsi saluée, car paravant ne l'avait pas accoutumé : — Ne vous chaille, dit l'ange : Dieu vous a fait grande grâce de ce que avez la grâce que l'humain lignage avait perdue pour le péché du premier père Adam. *Ecce concipies et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum* ; je vous dis que vous concevrez le Fils de Dieu, et l'appellerez Jésus, lequel veut que vous soyez sa mère, car il vous a élevée sur toutes. — Elle eut grande peur de perdre sa virginité, et demanda à l'ange comment elle pourrait concevoir le Fils de Dieu. « *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco* : Comment ce pourrait se faire, car j'ai voué virginité à Dieu ? — Et l'ange dit : — *Ne timeas, Maria* : Marie, n'ayez peur ; car vierge serez quand vous concevrez, vierge quand vous l'enfanterez, et vierge après que vous l'aurez enfanté ; et, afin que vous soyez plus sûre, *ecce Elisabeth, cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute sua* : votre cousine Elisabeth a conçu un fils en sa vieillesse. — Adonc la Vierge Marie joignit ses mains et leva ses yeux au ciel, et dit : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* : Voici la servante du Seigneur, faites de moi à sa volonté et plaisir ; je suis contente qu'il soit ainsi que vous m'avez

dit. » Et à cette heure le Fils de Dieu prit chair humaine au sein de la Vierge Marie ; et Dieu le Père et le Saint-Esprit s'en retournèrent là-sus en Paradis ; et l'ange Gabriel aussi, lequel raconta aux autres anges comment la benoite Vierge Marie concevrait le Fils de Dieu bénignement.

CHAPITRE XII

COMMENT LA VIERGE MARIE RENDIT GRACES A DIEU APRÈS QU'ELLE
EUT CONÇU LE FILS DE DIEU

Adonc la Vierge Marie se mit à deux genoux en terre, comme celle qui était enflammée en l'amour de Jésus-Christ, laquelle rendit grâces à Dieu du très grand honneur qu'il lui avait fait de prendre chair en son sein ; alors commencèrent d'être accomplies les prophéties, car l'avènement de Jésus-Christ avait été annoncé par les prophètes, disant qu'il devait venir du ciel en terre pour prendre chair humaine, pour racheter la nature humaine, et pour la jeter hors des limbes d'enfer.

CHAPITRE XIII

COMMENT LA VIERGE MARIE ALLA VISITER SAINTE ÉLISABETH

Adonc il souvint à la Vierge Marie de ce que l'ange Gabriel lui avait dit de sa cousine Elisabeth. Et après elle alla avec son mari en l'hôtel de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Quand elle fut en la maison, elle salua sainte Elisabeth et dit : « *Salve, soror Elisabeth.* » Sainte Elisabeth se leva tout enflammée de la grâce du Saint-Esprit, pleine de joie et de liesse de la venue de la glorieuse Vierge Marie, et s'embrassèrent doucement d'une très grande amour, et sainte Elisabeth dit : « *Benedicta tu inter mulieres et benedictus fructus ventris tui* : Tu es benoite sur toutes les autres femmes, et benoit est le fruit de tes entrailles : *Et unde provenit hoc mihi ut veniat Mater Domini ad me ? Ecce dum vox salutationis tuæ facta est in auribus meis, exultavit in-fans in utero meo* : Et dont vient ce que la Mère de Dieu vient à moi, et me fait l'honneur de me venir voir en mon hôtel ? Douce Vierge Marie, quand vous m'avez saluée, mon enfant, que j'ai en mon sein, s'est agenouillé devant vous. » Adonc la Vierge Marie dit : *Magnificat anima mea Dominum*, etc. Et après

elles s'assirent ensemble, et tantôt Notre-Dame demanda à sainte Elisabeth comment elle était devenue mère, et demeura la Vierge Marie trois mois en l'hôtel de Zacharie. jusques à ce que sainte Elisabeth eut enfanté saint Jean-Baptiste.

CHAPITRE XIV

COMMENT JOSEPH VOULAIT LAISSER NOTRE-DAME QUAND IL APERÇUT QU'ELLE AVAIT CONÇU

Après que Elisabeth eut enfanté saint Jean, Joseph trouva Notre-Dame en Nazareth et ne savait pas qu'elle fût enceinte. Quand il l'aperçut, il la voulait laisser. Mais l'ange s'apparut à lui en dormant et lui dit : — Joseph, fils de David, n'aie pas peur ; car ce qui naîtra de Marie est du Saint-Esprit, et elle enfantera un fils, que tu nommeras Jésus. En ce temps quand une femme avait commis une infamie, on la lapidait ; pour ce, Dieu voulut qu'elle fût mariée, afin que le démon ne se doutât que Jésus-Christ fût venu en ce monde : *ut partus diabolo celaretur*. Et, au bout de neuf mois, *exiit edictum a Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis*.

CHAPITRE XV

COMMENT L'EMPEREUR AUGUSTE CÉSAR ENVOYA UN HÉRAUT POUR SAVOIR LE NOMBRE DE SON PEUPLE

En ce temps-là Auguste César dit qu'il voulait savoir le nombre des principales cités, villes et châteaux de son empire, et le nombre du peuple ; et pour ce il appela son héraut et lui dit : « Il te faut aller par tous mes pays porter lettres aux seigneurs ; qu'ils fassent diligence de faire savoir partout l'universel monde, et chacun en sa région, diligemment, sans nulle faute, pour avoir le nombre du peuple. » Or on fit aussi crier ces nouvelles en Nazareth. Joseph les ouït crier ; de quoi il fut fort ébahi ; et lui fut bien grief, car il était fort débile, et allait à grand'peine, et Marie était sur l'heure d'enfanter. « Certes, dit Joseph en soi-même, je m'en vais voir Marie et lui dirai les nouvelles. » La Vierge Marie ne savait où était Joseph, et avait assez demeuré sans le voir, et disait en soi-même : « Où est allé Joseph, mon loyal ami ? Hélas ! j'ai grande peur qu'il ne demeure trop. »

Et, ainsi qu'elle disait ces paroles, Joseph entra en sa maison, à grande joie et liesse, et lui compta les nouvelles : comment Auguste César avait envoyé certains messagers en divers pays pour savoir le nombre du peuple, et lui dit que pour cette cause il fallait qu'il allât en Bethléem. Adonc la Vierge Marie dit qu'elle irait avec lui, et Joseph répondit qu'il lui plaisait très bien. *Va-dit Domina in hoc longo itinere.* Notre-Dame alla en Bethléem avec Joseph; *et duxerunt secum bovem et asinum* : et menèrent avec eux le bœuf et l'âne sur lequel était montée Notre-Dame. Quand ils eurent fort cheminé, elle fut lassée, et dit qu'elle voulait se reposer; mais Joseph lui dit qu'ils étaient bien près de la cité, et tantôt y arrivèrent. *Et cum fuerunt in Bethleem, hospitium non potuerunt invenire* : et quand ils furent en Bethléem, ils ne purent trouver logis. Adonc la Vierge Marie était en l'âge de quinze ans, et s'en voulait aller au diversoire. Quand ils y furent, la Vierge descendit de dessus l'âne. « Hélas, dit Joseph, il nous convient ici reposer pour meshui. » Le diversoire était moult obscur, car il était nuit, et n'avaient point de feu; et incontinent Joseph en alla chercher.

CHAPITRE XVI

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST NAQUIT ET COMMENT SA MÈRE EN PRIT SOIN

Completi sunt dies Mariæ ut pareret filium suum primogenitum! Adonc les jours furent accomplis que la glorieuse Vierge Marie devait enfanter Jésus-Christ. Quand vint à la minuit, elle enfanta notre Sauveur Jésus, sans nul mal ni douleur sentir; et, ainsi que vierge le conçut, elle demeura vierge devant l'enfantement et après. Quand la Vierge Marie eut ainsi enfanté, voyant Jésus sur terre beau et reluisant comme le soleil, elle s'agenouilla et l'adora, comme dit la sainte Ecriture, *quem genuit adoravit*; lequel elle prit moult honorablement en le baisant, et le mit en son giron. *Ex ubere de celo pleno edocta Spiritu sancto, Jesum lactavit*; quand il fut allaité, elle l'enveloppa de petits drapeaux bien pauvrement, et puis le mit dedans la crèche, auprès de l'âne et du bœuf. *Tunc bos et asinus, flexis genibus, eum adoraverunt*; le bœuf et l'âne s'agenouillèrent et adorèrent notre Sauveur Jésus-Christ, roi de tout le monde, du ciel et de la

terre¹. *Nato Domino, angelorum multitudo eum adoraverunt* ; quand Jésus-Christ fut né, une grande multitude d'anges descendirent du ciel en terre pour l'adorer ; quand ils eurent adoré, ils s'en retournèrent là-sus au ciel.

CHAPITRE XVII

COMMENT L'ANGE ANNONÇA LA NATIVITÉ DE NOTRE SAUVEUR JÉSUS-CHRIST AUX PASTOUREAUX

Adonc Dieu le Père dit à saint Michel : — Va en Bethléem aux pastoureaux qui gardent les brebis, et leur dis que mon benoît Fils, le Sauveur de tout le monde, est aujourd'hui né, et qu'ils fassent grande joie de sa nativité. — Tantôt saint Michel descendit du ciel en terre et alla aux pastoureaux ; et, quand il fut devant eux, il jeta une si grande clarté, qu'ils en furent tous épouvantés ; *et timuerunt timore magno* : et ils eurent grande peur. Et adonc l'ange dit aux pastoureaux : — *Notite timere, quia ego sum angelus Domini* : N'ayez peur, car pour certain je suis l'ange de Dieu qui vous suis envoyé ; *et annuntio vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est Salvator mundi*. Je vous annonce que aujourd'hui est né le Sauveur de tout le monde, et en telles enseignes : *Invenietis infantem pannis involutum* : Vous trouverez l'enfant enveloppé de petits drapeaux, dedans la crèche du bœuf et de l'âne. — Et quand il eut ce dit, une grande compagnie d'anges se mirent à chanter : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Et quand les anges eurent chanté ce beau chant, ils s'en montèrent au ciel. Et ce jour, la benoîte Vierge Marie et tous les benoîts anges de paradis faisaient grande fête et solennité de ce que Jésus-Christ,

¹ Le recueil des *Noëls Bourguignons*, composés par la Monnoye, rend ce passage d'une manière fort plaisante. Dans le 11^e noël, il dit en parlant du bœuf et de l'âne :

On di que cé povre bête
N'ure pas vu le pōpon,
Qu'elle se mire ai genon
Humbleman boissan lai tête.
Que d'âne et de beu je sai
Qui po to se fon dé fête,
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai !

Ma lé pu bea de l'histoire,
Ce fu que l'âne et le beu
Ansin passire tō deu
Lai neù san maingé ni boire.
Que d'âne et de beu je sai
Couvar de panc et de moire,
Que d'âne et de beu je sai
Qui n'an airein pa tan fai !

le rédempteur de tout le monde, était né, en rendant grâces à Dieu le Père. Et les pasteureaux dirent les uns aux autres : Allons en Bethléem et verrons le grand miracle de Jésus-Christ. Les pasteureaux cheminèrent tous ensemble en grande joie et liesse, tant qu'ils vinrent au diversoire, lieu où étaient Jésus-Christ, Joseph et Marie. Et là trouvèrent Notre-Seigneur, qui était dedans la crèche, avec le bœuf et l'âne, ainsi que l'ange leur avait annoncé, et furent tous émerveillés. Et incontinent l'adorèrent et rendirent grâces à Dieu et à sa Mère. Les pasteureaux retournèrent à leurs brebis, louant Dieu de ce qu'ils avaient vu Jésus-Christ et ouï chanter les anges.

CHAPITRE XVIII

COMMENT JÉSUS-CHRIST FUT CIRCONCIS, ET COMMENT, PAR APRÈS,
TROIS ROIS DE L'ORIENT SE PARTIRENT DE LEUR PAYS,
POUR VENIR L'ADORER EN BETHLÉEM

Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ fut né de la glorieuse Vierge Marie, il voulut être circoncis, non pas qu'il lui fût nécessaire, mais il voulut tenir la loi : *In peccatis autem nascimur, et necesse habemus renasci ex gratia quæ est in baptismo* : Nous naissons tous en péché, jusques à tant que nous ayons été lavés par la grâce du baptême. Or la circoncision était un sacrement de l'ancienne loi, avant la nativité du Sauveur ; c'est pour ce que, au bout de huit jours qu'il fut né, il fut circoncis et incontinent appelé Jésus. Et, le treizième jour qu'il fut né, trois rois de l'Orient vinrent en grande magnificence pour l'adorer ; car, la nuit qu'il naquit, un ange leur annonça qu'il était né en Bethléem au pays de Judée. Incontinent que l'ange se fut parti d'eux, une étoile leur apparut, laquelle les convoya jusque en Judée. Lesdits rois étaient montés chacun sur un dromadaire, lesquels cheminèrent autant en un jour que fait un cheval en trois. Et tant cheminèrent avec leurs gens, qu'ils vinrent en Judée, et étant aux environs de Jérusalem ils dirent ainsi : « *Ubi est qui natus est rex Judæorum ?* Où est l'enfant qui est né roi des Juifs ? Nous avons vu l'étoile, mais nous l'avons perdue. » Elle s'était musée sur Jérusalem pour cause du roi Hérodes ; et tout se faisait par le vouloir de Dieu, lequel, en ce faisant, voulut montrer un beau miracle, afin que la nativité de son précieux Fils fût exaltee et manifestée par tout Jérusalem. Et pour ce les trois rois ne

savaient où aller et demandaient où était né Jésus-Christ; et tant, qu'il vint en la connaissance du roi Hérodes, lequel fut tout ébahi pour ce que les trois rois disaient qu'il était né un roi des Juifs.

CHAPITRE XIX

COMMENT LE ROI HÉRODES MANDA QUÉRIR LES PLUS SAGES CLERCS DE JÉRUSALEM ET LES TROIS ROIS

Adonc le roi Hérodes envoya incontinent quérir l'évêque de la loi et les princes, et leur demanda en quel pays avaient dit les prophètes, et par spécial le prophète Michéas, lequel avait annoncé Jésus-Christ, et où cela était écrit. — Vraiment, dirent les maîtres de la loi, nous lisons es livres des prophètes qu'il naîtra en Bethléem. — Quand Hérodes ouït ce dire, il fut troublé moult grandement et ceux de Jérusalem. — Or ça, dit-il, faites venir les trois rois qui vont en Bethléem festoyer Jésus. — Incontinent les firent venir. Quand ils furent venus, le roi Hérodes les festoya à merveille et leur fit bonne chère, et puis leur demanda comment l'étoile leur était apparue, et ils lui contèrent. — Or ça, dit Hérodes, allez en Bethléem, et demandez diligemment où est l'enfant; et quand vous l'aurez trouvé, passez par ici, et me direz là où il est, car je le veuil aller adorer ainsi comme vous. — Mais certes Hérodes ne le voulait pas adorer, et de fait le voulait faire mourir. Tantôt qu'Hérodes leur eut dit cette parole, ils le saluèrent, prirent congé de lui, puis ils s'en allèrent de Jérusalem; et le roi Hérodes leur bailla les deux maîtres de la loi, lesquels les accompagnèrent jusque dehors de la cité de Jérusalem, pour leur montrer le chemin qu'ils devaient tenir pour aller en Bethléem. Quand ils furent hors de la cité, ils firent retourner les princes de la loi, puis ils cheminèrent. Incontinent l'étoile leur apparut devant eux, et les mena jusques en Bethléem, et tout haut, dessus le diversaire, se planta comme si elle eût été en l'air; et vinrent dessus leurs dromadaires.

CHAPITRE XX

COMMENT LES TROIS ROIS ADORÈRENT JÉSUS-CHRIST EN LUI OFFRANT OR, MYRRHE ET ENCENS

Quand la Vierge Marie ouït cheminer les bêtes, elle eut

grand peur et prit Jésus entre ses bras, car elle avait peur de le perdre. Quand les trois rois furent devant le diversoire, ils descendirent de dessus leurs dromadaires ; et incontinent entrèrent dedans, richement habillés. Et étant entrés, ils trouvèrent Jésus entre les bras de la Vierge Marie. Adonc ils se mirent à genoux en grand honneur et révérence, et tout doucement en approchant adorèrent Jésus, comme Dieu et roi de tout le monde, et lui offrirent leurs dons ; c'est à savoir or, myrrhe et encens ; dévotement et révéremment ils baisèrent les pieds de Jésus. *Tunc puer Jesus dedit eis benedictionem* : Adonc l'enfant Jésus leur donna sa bénédiction. Après ils voulaient retourner et passer par devers Hérodes, comme gens qui ne pensaient à nul mal ; mais ils demeurèrent un peu au diversoire, car ils étaient las : Adonc l'ange les admonesta et dit : — Ne passez point par devers Hérodes, car il ne veut pas adorer Jésus-Christ, mais de fait le veut tuer. — Quand ils eurent assez dormi et reposé, il leur souvint de ce que l'ange leur avait dit, et ils retournèrent en leur pays par autre chemin. Quand ils s'en furent partis, la Vierge Marie donna aux pauvres, pour l'amour de Dieu, les offrandes qu'ils avaient offertes à son enfant Jésus, car elle ne voulait point amasser de trésor ni nulle avarice. Ces trois rois avaient nom Gaspar, Balthasar et Melchior ; et ils sont ensevelis en la cité de Cologne.

CHAPITRE XXI

COMMENT LA GLORIEUSE VIERGE MARIE, AU BOUT DE QUARANTE JOURS, SORTIT DU DIVERSOIRE AVEC JÉSUS-CHRIST

Et demeura la Vierge Marie au diversoire quarante jours et quarante nuits sans aller au temple de Salomon, pour sa purification ; car elle était bien pure et sans tache, et l'avait été tout le temps de sa vie. Mais elle voulait tenir la coutume de la loi de Moïse, car il plaisait à Dieu qu'ainsi fût fait pour céler son avènement à l'ennemi d'enfer. Quand vint donc au bout de quarante jours après la nativité de Jésus-Christ, la Vierge sortit du diversoire avec Jésus-Christ et Joseph, et s'en allèrent de Bethléem en Jérusalem au temple de Salomon. Et quand ils furent dedans, ils achetèrent deux tourterelles pour offrir au Temple, comme il était de coutume selon la loi. Adonc saint Siméon, prêtre de la loi, fut inspiré de la grâce du Saint-Esprit,

afin qu'il pût voir clairement notre Sauveur Jésus-Christ. Et, quand il fut devant la Vierge Marie, laquelle le tenait entre ses bras, il s'agenouilla devant lui et l'adora entre ses mains. Adonc Jésus-Christ lui donna sa bénédiction et se tira devers saint Siméon, et fit signe à sa mère qu'elle le laissât aller. Et quand la Vierge Marie connut le signe, incontinent elle le bailla à saint Siméon, dont il eut grande joie. Il le prit moult révéremment entre ses bras, et l'enveloppa en son giron, et puis chanta : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*. Après, Jésus étendit ses bras et se tourna vers sa mère, puis ils s'en allèrent à l'autel et firent la procession tout à l'entour ; et saint Siméon et Joseph allaient premiers et se tenaient par les mains, disant : *Redemptionem misit Dominus populo suo* : Dieu nous a envoyé la rédemption de tout le peuple ; et Notre-Dame allait après, portant Jésus-Christ entre ses bras, et était avec elle Anne, prophétesse ainsi nommée. Et quand ils eurent environné tout l'autel, Jésus-Christ s'assit dessus, ainsi que fait un enfant, et regardait Notre-Dame et les autres qui étaient tout à l'entour de l'autel. Et puis après, Notre-Dame s'en alla en Jérusalem avec Joseph, et allèrent voir sainte Elisabeth. Quand ils eurent là demeuré un peu de temps, ils s'en allèrent en Nazareth.

CHAPITRE XXII

COMMENT JOSEPH ET NOTRE-DAME S'ENFUIRENT EN ÉGYPTÉ ET EMPORTÈRENT JÉSUS-CHRIST POUR LA CRAINTE DU ROI HÉRODES

Quand le roi Hérodes vit que les trois rois, qui étaient allés en Bethléem pour adorer Jésus-Christ, ne retournaient point devers lui, il se courrouça si fort, qu'il entreprit de faire tuer tous les enfants innocents. Adonc l'ange de Dieu s'apparut à Joseph en dormant, et lui dit :—Joseph, lève-toi et prends l'Enfant Jésus et sa mère, et l'enfuis incontinent en Egypte, et ne pars de là jusqu'à ce que je te le dise. Car le roi Hérodes veut chercher l'enfant pour le tuer. — Et quand il eut ce dit, Joseph s'éveilla, puis éveilla la Sainte Vierge Marie et lui conta la vision de l'ange. Adonc la benoite Vierge Marie se leva hâtivement pour s'enfuir, car elle avait grand'peur que les gens d'Hérodes ne lui voulussent ôter Jésus-Christ. Et pour ce incontinent prirent leur chemin pour aller en Egypte ; et Jésus-Christ n'avait pas deux mois. Notre-Dame et Joseph firent donc en Egypte,

et portèrent Jésus-Christ avec eux. Ils passèrent par bois, par forêts, par montagnes et par les déserts, comme gens qui avaient grand'peur. Quand ils eurent fort cheminé, la glorieuse Vierge Marie fut lasse, et avait grand chaud pour le soleil. Et, en passant par un grand désert, Notre-Dame vit un arbre de palme, beau et grand, dessous lequel se voulut reposer en l'ombre; et Joseph l'y mena. Et, quand ils y furent, Joseph la descendit de dessus l'âne; et, quand elle fut descendue, elle regarda en haut et vit l'arbre tout plein de pommes et dit: — Joseph, je voudrais bien avoir du fruit de cet arbre, car j'en mangerais volontiers. — Et Joseph dit: — Marie, je m'émerveille comment vous avez désir de manger de ce fruit. — *Tunc puer Jesus sedens in gremio matris suæ exclamavit ad palmam, et dixit: Flecte te, arbor*: Adonc Jésus-Christ qui se seoit au giron de sa mère, dit à l'arbre de palme qu'il s'inclinât et qu'il laissât manger à sa mère de son fruit. *Statim ad vocem Domini inclinavit se palma*; et, incontinent que Jésus-Christ eut ce dit, la palme s'inclina vers la Vierge Marie, et demeura encore cette palme inclinée devant elle. Et quand Jésus-Christ vit qu'il ne se dressait pas, il dit: *Erige te, palma*: Dresse-toi, palme; et l'arbre se dressa. Et quand ils se furent assez reposés, ils se mirent à cheminer tant qu'ils virent la cité d'Égypte, dont ils eurent grande joie, et virent qu'ils étaient près du lieu que l'ange avait dit à Joseph.

CHAPITRE XXIII.

COMMENT LA VIERGE MARIE, JOSEPH, ET L'ENFANT JÉSUS, ARRIVÈRENT EN ÉGYPTÉ, ET CE QUI S'Y PASSA

Quand ils furent dedans la cité d'Égypte, ils s'en allèrent tout droit au temple, où ils firent moult dévotement leur oraison. Après qu'ils eurent assez prié, ils cherchèrent logis par toute la cité; mais nul ne tenait compte d'eux, car nul ne les connaissait. Ils en furent moult dolents et courroucés pour l'amour de Jésus-Christ, lequel était jeune et tendre, et s'en retournèrent au temple, auquel avait trois cent soixante et cinq idoles, qui tombèrent incontinent par terre et rompirent en pièces. Quand Effroidoyre, prince d'Égypte, sut les nouvelles que les idoles étaient tombées par terre et rompues en pièces, il en fut moult dolent et courroucé; et incontinent il s'en alla au temple avec

grande compagnie de gens. Et, quand ils furent dedans le temple, ils virent et connurent la vérité. Effroidoyre et tous ses gens furent moult ébahis, car nul ne les avait fait tomber, mais d'elles-mêmes tombèrent par la volonté de Dieu. Quand il vit le miracle, il fut tout ébahi comment il pouvait être advenu et que nul ne les avait fait tomber. Après il s'en vint à la Vierge Marie, et incontinent adora Jésus-Christ comme souverain Dieu, dont tout le peuple d'Égypte crut en Jésus-Christ et fut baillé par Effroidoyre un bel hôtel; et n'en voulurent point, fors seulement une petite maison, en laquelle ils demeurèrent sept ans entiers, pauvrement et simplement; et là vivaient de ce que la Vierge Marie filait, tissait, et cousait. Il n'y avait femme au monde qui si bien filât, ni fit si bien, quelque chose appartenant à femme qu'elle faisait. Et quand les dévotes femmes de la cité virent la grande pauvreté de la Vierge Marie, elles lui faisaient du bien et la secouraient en ses nécessités; et la Vierge Marie les remerciait humblement de leurs soins. Le bonhomme Joseph charpentait et besognait toujours; car, ce nonobstant qu'il fût vieux, si faisait-il toujours ce qu'il pouvait pour vivre.

CHAPITRE XXIV

COMMENT LE ROI HÉRODES FIT TUER LES INNOCENTS, CUIDANT TUER
L'ENFANT JÉSUS PAR SA MAUDITE ENVIE

Hérodes avait été moult courroucé de ce qu'il avait ouï dire que Jésus-Christ était né de la Vierge Marie, et qu'il serait roi des Juifs. « Comment, dit-il, les Juifs auront-ils un roi? Non, car je le ferai mourir. » Et dit: « Les trois rois qui étaient allés adorer Jésus-Christ en Bethléem se sont moqués de moi, car ils me devaient dire les nouvelles, et ils ont passé par autre chemin; et pour ce allez tuer tous les innocents de Judée. » Ses serviteurs le firent et en tuèrent *cent quarante et quatre mille*. Quand les enfants furent tués, Hérodes eut une grande maladie; et en ce temps il était en l'âge de septante ans; et ceux de Bethléem eurent grande joie quand ils surent qu'il était malade, pour ce qu'il avait fait tuer les innocents. Quand il sut que les Juifs s'éjouissaient de sa maladie, il en fut très dolent et courroucé, et dit à ses serviteurs: — Allez-moi mettre en prison tous les plus grands seigneurs de mon royaume, — et inconti-

ment il fut fait. Puis commanda à sa sœur qu'après sa mort elle fit mourir les seigneurs qui étaient en prison, et sa sœur lui promit de ce faire ; et, cinq jours après, Hérodes mourut ; et sa sœur, qui fut dame de céans, tantôt délivra les seigneurs de prison sans leur faire nul tourment. Et, quand le roi Hérodes fut mort, incontinent l'ange s'apparut à Joseph et lui dit : — Joseph, lève-toi et prends l'enfant et sa mère, et t'en retourne en Nazareth, car Hérodes est mort.

CHAPITRE XXV

COMMENT JOSEPH RETOURNA AVEC L'ENFANT ET SA MÈRE EN NAZARETH, APRÈS LA MORT D'HÉRODES

Quand Joseph fut éveillé, il conta tout à la Vierge Marie ce que l'ange lui avait dit. Incontinent ils prirent Jésus et le ménage, et Notre-Dame prit congé des voisins, et ceux d'Égypte la convoyèrent une grande partie du chemin et étaient bien dolents qu'ils s'en étaient allés. Quand ils furent près de Jérusalem, ils eurent nouvelles qu'il y avait un autre roi couronné qui s'appelait Hérodes comme son frère ; ils eurent peur et ne voulaient pas aller en Jérusalem, mais ils allèrent en Nazareth, où ils demeurèrent paisiblement jusques à ce que Jésus-Christ eût douze ans. Quand Jésus-Christ eut douze ans, il s'en alla avec Joseph en Jérusalem, ainsi qu'ils avaient de coutume pour la fête. Et, quand ils eurent visité le Temple, Jésus-Christ se mussa de ses parents. Joseph n'était pas avec Notre-Dame, et Notre-Dame cuidait que Jésus-Christ fût avec Joseph, et pareillement Joseph cuidait que Jésus-Christ fût avec la Vierge Marie.

CHAPITRE XXVI

COMMENT LA VIERGE MARIE ET JOSEPH ÉTAIENT DOLENTS QUAND ILS EURENT PERDU LEUR ENFANT JÉSUS, ET COMMENT ILS LE TROUVÈRENT AU MILIEU DES DOCTEURS

La Vierge Marie s'en retourna en son hôtel avec les femmes de Nazareth, et Joseph avec les hommes, et demanda à Notre-Dame où elle avait laissé Jésus ; et elle répondit : — Je cuidais

qu'il fût avec vous. — Non est, dit-il. Quand la Vierge Marie vit que Joseph ne savait là où il était, elle fut fort ébahie, et demanda à ses voisins et voisines s'ils l'avaient point vu, et ils répondirent que non. Et tantôt la Vierge Marie et Joseph cherchèrent partout, mais ils ne le pouvaient trouver. Adonc ils s'en retournèrent en leur hôtel, voir s'il y était retourné, et ils ne le trouvèrent point. — Hélas ! Joseph, dit la Vierge Marie, où est allé mon enfant ? — Je ne sais, dit Joseph, je cuidais qu'il fût avec vous. — Non est, dit-elle ; hélas ! pauvre dolente ! que ferai-je de mon cher enfant que j'ai ainsi perdu ? Hélas ! où le trouverai-je ? Si les Juifs l'ont trouvé, je doute qu'ils ne l'aient pris pour ce que le roi Hérodes le voulait tuer. — Et la douce Dame pleurait et se déconfortait tant, que c'était grande pitié de la voir. — Hélas ! dit-elle, je vois bien que j'ai mal gardé mon enfant, quand je n'en ai nulles nouvelles. » Et, en se déconfortant, pâma de douleur. Joseph aussi se déconfortait de la perte de l'Enfant et de la douleur de la Mère. « Hélas ! dit Marie, mon enfant, je crois que vous êtes retourné au ciel vers votre Père : plaise-lui donc de vous garder de mal et qu'il vous plaise venir bientôt à moi pour voir la grande douleur que je porte pour vous ! » Joseph dit à Marie : — Allons en Jérusalem, savoir si nous trouverons Jésus. — Ils allèrent droit au Temple, et là trouvèrent Jésus-Christ, qui était au milieu des princes de la loi, lesquels l'interrogeaient ; et il leur répondait si bien, que les docteurs et princes de la loi étaient tout émerveillés, car il leur répondait vivement et à toutes gens aussi ; *et videntes, admirati sunt*. Sur ce arriva la Vierge Marie et Joseph, lesquels rendirent grâces à Dieu de ce qu'ils avaient trouvé Jésus-Christ, lequel, quand il vit sa mère qui pleurait, incontinent vint à elle. *Et ipsa consolata est dulciter* ; et la Vierge Marie l'embrassa et baisa doucement, et lui dit : — Pourquoi nous avez-vous fait tant pleurer, en quel lieu étiez-vous en Jérusalem ? *Ecce ego et pater tuus dolentes querebamus te*. Sachez, mon enfant, que Joseph et moi nous avons cherché tant, que à peine nous pouvons nous soutenir. — Jésus-Christ leur répondit : — A quoi me cherchez-vous, et pourquoi me pleurez-vous ? *An nesciebatis quod in his que sunt Patris mei oportet me esse ?* Ne savez-vous pas bien qu'il me fallait ici être pour accomplir la volonté de mon Père ? — Ils n'entendaient pas ce qu'il voulait dire ; et Notre-Dame lui dit : — Mon très doux Fils, allons en notre hôtel. — Jésus-Christ répondit : — Il me plaît, mère,

allous adonc. — Marie, Joseph et Jésus-Christ partirent de Jérusalem, et allèrent en Nazareth, là où ils demeurèrent certain temps.

CHAPITRE XXVII

COMMENT LA GLORIEUSE VIERGE MARIE ET JOSEPH SE CONTENAIENT
AVEC JÉSUS-CHRIST EN SON JEUNE AGE

Nous ne trouverons point en toute la sainte Ecriture que Jésus-Christ se démontrait, dont je m'étonne ce qu'il faisait adonc en ce temps, s'il demeurait toujours sans rien faire ? Non, car il allait au Temple voir la Synagogue des Juifs, et là il demeurait en oraison, puis retournait vers la glorieuse Vierge Marie. Et Joseph faisait toujours son métier en gagnant sa vie ; et Notre-Dame habillait ¹ à boire et à manger, et pour eux trois seulement, car tous les jours buvaient et mangeaient ensemble à une table ; mais ils ne couchaient pas ensemble, car chacun d'eux avait sa petite couche pour prendre son repos. Et, ainsi que Jésus-Christ croissait, il demeura avec eux depuis qu'il eut douze ans jusques à trente. *Completus igitur Christus viginti novem annis ætatis, suæ matri dixit : « Tempus est ut ostendam me in mundo. »* Et quand Jésus-Christ eut vingt-neuf ans, il dit à sa mère : « Il est temps que je me montre au monde, afin que j'accomplisse le salut du monde, pour lequel Dieu mon père m'a envoyé au monde. *Conforteris igitur, mater charissima ;* et pour ce, très chère mère, confortez-vous, car je viendrai tantôt à vous. » *Mater cum lacrymis amplectebatur dulciter filium ;* et la Vierge Marie en pleurant embrassait doucement son cher fils, en disant ainsi : « *Fili mi, esto memor mei* : Mon très doux fils, souviens-toi de moi et reviens tantôt. » Et Jésus-Christ s'en alla tout seul, car il n'avait point encore de disciples, et alla tant qu'il vint au fleuve de Jourdain, demandant l'aumône, car il n'avait denier ni maille ; et ce faisait-il pour nous montrer exemple que nous devons fuir avarice, car l'avarice de ce monde n'est que damnation éternelle ; *non enim portabat pecunias*. Adonc Jésus-Christ fut baptisé au fleuve du Jourdain par saint Jean-Baptiste ; ensuite il jeûna la quarantaine au désert, puis fut tenté par le diable ; après quoi, voulant retourner devers sa mère, il descendit de la montagne, vint tout droit au fleuve Jourdain, où

¹ Préparait.

était saint Jean-Baptiste, qui aussitôt qu'il le vit, le montra au doigt aux autres disciples, en disant : *Ecce Agnus Dei, qui tollit peccata mundi* : Voyez là l'agneau de Dieu, lequel agneau rachètera tous les péchés du monde ; c'est celui duquel j'ai toujours parlé : *Post me venit qui ante me factus est* ; Il vient après moi un homme qui est fait devant moi. » Par après, les disciples de saint Jean-Baptiste vinrent à Jésus-Christ, qui les reçut bénignement, puis leur dit : Allez devers votre maître Jean-Baptiste. Quand ils s'en furent allés, Jésus-Christ s'en alla en Nazareth devers la glorieuse Vierge Marie. Et, quand elle le vit venir à elle, elle le connut bien, et s'en vint tout droit vers lui pour l'embrasser, et le baisa, et lui fit la plus grande chère qu'elle put, car elle eut moult grand plaisir et grande joie de sa venue. Et, après que Jésus fut retourné vers sa précieuse mère, il commença à prêcher en se démontrant à tout le peuple. Peu de temps après, Jésus-Christ alla quérir saint Pierre et saint André, et leur dit : « Venez après moi pour accomplir mon œuvre. » Adonc saint Pierre et saint André allèrent après Jésus-Christ et commencèrent à ouïr et apprendre sa doctrine. Jésus appela une autre fois saint Jacques et saint Jean l'Évangéliste, et allèrent pareillement après lui, et l'ouïrent prêcher, et prirent sa doctrine ; puis il appela saint Philippe et saint Matthieu, lesquels le suivirent et ouïrent ses sermons. Les autres demeurèrent avec saint Jean-Baptiste.

CHAPITRE XXVIII

COMMENT JÉSUS-CHRIST ET SA GLORIEUSE MÈRE SE TROUVÈRENT
AUX NOCES DE CANA, OU IL MUA L'EAU EN VIN

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ. En Galilée, à Cana, furent faites les noces de Jean l'Évangéliste ; et y fut la mère de Jésus-Christ ; car sa sœur, Marie Salomé, qui était femme de Zébédée, la vint semondre¹ aux noces, pour ce que saint Jean l'Évangéliste était fils de la dite Salomé. *Vocatus est autem Jesus et discipuli ejus ad nuptias* : Jésus-Christ fut invité et ses disciples aux noces de saint Jean l'Évangéliste. Et Jésus-Christ s'assit au milieu de la table, parce qu'il ne voulait point être chef, combien qu'il fût le plus digne, et s'assit au milieu du menu peuple. Et quand ils eurent quasi diné, les serviteurs vinrent à Notre-

¹ Inviter avec instance.

Dame et lui dirent : — Dame, nous n'avons plus de vin : que mettrons-nous sur la table ? — Et Marie dit : — Je trouverai bien moyen que vous en aurez ; attendez un peu. — Adonc elle alla vers Jésus-Christ, et dit : *Vinum non habent, fili mi* : Mon fils, ils n'ont point de vin, et ma sœur est pauvre ; je ne sais comment nous en pourrions avoir. — Et Jésus-Christ répondit : — *Quid enim mihi et tibi, mulier ?* Que m'en chault-il ? et qu'en avez-vous affaire ? *Nondum venit hora mea*, il n'est pas encore temps que je me montre. — Adonc la Vierge Marie dit aux serviteurs : « *Quæcumque dixerit vobis filius meus, hoc facite.* » En effet Jésus-Christ, voyant qu'il n'y avait point de vin, dit aux serviteurs : « *Implete hydrias aqua* : Emplissez les pots et grands vaisseaux d'eau, tant qu'il en pourra entrer dedans. » Et ils le firent et l'apportèrent devant Jésus-Christ, lequel fit le signe de la croix sur les pots et vaisseaux pleins d'eau ; et incontinent l'eau fut convertie en très bon vin. Et adonc Jésus-Christ dit : « Donnez-en à Architriclin tout le premier, et à tous les autres après ; » car cet Architriclin était le plus honorable qui fût céans après Jésus-Christ et la Vierge Marie : il était maître d'hôtel des noces ; pour ce il commanda qu'on en donnât premier à lui qu'aux autres. Quand Architriclin en eut bu, il appela saint Jean l'Évangéliste et lui dit : — Je ne vis oncques telle ordonnance de noces, ni serviteurs en la manière de ceux-ci. — Pourquoi ? dit saint Jean. — J'ai vu, dit Architriclin, donner le meilleur vin au commencement du diner, et vous l'avez donné à la fin. — Adonc tout le peuple qui là était but de ce vin. Et les disciples de Jésus-Christ crurent mieux en lui qu'ils n'avaient fait paravant. Quand ils eurent diné, Jésus-Christ appela saint Jean l'Évangéliste et lui dit : — Jean, laisse ta femme, viens après moi, car je te veux mener à une plus grande noce que ne sont celles-ci ; et, afin que tu le saches, c'est ma passion. — Jésus-Christ avait toujours grand désir d'accomplir le salut du monde. Il emmena la Vierge Marie en son hôtel, et ses disciples allaient après lui, racontant l'un à l'autre ce qu'il avait dit. Et quand Notre-Seigneur eut mené sa mère en Nazareth en son hôtel, il prit congé d'elle, et lui dit qu'il reviendrait tantôt.

CHAPITRE XXIX

COMMENT JÉSUS-CHRIST ET LA VIERGE MARIE PLEURÈRENT LA MORT DE MONSIEUR SAINT JEAN-BAPTISTE

Quand le faux Hérodes-Antipas, à la requête de sa mie Hérodiades, fit trancher la tête à saint Jean-Baptiste en prison, et que le spiculateur qui l'eut coupée l'eut baillée à la fille dedans un plat, celle-ci l'apporta à sa mère, laquelle en fut bien aise ; et, par vengeance, prit la dite tête par les cheveux et de grande fureur la frappa d'un couteau au-dessus de l'œil droit, comme il appert visiblement au chef, lequel est en Picardie, en la ville et cité d'Amiens. Or, quand ces choses advinrent et que saint Jean fut décollé, Jésus-Christ n'était pas en Jérusalem. *Et cum obitus beati Joannis fuisset ei annunciatum, flevit Dominus, et discipuli, et mater Virgo Maria* : Et quand il fut dit à Jésus que saint Jean était mort et décollé, il se prit à pleurer, et ses disciples, et sa mère, qui fort l'aimaient. Mais Jésus la reconfortait, et elle lui dit : — *Heu, fili mi, quare non defendisti eum ?* Hélas, mon fils, pourquoi ne l'avez-vous point défendu de la mort ? — Et il dit : — Mère, il ne le fallait pas défendre, car il est mort pour l'amour de mon Père, et brièvement il sera là-sus en gloire de paradis. — Après ce, notre Sauveur et Rédempteur, Jésus-Christ, s'en alla prêcher en Nazareth et en Galilée, là où il fit pendant deux ans moult miracles, comme de guérir un ladre, de rendre la santé au fils du centurion chevalier, d'enluminer un aveugle, lequel était aveugle de naissance ; de guérir une femme du flux de sang, laquelle l'avait porté douze ans ; de faire ouïr un sourd, de ressusciter le fils de la veuve de Naim, de guérir un démoniaque, de repaître et sustenter cinq mille hommes, de cinq pains d'orge et de deux poissons ; de ressusciter Lazare, etc. Or arrivons à la passion du Sauveur, et voyons les douleurs qu'eut à supporter sa glorieuse mère la Vierge Marie, du moment qu'il fut attaché à la croix.

CHAPITRE XXX

COMMENT LA VIERGE MARIE FUT DÉCONFORTÉE QUAND ELLE VIT SON ENFANT JÉSUS AINSI MALTRAITÉ

Or est ici à considérer en quel point était la désolée et pi-

teuse Mère de Dieu, laquelle était en presse des gens, et n'avait encore pas vu comment son très cher enfant était cruellement cloué et percé, ses précieuses mains et pieds, jusques elle le vit lever en l'air. Adonc elle leva les yeux en haut, et de tout son pouvoir passa parmi la presse, tant qu'elle approcha de la croix. Elle était toute souillée de la grande foule du peuple, et si, que à grande peine se pouvait soutenir. Elle désirait fort approcher de la croix, pour l'embrasser et baiser les pieds de son cher enfant ; mais, pour la grande tristesse et déconfort qu'elle eut de le voir ainsi maltraité, le cœur lui faillit, et tomba pâmée comme morte. Et là demeura en la presse toute souillée, jusqu'à ce que saint Jean l'Évangéliste, Marie Madeleine, et ses deux sœurs la relevèrent à grande peine ; et, quelque soutènement qu'ils fissent, toujours tombait et se pâmait, et longtemps demeura ainsi sans mot dire.

CHAPITRE XXXI

COMMENT LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST FUT FAITE ET COMMENT VÉRONIQUE EUT LA PRÉCIEUSE FACE DU SAUVEUR, ETC.

Nicodemus raconte que, quand les Juifs furent au lieu où Jésus-Christ devait être crucifié, ils eurent besoin d'un charpentier pour faire la croix, et la firent en la manière d'un marteau, car elle n'avait point de chef par dessus, et dirent que sans s'arrêter mettraient Jésus-Christ entre deux larrons. Adonc les faux Juifs étendirent la croix sur la terre, et mirent Jésus-Christ dessus, et le clouèrent par les mains et par les pieds, puis cherchèrent une fuste en quoi ils pourraient ficher la croix. Adonc une bonne femme de Jérusalem, qui était meselle ¹ et avait nom Véronique, vit Jésus étendu en la croix, dont elle fut moult courroucée et mena grand deuil. La Vierge Marie la regarda et en eut grande pitié, et lui demanda ce qu'elle avait, et elle dit : — Dame, je suis fort malade de mesellerie et cuidais que Jésus, par sa grâce et sa vertu, me guérit ; et maintenant je le vois étendre et cloué en croix, en manière qu'onques homme ne fut mis. Je ne cuidais jamais guérir que par lui et y avais toute ma fiance. — La Vierge Marie lui dit : Femme, baillez-moi ce drap que vous portez en votre chef. — Véronique lui bailla, et était en manière de touaille. La Vierge Marie le toucha à la face

¹ Lépreuse.

de Jésus, qui suait de douleur ; et la semblance de la face de Jésus demeura en la touaille. Puis elle la bailla à la Véronique et lui dit : — Femme, n'ayez peur, car vous serez tantôt guérie. — Elle la prit et en toucha sa face, puis elle fut guérie, et de grande joie se prit à crier, louant Dieu et montrant le miracle, dont les Juifs la voulaient battre ; mais Nicodemus l'en garda. Tantôt vinrent ceux qui étaient allés quérir la fuste de la croix, et vinrent à grande compagnie, et prirent la croix où était Jésus, et la levèrent en haut entre les deux larrons, Dismas à dextre, Gestas à sénestre. La croix de Jésus était plus haute que les autres. Au-dessus, Pilate avait écrit : « *Jésus d^o Nazareth, roi des Juifs*, en grec, en hébreu et en latin. Les Juifs dirent qu'il n'était pas roi des Juifs ; mais Pilate dit : Ce qui est écrit est écrit. Puis Dismas dit à Jésus : — Sire, ayez merci de moi. — Et Gestas dit à Dismas : — Ne vois-tu pas bien qu'il ne se peut aider : comment nous aiderait-il ? — Jésus dit à Dismas : — Aujourd'hui seras en paradis avec moi. — Puis dit : « Tout ce que les prophètes ont prophétisé de moi est accompli. » Et inclina le chef à sa mère et dit : « Femme, voici votre enfant, » en parlant de saint Jean évangéliste ; puis dit . « Jean, voici ta mère ; je te la recommande et que tu lui sois fils et gouverneur, et qu'elle soit ta mère. » Adonc saint Jean bénignement la reçut, et Jésus-Christ pria son Père, et lui dit : « Père, pardonnez à ces gens qui me donnent tourment. Ils ne savent ce qu'ils font. » Et, quand vint à l'heure de none, Jésus, après avoir jeté un cri, inclina son précieux chef et mit l'esprit hors du corps. Adonc la terre trembla, les pierres se fendirent, le soleil et la lune perdirent leur lumière, les morts se levèrent des monuments, et le voile du Temple et la courtine rompirent ; et fut de moult grandes obscurités, et que chacun cuidait être mort.

CHAPITRE XXXII

COMMENT LA VIERGE MARIE DEMAURA AU PIED DE LA CROIX

Adonc la Vierge Marie resta devers la croix, regarda son fils mort, et se prit à pleurer. « Hélas ! mon cher fils, dit-elle, je vous ai eu par l'œuvre du Saint-Esprit, et enfanté à grande joie, et maintenant je vous vois pendu en la croix, dont j'ai très grande douleur. Ceux que vous vouliez sauver vous ont mis à

mort. » Elle perdit la parole; puis quand elle lui fut revenue, elle dit : « Ah ! cher fils, pourquoi ne vous plaît-il que je meure avec vous ? Ne vous plaise que je demeure sans fils ; vous êtes mon Seigneur et mon confort. Je perds aujourd'hui tout mon bien de ce monde et ma consolation et délectation. Sire, vous m'aviez bien dit mourir vous convenait pour nous sauver et racheter des limbes, et ressusciteriez le tiers jour : les œuvres que je vous ai vu faire en votre jeunesse me reconfortent ; car je sais que vous verrai encore en grande joie, et celui qui vous a à moi envoyé, je le prends à témoin. Bien sais que vous descendrez en enfer pour tirer les tiens, et puis monterez au ciel. » Adonc elle regarda son enfant, et de grande pitié qu'elle eut perdit toute sa force, tellement qu'elle tomba par terre toute pâmée, et à peu que le cœur ne lui partit de la grande angoisse qu'elle souffrait : tant qu'il n'y a cœur si dur ni entendement d'homme qui y pût penser. Ses yeux levait, disant : « Hélas, pauvre dolente ! que ferai-je ? jamais n'aurai plus mon fils. Las ! j'ai perdu ce que plus j'aimais en ce monde. Hélas ! comment souffrez-vous tant de douleurs à votre mère ? Où est la mort, qu'elle ne me vient quérir ? Las ! mon amour et ma joie, que les Juifs ont fait mourir à grand tort et sans cause, pour ce qu'il leur montrait leurs fautes et enseignait leur sauvenient. O félons et mauvais Juifs, ne m'épargnez pas ; puisque vous crucifiez mon enfant, crucifiez-moi, moi qui suis sa dolente mère, et ne tuez d'aucune mort, afin que je meure avec lui. O félons et mauvais Juifs, qui me tollez mon enfant, vous enlevez au monde sa joie, sa clarté, sa douceur. Ma vie meurt ; et mon Fils est seul en qui était mon espérance, en terre. Hélas ! pourquoi vit la mère après son très cher enfant ? O mort ! ne prends pas mon enfant tout seul, mais prends la mère avec lui. Car grande joie aurais-je si je pouvais mourir avec lui. Trop douce est la mort et débonnaire quand elle vient où je la demande et désire. Mieux vaut que je meure que mener vie de mort ; mais la mort si me fuit quand je la désire. O Jésus, fils débonnaire, recevez la prière de votre dolente mère, et ne lui soyez dur ; recevez-moi en la croix, afin que après la mort je vive avec vous. Chose nulle ne me serait si douce que de mourir avec vous en la croix, et rien ne m'est si dur que vivre après vous. Hélas ! vous m'étiez père, mère, fils et mari ; et maintenant suis veuve et orpheline, car j'ai perdu mon enfant et mon plaisir. Hélas ! où irai-je pour trouver mon enfant ? qui me pourra aider ? qui

me donnera confort ? Mon Fils, qui avez tout en votre main, donnez-moi conseil. Ah ! mon cher enfant, il convenait que ainsi fût fait et que vous fussiez en moi incarné. »

Pour ce grand déconfort, que faisait la Vierge Marie, les autres dames qui la soutenaient avec saint Jean et Joseph d'Abarimathie, pleuraient tendrement.

CHAPITRE XXXIII.

COMMENT JOSEPH D'ABARIMATHIE ET NICODEMUS DESCENDIRENT LE PRÉCIEUX CORPS DE JÉSUS-CHRIST DE LA CROIX

Après que Joseph d'Abarimathie eut obtenu de Pilate licence d'enlever le corps de Jésus-Christ, lui et Nicodemus se préparèrent pour le descendre de la croix. Ils dressèrent contremont deux échelles, l'une dessous le bras dextre, dans laquelle monta Joseph avec un marteau et une tenaille, et tira le clou de la main dextre. Il tenait bien fort ; car il était moult long, et était tant profond en la croix, qu'il ne se pouvait avoir sans fort êtreindre la main de Jésus-Christ. Mais il le faisait à la bonne foi. Et, quand il l'eut arraché, saint Jean évangéliste lui fit signe qu'il lui baillât secrètement, afin que la Vierge Marie ne le vit pas, crainte que le cœur ne lui amollit. Et en l'autre échelle, du côté sénestre, monta Nicodemus, lequel pareillement à grande peine tira le clou de la main senestre et le bailla à saint Jean, afin que la Vierge Marie ne le vit ; puis Nicodemus descendit pour tirer le clou des pieds ; et ce pendant qu'il le tirait, Joseph d'Abarimathie soutenait le corps de Jésus sur ses épaules, lequel pendait contre bas. La glorieuse Vierge Marie, voyant cette chose, s'élevait sur ses pieds, tant qu'elle pouvait, pour toucher aux mains de son cher enfant, dont les bras pendaient dessus les épaules de Joseph. Quand elle les pouvait toucher, elle les baisait volontiers en pleurant et gémissant amèrement, de la grande pitié et douleur qu'elle avait. Quand le clou fut tiré dehors, Joseph d'Abarimathie descendit tout doucement de l'échelle, en soutenant sur ses épaules le précieux corps de Jésus-Christ. Et Nicodemus aidait à le soutenir ; et quand ils l'eurent descendu, l'étendirent sur un beau linceul tout blanc qu'ils avaient étendu par terre.

CHAPITRE XXXIV

COMMENT LE PRÉCIEUX CORPS DE JÉSUS-CHRIST FUT MIS AU SÉPULCRE, APRÈS AVOIR ÉTÉ ENSEVELI

Tantôt après que le précieux corps de Jésus-Christ fut descendu de la croix, saint Jean, Joseph d'Abarimathie, Nicodemus, et Marie-Madeleine, s'apprêtèrent à l'ensevelir, en présence de la glorieuse Vierge Marie, laquelle le signa et le bénit en leur disant : « Enveloppez-le au nom de Dieu, ainsi que vous voudrez. » Adonc Joseph et Nicodemus enveloppèrent le précieux corps seulement depuis les épaules jusqu'aux cuisses, car la déconfortée tenait toujours le chef et les épaules en son giron, pour les envelopper elle-même ; et Marie-Madeleine leur dit : « Je veux envelopper les pieds par lesquels m'ont été mes péchés pardonnés. » Et les regardait piteusement comme ils étaient percés des clous, fendus, crevés, et trempés de sang ; et les lavait de ses larmes piteuses. Elle les avait autrefois lavés des larmes de contrition, et après les essuya doucement de ses cheveux, et les enveloppa le mieux qu'elle put. Et restait le chef et les épaules que sa douce mère tenait en son giron, et tous la regardaient et ne lui osaient dire, pour la grande peine où ils la voyaient, et ne l'osaient requérir de parfaire le demeurant. Lors elle, voyant qu'elle ne pouvait plus éloigner, mit son visage dessus celui de son cher enfant piteusement, l'arrosa de ses larmes, le baisa sur la bouche et lui enveloppa le chef et les épaules, et le bénit. Ainsi fut le corps de Jésus enseveli, et ne fallait plus que le mettre au sépulcre. Or, avait près du lieu où Jésus avait été crucifié, un jardin appartenant à Joseph d'Abarimathie, auquel il avait fait tailler son sépulcre de pierre neuve, auquel personne n'avait été mis. En celui sépulcre mirent le corps de Jésus-Christ ; et, en le portant, la glorieuse Vierge Marie soutenait le chef, et Marie-Madeleine les pieds, et les autres portaient le corps, pleurant tendrement. Quand il fut au sépulcre, sa désolée mère le regardait, et pour le toucher se baissait si bas, que peu à peu elle ne tombait dedans, tant que Joseph et Nicodemus la relevèrent ; puis mirent dessus le sépulcre une si grosse pierre, qu'à peine trois hommes l'eussent pu lever. Et quand la Vierge Marie vit que lui était du tout ôté, et qu'elle ne le pouvait plus voir, il n'est entendement qui peut dire la dou-

leur qu'elle avait et ne savait plus à qui se plaindre. Puis en grande douleur et tristesse elle dit à ceux qui étaient là avec elle : « Or ça, amis, ayez pitié de moi, et m'aidez à ôter cette pierre, et m'enclouez avec mon enfant. » Des piteux regrets que faisait entendre la benoîte Vierge Marie furent émus les cœurs de ceux qui là étaient à pleurer, tant qu'ils ne savaient que faire ni que dire, et s'assirent tous contre le sépulcre, et Joseph dit : « Chère Dame, s'il vous plaît, nous irons en Jérusalem pour le mieux, car nous ne faisons rien ici. » Adonc la glorieuse Dame le remercia, disant : « Ce que Jean voudra, volontiers je ferai, car mon enfant m'a à lui baillée en garde. » Et saint Jean dit : « Dame, ce serait honte à nous d'attendre ici la nuit ; pour ce il vaut mieux nous en aller au mont de Sion, en la maison où soupa notre maître. » La Vierge Marie et saint Jean allèrent ensemble, et chacun des autres s'en alla en son hôtel. Depuis lors la Sainte Vierge Marie demeura en Jérusalem, dans la maison de saint Jean évangéliste, près du mont d'Olivet, lequel saint Jean en prit soin comme de sa propre mère, et se trouvait parfois la glorieuse Vierge avec les apôtres, comme en l'ascension de son divin fils, ou bien dans le cénacle, où ils étaient réunis quand le Saint-Esprit, descendant en langues de feu, vint les enluminer. Ainsi vécut la glorieuse Vierge Marie, jusqu'à son trépasement merveilleux, qui advint par après, comme on le verra en suivant.

CHAPITRE XXXV

COMMENT L'ANGE PRÉSENTA LA PALME A LA VIERGE MARIE ET LUI
ANNONÇA SON TRÉPASSEMENT

Après que le Saint-Esprit eut enluminé les apôtres, l'ange vint du ciel, par le commandement de Dieu, et apporta la palme à la sacrée et glorieuse Vierge Marie, qui était adonc en oraison, et lui dit : « Marie, levez-vous, et prenez cette palme que je vous apporte, car, pour vrai, dans trois jours votre corps trépassera. J'enverrai tous les apôtres pour vous ensevelir. » Et elle lui dit : « Je vous supplie que vous me disiez votre nom. » Et l'ange dit : « Pourquoi demandez-vous mon nom, Marie ? » Adonc la Vierge Marie prit la Palme, et la mit sur sa couchette, et appela ses sœurs et voisines et leur dit : « Je vous prie qu'il vous plaise de demeurer avec moi, et nullement ne me laissez, car demain

je trépasserai et irai en la gloire de paradis avec mon très cher enfant. » Adonc les voisines, c'est à savoir Marie Jacobé et Salomé, Marie-Madeleine et Marie-Marthe se prirent à pleurer et dirent : « Veillons et demeurons ensemble, car nous ne savons l'heure que Jésus-Christ viendra. » Et comme elles parlaient l'une à l'autre, saint Jean vint et frappa à la porte. Les Marie lui ouvrirent et il entra dedans. Quand la Vierge Marie le vit, elle fut toute troublée en son esprit, et en soupirant ne se put tenir de pleurer et dit : « Jean, souviens-toi des paroles que mon doux enfant, ton maître, te dit quand il était en croix, qu'il me recommanda à toi. Je te prie, Jean, que tu défendes mon corps des Juifs, car je leur ai ouï dire : « Ne faisons compte jusqu'à ce que Marie soit morte, afin que nous puissions avoir le corps qui a porté Jésus et le brûler. » Saint Jean, oyant ces paroles, se prit à pleurer et dit : « Hélas, Seigneur, que ferai-je quand vous m'aurez ôté ma Dame? » Adonc la Vierge Marie montre à saint Jean les vêtements auxquels elle voulait être ensevelie et lui dit : « Jean, tu m'enseveliras. » Et il répondit : « Je ne le puis faire si mes frères les apôtres ne venaient pour me secourir. » Et elle lui dit : Jean, mon ami, ils viendront, car l'ange les assemble pour les faire venir. »

CHAPITRE XXXVI

COMMENT, EN UN MOMENT, TOUS LES APOTRES SE TROUVÈRENT
DEVANT LA PORTE DE LA VIERGE MARIE

Les apôtres se trouvèrent en un moment devant la porte de la Vierge Marie, où se firent grande fête : et cependant saint Jean, saillant hors, les trouva tous ensemble devant lui, dont il fut joyeux et dit : « Benoit soit Dieu, mes frères, de ce que vous êtes ici venus. » Et se firent grande fête. Tantôt les apôtres lui demandèrent comment il était venu céans ? Et il leur dit : « Ainsi que je prêchais à heure de none, je ne sus rien que je fus céans, où j'ai trouvé les Marie avec la Mère de Dieu, lesquelles pleuraient tendrement, et disaient qu'elle devait aller de ce monde-ci en l'autre, et que l'ange du Ciel avait apporté la palme. Et, quand j'ouïs ces paroles, je ne fus pas joyeux, mais moult dolent, et ai pleuré amèrement. Et pour ce, mes frères, je vous prie que quand viendrez devant elle, que vous ne pleuriez point, ni quand nous irons l'ensevelir, pour la cause du peuple.

CHAPITRE XXXVII

COMMENT LES APÔTRES ENTRÈRENT EN L'HÔTEL DE LA GLORIEUSE
VIERGE MARIE ET LA SALUÈRENT HUMBLEMÉNT

Et après, les apôtres entrèrent en l'hôtel de la Vierge Marie et la saluèrent humblement, et la benoite Vierge Marie les salua humblement et rendit grâces à Dieu de ce qu'ils étaient venus à elle, et s'assit au milieu d'eux, et étaient les lampes allumées. Saint-Pierre dit aux apôtres : « Mes Frères, veillons tous ensemble. » Adonc la glorieuse Vierge Marie se mit en oraison, et quand elle eut fini son oraison, elle se mit dessus son lit, et saint Jean et saint Pierre se mirent aux côtés de son chevet. Tantôt qu'ils eurent un peu veillé, ils s'endormirent tous excepté les trois Marie, qui veillaient toujours. Et Jésus-Christ vint en grande compagnie d'anges, entre lesquels était saint Michel ; et, quand la Vierge Marie le vit, elle dit : « Beni soit Jésus-Christ, car il ne m'a pas oubliée » Quand elle eut ce dit, elle rendit l'esprit, lequel saint Michel prit.

CHAPITRE XXXVIII

COMMENT LES APÔTRES TROUVÈRENT LA VIERGE MARIE TRÉPASSÉE

Lors Jésus-Christ dit à saint Pierre : « *Tu, Petre, accipe corpus Mariæ* : Toi, Pierre, prends le corps de Marie et le porte ensevelir. » Alors Jésus-Christ monta là-sus au royaume de paradis avec l'âme de sa glorieuse mère. Et, tantôt après, les apôtres s'éveillèrent et trouvèrent la Vierge Marie trépassée, puis la mirent dedans le suaire qu'elle avait donné à saint Jean. Et, ce fait, saint Pierre prit la palme, et la mit devant, et leur dit que nul ne pleurât et ne fit semblant de rien. Adonc les apôtres prirent le corps de la glorieuse Vierge Marie et le portèrent ensevelir, et saint Pierre se prit à chanter le psaume « *In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro.* » Et cum audissent eos principes sacerdotum et turba populi dixerunt : *Quid hoc est?* Quand les apôtres portaient le corps de la Vierge Marie ensevelir, les anges et les archanges chantaient, par dessus, un chant mélodieux, tellement que ceux de Jérusalem l'ouïrent. Les Juifs et les évêques Annas et Caïphas demandèrent que c'était ?

Et un Juif dit : « C'est Marie qui est trépassée, que les apôtres portent ensevelir. » Annas et Caïphas dirent : « *Surgite, interficiamus omnes apostolos.* Seigneurs, armez-vous et allons tuer les apôtres.

CHAPITRE XXXIX

COMMENT LES JUIFS VOULURENT RAVIR LE CORPS DE LA VIERGE MARIE, ET LES MAINS DEMEURÈRENT EN LA CHASSE

Adonc un Juif cruel, plein de malice, voulut prendre le précieux corps de la Vierge Marie; et, incontinent qu'il eut mis les mains dessus pour le prendre, il demeura pendu en la châsse, et ne se pouvait avoir, et se prit à crier à saint Pierre qu'il lui pardonnât. Et saint Pierre lui dit : « Crois en Jésus-Christ, et tu guériras. » Et il répondit : « Je crois fermement en lui; » et, tantôt qu'il eut dit ce mot, il fut sain comme devant, et les autres tombèrent l'un çà et l'autre là. Saint Pierre dit à celui qui était guéri : « Viens après cette palme, et t'en va par la cité; et à tous ceux qui voudront croire en Jésus-Christ tu leur donneras santé. » Et tantôt il s'en alla, et trouva les Juifs tombés par terre et leur dit : « Ceux qui voudront croire en Jésus-Christ, je leur donnerai santé. » Cependant les apôtres vinrent mettre le corps de la Vierge Marie au monument, puis ils s'assirent entour. Et tantôt vint Jésus-Christ à grande compagnie d'anges, et dit à saint Michel et à saint Gabriel qu'ils prissent le corps de sa Mère en chantant. Saint Thomas alla droit au monument, car il n'était pas venu quand ils la portaient au sépulcre, et fut bien marri qu'il n'avait été au trépas. Et quand il vit les anges qui emportaient le corps de la Vierge Marie là-sus au ciel, il se mit à genoux, et fit sa prière à Jésus-Christ que, par sa sainte grâce, il lui plût laisser aucun signe, afin que les autres apôtres crussent certainement que les anges emportaient le corps de la benoîte Vierge Marie là-sus au royaume de paradis. *Et tunc cecidit zona qua cingebatur Virgo Maria.* Adonc tomba la ceinture de la Vierge Marie, que les apôtres lui avaient ceinte quand ils l'ensevelirent; et tantôt saint Thomas leur courut dire : « Mes frères, les anges ont emporté maintenant le corps de Notre-Dame en paradis; et voici la ceinture, laquelle, à ma supplication, Dieu m'a envoyée entre mes mains. » Et alors les apôtres retournèrent tout courant au sépulcre de Notre-Dame, et regar-

dèrent dedans, et n'y trouvèrent rien ; *et corpus Mariæ non inveniunt*, et ne trouvèrent pas le corps de la Vierge Marie, car il s'en était monté au ciel après l'ascension de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ. Et le lieu où Notre-Dame avait été ensevelie, comme dit est, depuis l'ascension de Jésus-Christ, est situé en la vallée de Josaphat, qui est entre le mont de Sinâ et le mont d'Olivet.

ÉPILOGUE

Sainte Anne eut trois maris ; c'est à savoir Joachim, Cléophas et Salomé. Et eut miraculeusement de Joachim une fille, laquelle s'appelait Marie, qui fut femme de Joseph et mère de Jésus-Christ.

Et quand Joachim fut mort, Cléophas la prit pour femme ; et elle en eut une autre fille qui s'appelait Marie, laquelle fut femme d'un qui se nommait Alphée et fut mère de saint Jacques-le-Mineur.

Et quand Cléophas fut mort, Salomé la prit pour femme et en eut encore une fille qui s'appelait Marie-Salomé, laquelle fut femme de Zébédée et mère de saint Jacques-le-Majeur et de saint Jean l'Évangéliste ; et ainsi sainte Anne eut trois maris.

Ci finit le trépasement de Notre-Dame.

NOTE J.

TESTAMENT DE JÉSUS-CHRIST

Cet acte mystique, monument de la naïve simplicité de nos pères, nous a été communiqué par un excellent ami, bibliographe très instruit et très versé dans la littérature du moyen-âge. Il a eu l'obligeance de nous en adresser une copie, transcrite de sa main, avec la plus scrupuleuse exactitude, sur un vieux livre d'heures du *xv^e* siècle¹. Nous aurions désiré reproduire cet

¹ Ce livre a pour titre : *Heures à l'usage de Chartres*, etc. Paris, veufve François Regnaud — (vers 1554), in-8°. Le Testament en question, et un autre morceau intitulé : *La Sentence de Pylate*, ont été imprimés à la suite de ces Heures. On trouve encore ces deux pièces dans un ouvrage intitulé : *Méditation sur la mort et passion de nostre*

acte avec la même exactitude ; mais les vieux signes d'abréviation et de ponctuation manquent à nos presses modernes : nous sommes obligé de le donner sans abréviation dans les mots et avec les signes actuels de la ponctuation. Nous redressons l'orthographe en ajoutant quelques accents, pour faciliter l'intelligence du texte :

LE TESTAMENT DE NOTRE SAUVEUR ET RÉDEMPTEUR JÉSUS-CHRIST

« Au nom de Dieu mon Père et du Saint-Esprit. Amen. Je Jésus de Nazareth, fils de ma douce, précieuse et benoite mère Marie, connaissant qu'il n'est rien plus certain que je suis descendu et venu du ciel en ce monde pour souffrir et endurer mort douloureuse, âpre et angoisseuse, pour les pauvres pécheurs racheter du feu d'enfer et de damnation éternelle : voulant mourir en testant, étant étendu sur le lit de ma très dure croix en grand tourment, en passions mortelles et terribles, en mon plein entendement divin, en plénitude d'éternelle sapience, fais, dispose et ordonne mon testament, dernière et perpétuelle volonté, en la forme et manière qui s'ensuit.

» Premièrement. Je recommande mon âme à Dieu mon Père, lui priant et suppliant qu'elle partant et issant¹ de mon corps, aille et descende ès lieux des saintes âmes détenues là-bas, attendant que je les aille délivrer et jeter hors dudit lieu.

» *Item.* Je recommande ma mère, sur toutes créatures la plus aimée, moult déconfortée, triste et désolée, à Dieu mon dit Père, et avec ce à mon loyal et singulier ami Jean Zébédée, à présent près de mon lit, auquel meurs à terrible tourment ; et avec, pour ce que après ma dite mère, sur toutes autres humaines créatures plus amoureusement et plus tendrement ai en mon cœur et vraie affection ledit Zébédée, je le recommande à ma dite mère.

» *Item.* Je pardonne ma mort à tous mes ennemis, priant à Dieu mon Père qu'il lui plaise les avoir pour excusés, et qu'il

Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ... Paris, pour Geofroy Rocoulet (sans date), in-8° goth. avec fig. et vignettes. Notre ami (M. G .. D...) ne s'est pas borné à l'envoi de ces deux curiosités ; il y en a joint plusieurs autres que nous réservons pour un ouvrage spécial, auquel elles seront mieux appropriées. Nous le prions d'agréer l'expression de notre vive et affectueuse reconnaissance.

¹ Sortant.

ne veille d'eux prendre justice ni vengeance ; car ils ne connaissent ni savent pas ce qu'ils font.

» *Item.* A mon compagnon Dismas, pendu auprès de moi, voyant et considérant la bonté cordiale, bon vouloir et bonne affection qu'il a à moi dès le présent, d'ici en avant et à toujours mais à perpétuité, je lui donne et laisse le royaume éternel, et dès maintenant je l'envoie en saisine, et veux que son âme, partant de son corps, se rende et vienne par devers moi, quelque part que je sois.

» *Item.* Et, comme il soit ainsi que entre les autres vertus y en ait une singulière qui m'a toujours tenu bien, c'est patience en tribulation ; considérant aussi que plusieurs pour l'amour de moi auront bien à souffrir, à tous mes bons et loyaux amis, à toutes mes dévotes et loyales filles, en toutes leurs afflictions, adversités et tribulations, je leur laisse mon trésor de patience ; et, pour ce que ledit trésor est grand, plantureux et abondant, je veux que partie en soit distribuée à tous pauvres orphelins, malades, langoureux, prisonniers, impotents, anciens, caducs et femmes veuves.

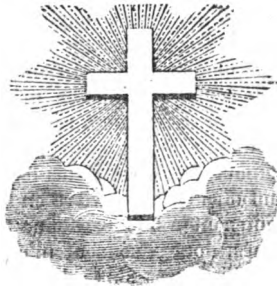
» *Item.* Je veux que le jour de mon trépas, soit lu ce présent mon testament, dernière et perpétuelle volonté, devant et en présence de mon peuple chrétien, pour lequel j'endure ladite mort, et soient faites mes obsèques en pitoyables pleurs, et douloureuses larmes, et angoisseux soupirs ; et en connaissance tous ceux et celles qui seront présents à mes dits obsèques, pleurant et lamentant mondit trépas et douloureuse passion, et en vraie contrition de leurs péchés et en mémoire de ma dite angoisseuse mort, je leur donne mon royaume de paradis.

» *Item.* A tous ceux qui de bon cœur pardonneront les uns aux autres pour l'amour de moi qui suis leur Dieu, leur père créateur, en voulant d'ici en avant vivre en bonne paix, amour et charité, dès maintenant je leur pardonne toutes les offenses, crimes, et tous péchés, dont si souvent m'ont offensé, en protestant toutefois que d'ici après s'ils retournent à leurs rancunes, haines et dissensions les uns contre les autres, je révoque ce présent article et veut qu'il soit de nulle valeur et vigueur, tant qu'ils soient retournés à requérir pardon les uns entre les autres.

» *Item.* Tous les pauvres pécheurs et péchecresses, contrits, confès, et repentants, de bon cœur et de bon vouloir, protestant dorénavant de ne nous offenser, voulant être et demeurer à no-

tre service, je veux et ordonne que, s'ils veulent persévérer en mon dit service, en gardant et obéissant tant à mes commandements qu'à ceux de ma très loyale épouse mon Eglise, que à la fin de leurs jours, quand leurs âmes partiront de leurs corps, ils se retirent par devers moi, en mon royaume de paradis : et leur promets mon royaume éternel avec moi, en perpétuelle gloire, à toujours sans fin. Amen.

» Et, en signe de ce, veux ce présent mon dit testament être écrit par quatre notaires de notre dite cour, Matthieu, Marc, Luc, Jean, et ai fait ce présent testament en la présence de ma mère bien-aimée, elle étant près du lit de ma dite croix douloureuse, sur le mont Calvaire, au milieu de la terre, signé de notre sang, scellé du scel de notre douloureuse croix. Ainsi signé, Jésus de Nazareth, roi du Paradis. le confort des pauvres pécheurs retournant à sa miséricorde.



CALENDRIER MAJEUR

DE NOTRE-DAME

Non recedat ab ore, non recedat a corde; et, ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. Ipsam sequens non devias; ipsam rogans non deseras; ipsam cogitans non erras; ipsa tenente non corruis, ipsa protegente non metuis; ipsa duce non fatigaris; ipsa propitia pervenis.

ST. BERNARD, *Super missus est*; hom. II, 17.

Que son nom soit toujours sur vos lèvres qu'il soit toujours dans vos cœurs; et, afin d'obtenir l'appui de sa prière, ne cessez jamais de suivre ses exemples. En la suivant vous restez dans la voie; en la priant vous êtes à l'abri du désespoir; en la faisant présider à vos pensées, vous êtes à l'abri de l'erreur. Quand elle tend la main on ne tombe pas; quand elle protège on ne craint rien; quand elle sert de guide on ne se fatigue pas; quand elle est propice on arrive au port.

JANVIER

1. Dédicace de Notre-Dame-de-l'Annonciade à Florence, par Guillaume d'Estouteville, cardinal, l'an 1452. On conserve dans cette église un tableau de l'Annonciation de la Sainte Vierge, qui se trouva achevé quand le peintre qui l'avait ébauché y voulut travailler. (Archangel. Junius.)

2. Fondation de l'abbaye des Dunes (Flandre), en l'honneur de la Sainte Vierge, l'an 1128, par Foulques, religieux de l'ordre de Saint-Benoit. (Chronic. Bertinens.)

3. Notre-Dame de Sichem, proche de Louvain, en Brabant. Cette image sua, dit-on, quatre gouttes de sang, l'an 1306. (Just. Lips., in hist., Sichem., cap. 5.)

4. Dédicace de Notre-Dame de Trèves, au pays de Juliers en Allemagne, l'an 746, par Hydolphe, archevêque de Trèves. Geneviève, femme de Sifroid, palatin de Trèves, et fille du duc de Brabant, fit bâtir cette église dans un bois, à la place où elle avait demeuré six ans, pour éviter la mort que Golo, son domestique, lui voulait faire souffrir. (Additiones ad Molanum.)

— A Malines, Notre-Dame de Berck, qu'on implore contre un grand nombre de maladies. Cette fête se renouvelle le mardi de la Pentecôte.

5. Ce jour en l'année 1606, un homme qui se servait d'une jambe de

bois, depuis cinq ans, fut miraculeusement guéri dans l'église de Notre-Dame de Sichein. (Just. Lips.)

— La hauteur qui domine Fulde, renfermait une madone autrefois célèbre, qui avait délivré la ville du fléau de la peste. On en célèbre l'anniversaire en ce jour.

6. Notre-Dame s'étant aujourd'hui trouvée aux noces de Cana, son fils, à sa prière, changea l'eau en vin; ce qui est le premier miracle qu'il ait fait en public. (St Epiphan, hæres., 31.)

7. Retour de Notre-Dame avec l'Enfant Jésus et saint Joseph, de l'Égypte en Judée. (Martyrolog. Romain.)

8. Notre-Dame-du-Commencement à Naples, chapelle bâtie par sainte Hélène, et consacrée par saint Sylvestre, l'an 320. (Stephanus. De locis sacris Neapol.)

9. Notre-Dame au-delà du Tibre, renommée à cause d'une fontaine d'huile qui coula un jour entier à la naissance du Sauveur; église bâtie par Calixte Ier, l'an 224. (Baronius ad annum 224.)

10. Notre-Dame-des-Guides, à Constantinople, où l'on voyait un des fuseaux de la Sainte Vierge avec quelques-uns des langes du petit Jésus, que sainte Pulchérie avait donnés à cette église. (Nicéph., tract. III, cap. 7.)

A Rome, à Sainte-Marie-del-Pianto, fête de la manifestation de cette sainte image, en 1546.

11. Notre-Dame de Bessière, à deux lieues de Trignac en Limousin. Un hérétique nommé Jean Cellerion, qui s'était moqué de la dévotion qu'on portait à cette image, vit brûler sa maison sans découvrir d'où cela provenait. (Triple couronne, l. I, trait., § 10, n° 6.)

12. Notre-Dame-de-la-rue-Large (in via Lata), située au lieu où saint Paul a demeuré deux ans, chargé d'une chaîne de fer. (Triple Couronne.)

— A Besançon, Notre-Dame-de-la-Mer, apportée d'Italie par un chanoine de la Cathédrale nommé Menetrier. Il s'y faisait ce jour-là un grand concours de peuple. Voici deux vers latins qu'un bon religieux fit au sujet de ce tableau, échappé par miracle d'un naufrage :

Hæc, pelagi cum virgo foret jactata procellis,
Se servavit aquis, nos tuitura solo.

13. Fête de saint Pie V, qui réforma le petit office de la Sainte Vierge, l'an 1571. (Balinghem, in Calend.)

14. Notre-Dame-de-la-Parole, proche du mont Serrat, en Espagne, ainsi appelée parce qu'elle rendit la parole à un jeune homme, l'an 1514 (Balinghem, in Calend.)

— A Termini en Sicile, Notre-Dame-de-la-Consolation, qui raffermir les jambes d'un enfant, lequel, âgé de douze ans, ne pouvait pas encore se tenir debout. Vers le milieu du xvi^e siècle.

15. Notre-Dame-du-Portique (del Portico), à Rome, image qu'un ange apporta du ciel à la bienheureuse Galla, veuve de Symmaque. (Ex monument. S. Mariæ in Portico.)

16. Ce jour, Notre-Dame du mont Serrat, en Espagne, délivra mi-

raculeusement plusieurs captifs de la tyrannie des Turcs. (Hist. mont. Serr.)

— A San-Sererino, en Italie, Notre-Dame-des-Lumières. Des lucurs célestes parurent autour de la statue, l'an 1584.

17. Notre-Dame-de-la-Paix, à Rome. L'an 1483, le duc de Calabre ayant assiégé Rome, à cause que le pape Sixte IV l'avait empêché de donner du secours au duc de Ferrare contre les Vénitiens, le souverain-pontife s'adressa à la Reine des cieux, et s'obligea par vœu de lui bâtir une église sous le titre de Notre-Dame-de-la-Paix, s'il lui plaisait de délivrer la ville du siège et de rendre la paix à l'Italie. La mère de miséricorde exauça sa prière, et il s'acquitta de son vœu en faisant bâtir une église en son honneur, à la place où était autrefois celle de Saint-André, achevée par Innocent VIII. (Gabriel Pennotus, in histor. Tripart., l. III.)

18. Notre-Dame de Dijon, en Bourgogne. Cette image, appelée autrefois de Bonne-Espérance, délivra la ville de la fureur des Suisses l'an 1513; en reconnaissance de quoi, il s'y fait tous les ans une procession générale. (Triple Couronne.)

19. Notre-Dame de Gimont, près de Toulouse, église célèbre dans le pays, à cause des miracles qui s'y font souvent. (Triple couronne.)

— Apparition de Notre-Dame-des-Grâces dans un monastère d'Avila en Espagne.

20. Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier, très renommée et fort ancienne; ce qui fait que dans les armes de la ville on voit une Vierge tenant son Fils entre ses bras, au-dessus d'un besant de gueules. (Triple Couronne.)

21. Notre-Dame-de-Consolation, à Rome, au pied du Capitole, laquelle a commencé de faire des miracles l'an 1471. (Triple Couronne.)

— On ouvre les trois jours de préparation aux épousailles de Notre-Dame, à l'église du Très-Saint-Nom-de-Marie.

22. Epousailles de Notre-Dame. Cette fête, célébrée en France dès longtemps par quelques personnes dévotes; fut approuvée par le pape Paul III, l'an 1516. (Petrus Auratus, lib. De Imagin. virtut., cap. 10.)

23. Epousailles de Notre-Dame selon l'usage d'Arras. On commença de célébrer cette fête l'an 1556. (Monum. Eccles. Atrebat.)

— La même fête à Rome, à Sainte-Marie-d'Ara-Cœli, au Très-Saint Nom de Marie, à Saint-Joseph des Menuisiers, à Notre-Dame-du-Mont-Serrat, à Sainte-Marie-de-la-Minerve, à Sainte-Marie-Majeure.

24. Notre-Dame d'auprès de Damas en Syrie. Cette image, peinte sur bois, rend une huile miraculeuse qui redonna la vue, l'an 1203, au sultan de Damas, tout sarasin et infidèle qu'il était, en reconnaissance de quoi il fonda une lampe, pour être continuellement allumée devant cette image. (Spond. in Annal. ad ann. 1203.)

On commence la neuvaine de préparation à la Purification de la Sainte Vierge, à Rome, dans les églises dédiées à la sainte Mère de Dieu.

25. Translation du suaire et du tombeau de Notre-Dame à Constanti-

nople, par Juvénal, évêque de Jérusalem, sous l'empire de Marcien, l'an 445. (Ferreol. Locrius, in chron.)

— Fête particulière de Sainte-Marie-Mineure d'Hannuy, en Belgique.

26. Notre-Dame de Longchamps, fondée l'an 1261 par Elisabeth de France, sœur de saint Louis. (Gallia christiana.)

27. Notre-Dame-de-la-Vie, à Venasque en Provence, qui a souvent rendu la vie aux enfants morts avant le baptême, afin qu'ils reçussent ce sacrement. (Triple Couronne.)

28. Notre-Dame-de-Bon-Secours à deux lieues de Rouen. (Exarchiv. hujus ecclesiæ.)

29. Notre-Dame de Châtillon-sur-Seine. On lit que saint Bernard avait une dévotion toute particulière pour cette image, à cause du miracle de la lactation qu'elle opéra en sa faveur.

— Notre-Dame-de-Bonne-Délivance, dans l'église des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve, à Paris. C'est l'ancienne image miraculeuse de Saint-Etienne-des-Grés.

30. Notre-Dame-de-la-Rose, à Lucques, en Italie. Trois roses furent trouvées au mois de janvier entre les mains de cette image, selon une chronique latine. (Cæsar Franciot., in historia Lucensi.)

31. Apparition de Notre-Dame à la sœur Angèle de Foligny, à qui un auteur rapporte qu'elle donna l'Enfant à tenir. (In ejus vita.)

— A Rome, dédicace de l'église du Saint-Nom-de-Marie.

FÉVRIER

1. Veille de la Purification de Notre-Dame à Paris. (Locrius in calend.)

— A Boondaal en Belgique, un chanoine de Sainte-Gudule de Bruxelles, affligé de ce que le village de Boondaal n'avait point d'image de la Vierge, en acheta une la veille de la Purification de l'année 1458, et la déposa dans une châsse de bois fort ornée. Les offrandes et les prières permirent bientôt de regarder cette statue comme miraculeuse et de lui bâtir une chapelle, qui fut le but de plusieurs pèlerinages.

— Fête annuelle de Messine en l'honneur de Notre-Dame-des-Toiles, qui remonte au XIII^e siècle.

2. La Purification de Notre-Dame. Cette fête fut instituée l'an 544, sous l'empereur Justinien, à l'occasion de la peste qui faisait de si grands ravages à Constantinople, qu'il y mourait souvent dix mille personnes en un seul jour. L'an 701, le pape Sergius ajouta la solennité des cierges à cette fête. (Baronius.)

— A Prasa en Espagne, mémoire d'un miracle opéré sur une pauvre vieille femme privée de l'usage de tous ses membres, le jour de la Purification, par Notre-Dame-des-Fontaines.

— Fête à Notre-Dame-de-la-Treille à Lille; elle délivra la ville assiégée en 1641 et 1645.

— Fête de Notre-Dame de Bamberg. (Consolatrix Afflictorum.)

— Fête de Notre-Dame de Troki, ancienne capitale de la Lithuanie.

— A Rome, Notre-Dame-de-la-Scala, fête patronale.

— A Toulouse, Notre-Dame-de-Piété.

— A Venise, Notre-Dame-delle-Marie, à l'Église de Santa-Maria-Formosa. Cette fête se célébrait en mémoire de la délivrance d'un grand nombre de jeunes filles vénitiennes des mains des corsaires turcs.

— A Avesne en Hainaut, Notre-Dame-des-Mines.

— A Fribourg en Suisse, Notre-Dame-du-Monceau.

— A Lima au Pérou, Notre-Dame-du-Rosaire ; elle délivra les Espagnols engagés dans un combat terrible contre les naturels du pays.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-la-Lumière, qui rendit la vue à un enfant aveugle.

— A Alençon, Notre-Dame-de-la-Chandeleur.

3. Notre-Dame de Suidancida près de Damas. Il sortait de cette image peinte sur bois, une huile qui ne s'épuisait pas, quelque quantité qu'on en prit. La vertu de cette huile était si grande, qu'elle guérissait jusqu'aux Juifs et aux Sarasins. (Arnold. abbas Lubec. apud Baron. ad ann. 870.)

— A Raguse, Notre-Dame-de-Lacroma. On y offrait à la Sainte Vierge un dragon artificiel, pour rappeler aux fidèles le miracle qu'avait fait un saint ermite en chassant de la contrée l'esprit infernal.

4. Notre-Dame-del-Pilar (du Pilier) à Saragosse, ainsi nommée parce que, selon la tradition, la Sainte Vierge apparut à l'apôtre saint Jacques le Majeur sur un pilier de jaspe, l'an 36, et lui commanda de lui bâtir une église, que quelques-uns tiennent avoir été la première dédiée à Notre-Dame.

5. Dédicace du premier temple de Notre-Dame, par saint Pierre, à Tripoli. On prétend que cet apôtre l'édifia en allant à Antioche, et que lui-même y offrit le premier le sacrifice de la messe. (Causius, l. v. de Beata Virg., c. 23.)

6. Notre-Dame de Louvain, qui commença de faire des miracles l'an 1444. (Balinghem, in Calend.)

7. Notre-Dame-de-Grâce, dans l'abbaye de Saint-Saulve, à Montreuil-sur-Mer. (Chronic. Sancti Salvi.)

8. Notre-Dame-du-Lys, près de Melun. Cette abbaye de religieuses de Citeaux fut fondée par la reine Blanche. (Gall. Christiana, tom. IV.)

9. Octave de la Purification de Notre-Dame, instituée à Saintes, à cause, dit-on, que la nuit de l'octave on entendit les cloches sonner d'elles-mêmes fort harmonieusement ; ce qui ayant obligé les sacristains de courir à l'église, ils virent plusieurs hommes inconnus qui tenaient à la main des cierges allumés, et chantaient mélodieusement des hymnes en l'honneur de la Sainte Vierge, révérée dans cette église sous le nom de Notre-Dame-des-Miracles ; et s'approchant peu à peu, ils prièrent un des derniers de cette troupe auguste de leur donner son cierge en preuve de cette merveille, lequel s'est conservé religieusement dans cette église. (Sausseyus, Martyr. Gall. die 9.)

10. Notre-Dame-de-la-Colombe, près de Bologne, bâtie, dit-on, à la place qu'une colombe marqua en tournant en rond l'espace de deux jours autour des maçons qui travaillaient. (Triple Couronne, n. 107.)

11. Sainte-Marie de Licques, près de Calais.

12. Notre-Dame d'Argenteuil, près de Paris, bâtie par Clovis I l'an 501. Ce prieuré conserve une partie de la robe sans couture de Notre-Seigneur.

13. Notre-Dame-du-Four-Chaud à Bourges, ainsi nommée parce que, l'an 546, un Juif enferma son fils dans un four chaud, à cause qu'il avait reçu le baptême et communié le jour de Pâques. Mais l'enfant fut tiré sain et sauf, grâce à la protection de Notre-Dame, et l'on bâtit cette église en mémoire de cet événement.

14. Notre-Dame de Bourbourg en Flandre, cette image ayant été frappée par un impie, l'an 1383, rendit une grande quantité de sang; et peu de temps après, le sacrilège tomba mort sur la place. (Bzovius, ex arch. eccles.)

15. Notre-Dame de Paris, bâtie premièrement par Childebert, l'an 522; vers l'an 1257, le roi saint Louis en fit continuer une plus vaste au même lieu, sur les fondements que le roi Philippe-Auguste en avait jetés, l'an 1191.

16. Notre-Dame-de-l'Épine, près de Châlons-sur-Marne, ainsi nommée parce qu'elle fut trouvée sur une aubépine.

17. Notre-Dame de Constantinople, autrefois la synagogue des Juifs, changée en une église de la Sainte Vierge, par l'empereur Justin-le-Jeune, l'an 566. (Locrius.)

18. Notre-Dame de Laon, érigée en cathédrale, par saint Remi. Il s'y fait un grand nombre de miracles; et entre autres on lit que l'an 1395, on vit paraître sur la tour où sont les cloches l'image d'un crucifix dont les stigmates jetaient du sang. (Thomas Walsingham, Hist. Angl. in Richardo I, rege.)

19. Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles, près de Rouen, où l'on voit un grand concours de peuple, particulièrement le samedi. (Triple Couronne, n. 52.)

20. Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, où l'on voit une image qui y fut apportée sur un vaisseau par le ministère des anges l'an 1033.

21. Notre-Dame-de-Bon-Port, à Dol, secourable aux marins dans la tempête. (Triple couronne, n. 51.)

22. Notre-Dame-de-Secourance à Rennes en Bretagne.

23. Notre-Dame-des-Rochers, près de Salamanque. On y révère une image qui fut trouvée miraculeusement l'an 434 par Simon Vela. (Balinghem, in Calendar.)

— Dans le duché d'Urbino, fête d'une petite ville que Notre-Dame-des-Grâces délivra deux fois de l'ennemi à pareille époque, 23 février.

24. Ce jour, l'an 591, saint Grégoire-le-Grand ayant fait porter en procession une image de Notre-Dame faite par saint Luc, la peste cessa dans Rome. (Balinghem, in Calendar.)

25. Notre-Dame-de-la-Victoire à Constantinople, délivrée des Sarasins par l'assistance de la Sainte Vierge, en 621. (Ferreolus Locrius.)

26. Notre-Dame-des-Champs, à Paris, temple autrefois dédié à Cérès. Saint Denis la consacra en église à Notre-Dame.

27. Notre-Dame-des-Lumières peu loin de Lisbonne. On voyait depuis longtemps briller une lumière en cet endroit, sans pouvoir pénétrer la cause de ce phénomène, lorsque Notre-Dame, apparaissant à un prisonnier, lui promit de le mettre en liberté s'il s'engageait à lui faire bâtir une église sur cette place choisie par elle. (Anton. Vasconcel.)

28. Institution de monastère de l'Annonciade à Béthune en Artois, par François de Melun et Louise de Foix, sa femme, l'an 1519. (Ferreolus Locrius.)

MARS

1. Etablissement de la fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame par Sixte IV, l'an 1476.

2. Notre-Dame-des-Apparitions à Madrid, ainsi nommée parce que l'an 1449 elle apparut huit jours de suite à une fille nommée Yves, à qui elle commanda de lui bâtir une église au lieu où elle trouverait une croix plantée par Notre-Dame. (In Vita B. Joannæ a Cruce.)

3. Notre-Dame de Longpont, en Valois, abbaye, de l'ordre de Cîteaux, fondée, en 1131, par Josselin, évêque de Soissons. (Gall. Christ., tom. IV.)

4. Notre-Dame-de-la-Garde en Aragon, ainsi nommée pour avoir préservé de la mort un enfant qui était tombé dans un puits, l'an 1221. (Bzovius, ad ann. 1221.)

5. Notre-Dame-de-Bon-Secours à Nancy, en Lorraine, qui fit gagner la victoire à René, duc de Lorraine, sur Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne. (Triple Couronne, n. 55.)

6. Notre-Dame-de-Nazareth à Pierre-Noire en Portugal. Cette image a été honorée à Nazareth, dans le temps des apôtres; ce qu'un chasseur découvrit, l'an 1150, par le moyen d'un écrit qu'il trouva attaché à cette image. (Triple Couronne, n. 13.)

7. Notre-Dame-de-l'Etoile (de Stella) à Villa-Viciosa, en Portugal, ainsi appelée à cause d'une étoile qu'un berger y vit à la place où cette église est bâtie. (Triple Couronne, n. 17.)

— A Monte-Beciro en Italie, la Sainte Vierge apparut à Vincentia, paysanne de Berga, qui avait l'habitude pieuse de ne jamais sortir sans réciter des prières à la madone de sa ville natale.

8. Notre-Dame-des-Vertus, à Lisbonne.

9. Fondation de Savigny, diocèse d'Avranches, en Normandie, en l'honneur de la Sainte Vierge, environ l'an 1112, par le bienheureux Vital, ermite, qui en fut le premier abbé. (Gall. Christ., tom. IV.)

10. Notre-Dame-de-la-Vigne près de Viterbe. Cette image fut mise dans la vigne de Baptiste Clavier, à qui Notre-Dame commanda, dit-on,

l'an 1387, de faire un chemin pour y conduire; ce qui étant venu à la connaissance de l'évêque de Viterbe, il permit d'y bâtir une chapelle, et ensuite une belle église occupée, depuis par les religieux de Saint-Dominique. (Bzovius, ad ann. 1487.)

11 Notre-Dame-des-Forêts, à Porto, qui fut trouvée dans une forêt après y avoir été cachée fort longtemps.

12. Notre-Dame-des-Miracles, au cloître de Saint-Maur-des-Fossés, près de Paris. On tient que cette image se trouva faite quand le sculpteur, nommé Rumolde, y pensait travailler.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-la-Chambre (de Camera), dans le monastère de saint Grégoire-le-Grand.

13. Notre-Dame de l'Impératrice, à Rome, près Saint-Jean-de-Latran. Une tradition porte que cette image parla au pape Grégoire-le-Grand l'an 593. (Anton. Vepez.)

14. Notre-Dame-de-la-Brèche, à Chartres, où il se faisait tous les ans une procession générale en reconnaissance de ce que Notre-Dame délivra la ville assiégée par les hérétiques, l'an 1368. L'image de Notre-Dame, posée sur la porte Drouaise, ne put être endommagée par les assiégeants quoiqu'ils tirassent contre elle plusieurs coups de canon et de mousquet, dont on voyait encore la marque à deux ou trois doigts de la sainte image. (Sébastien Rouillard, *Parthénie*, c. 3.)

— A Savone, la statue de la Vierge parut ce jour-là tout environnée de lumière, et ce prodige dura jusqu'au 18.

15. L'an 911, la ville de Chartres fut miraculeusement délivrée du siège que Rollon ou Raoul, duc des Normands, y avait mis; comme il était sur le point de prendre la ville, Gaucelin, quarante-septième évêque de Chartres, monta sur les remparts, tenant une relique de Notre-Dame en façon d'enseigne. Ce qui mit une telle épouvante dans le camp, que tous se retirèrent en désordre; en mémoire de quoi les prés de la porte Drouaise s'appellent encore aujourd'hui les Prés-des-Reculés. (Sébastien Rouillard.)

— A Saint-Lucar en Espagne, Notre-Dame-de-la-Règle, respectée même par les Sarasins à l'époque de leurs descentes sur les côtes de la Péninsule.

16. Notre-Dame-de-la-Fontaine, à Constantinople, bâtie par l'empereur Léon, l'an 460, en reconnaissance de ce que la Sainte Vierge lui apparut et lui indiqua une source où il puisa de l'eau pour un aveugle qu'il conduisait n'étant encore que simple soldat. Peu de temps après il parvint à l'empire, ainsi que la Sainte Vierge le lui avait prédit en cette apparition. (Nicéph., l. xv, c. 13.)

— A Rome, à Sainte-Marie-in-Transtevere, fête de la Manifestation de l'image sacrée de Notre-Dame-de-Clémence, exposée à la vénération publique depuis l'an 224 par saint Calixte I, pape et martyr.

— On commence aussi ce jour-là, dans diverses églises de Rome, la neuvième de préparation à la fête de l'Annonciation.

17. L'an 1093, sous le pape Urbain II, le concile de Clermont en Auvergne, institua les heures et l'office de Notre-Dame.

18. L'an 1386, Notre-Dame-de-Lorette fut érigée en cathédrale par Sixte V, de collégiale qu'elle était jusque-là. (Tursellin, Hist. Lauret., l. v, c. 10.)

— A Savone, dans le Val-Saint-Bernard, fête en souvenir d'un miracle de Notre-Dame, arrivé l'an 1336 à un paysan des environs nommé Antoine.

— A Rome, dédicace de Sainte-Marie-du-Peuple.

19. La Belle-Dame à Nogent-sur-Seine (Aube). Cette image est si célèbre dans le pays, que, pour satisfaire au grand concours de monde qui venait rendre ses vœux à cette reine du ciel, on a été obligé de lui bâtir une grande chapelle. Mais après l'y avoir transportée plusieurs fois, elle s'est toujours retrouvée à sa première place : ce qui a fait juger qu'elle voulait être honorée en cet endroit, qui n'est qu'une petite chapelle de quatre ou cinq pieds en carré. (Ex Monum. Novigent.)

20. Notre-Dame de Calevaert dans la paroisse d'Uckel, proche de Bruxelles. Cette image commença de faire des miracles l'an 1434 : ce qui obligea, l'an 1623, d'y bâtir en son honneur une magnifique chapelle que l'infante d'Espagne Isabelle-Claire-Eugénie visita avec beaucoup de dévotion en la même année. (Aub. Miræus, in Annal. Belg.)

21. Notre-Dame de Bruges, en Flandre, où l'on voit une tresse des cheveux de la Sainte Vierge donnée par un évêque de Syrie nommé Moïse. (Hugo Farcitus, lib. Miracul. Beat. Virginis.)

22. Ce jour-là, le dimanche des Rameaux de l'an 1098, saint Robert, abbé de Molème, se retira avec vingt-un de ses religieux au diocèse de Châlons-sur-Saône, où il bâtit, en l'honneur de Notre-Dame, le célèbre monastère de Cîteaux, chef de l'ordre. (Arnold Vionus, lib. 1, Ligni vitæ 4.)

23. Notre-Dame-de-la-Victoire. Cette image porte ce nom à cause que les Français l'ayant heureusement arrachée des mains des Grecs pendant un sanglant combat qu'ils livrèrent près de Constantinople, l'an 1204, elle leur fit remporter une entière victoire. (Spond, in Annal. ad ann. 1201.)

24. Veille de l'Annonciation de Notre-Dame, instituée par Grégoire II. Ce jour, Notre-Dame fit la Pâque à Jérusalem, l'an de Notre-Seigneur 49. (Balingh. Métaphrastes.)

— A Nasco en Sicile, Notre-Dame d'Agathyrsum, qui apaisa un tremblement de terre, la veille de l'Annonciation de l'année 1399.

— A Rode, en Espagne, Notre-Dame-des-Remèdes, dédiée le 24 mars de l'an 1482.

25. L'Annonciation de Notre-Dame, instituée par les Apôtres, et la plus ancienne de toutes. (Joann. Bonifac., l. II. Hist. Virg., c. 5.)

— A Toulouse en France, Notre-Dame-de-Piété, que les habitants du pays et les étrangers visitent en grande dévotion aux fêtes principales de la Vierge.

— A Aubervillers, près de Saint-Denis, Notre-Dame-des-Vertus.

— A Stolowicz, en Lithuanie, Notre-Dame-de-Lorette.

— A Blancmesnil, près Paris, Notre-Dame de la confrérie de l'Annonciation.

— A Syracuse, Notre-Dame-des-Miracles, fondée en 1500, sur la place Cardaria.

— A Alexandrie, Notre-Dame-de-l'Annonciation.

— A Lima, au Pérou, Notre-Dame du Rosaire, statue vénérable sculptée d'un bois inconnu, que les Espagnols avaient emportée avec eux quand ils sont entrés pour la première fois dans ce royaume.

26. Notre-Dame de Soissons, occupée par des religieuses de Saint-Benoît. On voit en cette église un des souliers de Notre-Dame. (Hugo Farcitus.)

— A Tropéa, dans la Calabre, mémoire de la délivrance de cette ville au milieu d'un tremblement de terre qui ravagea tout le pays d'alentour.

27. Apparition de Notre-Seigneur à Notre-Dame aussitôt qu'il fut ressuscité. (Alphons. à Castro, c. 17.)

28. Notre-Dame de Castelbruedo, à Olian, au bord de la rivière de Ségir en Catalogne, où tous les ans, le jour de l'Annonciation, on voyait trois lumières de couleur d'azur qui pénétraient au travers des vitres de cette église, allumaient les lampes et les cierges, ressortaient par le même endroit, et disparaissaient aussitôt. (Ludo Marinaus, l. v. de Reb. Hispan., cap. ultimo.)

29. Apparition de Notre-Dame à saint Bonnet, évêque de Clermont en Auvergne, à qui elle commanda de dire la messe une nuit qu'il était resté en prières dans l'église ; le saint se pressant contre un pilier comme pour se cacher, la pierre devint molle, et lui fit la place qui s'y voit encore aujourd'hui. Mais la Sainte Vierge l'ayant obligé d'officier, la cérémonie étant faite, elle lui laissa la chasuble que les anges lui avaient apportée et dont il s'était servi pour officier. Ce céleste présent se voit sans doute encore à Clermont, où il a été précieusement conservé.

30. Rétablissement de la chapelle de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, par Claude Dormy, évêque de cette ville. (Triple Couronne, n. 53.)

31. Notre-Dame-de-Sainte-Croix de Jérusalem, où se garde une partie du voile de Notre-Dame, donné par sainte Hélène. (Onuphrius, lib. vii. Eccles.)

— A Bilbili, en Espagne, Notre-Dame-de-Penna, en mémoire de la liberté de la ville recouvrée.

AVRIL

1. Octave de l'Annonciation dans l'ordre des Carmes.

2. Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, où l'on voit une image de la Sainte Vierge, entre les mains de laquelle se trouvèrent miraculeuse-

ment les clés de la ville pendant que le valet du maire les cherchait partout ailleurs pour ouvrir les portes aux Anglais, auxquels il avait promis de livrer Poitiers. (Jean Boucher, *Annal. d'Aquit.*)

3. Apparition de Notre-Seigneur à Notre-Dame et aux apôtres dans le Cénacle, huit jours après sa résurrection. (Balingh., in *Calendar.*)

— A Liège, Notre-Dame-d'Aqualia, miraculeusement sauvée de l'incendie de l'église où elle était déposée et révérée.

4. Notre-Dame-de-Grâce, proche de Gaillon en Normandie, image si célèbre dans le pays, qu'on va la révéler de tous côtés.

5. Apparition de Notre-Dame au pape Honoré IV, pour la confirmation de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel. (Baling., in *Calend.*)

6. Notre-Dame-des-Délaissés, à Valence en Espagne. Cette image de la Sainte Vierge se conserve dans une chapelle où l'on ne manque pas d'entendre du bruit, quand quelqu'un se noie ou est assassiné aux environs de la ville. (Triple Couronne, n. 28.)

— A Lille, dédicace d'un hôpital dédié à Notre-Dame-de-l'Assistance.

8. Fête des miracles de Notre-Dame à Cambron, près de Mons, dans le Hainaut. (Locrius.)

9. Notre-Dame de Myans, près de Chambéry en Savoie. Cette image empêcha, l'an 1243, que le tonnerre, qui avait déjà consumé la ville de Saint-André avec seize villages, ne passât outre, et fut cause qu'il s'arrêta à Myans. (Triple Couronne.)

10. Notre-Dame de Laval en Vivarais. Cette église est fort visitée, afin d'obtenir des pluies pour les biens de la terre. (Triple Couronne.)

11. Ce jour un aveugle recouvra la vue dans l'église de Notre-Dame du mont Serrat, l'an 1538. (Balinghem.)

12. Notre-Dame-de-Charité, dans l'abbaye des Feuillants à sept lieues de Toulouse. Cette image jeta plusieurs larmes pour accorder les habitants du village de la Fastide avec ceux de Bérat. (Triple Couronne.)

13. Apparition de Notre-Dame à la bienheureuse Jeanne de Mantoue. (In ejus Vita.)

14. Apparition de Notre-Dame à sainte Lidwine, l'an 1133. (Jean Bruchman.)

15 L'an 1104, la Sainte Vierge donna au bienheureux Albéric l'habit blanc au lieu du noir qu'il portait. (In ejus Vita.)

16. Notre-Dame-des-Victoires, dans l'église de Saint-Marc à Venise. C'est cette image que les empereurs Jean Zimisces et Jean Comnène faisaient porter dans un char de triomphe; aujourd'hui on la porte à Venise en procession pour obtenir la pluie ou le beau temps.

17. Notre-Dame d'Arabida, en Portugal, où l'on voit une image qu'un marchand anglais avait coutume de porter sur lui. Un jour qu'il avait recours à elle dans le danger de faire naufrage, il la vit environnée d'une grande lumière, au haut de la roche d'Arabida; ce qui fut cause qu'il y bâtit un ermitage où il passa le reste de ses jours. (Triple Couronne.)

18. Concession d'indulgences plénières par Urbain VI à ceux qui visitent Notre-Dame-de-Lorette. (Balingh.)

19. Confirmation de la fête de la Conception de Notre-Dame par le concile de Trente, l'an 1546.

20. Notre-Dame de Scheir, en Bavière, église bâtie à la place du château que ceux de la maison de Scheir cédèrent à Notre-Dame, à la réserve d'Arnaud, lequel, en punition de son opiniâtreté, fut précipité dans un lac voisin. (Trithem., de Origine Bavaricæ.)

21. Institution de la Confrérie de l'Immaculée-Conception de Notre-Dame à Tolède, l'an 1506, par le cardinal Ximénès.

22. Notre-Dame de Betharam, en Béarn, découverte, l'an 1503, par des bergers qui, voyant une lumière extraordinaire à l'endroit où est aujourd'hui le grand autel de la chapelle, y trouvèrent une image de Notre-Dame, à laquelle on fit aussitôt bâtir un oratoire. (Triple Couronne.)

23. Concession d'indulgences par le pape Calixte III, l'an 1435, à ceux qui visiteront la cathédrale d'Arras, où l'on conserve un voile et une ceinture de Notre-Dame.

24. Notre-Dame-de-Réparation, à Florence, érigée par Eugène IV, l'an 1436. (Balinghem.)

25. Dédicace de la basse sainte chapelle de Paris en l'honneur de Notre-Dame, par Philippe, archevêque de Bourges, l'an 1248.

— A Saragosse, en Espagne, Notre-Dame-de-Cogullada, découverte par le chant d'une alouette, sur le bord de l'Ebre.

— A la Valette, dans l'île de Malte, Notre-Dame de Damas, qu'on disait peinte par saint Luc. On l'invoquait autrefois dans de grands dangers, et surtout contre les attaques des Sarasins.

— A Rome, dédicace de Sainte-Marie-sur-Minerve, et de Sainte-Marie in Aquiro.

26. Notre-Dame-de-Naera, dans la Navarre, image trouvée miraculeusement l'an 1048; ce qui obligea Dom Garcias de Naera, roi de Navarre, d'y faire bâtir une église où plusieurs rois de Navarre ont été enterrés.

— A Rome, fête à Sainte-Marie-des-Monts pour la manifestation, en 1579, de l'image sainte qu'on y vénère; — et à Saint-Augustin, Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

— A Messines en Flandre, Notre-Dame de Messines.

27. L'an 1419, Notre-Dame de Hall, en Hainaut, redonna la vie à un enfant qui était mort et enterré, depuis trois jours. (Just. Lips., in *Histor. Virginis Hallens.*)

— A Feucht-Wangen en Bavière, dédicace d'une église élevée en l'honneur de l'assomption de Notre-Dame, en 1518.

28. Notre-Dame-du-Chêne, près de Sablé, en Anjou, image qui guérit un enfant contrefait, l'an 1631; et depuis elle a fait tant de miracles, qu'elle est aujourd'hui fort célèbre dans le pays. (Triple Couronne, n. 50.)

29. Notre-Dame-de-Foi aux Augustins d'Amiens. Elle a fait un grand nombre de miracles.

30. Notre-Dame de Nantes en Bretagne, bâtie par Alain surnommé Barbetorte, duc de Bretagne.

— Vigile et ouverture du mois de Marie dans toutes les églises du monde où cette dévotion est établie.

MAI

Ce mois est consacré tout entier à la Sainte Vierge. La pratique pieuse du mois de Marie a pris naissance en Italie, dans le dix-huitième siècle, et de là s'est répandue rapidement dans l'Église. Cette dévotion, accréditée par les heureux effets qu'elle produit, a franchi les mers ; et aujourd'hui elle est devenue universelle, catholique. La voix du chef de l'Église l'a confirmée et l'a revêtue d'une autorité plus sacrée, plus inviolable. Jaloux d'exciter les chrétiens à pratiquer une dévotion si agréable à la Mère de Dieu et si utile à leurs âmes, Pie VII, par un rescrit daté du 21 mars 1815, accorda à tous les fidèles qui offrent, en public ou en particulier, à cette Vierge sainte un culte spécial d'honneur, de prières, ou d'autres actes de vertu, trois cents jours d'indulgences pour chaque jour du mois de mai, et une indulgence plénière le jour du même mois où, après avoir participé aux sacrements, ils prieront pour les fins accoutumées. Ces indulgences peuvent s'appliquer aux âmes du purgatoire. Le vicaire de Jésus-Christ, ayant égard aux désirs pressés des fidèles, aux vœux de la sacrée Congrégation, leur apposa le sceau de la perpétuité, le 18 juin 1822.

1. Ce jour, en l'année 1449, quelques-uns des principaux orfèvres de Paris commencèrent de donner le mai à l'église cathédrale de Notre-Dame : on nommait ainsi des tableaux que la communauté des orfèvres de Paris avait la coutume de présenter tous les ans à l'église de Notre-Dame, le premier jour de Mai. Leur offrande commença, en 1449, par un arbre vert qu'on appela le Mai-Verdoyant. Pour cette présentation, ils élurent deux d'entre eux qui furent nommés princes du Mai. Dans la suite, ils ajoutèrent à ce don celui d'un morceau d'architecture, en forme de tabernacle, qu'on suspendait au haut de la voûte, et auquel on attachait des sonnets, des rondeaux et d'autres sortes de vers pieux. En 1533, le tabernacle fut orné de petits tableaux contenant l'histoire de l'Ancien Testament. En 1608, la générosité des orfèvres l'enrichit encore de figures, et y ajouta trois tableaux. Enfin ils changèrent ce présent en un tableau votif de onze pieds de haut, dont le sujet était tiré des Actes des Apôtres, et qu'on exposait devant le portail durant les premiers jours de mai, et pendant tout le mois devant l'autel de la Vierge, d'où on le retirait pour le placer dans l'église ; ce qui se pratiqua jusqu'en 1708. Ces sortes de tableaux contribuaient à faire connaître un jeune artiste, qui regardait cet ouvrage comme le fondement de sa réputation. Beaucoup de nos meilleurs peintres ont travaillé aux tableaux du Mai. (Du Breuil, *Antiq. de Paris*, liv. 1.)

— A Mislenicz, en Pologne, à quatre lieues de Cracovie, Notre-Dame de Mislenicz, peinte sur un tableau de chêne formé de trois morceaux assemblés. L'an 1633, le 1^{er} mai, qui était cette année-là un dimanche, on vit la statue miraculeuse ruisseler de gouttes visqueuses de la grosseur d'une graine de chanvre ; et ce miracle se renouvela par intervalles jus-

qu'au 12 mai, jour de l'octave de l'Ascension. Elle fut ensuite portée en grande pompe à l'église paroissiale de la ville, le 2 juillet, et elle y opéra un grand nombre de miracles.

— A Galatuyada, en Espagne, Notre-Dame-du-Pré (de Prado). Elle fit le premier de ses miracles le 1^{er} mai 1349.

— A San-Angelo, en Sicile, Notre-Dame-de-Viridario, ou du Verger, célèbre par les prodiges qu'elle opère depuis l'an 1544.

2. Notre-Dame d'Oviedo, en Espagne, où se gardent des cheveux de la Sainte Vierge. (Balinghem.)

— A Palerme, Notre-Dame-des-Miracles, depuis le 2 mai 1348.

3. Apparition de Notre-Dame à la bienheureuse Marie-Razzi, de l'ordre de Saint-Dominique, l'an 1597, à laquelle elle donna un anneau, et mit une couronne sur la tête. (Balinghem.)

— A Piazza, en Sicile, Notre-Dame-des-Saints-Cheveux, depuis le 3 mai 1349.

4. Notre-Dame-la-Secourante, à trois lieues de Caen, en Normandie, fort visitée dans le pays; il s'y fait tous les ans une procession solennelle.

— Modica, en Sicile, Notre-Dame de Modica, trouvée le 4 mai 1615.

5. Ce jour, Notre-Dame alla au mont des Oliviers, pour voir son Fils monter au ciel, et retourner ensuite à Jérusalem pour se retirer dans le Cénacle et y attendre la venue du Saint-Esprit.

6. Notre-Dame-des-Miracles, dans l'Eglise de Notre-Dame-de-la-Paix, à Rome. L'an 1483, un homme qui avait perdu son argent au jeu, après avoir vomi des blasphèmes contre cette image, lui donna quatre coups de poignard; elle rendit une si grande abondance de sang, que le miracle fut bientôt divulgué dans toute la ville.

— A Rome, dédicace de Sainte-Marie in Cosmedi.

— A Montpellier, Notre-Dame-des-Tables délivre la ville du fléau de la peste en 1348.

7. Notre-Dame-de-Hall, en Hainaut, c'est l'une des trois petites statues de la Sainte Vierge que sainte Elisabeth, fille d'André II, roi de Hongrie, avait honorées religieusement, et qu'elle laissa par testament à sa fille sainte Sophie, qui enfin la donna à l'église de Hall, l'an 1267.

8. L'an 1602, le savant Juste-Lipse donna sa plume d'argent à l'église de Notre-Dame-de-Hall, où elle se voit encore suspendue devant le grand autel.

9. Notre-Dame-de-Lorette dans la marche d'Ancône, en Italie. Cette chapelle est la petite maison de Nazareth, où le mystère de notre rédemption a été annoncé et où le Fils de Dieu s'est fait fils de la Sainte Vierge. Sainte Hélène la fit entourer d'une magnifique église, l'an 260; mais les Turcs s'étant rendus maîtres de la Judée, les anges, suivant la tradition commune, la transportèrent en Esclavonie, l'an 1291, où elle ne demeura que trois ans et neuf mois, au bout desquels elle fut transportée par ces esprits célestes, du temps de Boniface VIII, premièrement à Recanati, dans la Marche-d'Ancône, où elle demeura huit mois, et ensuite à la monta-

gne des Deux-Frères, lesquels étant en différend pour ce nouvel héritage, donnèrent sujet à Notre-Dame de faire transporter sa maison, en 1294, où elle est à présent. (Tursell. in Histor. Lauretana.)

— A Mauriac (Cantal), Notre-Dame-des-Miracles.

— A Castiglione, en Italie, Notre-Dame-de-la-Noix.

— A Rome, fête de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, à Saint-Laurent in Lucina.

— Dans l'oratoire de Caravita, Notre-Dame-de-la-Compassion.

10. Dédicace de la ville de Constantinople à Notre-Dame par Constantin-le-Grand.

11. Apparition de Notre-Dame à saint Philippe de Néri, qu'elle guérit d'une grande maladie, l'an 1594.

— A Séville, en Espagne, Notre-Dame-des-Rois.

12. Notre-Dame-des-Vertus à Aubervilliers, près de Paris. Cette image fut trouvée toute en sueur au mois de mai 1336; et depuis il s'est fait tant de miracles dans son église, qu'on l'a nommée Notre-Dame-des-Vertus, quoiqu'elle soit dédiée à saint Christophe.

— Au mont Caperrina, près de Messine, en Sicile, Notre-Dame-d'en-Haut; dédicace de l'église qui lui est consacrée.

13. Dédicace de Notre-Dame-des-Martyrs, dite la Rotonde, à Rome, par le pape Boniface IV, l'an 608.

14. Dédicace de Notre-Dame de Noyon, par Hardouin, trente-septième évêque de cette ville, l'an 998.

15. Descente du Saint-Esprit sur Notre-Dame et sur les Apôtres, l'an 34 de Jésus-Christ.

— A Boschna, à cinq lieues de Cracovie, Notre-Dame de Boschna ou du Rosaire, qui a pleuré des larmes de sang.

— A Rome, à Sainte-Marie in Monticelli, on commence la neuvaine en l'honneur de Notre-Dame, sous le titre d'Auxiliatrix Christianorum.

16. Apparition de Notre-Dame à sainte Catherine d'Alexandrie, dont le corps fut transporté sur le mont Sinaï.

17. Notre-Dame-des-Larmes, au duché de Spolette en Italie. Cette image, peinte sur une muraille, jeta une grande abondance de larmes l'an 1494.

18. Dédicace de Notre-Dame-de-Bon-Port, de l'ordre de Cîteaux, près du Pont-de-l'Arche, diocèse d'Evreux.

19. Dédicace de Notre-Dame de Flines, près de Douai, par Pierre, archevêque de Reims, l'an 1279.

20. Dédicace de l'Eglise de la Ferté, au diocèse de Châlons-sur-Saône, en l'honneur de Notre-Dame.

21. Notre-Dame-de-la-Sueur, à Salerne, laquelle sua sang et eau l'an 1611, en présage d'un grand incendie qui arriva le lendemain.

22. Notre-Dame-du-Mont-de-la-Vierge, près de Naples. Cette image préserva des flammes le monastère et l'église consacrée en son honneur.

23. Notre-Dame-des-Miracles, à Saint-Omer, où se conservent un gant et une partie des cheveux de la Sainte Vierge.

24. Grégoire XV, l'an 1622, fit un décret par lequel il est défendu de soutenir l'opinion contraire à l'immaculée conception.

Fête de dévotion pour Rome et pour tous les Etats de l'Eglise, de Sainte-Marie *Auxiliatrix Christianorum*, en mémoire et rémerciment perpétuel du glorieux retour du pape Pie VII, à son siège apostolique en 1814.

25. Notre-Dame-la-Neuve, à Jérusalem, bâtie par l'empereur Justinien l'an 530.

26. Dédicace de Notre-Dame de Vaucelles, au diocèse de Cambrai, par Samson, archevêque de Reims.

27. Dédicace de Notre-Dame dite sainte Marie-Majeure par le pape Jean II, l'an 533. On a conservé précieusement dans cette église une image de la Sainte Vierge, faite par saint Luc.

28. La fête des Reliques de Notre-Dame, à Venise, où il y a des morceaux de sa robe, de son manteau, de son voile et de sa ceinture.

29. La fête de Notre-Dame-des-Ardents, à Arras, où l'on garde un cierge apporté par Notre-Dame, l'an 1093; et, chose admirable, il y avait en 1793 plus de cinq cents ans qu'on l'allumait sans qu'il fût en rien diminué.

30. Dédicace de l'église du Mont-de-la-Sainte-Vierge, près de Naples, bâtie l'an 1126, par saint Guillaume, fondateur de l'ordre du Mont-de-la-Vierge.

— A Bourges, Notre-Dame-de-Bourg-Dieu, célèbre par un miracle opéré le 30 mai de l'an 1202.

31. Notre-Dame-de-Souffrance à l'église de Saint-Gervais, de Paris. Cette image, qui était au coin de la rue de Rosiers, fut frappée par un Juif, l'an 1528, et portée solennellement à Saint-Gervais par ordre du roi François 1^{er}.

— A Rome, à Sainte-Marie-du-Divin-Amour, fête de la sainte image qu'on y révère.

— Clôture solennelle des pieux exercices du mois de Marie.

JUIN

1. Notre-Dame-de-l'Étoile à Aquilée en Italie. Cette église est ainsi nommée parce qu'on vit paraitre une étoile en plein jour sur la tête de S. Bernardin, lorsque, prêchant à Aquilée, il appliquait à la Sainte Vierge ce passage de l'apocalypse où il est dit qu'il y avait douze étoiles sur sa tête. (Surius in ejus vita.)

— A Lezzano, Notre-Dame-Consolatrice-des-Affligés.

2. Notre-Dame d'Edesse dans l'Asie-Mineure. Cette image, qui était placée sur le portail d'une église, parla à saint Alexis et fit connaître au peuple le mérite de ce saint. Depuis, on la transporta à Rome, où elle est honorée.

— A Cambrai, Notre-Dame-de-Grâces, qu'on disait peinte par saint Luc.

3. Notre-Dame de Sozopolis, en Pisidie. Cette image rendait une huile miraculeuse, ainsi que le témoigne Germain, patriarche de Constantinople, dans une lettre qui fut lue publiquement au concile de Nicée, assemblé pour la défense des saintes images. (Act. 4 Concil. Nicen.)

— A Vezzano en Italie, Notre-Dame-de-Vezzano, qui délivra cette ville de la peste en 1523.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-la-Lettre. La madone qu'on y vénère était peinte par saint Luc.

— A Carbonari, près de Bari, Notre-Dame-de-la-Vie, qui préserva toute la province des ravages de la peste.

— A Lucques en Italie, Notre-Dame-de-la-Rose.

4. Notre-Dame-de-la-Colline ou du Bourdillon, à Fribourg, où il se fait beaucoup de miracles.

5. L'an 1428, Notre-Dame-de-Hall, en Hainaut, rendit la vie à un enfant enterré depuis quinze jours, qui, ayant vécu cinq heures après avoir reçu le baptême, se fondit peu à peu comme une pelote de neige en présence de soixante-dix personnes. (Just. Lips.)

— A Ervold, en Allemagne, Notre-Dame-de-la-Croix.

6. Institution des religieuses de la Visitation de Notre-Dame, qui commença dans la ville d'Annecy, en Savoie, l'an 1610, par le bienheureux François de Sales, évêque de Genève, et Jeanne-Françoise Frémiot, dame de Chantal.

— A Rome, manifestation de l'image miraculeuse de Sainte-Marie in Cosmedi.

7. Dédicace de Notre-Dame-du-Tal, ordre de Cîteaux, à sept lieues de Paris, sous Louis XIII, le 18 avril de l'an 1616.

8. Notre-Dame d'Alexandrie en Egypte, bâtie par saint Pierre, patriarche de cette ville et martyr.

9. Notre-Dame de Ligny, près de Bar-le-Duc en Lorraine. Cette image est célèbre par les fréquents miracles qui s'y font. (Triple Couronne.)

10. Notre-Dame-de-Cranganor, dans l'Inde orientale, bâtie par un des trois rois qui vinrent adorer Notre-Seigneur. (Osorius, lib. 1.)

— A Rome en Italie, Notre-Dame-du-Rosaire, à Sainte-Marie-sur-Minerve, peinte par le bienheureux Ange de Fiesole, de l'ordre de Saint-Dominique.

11. Notre-Dame-d'Esquermes près de Lille. Cette image commença de faire des miracles environ l'an 1162.

— A Jaen, en Espagne, Notre-Dame-de-la-Chapelle, en mémoire d'une vision miraculeuse qu'eurent tous les habitants de la ville, la nuit qui suivit le 10 juin 1430.

12. Ce jour-là, Notre-Dame donna un anneau fait de ses cheveux à saint Herman, de l'ordre de Prémontré. (Surius in ejus vita.)

13. Dédicace de Notre-Dame de Sichem près de Louvain, l'an 1604, par Matthias Hovius, archevêque de Malines. (Just. Lipsius.)

— A Rome, fête de Sainte-Marie-des-Grâces, à la Porte-Angelique, pour la manifestation de son image miraculeuse dans l'année 1618.

14. L'an 371, il tomba du ciel, à Arras, une laine blanche mêlée d'une pluie épaisse, dont saint Jérôme fait mention; alors, dit-on, la famine étant grande dans le pays, les habitants d'Arras eurent recours à la Mère de miséricorde, qui leur envoya ce céleste présent, appelé communément manne, dont on conservait les restes dans l'église dédiée en l'honneur de Notre-Dame.

15. Fondation de Notre-Dame-des-Feuillants, au diocèse de Toulouse, l'an 1145.

16. Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, bâtie par Charlemagne et consacrée par Léon III, l'an 804, où se trouvèrent 355 prélats, tant évêques qu'archevêques. Charlemagne fit présent à cette église de deux tuniques de Notre-Dame l'an 810; Charles-le-Chauve en tira une, l'an 875, pour la donner à l'église de Chartres où elle est à présent.

17. Notre-Dame-de-la-Forêt, près de Boulogne-sur-Mer. Cette petite chapelle est fort renommée dans le pays.

18. Apparition de Notre-Dame et de l'Enfant-Jésus à sainte Agnès du mont Politian, à qui elle laissa une petite croix qui se montre encore aujourd'hui en grande solennité, le premier jour de mai.

19. A Trèves en Allemagne, on honore, dans l'église de Saint-Jean-l'Evangeliste, le peigne de Notre-Dame, qu'Agrius, archevêque de cette ville, donna à cette église, bâtie l'an 333.

20. Notre-Dame-des-Blaquernes, sur le port de Constantinople, où l'on garde le suaire de Notre-Dame, donné par l'impératrice sainte Pulchérie, qui l'avait reçu de Juvénal, évêque de Jérusalem.

— Près de Mons, Notre-Dame-de-Bonne-Volonté, placée sur un tilleul que les araignées avaient couvert d'un voile impénétrable. Le curé d'Harvèrè la rendit à la dévotion publique, vers le commencement du dix-septième siècle.

— A Turin, mémoire de la découverte d'une ancienne chapelle qui avait disparu dans les dévastations des Goths et des Vandales. On l'appelait Notre-Dame-de-Consolation, parce qu'elle a rendu la vue à un aveugle-né, le 20 juin 1180,

21. Notre-Dame de Matarieh, au Grand-Caire, en Egypte, où l'on voit une fontaine miraculeuse que Notre-Dame obtint par ses prières lorsqu'elle s'y retira; et l'on tient par tradition qu'elle y lavait les langes de l'Enfant-Jésus.

— A Alcamo, en Sicile, Notre-Dame-des-Miracles.

22. Notre-Dame-de-Narni, en Italie. On dit que cette image a parlé à la bienheureuse Lucie, à qui elle donna l'Enfant-Jésus à porter. (Triple Couronne.)

23. Notre-Dame-Justinienne, à Carthage (en Afrique). Cette église a été bâtie par l'empereur Justinien, en l'honneur de la Sainte Vierge, à laquelle il attribuait les victoires qu'il remportait sur les Vandales. (Baronius.)

24. Notre-Dame du Clos-Evrard, à une demi-lieue de Trèves. Cette image fut attachée à un chêne par un vigneron qui voulait l'honorer; et

Notre-Dame, acceptant sa dévotion, lui commanda de bâtir en son honneur une petite cabane, que les miracles ont fait changer premièrement en une petite chapelle, et ensuite en une église qui fut dédiée à Notre-Dame l'an 1449, par Jacques de Sirecq, archevêque de Trèves. (Triple Couronne.)

— A Locarno en Italie, Notre-Dame-du-Rocher. Un Franciscain, Barthélemy de Inurea, raconte ainsi la vision dont il fut favorisé : « J'ai vu, dit-il à son abbé, la Mère de Dieu debout sur un rocher, et tout entourée de rayons célestes. » On bâtit sur le rocher qu'il désigna une église qui fut solennellement dédiée à la Vierge en 1487.

25. L'an 431, fut tenu dans la ville d'Ephèse, contre Nestorius, par deux cents évêques, le troisième concile général, sous le pape saint Célestin et sous les empereurs Théodose II et Valentinien III, où il fut défini qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule personne; et que la Sainte Vierge devait être appelée Mère-de-Dieu.

26. Notre-Dame-de-Méliapour ou Malipur, dans l'Inde orientale, où saint François Xavier se retirait souvent pour faire ses prières.

27. Notre-Dame-de-la-Dorade, à Toulouse. Ce lieu, qui était autrefois dédié à la déesse Pallas, fut changé en une église de Notre-Dame, lorsque les habitants reçurent la foi.

28. Dédicace de l'église des Charreux de Paris, sous le titre de Notre-Dame, par Jean d'Aubigny, évêque de Troyes.

29. Notre-Dame-de-Buglose, à deux lieues d'Acqs, en Gascogne. Cette image fut trouvée miraculeusement l'an 1631, et transportée dans la paroisse de Buglose. (Triple Couronne.)

30. Notre-Dame-de-Calais, augmentée d'une magnifique chapelle, l'an 1631, par Jacques de la Bolloye, curé et enfant de Calais.

JUILLET

1. Dédicace de l'église de Jumièges, au pays de Caux en Normandie l'an 1067, par Maurice, archevêque de Rouen.

— A Hiegligen, dans un jardin, Notre-Dame-des-Deux-Tilleuls, à cause de deux tilleuls qui couvraient trois tombeaux de leur ombre. On y éleva d'abord une chapelle ronde, puis une église où l'on vit s'opérer, dans l'espace de quelques années, beaucoup de miracles. Cette église fut consacrée le 1^{er} juillet 1637. Elle fut visitée depuis par de très hauts personnages. L'impératrice Eléonore lui fit présent d'une lampe d'argent.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-la-Santé.

2. La Visitation de Notre-Dame. Cette fête fut instituée par Urbain IV, l'an 1385.

— A Knin, en Bohême, Notre-Dame-de-Knin, en souvenir de la visite que fit la Vierge Marie à sa cousine Elisabeth, dans les montagnes de la Judée. Toute la ville fit vœu de s'y rendre en procession le 2 juillet, et ce pieux exemple fut suivi par les villes de Kuttemberg et de Korkow.

— A Kiritein, en Bohême, Notre-Dame-de-Kiritein ; le plus grand concours des pèlerins s'y fait le 2 juillet, jour où la Sainte Vierge alla visiter dans les montagnes sa cousine Élisabeth.

3. Notre-Dame-de-la-Carolle, à Paris. Cette image, qui était au coin de la rue aux Ours, reçut un coup de couteau l'an 1418, et rendit quantité de sang qui se garde avec l'image à Saint-Martin-des-Champs. En mémoire de ce miracle, on faisait tous les ans un feu d'artifice, où l'on brûlait une figure représentant le sacrilège qui donna le coup.

4. Notre-Dame-des-Miracles, à Avignon, bâtie par le pape Jean XXII, à l'occasion de deux criminels condamnés au feu : l'un desquels, ayant invoqué le saint nom de Marie, demeura dans les flammes sans brûler, quoique l'autre fût consumé. (Richard. Cluniac., in Joann. xxii.)

5. Dédicace de Notre-Dame de Cambrai, l'an 1472, par Pierre de Ranchicourt, évêque d'Arras.

6. Notre-Dame d'Iron, près de Blois, au pays de Dunôis. Cest dans cette chapelle qu'environ l'an 1631, un enfant, qui s'était étranglé en se débattant dans son berceau, ressuscita miraculeusement, aussitôt que ses parents l'eurent voué à Notre-Dame d'Iron.

— A Prato, en Italie, Notre-Dame-de-la-Prison, en mémoire d'une apparition lumineuse de la Vierge, portant l'Enfant-Jésus, au-dessus des prisons de la ville, changées depuis en église.

7. Dédicace de Notre-Dame d'Arras, l'an 1484, par Pierre de Ranchicourt, évêque de cette ville.

— A Rome, commencement d'une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame du mont Carmel, à toutes les églises de cet ordre.

— A Monsemani, près de Pistoie, en Italie, Notre-Dame-de-Neuve-Fontaine.

8. L'an 1410, Notre-Dame de Hall, en Hainaut, rendit la vie à un enfant de Bruxelles, âgé de six ans, qui s'était noyé dans un puits, d'où ayant été tiré et voué à Notre-Dame de Hall, il donna aussitôt des signes de vie. (Just. Lips.)

— A Douai, Notre-Dame-des-Barreaux, (Cancellata), enfermée sous un grillage de fer dans un des murs de la ville, en mémoire d'un miracle opéré par elle, le 8 juillet 1552.

9. Notre-Dame-de-la-Paix, aux Capucins de la rue Saint-Honoré à Paris.

— A Rome, mémoire d'un mouvement miraculeux qu'on remarqua dans les yeux d'un grand nombre de saintes images de Marie, l'an 1796.

10. Dédicace de l'église de Notre-Dame de Boulogne près de Saint-Cloud, l'an 1469, par Guillaume Chartier, évêque de Paris. La confrérie de Notre-Dame qui est dans cette église, est si célèbre, que six de nos rois en ont voulu être.

11. Notre-Dame de Cléry, à quatre lieues d'Orléans, honorée depuis longtemps dans cette église réédifiée par le roi Louis XI, qui y fut enterré l'an 1483. Ce fut ce monarque qui établit, partout le royaume de France, la pieuse coutume de saluer la Sainte Vierge par l'Angelus trois

fois le jour, au matin, à midi et au soir; et il portait toujours le portrait de cette Reine des Anges, dans une médaille, sur le repli de son chapeau.

12. Dédicace de Notre-Dame-de-Toutes-Grâces, aux Minimés de Nigeon, près de Paris, l'an 1578. Cette maison fut donnée l'an 1496, par Anne de Bretagne, femme de Louis XII, à saint François de Paule, qui avait institué son ordre, en 1436.

13. Cent ans avant la naissance de Notre-Seigneur, l'image de Notre-Dame de Chartres fut taillée dans une forêt, au milieu des plaines de la Beauce, par le commandement de Priscus, roi des Chartrains, et fut mise ensuite avec cette inscription : VIRGINI PARITURÆ; c'est-à-dire : A LA VIERGE QUI DOIT ENFANTER, dans la même place où on la voit aujourd'hui; c'était alors une grotte où les druides faisaient leurs sacrifices. Saint Potentien, second évêque de Sens, que l'apôtre saint Pierre avait envoyé en France, s'arrêta à Chartres, où il bénit cette image, et dédia la grotte en église, l'an de Jésus-Christ 46. (Sébast. Rouillard, *Parthen.*, c. 4.)

14. Notre-Dame-du-Buisson, en Portugal. Cette image fut vue au milieu d'un buisson ardent, par un berger. Vasquez Perdigon, évêque d'Evora, fit bâtir en cet endroit, l'an 440, une église et un monastère qui fut donné aux religieux de Saint-Jérôme. (Vasconcell. in *Descript.*, regni Lusitan.)

15. Les Musulmans, ennemis de Notre-Dame, furent défaits par Godefroid de Bouillon, qui prit en ce jour la ville de Jérusalem, dont il fut fait roi; et l'on en célébrait autrefois la fête tous les ans, avec office double et octave.

16. La fête du Scapulaire : la tradition porte que Notre-Dame le donna elle-même, l'an 1251, au bienheureux Simon Stock, anglais; ensuite de quoi cette dévotion s'est répandue par tout le monde; les papes Jean XXII, Grégoire XIII, Sixte V, Grégoire XIV et Clément VIII, ont donné de grandes indulgences à ceux qui sont de cette confrérie.

— A Rome, et ailleurs, grande fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

17. Notre-Dame-de-la-Victoire à Tolède, en Espagne : ainsi nommée à cause d'une victoire signalée que remporta sur les Maures Alphonse IX, roi de Castille, l'an 1202, après avoir fait porter un drapeau sur lequel était l'image de Notre-Dame.

— A Rome, apparition de l'image miraculeuse de Sainte-Marie-du-Portique à Sainte-Marie in Campitelli.

18. Notre-Dame de Moyen-Pont, à deux lieues de Péronne (Somme). Cette image fut trouvée par un berger qui menait paître son troupeau auprès des étangs.

19. Notre-Dame-de-Grâce, à Picpus, faubourg Saint-Antoine de Paris. Cette image, qui est dans un petit navire de bois avec deux anges aux deux bouts, a été faite d'un éclat qui fut tiré, l'an 1629, de la fameuse image de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. (Triple Cour.)

20. Notre-Dame de Verdun, où tant de miracles se sont faits, qu'on en célèbre une fête particulière.

21. Notre-Dame-de-la-Garde, près de Marseille. La Reine des cieux est fort honorée dans cette église, où tous les samedis le très Saint-Sacrement est exposé depuis minuit jusqu'à midi, et, pour marque de la dévotion des fidèles, on y voit plus de trente grosses lampes d'argent, avec quantité de branches de corail d'une grandeur extraordinaire.

22. Institution de l'ordre de Prémontré par saint Norbert, l'an 1120, ensuite d'une révélation de Notre-Dame, qui lui envoya, par le ministère d'un ange, l'habit blanc qu'elle voulait qu'on portât dans son ordre.

23. Fondation de Notre-Dame de Cambron près de Mons, en Hainaut, par Anselme de Trazégnies, seigneur de Péronne.

24. Notre-Dame du Bouchet, à dix lieues et demie du Blanc, en Berry. Il y a plusieurs siècles qu'un seigneur du Bouchet, cherchant son épervier dans les bois de ce lieu, le trouva, avec une image de la Sainte Vierge, dans le creux d'un chêne, au milieu de l'étang appelé la mer Rouge. Depuis, tant de miracles se sont faits là, qu'après avoir pratiqué une seule levée pour y conduire, on fut contraint, pour satisfaire à la dévotion des peuples, d'entourer ce chêne d'une chapelle. (Ex Monum. hujus loci).

25. Pendant les guerres, l'image de Notre-Dame du Bouchet fut dérobée, mais les miracles s'y sont toujours continués; ce qui a porté le comte de Maur à en faire deux autres du bois de ce chêne, dont l'une a été posée solennellement dans l'ancienne chapelle du Bouchet, et il a donné l'autre aux Feuillants de Paris, du faubourg Saint-Michel.

26. Notre-Dame de Foy à Canchy, à deux lieues d'Abbeville, sur le grand chemin de Hesdin. Cette image ayant été transportée du chêne où elle est dans une chapelle que les habitants du lieu lui firent bâtir à cinquante pas de là, elle s'est miraculeusement retrouvée dans sa première place.

27. L'an 1480, les chevaliers de Rhodes remportèrent une victoire signalée sur les Turcs, par l'assistance de la Sainte Vierge, qui parut sur les murailles de cette ville, tenant une lance à la main; ce qui épouvanta si fort l'ennemi, qu'il se retira en désordre, et perdit la plus grande partie de ses gens.

28. Notre-Dame de Foy, à Gravelines, où est une image fort célèbre qui ressuscita en ce jour, l'an 1624, un enfant mort-né.

29. L'an 1546, il fut réglé au concile de Trente que, touchant l'immaculée Conception de la Sainte Vierge, on observerait exactement la constitution de Sixte IV, sous les peines qui y sont portées.

30. Notre-Dame de Gray, près de Besançon. Cette image, faite du chêne de Montaigu, est fort honorée dans l'église des Capucins par un grand concours de peuple.

31. Notre-Dame-des-Egorgés, à Ceïca, en Portugal. Cette image fut apportée du ciel à l'abbé Jean, oncle du roi Alphonse, et ressuscita plusieurs personnes égorgées. En mémoire de ce miracle, elles eurent toute

leur vie une marque rouge à la gorge, semblable à celle qui se voit encore aujourd'hui miraculeusement à la gorge de l'image. (Chronic. Cisterc., lib. VI, c. 27 et 28.)

AOUT

1. Ce jour, l'an 1218, Notre-Dame, apparaissant à saint Raymond, de l'ordre de Saint-Dominique, à Jacques, roi d'Aragon, et à saint Pierre Nolasque, leur fit connaître à tous les trois séparément, qu'elle souhaitait que l'on établit un ordre de religieux pour racheter les captifs. (Surius. In vita sancti Raymundi.)

— A Valence en Espagne, Notre-Dame-de-la-Rédemption-des-Captifs, depuis l'an 1223.

— A Venise, Notre-Dame-de-Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, apportée miraculeusement de Misitra (Sparte), en Morée, où elle portait le nom de Sainte-Marie d'Orthocosta, après l'occupation de la Morée par les Turcs. La fête principale de cette image se célèbre le jour de l'Assomption, que l'on fait précéder d'une quinzaine préparatoire, et la fête continue jusqu'à la fin du mois.

— A Rome, on commence dès le matin le mois du Saint-Cœur de Marie, à l'Eglise de Saint-Eustache.

2. Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule, à six cents pas de la ville d'Assise, en Italie. Les religieux de Saint-Benoit donnèrent cette chapelle à saint François, d'après la prière qu'il leur en fit, et il voulut que le couvent qu'il y bâtit fût le chef de son ordre. Il y rassembla le premier chapitre général, où se trouvèrent cinq mille religieux ; et enfin, après y avoir reçu de rares faveurs du Ciel, il y rendit l'esprit l'an 1226, le vingtième de sa conversion et le quarante-cinquième de son âge.

— A Clichy, près de Paris, Notre-Dame-des-Anges, du même titre que Notre-Dame d'Assise.

— A Messine, Notre-Dame-de-la-Conduite, qui conduisit de Constantinople à Messine deux aveugles à qui elle rendit la vue à l'entrée de son sanctuaire.

— A Notre-Dame-des-Victoires à Paris, fête célèbre avec une indulgence plénière.

3. Notre-Dame-des-Arcs, à Londres. Cette image ayant été enlevée par l'orage avec plus de six cents maisons, l'an 1071, elle retomba entière.

4. Notre-Dame de Dordrecht, en Hollande, que sainte Sotère, vierge et martyre, fit édifier sur l'emplacement qu'un ange envoyé de la part de la Sainte Vierge lui avait, dit-on, marqué ; elle reçut depuis dans cette église la couronne du martyre, et, pour rendre sa mémoire recommandable, Dieu y fit couler après sa mort une fontaine qui guérissait des fièvres.

5. Notre-Dame-des-Neiges, dite la Majeure et autrefois de la Crèche, à

Rome, à cause que la crèche du Sauveur y est gardée. Elle fut bâtie par le Patrice Jean et sa femme, au même lieu, qui se trouva miraculeusement couvert de neige le 5 août de l'an 367, et rebâtie par Sixte III, environ l'an 432.

— A Luxembourg, dans la partie hollandaise des Pays-Bas, Notre-Dame-de-Consolation, dédiée en 1627, le 5 août.

6. Notre-Dame-de-Protection, dans l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré, à Paris. Elle fut ainsi nommée par Anne d'Autriche, l'an 1651, en reconnaissance des faveurs qu'elle avait reçues de cette reine du Ciel.

— Dans beaucoup d'églises on commence aujourd'hui la neuvaine de préparation à l'Assomption de la Sainte Vierge.

7. L'an 963, la magnifique église de Notre-Dame de Chartres fut entièrement brûlée, à la réserve de la sainte Tunique de cette éminente Vierge, qui s'y voit encore aujourd'hui. Elle fut donnée par Notre-Dame à une femme veuve, et est demeurée dans la Palestine jusqu'en l'année 640, que Candidus et Gabrius, frère, la portèrent à Constantinople, où elle a été conservée jusqu'à l'an 810, qu'elle fut donnée avec une autre à Charlemagne, qui les fit mettre à Aix-la-Chapelle, d'où Charles-le-Chauve, son petit-fils, en fit apporter une en France, l'an 875, et la donna à l'église de Chartres, où elle était avant 1789, dans une châsse d'or revêtue d'une autre châsse couverte de lames d'or, façonnée en mosaïque et enrichie de diamants, rubis, saphirs, et de plusieurs autres pierres précieuses.

— A Dadiselle, en France, à quatre lieues de Lille, Notre-Dame de Dadiselle, qui limita l'espace que devait occuper l'église qu'elle voulait qu'on lui bâtit, en marquant sur le sol, avec un fil de soie, la place des murailles.

8. Notre-Dame de Schiedam, en Hollande. Un marchand qui avait dérobé cette image, s'étant embarqué à dessein de la vendre à la foire d'Anvers, ne put quitter le bord qu'il ne l'eut rendue aux habitants. Ils la transportèrent solennellement dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, où sainte Lidwine passait souvent les nuits entières en oraison, y étant conduite, dit son histoire, par son bon ange.

9. Notre-Dame de Lacken, près de Bruxelles. Cette église a été bâtie par l'express commandement de Notre-Dame, qui en marqua, dit-on, toutes les mesures avec un cordeau que l'on a montré longtemps.

10. Notre-Dame d'Oignies, en Brabant, lieu de la naissance de la bienheureuse Marie d'Oignies, qui visitait une fois tous les ans, nu-pieds durant les grandes rigueurs de l'hiver, cette sainte image.

— A Cotignac en Provence, Notre-Dame-des-Grâces, en mémoire d'un miracle arrivé le 10 août 1519. La Vierge se montra aux yeux d'un certain habitant de la ville, accompagnée de saint Michel archange et de saint Bernard.

— A Augsbourg, Notre-Dame de Saint-Ulric, qui en 955 sauva la ville des Hongrois.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de *Sancta Dominica*. Cette église ayant été visitée par un pape qui la consacra et y célébra le saint sacrifice de la messe un dimanche (en latin *dominica*), elle garda en mémoire de cet événement le nom de Notre-Dame-du-Saint-Dimanche, ou de *Sancta Dominica*, que le peuple finit par confondre avec une sainte du nom de Dominique.

11. Institution de Notre-Dame-de-la-Merci (ou de la Rédemption-des-Captifs) à Barcelonne, l'an 1218, par Jacques, roi d'Aragon, en conséquence d'un vœu qu'il en avait fait à Notre-Dame, et après une révélation que la Sainte Vierge lui en fit, à lui, à saint Raymond et à saint Pierre Nolasque.

12. Ce jour, Notre-Dame étant proche de sa mort, donna ses deux tuniques à deux veuves ses voisines. (Voyez ci-dessus, au 7 août.)

13. Notre-Dame de Rouen, que Robert, dit Raoul avant sa conversion, duc de Normandie, fit bâtir. Richard, quatrième roi d'Angleterre, a fait de grands biens à cette église, et les rois de France lui ont donné de grands privilèges.

— Trépas de Notre-Dame, en présence des apôtres, excepté saint Thomas. Elle mourut, dit-on communément, comme son Fils, trois jours avant que de ressusciter et de monter au ciel. (Suarez, tom, II, in 3 part.)

14. Veille de l'Assomption de Notre-Dame, avec jeûne, duquel Nicolas Ier fait mention en 858. Ce jour on entendit les anges près de Soissons qui chantaient cette antienne : *Felix namque es, sancta Virgo Maria, et omni laude dignissima, quia ex te ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster.*

15. L'Assomption de la Sainte Vierge. Cette fête a été instituée, selon saint Bernard, du temps des apôtres même et toujours fêtée depuis. (Bernardi Epist. CLXXIV.)

— A Marciac, en France, Notre-Dame de Marciac, dont la chapelle brillait d'une lumière surnaturelle, le jour même de l'Assomption, au rapport de saint Grégoire de Tours.

— A Biella, en Italie (Etats Sardes), Notre-Dame d'Oroppa, faite, dit-on, par saint Luc, et rapportée de Jérusalem par Eusèbe, évêque de Verceil.

— A Gignac, en France, à quatre lieues de Montpellier (Hérault), Notre-Dame-de-Grâce, qui délivra la ville de la peste.

— A Rodez, en France (Aveyron), Notre-Dame de Rodez, dans la cathédrale bâtie, disent les gens du pays, par saint Martial, l'un des disciples des apôtres.

— A Mantoue, Notre-Dame-des-Grâces. Il s'y fait, ce jour-là, un immense concours de pèlerins.

— A Pispole, en Italie, Notre-Dame-du-Lit, qui guérit d'un mal incurable une jeune fille alitée depuis sept années à l'hôpital de Saint-Jean apôtre.

— Au mont Ortone, en Italie, Notre-Dame du mont Ortone, qui délivra de la peste la ville de Padoue, l'an 1427.

16. Ce jour, dit-on, on fit l'ouverture du sépulcre de Notre-Dame, et pour marque que la Sainte Vierge était déjà montée au ciel, on ne trouva que son suaire, qui rendait une délicieuse odeur.

17. Philippe-le-Bel remporta en ce jour une signalée victoire sur les Flamands, l'an 1304, après s'être recommandé à Notre-Dame de Charres. En reconnaissance de cette grâce, il lui donna à perpétuité la terre et la seigneurie des Barres, fonda un annuel perpétuel et laissa à cette église tout l'appareil qu'il avait le jour de cette victoire.

18. L'an 1022, le roi Robert fonda une chapelle en l'honneur de Notre-Dame, dans la cour du Palais, à Paris, au lieu même où est aujourd'hui la Sainte-Chapelle.

— A Palerme, en Sicile, Notre-Dame-des-Chaines, en mémoire de trois innocents condamnés en 1390, par Martin, roi de Sicile, à être pendus, et miraculeusement délivrés par la Sainte Vierge, le jour même destiné à leur supplice.

19. Notre-Dame de Jérusalem, proche de Monte-Corvo, en Portugal, où est une église bâtie à l'imitation de celle de Jérusa'em, dont on dit que la Sainte Vierge elle-même donna le plan. (Vasconcell. In descript. Lusitan.)

20. Dans la célèbre église d'Afflighem, en Brabant, on voit une image de la Sainte Vierge, de laquelle on tient, par tradition, que saint Bernard, la saluant en ces termes : *Salve, Maria*, elle lui répondit : *Salve, Bernarde*.

21. Ce jour, en l'année 1022, fut institué l'ordre des chevaliers de Notre-Dame-de-l'Etoile, à Paris, par le roi Robert, qui disait ordinairement que la Sainte Vierge était l'étoile de son royaume.

22. Octave de l'Assomption de Notre-Dame, instituée par le pape Léon IV, l'an 847, à l'occasion d'un serpent, qui, après avoir fait mourir quantité de personnes, fut écrasé par le signe de la croix que fit ce pape, le jour de l'octave de l'Assomption.

— A Grenade en Espagne, Notre-Dame de Grenade, à la cathédrale.

23. Ce jour, en l'année 1328, Philippe de Valois, étant entouré de Flamands, vers le mont Cassel, eut recours à la Sainte Vierge, qui le délivra aussitôt de ce danger. En reconnaissance de ce service, faisant son entrée dans Paris, il se rendit à Notre-Dame, et, pénétrant à cheval dans l'église, il s'avança tout le long de la nef jusque devant le crucifix, où il déposa ses armes. La figure de ce monarque à cheval s'est vue longtemps dans cette église, à laquelle il assigna cent livres de rente à prendre sur son domaine du Gâtinais.

24. Dédicace de Notre-Dame de Benoiste-Vaux (Benedicta Vallis), à une lieue et demie de Verdun. Cette chapelle conserve une image de la Sainte Vierge, que de nombreux miracles ont rendue fort célèbre ; et l'on trouve en ce lieu une fontaine miraculeuse dont l'eau guérit de plusieurs maladies.

25. Notre-Dame de Rossano, en Calabre. Les Sarasins voulant surprendre la ville de Rossano, où ils avaient déjà planté les échelles, furent

repoussés, dit-on, par Notre-Dame, qui parut habillée d'une robe de pourpre, et tenant à la main un flambeau allumé ; ce qui les effraya tellement, qu'ils se retirèrent sans rien faire. (Gabr. de Barry.)

26. Notre-Dame-des-Barreaux, à Douai. Quelques enfants se jouaient sans respect devant cette image ; elle les menaça, dit-on, de la main : ce qui fit que, l'an 1132, on y bâtit la chapelle qu'on y voit encore. (Buzelin., in *Annal. Gallo Flandr.*)

27. Notre-Dame de Montier, à dix lieues de Sisteron. Un seigneur du pays, étant pris par les Turcs, fit vœu de faire bâtir sur ses terres une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge, s'il lui plaisait de le délivrer de la misère où il était. Cette mère de miséricorde exauça sa prière, et aussitôt un ange le prit par les cheveux, à ce que porte une ancienne tradition, et le transporta où il voulait être. Après quoi, il s'acquitta de son vœu, et fit bâtir une magnifique chapelle, où il se fait quantité de miracles.

28. Notre-Dame de Kiew, métropolitaine de la Russie, en Pologne, où est une grande image d'albâtre qui parla, dit-on, à saint Hyacinthe, l'an 1241, et lui commanda de l'emporter avec lui et de ne la point abandonner aux ennemis qui assiégeaient la ville ; ce qu'il fit sans aucune peine, l'image ayant perdu sa pesanteur.

29. Notre-Dame de Clermont, à dix lieues de Cracovie, où est une image faite par saint Luc, envoyée à l'impératrice sainte Pulchérie, et mise par elle dans l'église des Guides à Constantinople, d'où elle fut tirée par Léon, duc de Russie, et depuis par le duc d'Opolie (Oppeln), qui, la voulant transporter à Opolie, l'an 1380, ne la put remuer quand il fut arrivé sur la montagne de Clermont. Ce qui fit qu'on y bâtit une église pour y la servir l'image. (Bzovius, ad ann. 1383.)

— A Rome, Saint-Pierre in Montorio, fête de la bienheureuse Vierge Marie-de-la-Lettre, transportée de Constantinople, en 1714.

30. Notre-Dame de Cuarquère, sur le Douro, en Portugal. Le dévot Egas de Monis, gouverneur du roi Alphonse 1^{er}, fit porter ce jeune prince dans cette ancienne église de la Sainte Vierge pour lui décroiser les pieds par son intercession. Ce qui lui réussit avec tant de bonheur, que, après l'avoir posé sur l'autel, ses jambes se dénouèrent si parfaitement, qu'il s'en servit le reste de sa vie, sans aucune incommodité. (Vasconcell.)

— A Rome, dans plusieurs églises, commencement d'une neuvaine de préparation à la Nativité de Notre-Dame.

31. Dédicace de Notre-Dame-des-Fondeurs, à Constantinople. L'impératrice sainte Pulchérie fit bâtir cette église, à laquelle elle donna la ceinture de Notre-Dame. On faisait une fête de cette relique à Constantinople, sous le titre de la Déposition de la Ceinture de Notre-Dame. Les Français ayant pris cette ville, ce précieux trésor fut apporté par Nivellon, évêque de Soissons, et mis dans la célèbre abbaye de Notre-Dame avec une partie du voile de cette reine des cieux. (Nicéph., liv. IV.)

— A Rome, dédicace de Sainte-Marie-de-la-Grotte-Peinte et de Sainte-Marie in Campitelli.

— Veille solennelle de Notre-Dame-des-Tables, à Montpellier. Cette fête commençait aujourd'hui, pour continuer pendant huit jours, la préparation à la fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

— Veille semblable à Messine, pour Notre-Dame-du-Rosaire.

SEPTEMBRE

1. A Montpellier, Notre-Dame-des-Tables. On y faisait autrefois un office en l'honneur des miracles de Marie.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame-du-Rosaire.

2. Notre-Dame d'Helbron, ou Notre-Dame-aux-Orties, dans la Francie. Cette image commença de faire des miracles l'an 1441. (Triple Couronne.)

3. Dédicace de l'abbaye de Corneville, en l'honneur de l'Assomption de la Sainte Vierge, l'an 1147, par Hugues, évêque de Rouen.

4. L'an 1419, Notre-Dame de Hall, en Hainaut, rendit la vie à une fille nommée Jeanne Maillard, qui, en tirant de l'eau dans un puits fort profond, la margelle venant à manquer, était tombée dedans, et avait été tirée morte; sa mère la recommanda à Notre-Dame de Hall: aussitôt elle donna des signes de vie. (Just. Lips.)

5. Notre-Dame-des-Rois, près d'Arras. Un cavalier voulant faire son écurie de cette chapelle, l'an 1478, fut tué sur-le-champ par son cheval. (Triple Couronne.)

6. Notre-Dame-de-la-Fontaine, à une demi-lieue de Valenciennes. La Sainte Vierge apparut en ce lieu à un ermite, lorsque la peste ravageait toute la ville, et lui commanda de dire aux habitants qu'ils jeûnassent le lendemain et passassent la nuit en prières. Ce qu'ayant fait, ils la virent, dit-on, descendre du ciel, et ceindre d'un cordeau toute la ville. Ce cordeau se garde encore à Valenciennes.

7. Veille de la Nativité de Notre-Dame, instituée par Grégoire II, l'an 722. (Balingh.)

— A Rome, Notre-Dame-du-Pascollo, manifestation de la sainte image de ce nom dans l'église de Sainte-Marie-des-Monts.

8. La Nativité de Notre-Dame qui arriva, selon Baronius, l'an de la création du monde 4007, un samedi, sur l'aube du jour, quinze ans avant la naissance du Sauveur. Cette fête fut instituée le 8 septembre dans l'Eglise grecque et dans l'Eglise latine, l'an 436, selon le même Baronius, et dans l'Eglise de France, par saint Maurille, évêque d'Angers, qui en avait eu, dit-on, commandement du ciel. Elle fut depuis reçue en plusieurs églises, l'an 1017, selon Démocharès, par suite d'une révélation faite à un ermite, qui entendait tous les ans, à pareil jour, une musique céleste; comme il désirait en savoir la cause, Dieu lui fit connaître par un ange que la Sainte Vierge étant née ce jour-là, le ciel s'en réjouissait. (Specul. historial.)

— Dédicace de l'église de Notre-Dame-de-Liesse, au diocèse de Laon;

cette image fut miraculeusement apportée du ciel à trois jeunes chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1131, lorsque le soudan les tenait prisonniers au grand Caire, d'où ils se sauvèrent miraculeusement, accompagnés de la princesse Ismérie, fille du soudan, convertie à la foi chrétienne; cette princesse apporta l'image miraculeuse en France, au duché de Laon, pays des trois chevaliers, et la mit dans un jardin proche d'un de leurs villages.

— Dédicace de Notre-Dame du mont Serrat, en Catalogne. L'image en fut découverte (809) par des bergers qui voyaient descendre une lumière tous les samedis au soir, sur une petite caverne du mont Serrat, où l'on entendait une musique mélodieuse. Instruit de ce qui se passait, l'évêque de Barcelonne vint sur les lieux, vit et entendit la même chose, et voulut ensuite faire porter l'image dans sa cathédrale. Mais étant arrivée au lieu où elle est à présent, il ne fut pas possible à ceux qui la portaient de passer outre. Ce qui fit connaître à l'évêque que la Sainte Vierge voulait être honorée en ce lieu, où l'on bâtit une chapelle qui a subsisté jusqu'en l'année 1498. On fit alors édifier la magnifique église dont on fait aujourd'hui la dédicace; cinquante lampes d'argent y brûlent toujours devant l'image de la Sainte Vierge. (Alphons. Viegeas, part. II.)

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-Calispera (de la Bonne-Nuit), fondée par trois comtesses, vers l'an 1254. (Florileg. Sanctor.)

— A Maya, en Espagne, dans la Nouvelle-Castille, Notre-Dame-du-Pin, où il se fait de grands pèlerinages de tout le royaume de Valence.

— A Wimpasingue, en Autriche, Notre-Dame de Wimpasingue, trouvée au bord d'une rivière, la Leda, qui se jette dans l'Ems, l'an 1496.

— A Boskowitz, en Moravie, Notre-Dame de Boskovitz. En 1665 le nombre des pèlerins s'élevait à quatre mille.

— A Valenciennes, en l'ancienne Flandre (département du Nord), Notre-Dame-de-Bonne-Espérance.

— A Pontoise, en France, Notre-Dame de Pontoise, célèbre par un grand pèlerinage.

— A Dexel, en Bavière, Notre-Dame de Dexel, bâtie en 1618, en forme d'étoile. Elle fut terminée en 1619, et dédiée cette même année le jour de la Nativité.

— A Sardenaïs, en Syrie, à trois lieues de Damas, sur une pente du mont Liban, Notre-Dame-la-Couronnée, fameuse par son église de Notre-Dame, où l'on garde un portrait de la Sainte Vierge attribué à saint Luc, et célèbre par plusieurs miracles.

9. Notre-Dame du Puy, en Velay. Saint Georges, qui en fut le premier évêque, fit entourer de haies le lieu où est à présent l'église dont la construction fut différée jusque environ l'an 221. La Sainte Vierge elle-même en donna la charge à saint Evode, dit vulgairement saint Vosi, septième évêque du même lieu, à qui elle commanda de transférer au Puy son siège épiscopal. Saint Evode se conforma aux ordres de Marie; mais, quand il voulut consacrer sa nouvelle église, il apprit que

la dédicace en avait été faite par les anges : en preuve de quoi les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, les cloches sonnèrent toutes seules ; on trouva les cierges allumés, et le saint chrême dont les anges s'étaient servis paraissait encore tout frais sur l'autel et sur les murailles. (Odo Gissous. D. Virgin. Aniciens., lib. II, c. 7, 8, 9.)

10. Notre-Dame de Trut, près de Cologne. Cette église fut bâtie sous Othon Ier par saint Héribert, archevêque de Cologne, à qui la Sainte Vierge fit connaître qu'elle voulait être honorée en ce lieu, où les idoles avaient autrefois été adorées.

11. Notre-Dame de Hildesheim, au duché de Brunswick, en Allemagne ; on y révere une image que Louis-le-Débonnaire portait toujours sur lui. Un jour qu'il l'avait oubliée dans un bois, elle se rendit si pesante, qu'il devint impossible de l'emporter de ce lieu-là ; ce qui détermina ce monarque à y faire bâtir une église. (Triple Couronne.)

12. Notre-Dame-de-Guérison, en Basse-Normandie ; il se fait des cures en si grand nombre et si miraculeuses dans cette église, qu'à cause de cela on la nomme vulgairement Notre-Dame -de Guérison. (Ex archiv. hujus Ecclesiæ.)

13. Notre-Dame de Guadalupe, en Espagne, où est une image que le pape Grégoire envoya à saint Léandre, évêque de Séville, laquelle était déjà en grande estime pour les miracles qu'elle faisait. Mais les Maures, s'étant emparés de l'Espagne, furent cause que les habitants de Séville la cachèrent, avec le corps de saint Fulgence, dans la grotte de Guadalupe, où elle demeura près de six cents ans, jusqu'à ce que Notre-Dame la révéla à un berger, à qui elle dit que le premier miracle que ferait l'image, ce serait de ressusciter son enfant, qu'il trouverait mort au logis. (Joan. Mariana, lib. VI, de Rebus Hispanic.)

14. Dédicace de Notre-Dame de Fontevrault, au diocèse de Poitiers, par le pape Calixte II, l'an 1119.

15. Octave de la Nativité de la Sainte Vierge, instituée à l'occasion de quelques différends qui survinrent à l'élection du successeur de Célestin IV, par les brigues de l'empereur Frédéric II ; ce qui fut cause que les cardinaux eurent recours à Notre-Dame, s'obligeant par vœu d'ajouter une octave à la fête de sa Nativité, dès qu'elle leur aurait donné un pape. Innocent IV, ayant été élu, institua cette octave, l'an 1243, le premier de son pontificat.

16. Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à Orléans, bâtie par le roi Robert, l'an 996, au lieu même où il avait appris la bonne nouvelle que son père Hugues Capet avait évité la mort. (Locrius, Mariæ Augustæ, lib. IV, cap. 62.)

17. Déposition de l'image de Notre-Dame du Puy, en Velay. Le roi saint Louis donna cette image à l'église du Puy, l'an 1251, à son retour du voyage d'outre-mer.

18. Notre-Dame de Smelcem, en Flandre, où est une image devant laquelle les bergers remarquèrent, dit-on, que leurs moutons fléchissaient le genou. Ceci fut cause que Baudouin, surnommé Belle-Barbe, choisit

ce lieu pour y bâtir une église, en reconnaissance de sa guérison d'un flux de sang qu'il avait depuis dix-sept ans. (Triple Couronne, n° 63.)

19. Notre-Dame de la Salette. Le 19 septembre 1848, la Sainte Vierge apparut à deux petits bergers ; tout le monde a lu cette histoire, maintenant incontestable. La montagne de la Salette, où l'apparition a eu lieu, est visitée depuis par un concours immense de pèlerins. Beaucoup de miracles ont illustré ce lieu.

— Notre-Dame-de-Guérison, au diocèse d'Auch, à une lieue du Mont-Léon, en Gascogne. Cette église a été bâtie en l'honneur de Notre-Dame, par le commandement qu'elle en fit, l'an 1523, à une fille à qui elle apparut plusieurs fois au même lieu. (Geoffroy, Hist. de la Vierge de Guérison.)

20. Notre-Dame-au-Pied-d'Argent, à Toul, en Lorraine, où l'on voit une image qui, suivant une ancienne tradition, avertit une femme, l'an 1284, la veille de Saint-Mathieu, d'une trahison que l'on avait dessein de faire ; et, pour l'en assurer davantage, l'image étendit son pied qui se trouva changé en argent. (Triple Couronne, n° 37.)

21. Notre-Dame de Pucha, au royaume de Valence, où est une image qui fut découverte en l'an 1223, à la faveur de sept étoiles qu'on voyait briller en cet endroit ; ce qui obligea de creuser les terres où l'on trouva une image de la Vierge. (Bernard. Comes, Hist. Hispan. lib. x.)

22. Imposition du nom de Marie à Notre-Dame, par sainte Anne sa mère, suivant la révélation de l'ange. (Petrus a Castro. Histor. Virgin. cap. 2.)

23. Notre-Dame de Valvanère, en Espagne, dans la vieille Castille, au diocèse de Calanara. Cette image fut trouvée dans un chêne, au lieu même où l'on voit aujourd'hui la magnifique église qu'Alphonse VI, roi de Castille, a fait rebâtir. (Anton, Yprez, in Chronic.)

24. Notre-Dame de Roquemadour (Roc-Amadour) ou Roche-d'Amateur, au diocèse de Cahors en Quercy, ainsi nommée parce que saint Amateur, vulgairement saint Amand, demeura quelque temps sur cette roche, laquelle commença d'être renommée environ l'an 1140.

25. Notre-Dame du Passer, à Rodez. Cette image ayant été souvent transportée, elle se retrouvait toujours, à ce qu'on dit, au même lieu où elle est à présent ; ce qui obligea d'y bâtir une église. (Triple Couronne.)

26. Notre-Dame-de-la-Victoire à Tournay. Les habitants portèrent les clés de la ville dans l'église de Notre-Dame, l'an 1340, parce qu'ils savaient que la reine du ciel était seule capable de les délivrer des Anglais, qui les tenaient assiégés depuis quarante jours ; et, dès qu'ils eurent témoigné cette confiance à la Sainte Vierge, le siège fut aussitôt levé, quoique les habitants fussent si pressés, qu'à peine avaient-ils encore pour trois jours de vivres. (Ex archiv. Tornacens.)

27. Notre-Dame-de-Bonne-Rencontre, à une demi-lieue d'Agde, où se trouve une image qui fut découverte environ l'an 1523, à cause qu'un bœuf léchait continuellement l'endroit où était cette image ; ayant été

ôtée de ce lieu et mise dans un coffre, elle fut retrouvée miraculeusement à sa première place; ce qui obligea d'y bâtir une église. (Triple Couronne.)

28. Notre-Dame de Cambron, de l'ordre de Citeaux, dans le comté de Hainaut, à trois lieues de Mons. Cette image ayant été frappée par un méchant homme, l'an 1322, on dit qu'elle rendit beaucoup de sang. (Histor. Camberon., edita Duaci, ann. 1602.)

29. Notre-Dame de Tongres. Cette image fut portée, l'an 1081, dans le jardin d'un nommé Hector de Tongres, et ensuite dans l'église de Saint-Martin. Mais comme elle se retrouvait toujours à sa première place, l'évêque de Cambrai lui fit bâtir une église. (Triple Couronne.)

30. Notre-Dame de Beaumont, en Lorraine, entre Domremy et Vaucouleurs. Jeanne d'Arc se retirait fort souvent dans cette église pour recommander les affaires de la France à la reine du ciel et de la terre, qui lui donna l'ordre de prendre les armes pour délivrer ce royaume. Ce qu'ayant communiqué à Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, il la conduisit, l'an 1429, au roi Charles, qui était pour lors à Chinon, près de Tours.

OCTOBRE

1. Fondation de l'abbaye de la Couronne, de l'ordre de Saint-Augustin, au diocèse d'Angoulême, sous le titre de Notre-Dame, par Lambert, qui en fut fait premier abbé l'an 1122, et ensuite évêque d'Angoulême. (Gallia Christiana, tome IV.)

2. Notre-Dame de l'Assomption; à Naples, bâtie par les chanoinesses régulières de Saint-Augustin, en reconnaissance de la faveur que la Mère de Dieu leur fit de les avertir de quitter une maison qui menaçait ruines, et qui, en effet, tomba aussitôt qu'elles en furent sorties. (Triple Couronne.)

3. Notre-Dame-de-la-Place, à Rome. Cette image étant tombée dans un puits, chez le cardinal Capoci, l'an 1250, l'eau s'enfla miraculeusement et releva l'image, que ce cardinal fit mettre dans une chapelle. Mais le pape Innocent IV l'obligea d'en faire bâtir une autre au lieu même où était arrivé le miracle. Cette chapelle ayant été donnée aux pères servites de Notre-Dame, ils y ont fait bâtir une belle église où ce puits est enfermé.

4. Notre-Dame de Vaussivrières, sur les montagnes d'Auvergne, près du mont d'Or, où est une image qui est restée miraculeusement des ruines de Vaussivrières, ravagée par les Anglais vers l'an 1374. Cette image ayant été transférée dans l'église de Besse, on la retrouva à sa première place. (Duchêne, chap. IX, § 16, n° 6.)

5. Notre-Dame de Buch, aux montagnes des Pins, en Guyenne. La mer jeta cette image sur le sable, pendant que frère Thomas, cordelier, faisait sa prière en faveur de deux vaisseaux qu'il voyait en grand dan-

ger de périr. Il reçut cette image avec respect, et la mit en ce lieu dans une petite chapelle qu'il y bâtit.

— Sainte-Marie de Jersey, consacrée l'an 1320, dans l'archipel de la Manche. (Chartrier de Coutances, dit le Livre Noir.)

— A Asti, en Italie, Notre-Dame d'Asti, qui sauva un vaisseau du naufrage, le 5 octobre 1418.

6. Notre-Dame-de-la-Plèbe, dans les marais ou lagunes de Venise. Deux frères étant en différend, l'an 1480, pour cette image, jusqu'à se vouloir tuer pour l'avoir, on dit qu'un petit enfant leur commanda, au nom de la Sainte Vierge, de mettre bas les armes, ajoutant que Notre-Dame désirait que cette image fût mise dans la chapelle où elle est à présent, ce qu'ils exécutèrent après s'être accordés. (Asthophus, lib. x. Miracul. Deiparæ.)

7. Fête du Rosaire, instituée par le pape Grégoire XIII, l'an 1573, ensuite de la célèbre victoire de Lépante, remportée par les chrétiens sur les Turcs; on célèbre cette fête le premier dimanche de ce mois.

8. Notre-Dame-des-Doms, à Avignon, fondée par sainte Marthe, ainsi qu'il est aisé, dit-on, de le colliger des bulles du pape Sixte IV. La tradition porte qu'elle fut consacrée par Notre-Seigneur même. Depuis, ayant été ruinée par les Sarasins, elle fut réparée par l'empereur Charlemagne. (Triple Couronne.)

9. L'an 723, la nuit du jour où le prince des Sarasins eut fait injustement couper la main à saint Jean Damascène, Notre-Dame la rejoignit miraculeusement au poignet, après que ce fidèle serviteur l'en eut priée, à dessein de continuer d'écrire en faveur des saintes images, que l'empereur Léon, surnommé l'Isaurien, tâchait d'anéantir. (Joan., patriarcha Jerosolomyt., in vita sancti Joannis Damascen.)

10. Notre-Dame-du-Cloître, à Besançon. L'image de Notre-Dame placée dans le cloître de la Madeleine fut préservée d'un grand incendie, l'an 1624, quoique la niche où elle était fût toute réduite en cendres. (Triple Couronne.)

11. Notre-Dame-la-Blanche, dans l'église du monastère des Feuillants, à Ouveille, pays de Caux. Cette image est fort honorée dans le pays; et, vers l'an 1622, on dit qu'elle donna l'Enfant Jésus à tenir à un religieux feuillant de très sainte vie, nommé dom Hugues de Saint Léonard. (Ex archivis hujus monasterii.)

12. Notre-Dame de Foix, près de Foix, au pays de Liège. Cette image si renommée fut trouvée par un charpentier nommé Gilles de Wanlin, l'an 1609, lequell, abattant un chêne pour en faire un bateau, y trouva enfermée d'une grille de fer une image de Notre-Dame, faite de terre blanchâtre, de la hauteur d'un pied, qui fut remise dans un autre chêne, et ensuite dans une église que l'on bâtit à la place même du chêne qui avait porté ce beau fruit. (Triple Couronne.)

13. Dédicace de Clairvaux, au diocèse de Langres, en l'honneur de la Sainte Vierge. Saint Bernard, âgé de 25 ans, fut le premier abbé de ce célèbre monastère. L'apôtre des croisades mourut l'an 1153, âgé de

soixante-trois ans. Alphonse 1^{er}, roi de Portugal, en l'année 1142, s'obligea, pour lui et ses successeurs, à payer tous les ans, en qualité de vassal de Notre-Dame de Clairvaux, 50 maravédis d'or. (Chronic. Cisterc.)

14. Notre-Dame de la Rochette de Genève. Un berger s'étant approché d'un buisson où il entendait une voix plaintive, y trouva une image de la Sainte Vierge, ce qui donna lieu d'y bâtir une église.

15. Dédicace de Notre-Dame de Théroutenne, l'an 1133, par Milon, cent trentième évêque. (Jacob. Meyerus, lib. II Annal. Flandriæ.)

16. Dédicace de Notre-Dame de Milan, par le pape Martin V, l'an 1417. Cette église fut bâtie en 1388, par Jean Galéas, duc de Milan.

17. Dédicace de la grotte de Notre-Dame de Chartres, par saint Potentien, l'an 46.

— Dédicace de l'église de Cîteaux, au diocèse de Châlons, sous le titre de Notre-Dame.

18. Dédicace de Notre-Dame de Reims, bâtie par saint Nicaise, archevêque de cette ville, l'an 403. Cette église ayant été ruinée, fut rebâtie par Ebon et Hincmar, son successeur. On la termina l'an 845. (Flodoardus, lib. I, c. 6.)

— On découvre à Rome toutes les madones que l'on croit peintes par saint Luc, dont c'est aujourd'hui la fête.

19. Dédicace de la célèbre abbaye de Royaumont, sous le titre de la Sainte-Croix et de Notre-Dame, par Jean, archevêque de Mitylène, l'an 1336. Ce monastère avait été fondé par saint Louis, l'an 1227.

20. Dédicace de l'église de Pontigny, à quatre lieues d'Auxerre, sous le titre de Notre-Dame. Cette abbaye fut fondée en 1114, par Thibaut, comte de Champagne.

21. Notre-Dame de Talan, près de Dijon. On conserve dans cette église une peinture de la Sainte Vierge faite par saint Luc. (Ex monument. Divion.)

22. Notre-Dame-de-Dessous-Terre, en Egypte, à une demi-lieue du Grand-Caire. On soutient, par une tradition, que la Sainte Vierge a demeuré quelques années dans cette chapelle souterraine. (Triple Couronne.)

23. Notre-Dame-de-Consolation, à deux lieues du Havre-de-Grâce, près de Honfleur. Cette chapelle est fort fréquentée, deux enfants y ont recouvré la vie : en mémoire de quoi leurs figures y sont en argent. (Ex archiv. huj. loci.)

24. Notre-Dame-des-Ermites (Einsiedlen) en Suisse, où était autrefois un petit ermitage au milieu des bois, occupé par saint Meinrad, jusqu'à ce que l'empereur Othon y fit bâtir une église, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du Ciel. Cette église renferme une petite chapelle de Notre-Dame, qui y fut consacrée, dit-on, l'an 1148, par Notre-Seigneur, accompagné des anges et de plusieurs saints qui faisaient les fonctions des officiers ordinaires de l'église, en la présence de la Sainte Vierge. (Trip. C. ouronne.)

25. Dédicace de Notre-Dame de Tolède, en Espagne, environ l'an 1075, par Bernard, archevêque de cette ville.

26. Dédicace de Notre-Dame-de-la-Victoire, près de Senlis, l'an 1225, par Guérin, évêque de Senlis et chancelier de France. Cette abbaye fut bâtie par Philippe-Auguste, en reconnaissance de la victoire qu'il remporta sur l'empereur Othon IV, à Bouvines, l'an 1214.

27. Notre-Dame de la Basilla, en Lombardie, au delà du Pô, où est une église bâtie par l'ordre exprès de Notre-Dame. (Albert Leander, in descript. Ital.)

28. Notre-Dame de Vivonne, en Savoie, où l'on vénère une image qui fut miraculeusement trouvée par un homme qui, ne pouvant faire passer ses bœufs par un certain endroit, y creusa la terre, et trouva une image de la Sainte Vierge; cette statue, ayant été transportée trois fois dans l'église du village, se retrouva toujours à sa première place; ce qui obligea d'y bâtir une église qui, a été donnée aux Carmes. (Astolphe, in hist. univers. B. M. Virg.)

29. Notre-Dame d'Orop, à trois lieues de Biella, en Savoie, où l'on voit une image miraculeuse faite de cèdre et haute de six pieds, qui est dans une chapelle que saint Eusèbe, évêque de Verceil et martyr, fit bâtir environ l'an 380; il s'y retirait souvent pendant les troubles des ariens. (Triple Couronne.)

30. Notre-Dame de Mondovì, en Piémont, où est une image qu'un pieux tuilier fit peindre sur un pilier de briques qu'il avait élevé, après s'y être obligé par vœu. Ce pilier est entouré aujourd'hui d'une église où les miracles qui s'y font attirent un grand concours de peuple. (Histoire de Mondovì, 2.)

31. L'an 1416, un enfant de chœur étant tombé dans le puits des Saints-Forts, qui est dans l'église de Chartres, fut miraculeusement conservé par Notre-Dame. Tout le temps qu'il fut dans ce puits, il entendit que les anges répondaient aux prières publiques qui se chantaient dans l'église: d'où est venue la coutume, à Chartres, que le chœur ne répond jamais à haute voix aux Dominus vobiscum qui se chantent aux grandes messes et aux heures canoniales. (Sébast. Rouillard, *Parthen.*, chap. 6, n. 11.)

NOVEMBRE

1. La fête de tous les saints, instituée en l'honneur de Notre-Dame et de tous les saints, à Rome, par le pape Boniface IV, environ l'an 608, et depuis dans toutes les églises de la chrétienté par le pape Grégoire IV, environ l'an 829, à la prière de Louis-le-Débonnaire, qui fit un édit pour qu'on l'observât dans tous ses Etats de France et de Germanie.

— A Prague, en Bohême, Notre-Dame de la Crypte.

2. Notre-Dame d'Ennimont, à trois lieues d'Abbeville. Cette église est fort visitée par les pèlerins. (Antiq. d'Abbeville, l. 1.)

3. Notre-Dame de Rennes, en Bretagne. Les Anglais ayant fait une mine pour faire sauter la ville, on dit que les cierges de la chapelle de

Notre-Dame de Saint-Sauveur se trouvèrent miraculeusement allumés les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, et l'on vit l'image de la Sainte Vierge étendre le bras vers le milieu de l'église, où était la mine, qui fut découverte par ce moyen. (Triple Couronne.)

4. Notre-Dame de la Porte-Louise, à Milan. La tradition conte que cette image reçut un jour les hommages de deux anges que plusieurs personnes virent fléchir le genou devant elle. (Astolphus, ex histor. univers. B. Virgin. imagin.)

5. Notre-Dame de Damiette, en Egypte. Cette église fut consacrée en l'honneur de la Sainte Vierge, l'an 1220, par Pélage, légat apostolique.

6. Notre-Dame de Valfleury, à sept lieues de Lyon. Son église est ainsi appelée, parce que l'image de la Sainte Vierge du maître-autel fut trouvée par des bergers, dans des genêts qui étaient fleuris vers le temps de la fête de Noël. (Triple Couronne, n. 47.)

7. Notre-Dame de l'Étang, à deux lieues de Dijon; son image en terre cuite, qui fut découverte en l'an 1531, à l'occasion d'un bœuf qui s'arrêtait toujours en cet endroit, et quoiqu'il y broutât continuellement l'herbe, elle s'y trouvait toujours plus épaisse. (Triple Couronne.)

8. Notre-Dame de Belle-Fontaine, au diocèse de la Rochelle; image honorée, de temps immémorial, par un grand concours de peuple, dans l'église de cette abbaye. (Ex archiv. hujus abbatiae.)

9. Notre-Dame de-Bon-Secours, dans le Perche, proche du bourg de Roumalard; son église est fréquentée par les personnes qui se trouvent dans l'affliction. (Triple Couronne.)

— A Verdun, Notre-Dame de Verdun, placée sur le maître-autel de la cathédrale par l'évêque saint Pucronius, assisté de cent vingt-huit évêques, à l'issue du concile de Chalcédoine.

— A Soissons, en France, Notre-Dame-des-Miracles.

10. L'an 1552, Notre-Dame-de-Lorette guérit d'une maladie incurable un pacha turc, à qui un de ses esclaves qui était chrétien persuada d'avoir recours à la Sainte Vierge; cet infidèle le crut et lui promit de lui donner la liberté, si Notre-Dame le guérissait. Ayant recouvré la santé, il envoya plusieurs présents à l'église de Notre-Dame, et entre autres son arc et son carquois. (Tursell., Histor. Lauret., lib. III, c. 18.)

11. Ce jour, environ l'an 1546, les Portugais remportèrent une grande victoire sur les infidèles qui étaient devant le château de Die, dans l'Inde orientale, depuis sept mois, et qui, sans doute, l'eussent emporté d'assaut, si Notre-Dame ne se fût fait voir sur les murailles, ce qui mit une si grande épouvante dans le camp ennemi, que le siège fut bientôt levé. (Balinghem in Calendar.)

12. Notre-Dame-de-la-Tour, à Fribourg, bâtie sur les terres des hérétiques, au même lieu où Notre-Dame avait été vue autrefois sur un buisson. (Triple Couronne.)

— A Rome, on commence une neuvaine en l'honneur de la Présentation de Notre-Dame au Temple.

13. Dédicace de l'abbaye du Bec, en Normandie, l'an 1077, par Lan-

franc, archevêque de Cantorbéry. L'abbaye de Bénédictins fut fondée, vers l'an 1035, par Herluin, qui en fut le premier abbé.

14. Notre-Dame-de-la-Grotte, au diocèse de Lameço, en Portugal. La chapelle a été pratiquée dans le roc, en la même place où fut trouvée une image de la Sainte Vierge, en faveur de laquelle on dit que la voûte se haussa d'elle-même, afin que le prêtre qui la touchait de la tête auparavant eût assez d'espace pour élever la sainte hostie, et la faire voir au peuple. (Vasconcell. in Description. regni Lusitan.)

15. Notre-Dame de Pignerol, bâtie en l'honneur de l'Assomption de la Sainte-Vierge, environ l'an 1098, par Adélaïde, comtesse de Savoie. (Ex Archivis hujus loci.)

16. Notre-Dame de Chièvres, qui est une petite ville, en Hainaut, où, l'an 1180, la dame du lieu, nommée Hyda, fit bâtir une chapelle, proche d'une fontaine où l'on avait trouvé une image de Notre-Dame qui a fait depuis plusieurs miracles. (Triple Couronne.)

17. Institution de la confrérie de Notre-Dame-de-Sion, à Nancy, en l'an 1593, par Ferry de Lorraine, comte de Vaudemont.

18. Notre-Dame de Bourdieu (Bourg-Dieu) près de Bourges. Cette abbaye de Bénédictins fut bâtie l'an 928, par Ebbon, seigneur du Berry. Là se voit une image de la Sainte Vierge faite de pierre, tenant le petit Jésus, auquel un impie rompit le bras d'un coup de pierre, l'an 1202.

19. Notre-Dame-des-Bonnes-Nouvelles, dans l'abbaye de Saint-Victor, où était une chapelle sous terre, que Marie de Médicis visitait tous les samedis. L'abbaye fut fondée en 1113, par Louis-le-Gros.

20. Notre-Dame-de-la-Garde, près de Bologne. Cette image était dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, avec cette inscription : « Ce tableau, peint par saint Luc, doit être porté sur le mont de la Garde et posé sur l'autel de l'église. » Ce qu'un religieux grec de grande réputation ayant vu, il fut inspiré du Ciel, environ l'an 433, d'aller en Italie avec l'image qu'on lui confia, où étant arrivé, il rencontra un bourgeois de Bologne nommé Pacipovero, qui le mena au mont de la Garde, où il s'acquitta de sa commission. (Bzovius, ad ann. 433, n. 379.)

21. La Présentation de Notre-Dame. Cette fête fut instituée dans l'Église grecque, il y a plus de onze cents ans, puisque saint Germain, qui tenait le siège de Constantinople, l'an 715, en a composé un sermon. (Baronius, in notis ad martyrol.)

— A Avenes, Notre-Dame-des-Cunioles, sous le petit vestibule de l'église.

— A Paris, dans l'église de Saint-Thomas-de-Villeneuve, Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance.

22. Institution de la Confrérie de la Présentation de Notre-Dame, à Saint-Omer, l'an 1481.

23. Notre-Dame-de-la-Voûte, près du bourg de Sainte-Anastasia, aux environs de Florence. On rapporte que cette image rendit quantité de sang, après avoir été frappée d'un coup de queue de billard à la joue gauche, par un méchant homme, en dépit de ce qu'il perdait au jeu. (Triple Couronne.)

24. L'an 1535, Notre-Dame du mont Serrat rendit la parole à Antoine Dubellis, savoyard, à qui des voleurs avaient coupé la langue. (Histor. montis Serrat.)

25. Notre-Dame-du-Roc, au territoire de Fiezoli, en Toscane. Cette image est placée dans un roc où deux bergers se retiraient pour faire leurs prières; ce qui plut si fort à Notre-Dame, qu'elle leur commanda de bâtir une église au même endroit. (Archangel. Janius, in Annal. P. P. Servitarum.)

— A Venise, en Italie, Notre-Dame-du-Deuil ou des Sept-Douleurs.

26. Notre-Dame-des-Monts, à Rome, en Italie, entre les monts Esquilin et Viminal. Cette image fut miraculeusement trouvée l'an 1580. (Triple Couronne.)

27. Notre-Dame de Lesina, dans la campagne de Rome. La ville fut donnée à Notre-Dame, l'an 1400, par Marguerite, reine de Pologne et mère de Ladislas.

28. Notre-Dame de Walsingham, en Angleterre, fort honorée par Edouard 1^{er}, qui, jouant un jour aux échecs, se leva de sa place, sans savoir pourquoi, et en même temps une grosse pierre se détacha de la voûte et tomba sur le siège où il était assis; ce qui fut cause qu'il honora particulièrement Notre-Dame de Walsingham, qui l'avait délivré de ce danger.

29. Notre-Dame-de-la-Couronne, à Palerme, ainsi nommée parce que c'était en ce lieu-là que les anciens rois de Sicile recevaient la couronne royale, comme la tenant de la Mère de Dieu et ne la voulant porter que pour elle.

— A Rome, on commence ce jour-là une neuvaine de préparation pour la fête de l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge.

30. Notre-Dame de Genesta, sur la côte de Gênes, en Italie. Une pauvre femme, nommée Petruccia, entreprit de bâtir cette église; ce qui paraissant impossible à tout le monde, elle ne laissa pas d'en poser la première pierre, et assura qu'elle ne mourrait point que la Sainte Vierge et saint Augustin n'eussent achevé cet ouvrage. En effet, avant la fin de l'année, Notre-Dame lui apparut sur une muraille de l'Eglise, et peu après elle fut achevée. (Segninus in chronic.)

— A Rome, on commence le pieux exercice pratiqué par sainte Catherine de Bologne, de réciter quarante Ave Maria en l'honneur du très saint enfantement de la bienheureuse Vierge Marie.

DÉCEMBRE

1. Notre-Dame de Ratisbonne, au duché de Bavière, par le duc Théodon, après qu'il eut reçu le baptême des mains de saint Rupert, évêque de Salsbourg, et apôtre de la Bavière, qui depuis consacra cette église. (Canisius, lib. v.)

2. Notre-Dame de Didinie, en Cappadoce, où se trouve une image

devant laquelle saint Basile pria la Sainte Vierge de remédier aux désordres que causait Julien l'Apostat; il y fut favorisé d'une apparition qui annonçait la mort de l'empereur. (Baronius ad ann. 303.)

3. Notre-Dame de Filerme, près de Malte. Cette image étant restée au milieu des ruines de l'église de Saint-Marc de Rhodes, fut depuis transportée dans celle de Sainte-Catherine, et enfin les chevaliers ayant quitté Rhodes, elle fut mise dans l'église de Saint-Laurent, laquelle ayant été brûlée, l'image demeura entière, quoique la muraille qui la soutenait fût réduite en cendres. (Triple Couronne.)

4. Notre-Dame-de-la-Chapelle, à Abbeville, bâtie l'an 1400, sur une petite colline où l'on adorait anciennement les idoles. (Antiquités d'Abbeville.)

5. L'an 1584, fut instituée la première congrégation de Notre-Dame, au collège des Jésuites de Rome, d'où est venue leur coutume de l'établir dans toutes leurs maisons. (Balingh.)

6. Notre-Dame de Fourvières, à Lyon, sur la montagne qui domine cette ville, célèbre par ses nombreux miracles et par le concours extraordinaire du peuple de cette grande cité, particulièrement tous les samedis.

7. Ce jour, un dimanche de l'année 1550, les chanoines de Notre-Dame de Paris étant en procession devant l'image de la Sainte Vierge qui est près de la porte du chœur, du côté de l'archevêché, un Lorrain hérétique fendant la presse, l'épée à la main, voulut frapper cette image; mais il en fut empêché par les assistants, et, le jeudi d'après, il eut la langue coupée, et fut brûlé devant le parvis de Notre-Dame. (Du Breuil, Antiq. de Paris, l. I.)

8. La Conception immaculée de la Sainte Vierge, fête qui commença dans l'Orient il y a plus de onze cents ans, puisque saint Jean Damascène, qui vivait l'an 721, en fait mention. Elle fut instituée en Angleterre l'an 1100, par saint Anselme, archevêque de Cantorbéry; ensuite au diocèse de Lyon, l'an 1145, et enfin Sixte IV ordonna qu'elle fût célébrée par toute la chrétienté. (Molanus. in Annot. ad Usuard.)

— Même jour 1854, proclamation par le pape Pie IX de la Conception Immaculée, reconnue dogme.

— A Angra de Reys, dans l'Amérique Méridionale, Notre-Dame-de-la-Conception. Outre Angra de Reys, il y a, en Amérique, six autres villes qui portent le nom de la Conception.

9. Notre-Dame-de-la-Conception, à Naples, ainsi nommée parce que, l'an 1618, le vice-roi, avec toute la cour et milice de Naples, fit vœu, dans l'église de Notre-Dame-la-Grande, de croire et de défendre l'immaculée Conception de la Sainte Vierge. (Triple Couronne.)

10. Institution des religieuses de la Conception de Notre-Dame, par Béatrix de Silva, à qui l'on dit que Notre-Dame apparut, l'an 1484, revêtue d'une robe blanche et d'un scapulaire de même couleur, avec un manteau bleu. Béatrix, sœur du bienheureux Amédée, prit cet habit pour celui de son ordre, approuvé par Innocent VIII, sous l'institut de Cîteaux.

— A Lorette et à Rome, fête commémorative de la Translation de la sainte maison de Lorette, en 1294.

11. Notre-Dame-des Anges, dans la forêt de Livry, à quatre lieues de Paris. Trois marchands angevins ayant été maltraités l'an 1212, dans cette forêt, par des voleurs qui les attachèrent à des arbres, à dessein de les y laisser mourir, eurent recours à la Sainte Vierge, qui aussitôt leur envoya trois anges pour les remettre en liberté. Depuis ce miracle, plusieurs autres s'y sont faits, qui ont rendu cette chapelle fort célèbre. (Des registres de l'abbaye de Livry.)

12. Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à Abbeville. Cette petite chapelle, qui est dans le célèbre prieuré de Saint-Pierre, a toujours été fort fréquentée.

— A Rome, à Sainte-Marie-de-l'Humilité, Notre-Dame-de-Guadalupe, au Mexique, et fête particulière de la Conception dans l'église de Saint-André-des-Ecossais.

13. Notre-Dame-de-la-Sainte-Chapelle, à Paris. Cette image, qui est sous le portail de la basse Sainte-Chapelle, fait beaucoup de miracles; et la tradition porte qu'une petite fille lui voulant mettre une couronne de fleurs sur la tête, l'image s'inclina pour qu'elle la posât avec plus de facilité. D'où vient, dit-on, qu'encore aujourd'hui la tête de l'image se voit toute penchée.

14. Notre-Dame d'Albe-la-Royale, en Hongrie, fut bâtie par saint Etienne, roi de Hongrie, qui avait donné sa souveraineté à la Sainte Vierge. D'où vient qu'encore aujourd'hui elle est dame absolue de ce royaume; ce qui fait qu'aussitôt qu'on y prononce l'auguste nom de Marie, ceux qui l'entendent se mettent à genoux et baissent la tête. (Joan. Bonifacius, Histor. Virginis.)

15. Octave de la Conception de Notre-Dame, instituée par le pape Sixte IV, avec les mêmes indulgences qu'au jour de la fête. (Bullarium)

16. Institution de la célèbre confrérie de Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance, dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès, à Paris, l'an 1533, à laquelle Grégoire XIII accorda de grandes indulgences l'an 1581. Cette image et cette dévotion sont transférées dans l'église des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve, de la même ville.

17. Notre-Dame d'Amiens, cathédrale. Cette église a eu pour premier évêque saint Firmin, qui reçut la couronne du martyr durant la première persécution. On voit dans cette église le chef de saint Jean-Baptiste, qu'un chanoine y apporta à son retour de Constantinople, l'an 1205. (Locrius, Mariæ Augustæ lib. iv c. 59.)

18. Dédicace de Notre-Dame de Marseille, par saint Lazare, en présence de ses deux sœurs, Marie-Madeleine et Marthe, et des trois saints prélat Maximin, Trophime et Eutrope. (Canisius, lib. v. Moral.)

— A Rome, fête de l'Attente du saint Enfantement de la Vierge Marie.

19. L'an 657, comme saint Hdefonse, archevêque de Tolède, disait matines, Notre-Dame, dit-on, lui apparut, accompagnée d'un grand nom-

bre de bienheureux et tenant en main le livre qu'il avait composé pour défendre sa virginité. Elle l'en remercia, et en reconnaissance lui donna une chasuble blanche, afin qu'il s'en servît aux fêtes solennelles de son fils et d'elle. Et, depuis lui, le seul Sisbert, archevêque de la même ville, ayant entrepris de la porter, fut puni de Dieu pour sa témérité. Ce céleste présent se conserve encore à Oviédo, où Alphonse-le-Chaste, roi de Castille, le fit porter solennellement dans l'église de Saint-Sauveur, qu'il avait fait bâtir. (Baron. ad ann. 637, num. 42.)

20. L'abbaye de Notre-Dame de Molême, ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Langres, fut fondée en ce jour, l'an 1075, par saint Robert, qui en fut abbé. (Gallia Christiana, tom. IV.)

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-la-Chambre, dans un ancien temple de Jupiter.

21. Fondation de Saint-Acheul, près d'Amiens, autrefois siège épiscopal, sous le titre de Notre-Dame, par saint Firmin, premier évêque de cette ville. (Ex archiv. Sancti Achioli.)

— A Zell, ou Zelles, en Styrie, Notre-Dame de Zelles, petite statue de bois de tilleul, d'environ une coudée de haut. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Mariæzell, et il est célèbre dans tout le monde chrétien par les pèlerinages nombreux qui s'y font.

22. Notre-Dame de Chartres, en Beauce. Cette église, qui a été bâtie du temps des apôtres, après avoir été plusieurs fois détruite, a été remise dans l'état où elle est à présent, par saint Fulbert, cinquante-cinquième évêque de Chartres, qui eut la satisfaction de la voir achevée avant son décès. (Sébastien Rouillard, *Parthenie*, cap. 5.)

23. Notre-Dame-des-Ardilliers, à Saumur en Anjou. Son nom est illustre par toute la France, tant à cause du grand concours de peuple que les miracles y attirent, qu'à l'occasion d'une fontaine qui guérit de plusieurs maladies. Cette image représente Notre-Dame-de-Pitié, ou de Piété, qui tient entre ses bras son Fils Jésus mort, dont la tête est soutenue par un ange. (Locrius, *Mariæ August.* lib. IV, cap. 60.)

24. Célébration du mariage virginal de Notre-Dame et de saint Joseph. Depuis longtemps à Sens et en plusieurs églises de France, le 22 de ce mois. (Sausseyus, in *Martyrolog. Gallic.*)

25. Ce jour, à l'heure de minuit, la Sainte Vierge enfanta son Fils unique, Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur de tous les hommes, dans l'étable de Bethléem, où une fontaine sortit miraculeusement le même jour pour la commodité de la mère et de l'enfant. (Baronius, in *apparat. ad Annal.*)

26. Institution de la confrérie de la Conception de Notre-Dame, aux Augustines du grand couvent, à Paris, l'an 1443, où il y a de grandes indulgences concédées depuis par le pape Innocent VIII. (Du Breuil, *Antiq. de Paris*, liv. II.)

27. Institution de l'ordre des chevaliers de Notre-Dame, l'an 1370, par Louis II, duc de Bourbon, qui, durant les guerres des Anglais, mettant toute sa confiance en la Reine des cieux, composa cet ordre de vingt-six

chevaliers, qui portaient une ceinture de velours bleu céleste, bordée d'une broderie d'or avec ce mot : Espérance, relevé d'une semblable broderie, et dont la boucle et l'ardillon de fin or étaient ébarbillonnés en émail vert, ainsi que la tête d'un chardon ; mais au jour de la Conception de la Sainte Vierge, qui était la grande fête de l'ordre, ils portaient une soutane de damas incarnat sous cette ceinture bleue, avec un grand manteau de damas bleu céleste, orné d'orfrois de broderie d'or, sur lequel ils avaient le grand collier de l'ordre, de fin or, composé de losanges et de fleurs de lis d'or ; et au bout du collier pendait sur l'estomac un ovale chargé de l'image de Notre-Dame. (And. Favin, liv. III du Théâtre d'honneur.)

28. Notre-Dame de Pontoise, à sept lieues de Paris. Cette image, qui est posée sur le portail de l'église du faubourg de cette ville, du côté de Rouen, est fort célèbre dans le pays, à cause des miracles qui s'y font ; et l'on tient que plusieurs fois elle a rendu à la vie des enfants morts sans baptême. (Ex archiv. hujus ecclesiæ.)

29. Notre-Dame de Spire, en Allemagne. Saint Bernard, entrant dans cette église, le 29 décembre 1146, y fut honorablement reçu des chanoines, qui le conduisirent jusqu'au chœur, en chantant l'antienne *Salve, Regina*. L'antienne finie, saint Bernard salua l'image de la Sainte Vierge en ces termes : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !* Et l'on dit qu'elle lui répondit : *Salve, Bernarde !* Les paroles de ce saint à l'image se voient gravées en rond sur le pavé de l'église, au même endroit où il les prononça. Et depuis on les a ajoutées au *Salve, Regina*, qui fut composé l'an 1040, par Herman, surnommé Contract, religieux bénédictin. (Angel. Mauriquez, *Annal. Cisterc.*, ad ann. 1146, c. 10.)

30. Sainte-Marie de Boulogne-sur-Mer. — Cette église fut fondée par les religieux de Saint-Augustin, l'an 1159. Elle fut ruinée par Henri VIII, roi d'Angleterre, l'an 1544, sécularisée et faite cathédrale, l'an 1559, détruite en 1793. Mais un homme de bien l'a relevée plus belle que jamais ; et ce pèlerinage célèbre a été inauguré de nouveau, avec grande pompe, le 30 septembre 1857.

31. Environ cent ans avant la naissance du Sauveur, l'image de Notre-Dame de Chartres, que les druides avaient consacrée à la Vierge qui devait enfanter, ressuscita le fils de Geoffroy, seigneur de Montlhéry, qui, tombé dans un puits, avait été trouvé mort. En reconnaissance, le père du ressuscité fit plusieurs présents à cette image, et l'histoire de ce miracle est représentée sur une vitre de l'église. (Sébastien Rouillard, *Parthénie*, ch. 3.)

Nous complétons ce Calendrier par la liste des fêtes mobiles, classées d'après l'ordre des jours de la semaine.

I. — DIMANCHE

1. Le dimanche de la Quinquagésime et les deux jours suivants, cérémonie des Quarante-Heures, en l'honneur de Notre-Dame-des-Sept-Dou-

leurs, à Rome, aux principales églises de la Sainte Vierge, notamment à Sainte-Marie-Majeure, où l'on découvre la vierge de saint Luc, à Sainte-Marie-della-Scala, et à Saint-Anastase, à Trevi, avant midi.

2. Le dimanche de la Passion, au grand Bè, près de Saint-Malo, en France, Notre-Dame-du-Laurier.

— A Rome, procession solennelle à Sainte-Marie in Via, en l'honneur de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

3. Le jour de Pâques, à Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-Consolation, non loin du Palais-Royal.

4. Le dimanche de Quasimodo, à Rome, Notre-Dame-du-Peuple, près de l'ancienne porte Flaminienne.

5. Le troisième dimanche de Pâques, à Palerme, Notre-Dame-Imperlata.

6. Le dimanche dans l'octave de l'Ascension, à Petaw, en Styrie, Notre-Dame de Neustift.

— A Jérusalem, en Palestine, Notre-Dame-de-l'Apparition.

— A Messine, Notre-Dame-des-Portraits, dans l'oratoire appelé de Bon-Secours.

7. Le dimanche de la Pentecôte, à Scheut, près de Bruxelles, Notre-Dame-de-Grâce, dans un couvent de Chartreux bâti auprès d'un chêne, pendant la vie de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne.

8. Le dimanche de la Très-Sainte-Trinité, à Sichem, en Belgique, à cinq lieues de Louvain, Notre-Dame de Sichem.

9. Le dimanche dans l'octave de la Nativité de la Sainte Vierge, à Coïmbre, en Portugal, Notre-Dame-de-la-Grotte, découverte en 1453.

10. Le dimanche dans l'octave de l'Assomption de la Sainte Vierge, à Oberstoff, faubourg de Neiss, dans la Basse-Silésie, Notre-Dame-de-la-Compagnie-de-Jésus.

11. Le premier dimanche de mai, à Ratisbonne, en Bavière, Notre-Dame de Ratisbonne ou de Regensburg.

12. Le deuxième dimanche de mai, à Avila, en Espagne, dans la vieille Castille, Notre-Dame-des-Génisses, où se voit tous les ans le célèbre miracle du Papillon.

13. Le dimanche d'après le deuxième mardi de mai, à Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame-des-Vertus.

14. Le dimanche qui suit le deux juin, à Rome, Sainte-Marie-de-la-Piété ou de la Compassion, au Campo-Santo.

15. Le quatrième dimanche de juillet, à Rome, Notre-Dame-du-Suffrage; les jours qui précèdent sont consacrés à la préparation à la fête de Sainte-Marie-Consolatrice-des-Affligés.

16. Le dernier dimanche d'août, à Rome, à Saint-Eustache, fête du très saint Cœur de Marie.

17. Le premier dimanche de septembre, dans l'église de Saint-Pierre de Louvain, il se fait une fête solennelle en l'honneur de la Sainte Vierge, appelée le recueil de toutes les fêtes de Notre-Dame. (Molanus, ad Usuardi Martyrolog.)

18. Le dimanche qui suit la Nativité de la Sainte Vierge, fête solennelle en l'honneur du saint Nom de Marie, dans un grand nombre d'églises de la ville.

19. Le troisième dimanche de septembre, fête solennelle de la bienheureuse Vierge des Sept-Douleurs.

21. Le quatrième dimanche de novembre (ou le troisième si le quatrième tombe le 21 novembre), à Rome, le patronage de la Sainte Vierge et la fête de Notre-Dame-de-la-Providence.

II. — LUNDI

1. Le lundi d'après Pâques, à Utrecht, en Hollande, Notre-Dame d'Utrecht, aux pères franciscains.

— A Nole, en Campanie, près du Vésuve, Notre-Dame-de-l'Arc.

2. Le lundi d'après la Pentecôte, à Alexandrie en Italie, Notre-Dame-des-Grâces.

3. Le lundi des Rogations, à Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-la-Chambre.

— A San-Severino, en Italie, Notre-Dame-des-Lumières.

4. A Bruck, en Hollande, auprès d'Amsterdam, Notre-Dame de Bruck.

III. — MARDI

1. Le mardi d'après Pâques, à Messine, en Sicile, Notre-Dame-d'Istria.

— A Arezzo, en Italie, Notre-Dame-des-Larmes.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame-de-Port-Sauf (de Portu Salvo), ou de Bon-Port.

— A Villers, en Brabant, à deux lieues de Gembloux, Notre-Dame de Villers.

2. Le mardi d'après la Pentecôte, à Messine, en Sicile, Notre-Dame-d'Itri ou des Guides.

3. Le mardi des Rogations, à Porreta, en Italie, Notre-Dame-du-Pont-au-Reno.

IV. — MERCREDI

1. Les sept mercredis qui précèdent la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, à Rome et ailleurs, à toutes les églises et couvents de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

2. Les sept mercredis qui précèdent la Conception de la Sainte Vierge, à Palerme, en Sicile, Notre-Dame-de-Bon-Secours.

V. — JEUDI

1. Le jeudi de la Mi-Carême, on découvre, à Rome, toutes les images miraculeuses de Notre-Dame, et elles restent découvertes jusqu'au mardi après la Quasimodo.

2. Le jeudi saint, au Chili, Notre-Dame-de-Candelaria.

— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame-du-Château.

3. Le jeudi de l'Ascension, à Sainte-Marie-des-Martyrs, à Rome, on commence les dix jours de préparation à la descente du Saint-Esprit.

— A Pallemberg, en Brabant, Notre-Dame-de-l'Île, (de *Insula Ducis*.)

4. Le jeudi de la fête du Saint-Sacrement, à Cologne, Notre-Dame-des-Machabées.

VI. — VENDREDI

1. Le vendredi qui suit le dimanche de la Septuagésime, dans toutes les églises des Servites de Marie, on commence les sept vendredis de préparation à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

2. Le vendredi saint, à Rome, dans l'église de Saint-Marcel, dans celle de Sainte-Lucie, et celle Botteghe-Oscure, une heure après le coucher du soleil, on fait la dévotion en l'honneur de Santa-Maria-Desolata.

VII. — SAMEDI

1. Le samedi qui précède le dimanche de la Sexagésime, dans l'église des Sacrés-Stigmates, exercice du Carnaval-Sanctifié, en l'honneur de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

2. Le samedi saint, à Henarez, en Espagne, Notre-Dame de Henarez.

— A Saint-Marcel, deux heures avant le coucher du soleil, on fait une cérémonie appelée le Couronnement de la Sainte Vierge, en mémoire de sa joie pour la résurrection de son divin Fils.

3. Le samedi qui précède la naissance de saint Jean-Baptiste, à Archot, dans le Brabant, Notre-Dame-du-Chêne. Des bouviers avaient trouvé cette statue miraculeuse sur le bord de l'Aa, et l'avaient attachée à un chêne. Pendant les guerres qui ravagèrent le pays, on la déposa dans la ville de Bois-le-Duc.

4. Le samedi d'après l'Ascension, à Osterwick, en Brabant, Notre-Dame-du-Tilleul. Ravagée par les gueux de Hollande, cette chapelle sortit de ses ruines en 1644.

5. Le samedi d'après la Visitation de la Sainte Vierge, à Jodoigne, en Belgique, Notre-Dame-de-l'Hôpital.

6. Les sept samedis qui précèdent la fête du saint Nom de Marie, à Rome, on fait, chacun de ces jours, une mémoire solennelle dans l'église du Saint-Nom-de-Marie

7. Les trois samedis d'après la fête de saint Michel, à Hamingue, en Bavière, Notre-Dame-de-l'Ange-de-Dieu.

8. Les douze samedis qui précèdent la Conception, prières de préparation dans la plupart des églises de Rome.

9. Tous les samedis de l'année, à Rome, le matin, on chante une messe votive de la Sainte Vierge, pour être préservé du tonnerre et des éclairs.

VIII. — POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

— A Rome, tous les jours avant midi, on dit une messe votive de la Sainte-Trinité, à Sainte-Marie-de-la-Paix, en actions de grâces des faveurs et privilèges accordés à la Vierge Marie, avec indulgences.

— Dans un grand nombre d'autres églises de la ville, on récite le Rosaire, avec la bénédiction du saint ciboire.

— A Saint-Marcel et à Sainte-Marie in Via, on récite le matin le chapelet des Sept-Douleurs de la Vierge Marie.

— A Sainte-Marie in Cosmedi, une heure avant la nuit, on récite les litanies de la Sainte Vierge. La même cérémonie se fait aussi à Sainte-Marie-de-la-Piété, à la place Colonne; et le soir, à une demi-heure de nuit, on récite le Rosaire.

— A Saint-François-de-Paule, aux Monts, on récite tous les soirs le Rosaire, une demi-heure avant le coucher du soleil.

IX. — SOLENNITÉS EXTRAORDINAIRES

Parmi les fêtes mobiles, les Romains comptent encore, et nous les faisons aussi depuis le retour à la liturgie romaine :

Le Sacré-Cœur de Marie.

Le très saint Nom de Marie.

La bienheureuse Vierge *Adolorata*.

Le Rosaire de la Très-Sainte-Vierge.

Le patronage de la Vierge Marie, Mère de Dieu.

La Maternité de Marie.

La Pureté de Marie.

L'Attente de l'heureux Enfancement de Marie.

Le Mariage de la Sainte Vierge avec saint Joseph.

La fête connue sous le nom de sainte Marie *Auxiliatrix Christianorum*.

Le nom de Marie était autrefois en si grande vénération, qu'en certains pays il était défendu aux femmes de le porter. Alphonse IV, roi de Castille, sur le point d'épouser une jeune Maure, déclara qu'il ne la prendrait qu'à condition qu'on ne lui donnerait point au baptême le nom de Marie. Parmi les articles de mariage stipulés entre Marie de Nevers et Vladislas, roi de Pologne, il y en avait un qui portait que la princesse changerait son nom de Marie en celui d'Aloyse. On lit encore que Casimir Ier, roi de Pologne, qui épousa Marie, fille du duc de Russie, exigea la même chose de la princesse qu'il prenait pour femme.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

DEDICACE.	vii
INTRODUCTION. — Valeur historique des légendes. — Leur origine. — Légendes de la Vierge. — Pierre Comestor. — Vincent de Beauvais. — Jacques de Voragine.	xiii
I. — Naissance de sainte Anne. — Son mariage avec saint Joa- chim. — La fête des Encénies. — Le nid de passereau. — La porte Dorée. — Immaculée Conception de Notre-Dame. . . .	49
II. — Légende du 8 septembre. — Le chant des Anges. — Nativité de Notre-Dame. — Cantique de sainte Anne. — La leçon de lecture.	56
III. — Présentation de la Sainte Vierge au Temple. — Division de ses journées. — Intérieur de sa cellule. — Le repas des Anges. — Amour de Marie pour les fleurs. — Quelles furent ses prières dans le Temple.	64
IV. — Marie avec ses compagnes. — Mort de saint Joachim et de sainte Anne. — Mariage de la Sainte Vierge avec saint Joseph. — La verge fleurie. — L'anneau nuptial de Marie à Pérouse. — Lé- gende de la pourpre. — Portrait de saint Joseph par la Sainte Vierge. — L'atelier de saint Joseph.	76
V. — L'Annonciation. — Heure à laquelle eut lieu ce mystère. — Mission de Gabriel. — L'Annonciation de Fra Bartholoméo. — L' <i>Ave Maria</i> du chevalier. — L' <i>Ave Maria</i> de saint Thomas d'Aquin.	87
VI. — La visite au grand-prêtre. — Visitation de Notre-Dame. — Voyage avec saint Joseph. — Entrevue de Marie et d'Elisabeth.	

- Cantique de Marie. — Naissance de saint Jean-Baptiste. — Institution de la fête et de l'ordre de la Visitation. 97
- VII. — Retour à Nazareth. — Troubles intérieurs de la divine Vierge. — L'ange de l'Annonciation. — Soupçons et larmes de saint Joseph. — La vision nocturne. — Légende des trois lis. . . 109
- VIII. — Le Temple de la Paix. — Voyage à Bethléem. — Les deux peuples. — La grotte. — Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair. — Adoration des bergers. — Les Arabes de Marie. — Légende de Noël. — Auguste et la sibylle. — La fontaine d'huile. — Les trois soleils. — La Circoncision. . . . 114
- IX. — Origine des Mages. — La montagne de la Victoire. — L'étoile merveilleuse. — Arrivée des Mages à Jérusalem. — Leur entretien avec la Sainte Vierge d'après saint Ephrem. 130
- X. — Les tourterelles et les colombes. — Purification de la Vierge Marie au Temple. — Le saint vieillard Siméon. — Anne la prophétesse. — Légende du cierge de la châtelaine. 136
- XI. — Légende de la première enfance. — L'ange et la rose. — La leçon de musique céleste. — L'enfant paralytique. — Le silence. — Légendes du saint lait. — Montrez-vous notre mère. — La Vierge et les croisés. 144
- XII. — Persécution d'Hérode. — Les saints Innocents. — Fuite d'Elisabeth et de saint Jean-Baptiste. — Zacharie est mis à mort entre le vestibule et l'autel. — Les Arabes de Marie. — Fuite de Joseph et de Marie en Egypte. — Légendes du chêne, — des serpents, — du palmier, — des deux voleurs. 156
- XIII. — Le temple de Syène. — La famille hospitalière. — L'arbre d'Hermopolis. — La source miraculeuse. — Récit du seigneur d'Englure. — Séjour en Egypte. — La quenouille de Marie. . 173
- XIV. — Mort d'Hérode. — Le retour dans la patrie. — La houlette du berger. — Les petits oiseaux d'argile. — Le triomphe des enfants. — Zachée le maître d'école. — Jésus au milieu des docteurs 180
- XV. — Dernier voyage de saint Joseph. — Sa mort. — Sa résurrection. — Conseil des prêtres. — Election de Jésus au sacerdoce. — Témoignage de Marie. — Portrait traditionnel du Sauveur. . 199
- XVI. — Prédication de saint Jean-Baptiste. — Adieux de Notre-Seigneur à Notre-Dame. — Vocation des Apôtres. — Noces de Cana. — Notre-Dame à Jérusalem. — Sarvia. — Entrevue des trois Marie. — Mort de saint Jean-Baptiste. — Légende d'Hérodiade. — Notre-Dame *del Tremore*. 209

- XVII. — Le mercredi saint. — Retour à Jérusalem. — Passion
du Sauveur. — Sa sépulture. 228
- XVIII. — Rumeurs étranges. — Assemblée de la Synagogue : Ca-
rinus et Leucius, ressuscités, y sont introduits. — Leur déposition
écrite. — Descénte aux Limbes. — Délivrance des justes.
— Le samedi saint. 246
- XIX. — Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Son
apparition à Notre-Dame, — à Madeleine. — Ascension. — Pen-
tecôte. — Voyage de Notre-Dame à Béthanie. — Son retour. . . 253
- XX. — Séparation des Apôtres. — Baptême de Notre-Dame. — Ses
communions. — Voyage au Mont-Carmel. — Apparition de Notre-
Dame-del-Pilar à saint Jacques-le-Majeur. — Voyage à Ephèse.
— Retour à Jérusalem. — Lettre de saint Denis sur la Vierge. 266
- XXI. — Le petit enfant au milieu des Apôtres. — Lettre de saint
Ignace à la Sainte Vierge. — Lettre de la Sainte Vierge à saint
Ignace. — Lettre de Marie à la ville de Messine. — Lettre de
Marie à la ville de Florence. — Savonarole. 276
- XXII. — L'ange de la mort. — Les Apôtres près du lit funèbre
de Notre-Dame. — Dernières paroles de Marie. — Sa mort. —
Douleur des deux Marie et de Sarvia. — Funérailles de la
Vierge. — Les mains séchées. — Déposition du corps de Notre-
Dame au tombeau. — Arrivée de saint Thomas. — Assomption
et couronnement de Notre-Dame. 282
- XXIII. — La *Santa-Casa*, ou la *Maison de la Sainte Vierge*.
— Communion de saint Louis dans la maison de Notre-Dame,
à Nazareth. — Première translation de la *Santa-Casa*, de Na-
zareth à Rauniza, entre Tersatz et Fiume en Dalmatie. — Vi-
sion de l'évêque Alexandre de Modruzia. — Seconde translation
de la *Santa-Casa*, de Rauniza dans la forêt des Lauriers (Lau-
retana), près de Récanati en Italie. — Troisième translation de
la *Santa-Casa*, de la forêt des Lauriers dans le champ des
Deux-Frères. — Quatrième et dernière translation de la *Santa-
Casa*, du champ des Deux-Frères au lieu où elle est mainte-
nant honorée. — Boniface VIII envoie à Nazareth une dé-
putation chargée de vérifier l'identité de la *Santa-Casa*. — La
nuit de la Nativité. — Notre-Dame-de-Lorette et le Tasse. . . 296
- XXIV. — La tunique de Notre-Dame. 318
- XXV. — Portrait traditionnel de Notre-Dame. — Portrait peint
par saint Luc. — Le palladium de Constantinople. — Image

miraculeuse de Lydda. — Légende du portrait de la Vierge, par saint Germain, patriarche de Constantinople.	329
Appendice.	343
La vie de Notre-Dame, la glorieuse Vierge Marie.	360
Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	396
Calendrier majeur de Notre-Dame.	399



1004





